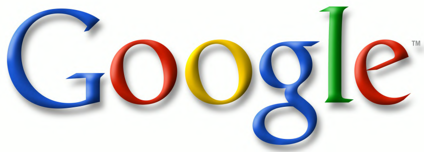
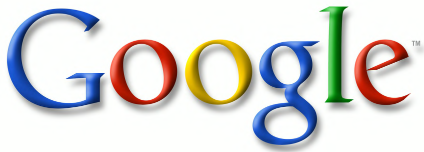






Annales

V[illegible]

KAA

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME SECOND

de la Seconde Souscription,

ET SIXIÈME

de la Collection.

ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Etrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

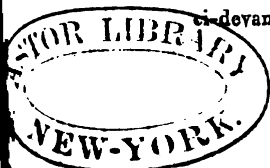
TOME SIXIÈME,

COMPRENANT LES CAHIERS XVI à XVIII.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire, rue Gilles-Cœur, nº 10, ci-devant rue Hautefeuille, nº 23.

1809.



ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

NOTICE SUR PRATOLINO,

Maison de Plaisance qui appartenoit aux Grands-Ducs de Toscane. (Extrait d'un Voyage inédit par A. L. CASTELLAN).

Quinci ella in cima a una montagna ascende
Disabitata e d'ombre oscura e bruna
E per incanto.....
..... vi fonda un palagio apresso un lago,
Ove in perpetuo april molle amorosa
Vita seco ne mena il suo diletto.

TASSO, Cant. XIV, St. 70.

L'ITALIE est une des contrées où la campagne présente le plus d'attraits : la douceur du climat, la pureté de l'atmosphère, la beauté, la variété des sites, les montagnes couvertes de bois, les plaines cultivées et coupées d'un grand nombre de rivières ; tout concourt à y fixer le

sage, comme tout y appelle les pinceaux de l'artiste. On y rencontre à chaque pas, et même assez loin des villes, des habitations isolées dont la simplicité élégante indique moins le séjour de l'opulence que celui de l'heureuse médiocrité; en Toscane surtout, le paysan même paroît digne de jouir des avantages que lui procure une nature libérale, car il sait les apprécier et y borner son ambition.

Les Romains, maîtres du monde, couvrirent l'Italie de palais magnifiques, de jardins de délices: aujourd'hui aux mêmes places s'élèvent d'autres palais; ils sont moins magnifiques sans doute; mais à la beauté de leur position qui n'a pas changé, aux avantages d'un territoire dont la richesse est inépuisable, le goût des nouveaux propriétaires a joint des agrémens d'un autre genre.

Ces maisons de plaisance, qu'on nomme *Villa*, ne datent guère que de cette époque célèbre où l'Italie sortant comme d'un sommeil léthargique, et recouvrant toutes ses facultés, prouva que si elle avoit jadis commandé au monde par les armes, elle pouvoit encore le subjuguer par les lumières; époque où, par l'heureuse influence d'un gouvernement paternel et protecteur des arts, les mœurs s'adoucirent, les factions cessèrent de se déchirer, et les campagnes, devenues paisibles, se couvrirent d'habitations délicieuses.

Nous allons faire connoître une des plus curieuses de ces maisons de plaisance, *la Villa Real di Pratolino*. Bâtie vers la fin du XVI[e] siècle, sous l'un des Médicis, elle réunissoit tout ce que ce siècle pouvoit fournir de grand, de beau, de riche, d'ingénieux; et, quoiqu'elle ne soit plus maintenant que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois, elle conserve assez de charmes, rappelle assez de souvenirs pour que sa description ne soit pas sans quelque intérêt.

En 1569, le prince François, fils de Cosme de Médicis, voulant se préparer une agréable retraite à la campagne, fit acheter un vaste terrain situé à six milles de Florence, sur le penchant du Mont *Senario*.

C'étoit un endroit sauvage, montueux, couvert de bois et arrosé par de nombreuses sources. L'air y étoit frais et salubre; cependant cette vallée, quoique bien près de la capitale de la Toscane, étoit inhabitée; elle paroissoit consacrée au mystère et au silence: elle fut destinée à devenir l'asile secret de la beauté, de cette *Bianca Capello*, dont la destinée singulière est un exemple frappant des vicissitudes de la fortune, et des jeux terribles de l'amour et de l'ambition......

Qu'on nous permette de nous arrêter un moment sur des circonstances remarquables qui se lient avec l'histoire des arts, et qui eurent une

influence marquée sur les mœurs des siècles suivans.

Dès son enfance, le prince François avoit été entouré de gens habiles qui lui inspirèrent le goût de l'étude et des découvertes. Il apprit le dessin sous Bernard *Buontalenti*, architecte, peintre, sculpteur, ingénieur et mathématicien; cet homme, par la diversité de ses talens, par son esprit inventif, par son activité, avoit gagné la confiance du prince, qui l'admettoit dans sa familiarité. Comme ce fut lui qu'il chargea d'embellir Pratolino, et que d'ailleurs l'existence de cet artiste, célèbre en Italie, mais peu connu en France, se lie intimement avec celle de son illustre élève, et même avec l'histoire de l'art, il n'est pas hors de propos de rapporter ici quelques particularités de sa vie.

Ses premières années furent marquées par un événement malheureux, mais qui pourtant fut le principe de sa fortune, en le mettant à portée de développer ses talens.

Il étoit encore enfant lors de la fameuse inondation de 1547. Le quartier de Florence qu'il habitoit fut détruit par les eaux, et la maison de son père devint le tombeau de toute sa famille. Le jeune Bernard, préservé par une pièce de charpente, fut enseveli sous un monceau de débris, sans en être accablé; et, pour que rien

ne manquât à cette faveur singulière de la Providence, les murailles, qui s'étoient entr'ouvertes, permirent à l'enfant de faire entendre ses plaintes au dehors, et de recevoir les alimens qu'on s'empressoit de lui jeter. Un serviteur de Cosme de Médicis, qui se trouvoit au nombre des curieux attirés par cet événement extraordinaire, courut en faire part à son maître. Le prince donna des ordres pour qu'on retirât cet enfant du milieu des ruines, et qu'on en eût le plus grand soin. Il se chargea ensuite de l'éducation du jeune orphelin, qui bientôt montra de grandes dispositions, surtout pour le dessin, qu'il apprit à l'école des *Salviati*, des *Bronzino* et des *Vasari*; mais son goût le portant plus particulièrement vers l'architecture et la sculpture, il y fit de très-grands progrès sous *Michel-Ange*.

Buontalenti n'avoit que quinze ans lorsque le grand-duc Cosme le mit auprès de son fils, le prince François, pour lui donner les premiers élémens de l'art du dessin. Au même âge, il exécuta un crucifix en bois, de grandeur naturelle, qui fut admiré des connoisseurs et placé dans une église de Florence. Il étudioit aussi avec beaucoup d'ardeur les mathématiques; il dressa un petit théâtre mécanique pour l'amusement de son jeune élève, et inventa d'autres machines ingénieuses qu'il eut plus tard l'occasion d'exécuter sur une plus vaste scène.

Le prince avoit un laboratoire où il se livroit à des recherches chimiques ; Bernard le dirigea dans la plupart de ses expériences, particulièrement dans la fabrication des cristaux, et d'une porcelaine en tout semblable à celles d'orient. Ils introduisirent à Florence l'art d'incruster les pierres dures, et de former, par leur rapprochement, des dessins imitant la mosaïque. Le prince aimoit aussi à monter des pierres précieuses, et il trouva le moyen d'en fabriquer de fausses, dont l'éclat trompoit les connoisseurs.

Les talens de *Buontalenti* étoient faits pour réussir dans une cour aussi éclairée que galante et magnifique; son génie brilloit surtout dans les jeux, les fêtes publiques; les feux d'artifices et les représentations théâtrales; c'est alors qu'il déployoit les ressources de la mécanique, en les cachant sous l'appareil de la sculpture et de la peinture, de manière à réaliser pour ainsi dire les prestiges de la féerie; les fêtes qu'il dirigea dans plusieurs circonstances, servirent dans la suite de modèles à celles de la cour de Louis XIV, et plus tard aux illusions de l'Opéra, soit italien, soit français. On seroit tenté d'accuser d'exagération les écrivains contemporains qui ont décrit ces merveilleuses inventions, si l'on ne voyoit encore aujourd'hui à Pratolino des automates mus par les eaux, et qui exécutent des actions très-compliquées.

Nommé surintendant des bâtimens civils et militaires, *Buontalenti* déploya les talens d'un excellent ingénieur. Il fut chargé de fortifier plusieurs villes d'Italie ; il jeta en fonte des canons, dont l'un étoit si énorme et portoit si loin, qu'on l'appela *scaccia diavoli*, *chasse-diables*; les boulets avec lesquels on le chargeoit étoient creux, et faisoient l'effet des bombes, dont ils donnèrent l'idée. Il inventa en même temps les grenades; et on prétend aussi que, dans la guerre de Sienne, il fabriqua en une seule nuit une batterie garnie de canons de bois, avec lesquels on battit en brèche un bastion, qu'on emporta par ce moyen (1). Enfin, cet homme universel construisit quantité de palais et d'autres édifices, dont l'énumération seroit trop longue; en cela, il fut très-utile à son souverain qui avoit un goût particulier pour ces grandes entreprises.

François de Médicis, comme la plupart des princes, fut marié jeune; et, selon les lois de la politique, il épousa une princesse d'Autriche plus vertueuse qu'aimable, et plus propre à inspirer le respect qu'à faire naître l'amour. Aussi le prince, quoique né sensible, ne vit-il dans cette union qu'une chaîne, dont il tentoit d'alléger le poids en se livrant à son goût pour l'étude et pour les arts, mais dont il n'étoit au fond que trop disposé à se débarrasser.

(1) *Baldinucci Vita di Buontalenti.*

Sur ces entrefaites, *Bianca*, fille de *Barthélemi Capello*, noble Vénitien, arriva à Florence: déjà connue par sa beauté, ses foiblesses et son malheur, elle fuyoit sa patrie, et venoit réclamer la protection du prince de Toscane; elle avoit été enlevée à sa famille par un jeune homme pauvre, mais sensible et beau comme elle. Les Capello dénoncèrent cet attentat au Conseil des Dix, et le ravisseur fut condamné à périr; les deux époux trouvèrent un asile à la cour de Florence, où les aventures de la belle Vénitienne éveillèrent la curiosité et la compassion du jeune prince: ce dernier sentiment fit bientôt naître l'amour; et l'époux de Blanche ayant été assassiné par ses ennemis, François se livra tout entier à sa passion. Le charme eût été difficile à rompre; car Blanche, à ses attraits naturels, joignoit l'artifice le plus propre à lui assurer sa conquête; elle mettoit tour à tour en usage la vivacité de son esprit, l'enjouement, les grâces, les caprices même, pour égayer l'humeur un peu sombre de son amant; c'est ainsi qu'elle lui faisoit oublier ses chagrins domestiques, et le délassoit des affaires; l'amour avoit formé cette liaison; l'habitude la confirma, et la rendit chaque jour plus intime.

Pour s'y livrer avec moins de distraction, François avoit conçu l'idée de se retirer avec sa maîtresse dans la solitude de Pratolino; il confia

à l'ingénieux *Buontalenti* le soin d'embellir sa retraite. Un palais magnifique, de superbes jardins, firent de ce lieu sauvage un séjour enchanté; ce fut celui d'une cour brillante dont Blanche étoit la souveraine. L'amour du grand-duc ne connoissoit plus de bornes; elle étoit l'ame de tous les plaisirs, le but de tous les hommages; grands de l'État, courtisans, ministres même étoient à ses pieds; Blanche seule dispensoit la faveur et disposoit des places, tandis que la grande-duchesse obtenoit à peine les froides marques de respect dues à son rang. Aussi le chagrin qu'elle conçut du triomphe toujours croissant de sa rivale, et l'affoiblissement de sa santé, ne lui permirent pas de résister aux accidens d'une grossesse malheureuse; elle expira en accouchant d'un enfant mort. Le grand-duc répandit des larmes sincères; il se reprochoit ce funeste événement; ses remords le portèrent à s'éloigner; il erra quelque temps dans les lieux les plus solitaires de la Toscane, fuyant avec soin la présence de sa séductrice; mais il étoit foible, et ses résolutions furent bientôt oubliées; repos, censure publique, rien ne put le retenir; il se livra de nouveau et sans ménagement à toute sa passion.

Blanche, du vivant même de son époux, avoit fait jurer au grand-duc, sur une image sacrée, de la prendre pour femme, s'il arrivoit qu'ils

devinssent tous deux libres. Promesse insensée ! mais le délire qui l'avoit dictée duroit encore. La fille des *Capello* usurpa la place de Jeanne d'Autriche; toutefois le mariage se fit secrètement, et ne fut publié qu'après l'expiration du deuil. La nouvelle souveraine fut alors adoptée par la république de Venise; elle fut déclarée *fille véritable et particulière de Saint-Marc;* et, pour qu'elle ne parût pas inférieure à deux autres filles de Saint-Marc, dont l'une étoit mariée au roi de Hongrie, l'autre au roi de Chypre, la république lui décerna la couronne royale. Cette cérémonie, à laquelle assista une députation de sénateurs vénitiens, fut une des plus brillantes qu'on eût jamais vues (1).

Le grand-duc, de plus en plus fatigué des affaires du gouvernement, étoit retourné à Pratolino, où il vivoit au sein des plaisirs, lorsqu'il perdit un fils, fruit de son premier mariage, et seul espoir de la famille des Médicis. Peut-être se seroit-il consolé de cette perte, s'il eût pu espérer quelque gage de son union avec Blanche ; mais sa race paroissant éteinte sans retour, il tomba dans une noire mélancolie. Enfermé dans sa retraite loin du palais ducal, qui lui eût rappelé son fils, de la ville, dont il s'étoit aliéné les habitans ; invisible à son peuple,

(1) Feste nelle nozze del G. D. Francesco Medici e della S. Bianca Capello. Da Gualderotti.

et ne recevant que rarement ses ministres, il n'avoit d'autre consolation que la compagnie de son épouse. La solitude, l'oisiveté, la mollesse, exaltoient ses passions et le livroient tout entier aux artifices de cette femme, à qui l'on attribuoit toutes les calamités qui, à cette époque, pesèrent sur la Toscane; mais la haine se changea en pitié lorsqu'on eut appris la catastrophe qui termina à la fois son existence et celle de son époux...... Cet événement ne parut point naturel; la cause et même les détails en étoient ignorés; on l'interpréta diversement. Les amis du merveilleux recueillirent avidement et répandirent partout cent fables plus ou moins absurdes; d'autres parlèrent de poison...... (1)

(1) Le cardinal de Médicis avoit toujours été l'ennemi de *Bianca Capello*, et ne pardonnoit pas à son frère sa mésalliance. La grande-duchesse, résolue de se venger, saisit pour cela le moment où le cardinal étoit venu la visiter, en l'absence de son époux. Elle fit apporter avec des rafraîchissemens un plat de pâtisserie qu'elle savoit être du goût de son beau-frère. Cette pâtisserie receloit un poison très-subtil. Le grand-duc arrive inopinément de la chasse, et, ne consultant que son appétit, se jette sur le mets fatal et en mange une grande quantité. Blanche, désespérée d'avoir pour ainsi dire empoisonné elle-même son époux, voulut partager son sort; et le poison faisant presque au même moment son effet, tous deux expirèrent dans des douleurs inouies, sans que le cardinal permît, dit-on, de leur donner aucun secours; ce qui l'a fait passer

Quoi qu'il en soit, ce problême historique est encore à résoudre.

Nous avons dit que les mœurs de ce prince influèrent sur celles de son temps; en effet, sa foiblesse pour Blanche devint une source de maux. Tout dans l'État fut soumis aux caprices de cette femme; elle rendit les charges vénales, les jugemens arbitraires, les ministres serviles, le prince un instrument passif dont elle disposoit à son gré. La cour de Florence, la plus polie et la plus riche de l'Europe, donnoit le ton à celle des autres princes, qui voulurent imiter le goût du grand-duc pour la magnificence et les plaisirs; la galanterie devint une mode qui sema partout le scandale, la division des familles, les vengeances particulières; mais de tous ses effets, le

pour l'auteur de cette catastrophe. (Extrait *della Storia Cronologica della citta di Firenze*, *da Giuseppe Maria Mecati.* 1755.

Galluzzi, dans son Histoire des Médicis, cherche à démontrer la fausseté de cette relation; mais il avoue que le cardinal de Médicis qui succéda à son frère sous le nom de *Ferdinand*, poursuivit Blanche de sa haine au-delà même du trépas, et qu'il auroit voulu en éteindre la mémoire. En effet, il fit porter le corps de cette infortunée dans un cimetière public, où elle fut confondue avec la foule des morts; et bientôt après il ordonna qu'on effaçât sur tous les édifices publics les armoiries des Capello, écartelées avec celles des Médicis, pour y substituer celles de Jeanne d'Autriche.

plus funeste fut un relâchement de mœurs qu'on toléra d'abord, auquel on s'accoutuma insensiblement, et qui enfin servit aux siècles suivans de modèle et d'excuse.

D'un autre côté, le goût du prince pour les arts, et les encouragemens qu'il prodigua aux artistes, loin de donner au génie une heureuse impulsion, semblèrent l'éteindre ou l'énerver; ce qui feroit croire que si les arts sont les enfans du luxe, leur père, semblable à Saturne, finit par les dévorer.

Si le règne de François de Médicis fut favorable à la fortune des artistes, il ne put leur faire faire un pas de plus vers la perfection. Cette carrière honorable devint celle de l'ambition, et les productions des arts furent mises à l'enchère. Le goût en devint plus général; les spectacles étoient un besoin pour tous les ordres de l'État, et l'objet d'une vive émulation pour toutes les classes de la société; l'on vit aussi s'élever des monumens fastueux, et ce genre de luxe étoit surtout très-goûté en Italie par les princes riches et puissans. François se piquoit d'y surpasser tous les autres, et, se faisant gloire de ses talens en architecture, se plaisoit à montrer lui-même aux curieux le palais de Pratolino comme son propre ouvrage.

Mais le beau siècle des Médicis alloit finir; déjà la vive lumière qui avoit spontanément

éclairé toute l'Europe, commençoit à manquer d'aliment. La dispersion de l'école de Raphaël, et surtout la mort de Michel-Ange, alloit laisser un vide bien difficile à remplir. Les arts fleurissoient toujours; on ne manquoit pas de talens aimables et faciles; le luxe, la galanterie, les plaisirs, inspiroient de jolis ouvrages, mais on ne voyoit plus de chefs-d'œuvre. Aux immortelles découvertes du siècle précédent avoient succédé une foule d'applications qui n'étoient qu'ingénieuses; l'esprit s'emparoit du domaine du génie; le faste remplaçoit la grandeur; les artistes préféroient la richesse à la gloire, et les louanges de leurs contemporains au suffrage toujours plus incertain, de la postérité.

Quelques-uns seulement conservoient les bonnes traditions ; mais ils appartenoient plus au siècle précédent qu'à celui qui alloit s'ouvrir; Jean de Bologne, élève de Michel-Ange, avoit apporté de Rome ce style imposant, cette élévation d'idées qui caractérisoient si éminemment son maître. Alexandre Allori et Bernardin Pocetti occupoient le premier rang parmi les peintres, comme l'Ammannato et Buontalenti parmi les architectes. Tous ces artistes avoient des écoles nombreuses, mais stériles en grands talens ; et, depuis cette époque, l'école florentine, qui avoit produit de si grands génies, ne jeta que de loin en loin de foibles rejetons qui portèrent quel-

ques fleurs, mais dont les fruits n'arrivèrent pas à la maturité.

Revenons à l'objet principal de cette notice, à la description de la *Villa di Pratolino*, dont nous nous sommes peut-être un peu trop écartés.

Parmi les nombreuses et magnifiques maisons de plaisance des souverains de la Toscane, celle de Pratolino est sans contredit la plus digne de remarque. La nature en avoit préparé les élémens; l'art n'a fait que les mettre en œuvre. L'inégalité du terrain prêtoit au développement des plans et des lignes. Les forêts dont il étoit couvert n'avoient besoin que d'être élaguées dans certaines parties, ou percées dans d'autres par des avenues; les massifs les plus touffus, en y pratiquant des sentiers tortueux, se transformoient en asiles secrets ou en labyrinthes inextricables. De tous côtés jaillissoient des fontaines qui ne demandoient qu'à être dirigées; leurs eaux furent recueillies dans de vastes bassins, divisées en ruisseaux qui serpentoient à découvert, ou enfermées dans des canaux, d'où elles s'élançoient en gerbes, retomboient en cascades, et portoient de toutes parts le mouvement, le murmure et la fraîcheur. Ces bois, composés de sapins, de lauriers et autres arbres dont le feuillage se renouvelle sans interruption, sembloient être l'asile du printemps. Pour se procurer le plaisir de la chasse et de la pêche,

on peupla le parc d'animaux sauvages ; les viviers, de poissons d'espèces variées. Les jardins furent confiés à des jardiniers habiles qui y transplantèrent les arbres et les fleurs les plus rares, et y firent mûrir les fruits de tous les climats; enfin, ce séjour retraça bientôt ces maisons de délices où les voluptueux empereurs de l'ancienne Rome venoient, d'après les conseils d'Epicure, déposer la pourpre et se couronner des roses du plaisir.

L'idée qui paroît avoir présidé à la construction du palais, étoit d'en faire un séjour mystérieux ; en effet, les voyageurs passent sur la route de Bologne, à peu de distance de Pratolino, sans se douter que la forêt qu'ils aperçoivent recèle une maison royale. Aucune avenue ne l'annonce. Un chemin étroit, inégal, aboutit à une place carrée qui est au centre du parc ; là est situé le château sur la droite, et de manière à n'être vu que quand on est arrivé. Cette vaste cour ou préau est entourée de grilles soutenues et liées entre elles par des pilastres d'ordre rustique toscan.

En avant du château, et de chaque côté de la place, on a construit après coup deux tours octogones avec des cadrans qui se correspondent; l'un marque les heures ; l'autre, les variations du vent; du côté gauche, en face du palais et au-delà des grilles, se trouve un grand espace entouré d'arbres, à l'extrémité duquel s'élève majestueusement la statue colossale de l'Apennin.

Il y a du grandiose dans l'ordonnance générale du palais et des objets qui l'entourent; mais la disposition particulière du plan de la fabrique et sa décoration extérieure n'y répondent pas. Ce monument est un des premiers où l'on se soit écarté de l'unité et de la simplicité, règles sans lesquelles il n'est point de vrai beau, surtout en architecture. Aussi peut-on dater de cette époque la décadence de l'art, et l'établissement de faux principes qui égarèrent longtemps les artistes, en faisant consister le talent à vaincre des difficultés puériles, et à produire un effet théâtral qu'on admiroit d'autant plus qu'il s'écartoit davantage de la vérité.

On loua beaucoup l'architecte d'avoir su éclairer convenablement les nombreux appartemens de ce château sans faire usage de cours intérieures, et sans tirer le jour au moyen de *loges* ou lanternes. Il faut croire qu'il y a été contraint, ou plutôt que, séduit par une idée ingénieuse, il a sacrifié, comme il arrive trop souvent, une conception grande et naturelle à une pensée bizarre, mais plus neuve. Alors il a fallu employer des plans saillans et rentrans pour se procurer un vaste développement de croisées, ce qui donne à cette fabrique l'apparence d'une réunion de plusieurs pavillons carrés qui se pénètrent irrégulièrement. On ne peut disconvenir que Buontalenti n'ait résolu cette sorte de

problême de la manière la plus satisfaisante ; et qu'il n'ait même dissimulé le défaut d'unité, en élevant son palais sur une base plus régulière qui règne dans son pourtour, et détermine à l'œil une forme plus simple. Cette base, très-saillante, supporte de larges terrasses qui sont de plain pied avec le *piano nobile* ou premier étage, et au-dessous desquelles on a pratiqué des vestibules, des grottes fort curieuses, des salles pour le service, et des cuisines dont les cheminées forment décoration du côté du jardin, car elles s'élèvent à une grande hauteur, en forme d'obélisque couronné d'un globe en métal d'où sort la fumée.

On monte à ces terrasses, du côté du préau, par deux escaliers parallèles et suspendus de manière à laisser au-dessous d'eux un passage aux voitures qui, par-là, se trouvent à couvert et s'arrêtent devant un vestibule où est placé l'escalier des grands appartemens.

Je ne m'arrêterai pas à décrire ces appartemens ; on juge bien que rien n'avoit été ménagé pour les rendre aussi commodes que magnifiques. Ils étoient décorés de marbres précieux, de stucs, de mosaïques, de fresques, de tableaux, de statues, enfin de tout ce que le luxe et le goût des Médicis avoient pu imaginer d'exquis et de recherché. Maintenant, la plupart de ces objets

sont gâtés; quelques-uns ont été enlevés pour servir à embellir d'autres palais. On y trouve encore un beau théâtre; plusieurs orgues qu'on a distribuées dans les appartemens, et qui, mises en mouvement par les eaux, font entendre les accords d'un grand nombre d'instrumens, et peuvent faire juger du style de la musique au XVIe siècle; et une foule d'autres jeux de l'imagination la plus féconde. Nous parlerons plus en détail des grottes, qui ont servi de modèle à tout ce qu'on a exécuté depuis dans ce genre.

Il faut avoir habité l'Italie ou d'autres contrées brûlantes pour apprécier les jouissances que la fraîcheur, l'ombre, le murmure et le jaillissement des eaux peuvent procurer. C'est là que le riche trouve les moyens de tromper la nature, et sait se préparer des retraites où il puisse se soustraire aux chaleurs de l'été. Le mot de J.-J. Rousseau, qu'on prendroit d'abord pour un paradoxe, est pourtant de la plus exacte vérité: c'est en effet dans les pays chauds que l'on sait le mieux se préserver de la chaleur. Les habitations y sont construites dans un systême adapté au climat; les murs en sont très-épais, les fenêtres rares et petites; des courans d'air y sont ménagés avec adresse; des eaux, distribuées dans les appartemens, les rafraîchissent par d'humides évaporations; enfin, pour dernière combinaison, on a cherché à imiter la nature en formant des

grottes artificielles où sont réunis les divers agrémens de ces sortes de lieux ; on les tapisse de stalactites, de coquillages, de productions marines, et l'on y conduit des sources, qui ruissellent ou jaillissent dans ces demeures souterraines ; mais, quoi qu'on fasse, on n'obtient à grands frais qu'une foible imitation des merveilles que la nature produit sans effort.

Les grottes de Pratolino se trouvent dans la partie du château exposée au midi ; elles occupent le rez-de-chaussée pratiqué au-dessous de la terrasse qui entoure le château et lui sert de base.

On descend, par un double escalier en fer à cheval, à une esplanade ménagée en avant de ces grottes, et qui forme une seconde terrasse plus basse que la première ; du côté des jardins, elle est escarpée à raison de la pente du terrain, mais ses extrémités latérales se trouvent de niveau avec le sol du préau.

La distribution de ces grottes, quoiqu'elles soient de formes et de grandeurs inégales, est remarquable par le parti qu'on a su tirer du local ; elles sont voûtées en berceau ou en arc de cloître, et soutenues par de belles colonnes de marbre ; mais on ne peut trop admirer la richesse du décor intérieur, qui est presque le même dans toutes : les murs, les voûtes sont garnis de stalactites, de madrépores, de plantes marines,

de coraux, de coquillages, de nacre de perle, entremêlés de peintures en mosaïque. Partout on rencontre des statues de marbre ou de bronze qui jettent de l'eau dans des bassins, aussi de marbre, ou bien de plomb doré. Cette eau passe sous le pavé, et s'écoule par des conduits dans les jardins, où elle sert encore à mille usages différens. Parmi les statues, plusieurs sont dues à des artistes célèbres, et se font remarquer par la composition non moins que par l'exécution; les plus belles ont été transportées à Florence. Cependant on remarque encore un satyre qui presse une outre; une sirène qui invite les spectateurs à s'approcher, et qui leur lance de l'eau à l'improviste; une Europe assise sur le divin taureau; un berger qui joue réellement du fifre; un triton qui souffle dans une conque, d'où l'eau sort avec un bruit singulier, etc., etc.

La grotte du Déluge est la première qui se présente: on la nomme ainsi, à cause de la quantité d'eau qui jaillit non seulement du plafond, mais des murs et même du pavé. Quand on y est entré, on se trouve à la discrétion des fontainiers, qui peuvent vous inonder sans qu'il soit possible de s'en garantir; car des jets d'eau vous barrent le passage et vous atteignent même jusque sur l'esplanade, dont le pavé, formé, comme celui de la grotte, de petits cailloux roulés, de diverses couleurs et arrangés par compartimens qui imi-

tent la mosaïque, est percé de trous imperceptibles, d'où jaillissent une multitude de petits filets d'eau. Ajoutons, pour ne pas revenir sur cet objet, qu'on a prodigué les surprises, et employé toutes sortes de moyens pour tromper les curieux. Tantôt des siéges commodes les invitent à s'asseoir, s'affaissent sous leur poids, et les plongent dans un bain inattendu; plus loin, un escalier paroît devoir aboutir à quelque objet de curiosité; mais à peine a-t-on posé le pied sur la première marche, qu'une détente part et démasque un jet d'eau, qui vient vous frapper en face ou par-derrière; ailleurs, une nappe d'eau s'oppose à votre passage; enfin, lorsqu'on s'y attend le moins, quelque monstre marin ou toute autre figure bizarre s'agite, roule les yeux, ouvre la bouche, et vous lance de l'eau en abondance. Sous un climat moins chaud, ces sortes de jeux pourroient n'être pas sans inconvénient; au reste, on est prévenu d'avance, l'on ne s'y expose que volontairement, et l'on peut prendre les précautions nécessaires pour n'en être pas incommodé.

La grotte de la Samaritaine est une des plus curieuses par les divers jeux mécaniques inventés par Buontalenti, et que la force de l'eau met en mouvement. On y voit une espèce de théâtre où se passent successivement plusieurs actions compliquées. La scène représente un hameau composé de fabriques entremêlées d'arbres; la porte

d'une maison s'ouvre, et l'on en voit sortir une jolie villageoise qui porte un vase, et s'achemine vers une fontaine pour y puiser de l'eau; ses mouvemens sont naturels; son corps a une sorte de souplesse et de grâce; elle arrive à la fontaine, remplit d'eau son vase, le remet sur sa tête, et reprend le chemin de la ferme, non sans se retourner plusieurs fois pour regarder un berger assis près de là, qui semble l'admirer et qui cherche à la retenir par les accords très-distincts de sa cornemuse. Sur les côtés du théâtre, un forgeron ouvre sa boutique, et s'occupe aussitôt avec ses ouvriers des travaux de sa forge; un meunier fait porter des sacs de grain vers un moulin, dont le mécanisme est parfait. On entend dans l'éloignement le son des cors, l'aboiement des chiens, et l'on jouit du spectacle d'une chasse: plusieurs animaux sauvages traversent le fond du théâtre, poursuivis par une meute et par des cavaliers; tandis que, sur le premier plan, des oiseaux perchés sur les arbres font entendre leur ramage, et des canards ou des cignes se jouent au milieu des eaux. Un théâtre, placé en face de celui-là, représente l'attaque et la prise d'une forteresse. Ailleurs, un moulin à l'huile est mis en mouvement par des bœufs qui ont leur conducteur; ou bien un rémouleur fait tourner sa roue, tandis qu'un autre aiguise divers instrumens de fer. Ce ne sont enfin que méca-

niques, toutes fort ingénieuses et même étonnantes, surtout pour le temps où elles ont été exécutées.

La grotte *della Stuffa*, ou du Bain, est petite, et ornée avec beaucoup de soin de madrépores et de coraux, d'où s'échappe une pluie extrêmement fine, ou plutôt un brouillard tiède, qui retombe dans le bassin où l'on doit se baigner. Ce bassin occupe le centre de la pièce; il est de marbre rouge, et deux satyres de bronze y fournissent de l'eau, chaude ou froide, à volonté.

De l'étage des grottes on descend dans les jardins par deux magnifiques escaliers *a cordoni* (1), qui partent de l'esplanade, se développent en sens opposé, à droite et à gauche, et, faisant tout-à-coup une révolution sur eux-mêmes, aboutissent en face l'un de l'autre.

(1) *Scala a cordoni*. Il n'existe pas en français d'expression équivalente, sans doute, parce que nous ne faisons pas usage de ces sortes d'escaliers. Il est cependant des cas où ils pourroient être fort utiles, lorsqu'il est question de faire remonter aux chevaux, et même aux voitures, des pentes rapides. Ces escaliers *a cordoni* consistent en marches larges de plusieurs pieds, et élevées seulement de deux pouces, mais inclinées d'autant; elles sont construites avec des briques posées de champ et bordées par un étroit cordon de pierre dure. On voit de ces escaliers dans toute l'Italie, et surtout à Rome. Celui du Capitole est le plus remarquable; et, malgré son extrême rapidité, il est d'un facile accès pour les voitures.

Sous ce double escalier on a pratiqué une autre grotte d'un bel effet; une arcade rustique en forme l'entrée; elle est ornée de stalactites, et laisse apercevoir dans le fond une statue en marbre d'une grande proportion, qui représente le fleuve, ou plutôt le torrent *Mugnone*, dont la source est voisine de Pratolino; il renverse son urne, d'où s'échappent toutes les eaux réunies des grottes supérieures. On voit aussi, sur les côtés de celle-ci, et dans des niches, plusieurs figures en relief; une d'elles représente la Renommée; elle tient en main une trompette d'or, la porte à sa bouche, en tire des sons éclatans, et bat en même temps des ailes; au-dessous un paysan puise de l'eau à la fontaine avec une tasse, et la présente à un dragon qui allonge le col pour boire. Dans la niche opposée on voit le dieu Pan qui joue très-agréablement de la flûte à sept tuyaux; il est assis, mais il se lève, remue la tête et les yeux, promène avec vivacité la flûte devant sa bouche, et, quand il a fini, se rassied dans une position qui marque sa tristesse. En effet, dans le même instant, une autre figure, celle de Syrinx, se change peu à peu en roseaux, qui croissent autour de son corps, et finissent par jeter de l'eau. Cette grotte est revêtue, comme les autres, de rocailles, de productions marines très-rares, et de pampres chargés de raisins; la voûte est ornée de caissons et de figures gro-

tesques, en relief ou en mosaïque de pierres dures.

Il semble que, dans la disposition de ces grottes, l'on ait épuisé toutes les ressources de l'art le plus inventif pour se garantir de la chaleur, et qu'il soit impossible de prolonger au-delà, et surtout en plein air, cette atmosphère artificielle d'humidité et de fraîcheur. Cependant on a su, au milieu d'un horizon de feu, s'en créer un nouveau, d'une température douce, toujours égale, et semblable à celle des jardins d'Armide, dont sans doute on se proposoit de réaliser ici les prestiges.

En sortant de la grotte que nous venons de décrire, on aperçoit une large allée de sapins et de lauriers touffus, qui, sur une longueur de neuf cents pieds, traverse toute cette portion du parc, et se confond, à son extrémité, avec les massifs de bois qui tapissent les montagnes voisines. En avant des arbres, et de chaque côté de cette immense allée, se trouve une balustrade en marbre où l'on a ménagé, de distance en distance, des repos marqués par des *vasques*, ou coupes, d'où s'élancent des jets d'eau qui y retombent et s'en échappent en cascades; l'eau coule ensuite dans un canal pratiqué sur l'épaisseur de la balustrade, qui suit la pente insensible de l'allée, et y forme un ruisseau d'un repos à l'autre. On voit déjà que ce jaillissement

continuel, ce cours rapide des eaux, prolongé sur une grande longueur, doit agiter l'air, et lui faire contracter de la fraîcheur; mais l'art a été plus loin, et par une autre combinaison, plus ingénieuse encore, de la base même des balustrades jaillissent une multitude de nouveaux jets extrêmement rapprochés, et dont l'impulsion est telle, qu'ils décrivent des arcs de cercle d'un côté à l'autre de l'allée, et forment un berceau continu et diaphane, à travers lequel on peut distinguer les objets. Les jets passent rapidement et se croisent au-dessus de la tête des promeneurs, et il ne s'en échappe qu'une légère bruine qui rafraîchit sans mouiller. Le jeu des rayons du soleil, sur cette voûte de diamans liquides, produit des *Iris* sans nombre; les yeux en sont éblouis, et tous les sens sont émus délicieusement par ce spectacle extraordinaire, qui laisse une impression aussi vive que celle de ces rêves où notre imagination parcourt des contrées fantastiques, et voit se réaliser les contes dont notre enfance fut bercée.

Cette partie du parc est coupée en différens sens par d'autres allées; on y rencontre à chaque pas quelque surprise ingénieuse, quelque objet curieux ou nouveau qui forme perspective, ou qui, placé dans un massif, y sert aux promeneurs de but ou de retraite. La grotte de Cupidon, la fontaine d'Esculape, des urnes, des

tombeaux, ou des statues, peuplent ces bois de souvenirs, et attestent le goût et le respect des Médicis pour les précieux restes des arts de l'antiquité. Ici le mont Parnasse, avec les statues d'Apollon et des Muses; Pégase s'élance du sommet de la montagne, d'où jaillit une source limpide; là, des bassins ornés de groupes, représentant divers sujets, pris tantôt dans la fable, tantôt dans les scènes ordinaires de la vie. Quel est ce temple, dont l'architecture est si élégante? Il est consacré à l'Amour et aux Grâces. Cette grotte sauvage, tapissée de mousse, offre un abri contre l'orage; c'est celle où se réfugièrent Didon et Énée; un rayon de lumière, échappé de la fente du rocher, vient frapper sur un marbre, et permet d'y lire des vers de Virgile.

Enfin, dans un endroit écarté, un ruisseau fuit à travers des arbustes odorans, et va grossir les eaux de plusieurs petits lacs entourés de grands arbres. Un léger esquif va vous porter dans une île couverte d'un épais feuillage; un siége de gazon, parsemé de fleurs, fait tout l'ornement de ce bosquet. Loin des regards, à l'abri de toute surprise, vous pourrez y méditer à loisir, invité, plutôt que distrait, par le bruissement du feuillage et des eaux. Entre les myrtes et les rosiers s'élève une colonne où vous lisez des stances amoureuses, qui consacrent cette retraite au mystère.

Tels sont les jardins de Pratolino; telle est la vaste enceinte où, sous un épais rideau de forêts impénétrables, le prince François oublioit l'honneur et la gloire au sein des plaisirs. La séduisante Bianca Capello étoit la reine de ces bocages; souvent elle les parcouroit au son des cors et d'une musique guerrière, armée des traits de Diane, environnée, comme elle, de ses nymphes; mais plus souvent encore, sous le galant négligé de la déesse des amours, elle s'y égaroit avec son amant, et consacroit les lieux témoins de leur bonheur, par des monumens, hélas! plus durables que lui......

Après avoir donné un aperçu du château et des jardins qu'il domine au midi, il nous reste à parler de la partie septentrionale du parc, qui, étant séparée du palais par le préau, étoit moins la retraite particulière du grand-duc, qu'un local destiné à des fêtes publiques, et servant de promenade aux courtisans. Il s'y trouve un objet qui, par son importance et sa singularité, doit intéresser surtout les artistes.

En face du château et au-delà des grilles qui entourent le préau, nous avons déjà dit qu'il existoit un espace, en forme de parallélogramme, ayant environ 300 pieds de long sur 100 pieds de large. Cet espace est bordé de sapins et de hêtres fort élevés, mais dont les tiges sont

cachées par un massif de laurier où l'on a pratiqué des niches pour des statues antiques. Le milieu est rempli de gazons, et plus loin se développe une pièce d'eau demi-circulaire, derrière laquelle s'élève la statue colossale de l'Apennin. Enchâssée pour ainsi dire dans un des massifs du parc, elle ne peut être aperçue que de face, et du point de vue marqué par l'artiste, c'est-à-dire des fenêtres ou des terrasses du château. Essayons, en la décrivant, de donner autant qu'il est possible une idée de l'effet que produit alors cette perspective inattendue.

Exhaussé sur une base en apparence irrégulière, déjà très-élevée, et à laquelle on parvient par deux rampes qui suivent la forme demi-circulaire du bassin, ce colosse semble n'être au premier coup d'œil qu'un rocher pyramidal, sur lequel la main de l'homme auroit fait une ébauche du projet conçu pour le mont Athos (1), par l'ar-

(1) Stasicrate (ou Dinocrate, selon Vitruve) proposa à Alexandre de faire du mont Athos la plus durable des statues, et celle qui seroit le plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle eût porté une ville peuplée de dix mille habitans; et la droite eût versé un grand fleuve dont les eaux se seroient jetées dans la mer. La gloire de ce héros n'avoit pas besoin de ce monument gigantesque; il rejeta la proposition et dit : *Le Caucase, le Tanaïs et la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monumens.*

PLUTARQUE.

Vue du Colosse de Pratolino.

chitecte Stasicrate, et qu'Alexandre eut le noble orgueil de rejeter. Mais bientôt on y reconnoît l'œuvre d'un digne émule de Michel-Ange.

C'est en effet Jean de Bologne qui, inspiré par les écrits des anciens, a mis en œuvre l'idée qu'ils se formoient et qu'ils nous ont laissée de leur Jupiter Pluvieux (1), nom qui conviendroit mieux à cette figure, que celui de l'Apennin, qui a prévalu, on ne sait pourquoi. Elle est du style le plus grandiose; le caractère de la tête est parfaitement assorti au sujet: son front sourcilleux brave la tempête, et semble être le siége des frimas; ses cheveux descendent en glaçons sur ses larges épaules, et les flocons de son immense barbe imitent les stalactites; ses membres mêmes paroissent chargés de givre, sans que les contours en soient altérés, et la forme des muscles moins prononcée. Pour ajouter encore à l'effet extraordinaire de ce colosse, on avoit disposé autour de la tête une sorte de couronne formée de petits jets d'eau qui retomboient sur ses épaules, et, ruisselant sur toute la figure, lui donnoient un éclat presque divin, surtout lorsqu'elle étoit frappée des rayons du soleil. La pose

(1) Les anciens s'adressoient à Jupiter pour obtenir de la pluie; alors ils l'appeloient *Jovis Pluvius*, témoin ce vers de Tibulle :

Et sitiens Pluvio supplicat herba Jovi.

est belle, et l'on voit qu'elle a d'ailleurs été calculée de manière à éluder les difficultés de la construction. Assis et penché en avant, le Dieu s'appuie d'une main sur le rocher, tandis que de l'autre il presse la tête d'un monstre marin qui lance un volume d'eau considérable. Quoique par cette position il perde beaucoup de sa hauteur, sa tête domine les arbres, se détache sur l'azur du ciel, ou semble toucher les nuages. La verdure qui lui sert comme de cadre, contribue également à le faire ressortir; et la vaste pièce d'eau dans laquelle tous ces objets se peignent renversés, isole encore cette masse énorme, la suspend en quelque sorte dans l'espace, et en fait oublier la lourdeur.

Il seroit difficile d'imaginer une composition plus pittoresque et plus parfaite dans toutes ses proportions; aussi en est-on frappé vivement sans être choqué par aucune disparate; car ce colosse est si bien en harmonie avec tous les objets qui l'environnent, qu'on ne peut se rendre raison de sa véritable grandeur, qu'en le comparant avec les groupes de promeneurs qui passent auprès de la pièce d'eau ou sur ses rampes, et qui, vus à une certaine distance, ressemblent à des pygmées; mais si l'on approche de la figure, c'est alors qu'on est vraiment effrayé de la proportion de ses membres; cette proportion est telle, qu'on ne donneroit pas au colosse

moins de cent pieds d'élévation en le supposant debout. Aussi, en le contemplant, n'est-on plus tenté de s'enorgueillir, si toutefois on ne se rappelle qu'un homme pourtant fit ce géant, dont un seul doigt est la mesure de la taille humaine.

Dans l'intérieur du corps sont pratiqués plusieurs appartemens, et dans la tête un beau belveder auquel les prunelles servent de fenêtres.

Les extrémités sont construites en pierres et par assises ; le tronc est formé de briques revêtues d'un mortier ou ciment qui a acquis la dureté du marbre, mais qui pouvoit, lorsqu'il étoit frais, se modeler aisément et recevoir les formes convenables. On raconte à ce sujet (1) que plusieurs des élèves de Jean de Bologne, employés à une manipulation si différente de celle qui s'applique aux ouvrages d'une dimension ordinaire, y perdirent la justesse du coup d'œil et l'adresse de la main ; et que, rentrés ensuite dans l'atelier, l'habitude qu'ils avoient prise de travailler sur les muscles de l'Apennin, leur fit gâter plusieurs statues. On dit même que l'un d'eux, auparavant fort habile, en devint presque fou.

La plus grande difficulté à vaincre dans l'exécution de cette grande machine, étoit d'en faire un objet durable, et de lui imprimer le caractère d'un monument. L'artiste a su y parvenir en fondant

(1) *Baldinucci, Vita di Gio di Bologna.*

habilement les règles de la statuaire avec celles de la construction, c'est-à-dire, en appliquant à ce que l'une a de plus beau ce que l'autre a de plus durable. Il a rapporté toutes les parties à un centre unique de gravité, et disposé les membres dans un ordre tel qu'ils servent d'arc-boutant au corps de la figure, sans néanmoins que celle-ci perde rien de sa noblesse et du grandiose propre au sujet (1).

Soit que les statues colossales des anciens eussent suggéré à Jean de Bologne l'idée de figurer ainsi l'Apennin, soit que, comme nous l'avons dit, il n'ait songé qu'à rendre le Jupiter Pluvieux de la Mythologie grecque, on peut croire qu'il a lui-même inspiré au Poussin cet admirable tableau, représentant les campagnes de Sicile, où l'on voit le géant Poliphême assis sur une haute montagne dont il couvre le sommet. Puisqu'un si grand peintre n'a pas dédaigné de s'approprier la pensée de Jean de Bologne, on doit faire des vœux pour la conservation d'un colosse qui, par la beauté de ses proportions, non moins que par l'artifice de son exécution, pourroit être étudié avec fruit par les statuaires

(1) Il ne faudroit pas en juger d'après l'*eau-forte* qui se trouve en tête de cette notice. L'auteur ne la donne que comme un croquis très-imparfait, servant tout au plus à indiquer la place de la figure et à donner une idée du site.

qui auroient à exécuter quelque figure d'une dimension colossale.

Après avoir décrit un objet aussi imposant, ce que nous pourrions dire du reste du parc seroit peu intéressant. Nous ne ferons qu'indiquer une jolie chapelle qu'on trouve en revenant vers le château; elle est de figure exagone, couverte d'un dôme et entourée d'un vestibule que supportent des colonnes. On rencontre aussi çà et là plusieurs petits monumens ornés de sculptures et animés par le jeu des eaux.

On a rejeté sur les côtés et autour du parc quelques fabriques, dont la construction est variée comme l'usage en est différent; ce sont des écuries, des chenils, des fours, des moulins, des maisons pour les jardiniers, les fontainiers, les gardes champêtres; chaque habitation particulière avoit son jardin que venoient fertiliser ces mêmes eaux, dont le cours avoit porté dans toutes les parties du parc le mouvement, la fraîcheur et la vie.

En sortant du préau, du côté du Levant, on voit un groupe d'autres fabriques qui servoient à loger les officiers de la Cour, et où l'on trouve encore aujourd'hui des salles pour jouer à la paume et au ballon, sans parler d'un jeu de bague établi par l'inventeur même, *Philippe Sengher* (1); ces bâtimens, placés à la portée du châ-

(1) B. S. *Sgrilli, Descr. di Pratolino.*

teau sans toutefois entrer dans le plan général de sa décoration, sont d'ailleurs entourés d'arbres, et présentent des aspects très-pittoresques.

Enfin, à la distance d'un mille, toujours vers le Levant, on trouve la *factorerie* ou maison du concierge, sur un tertre assez élevé pour que de là cet officier puisse voir dans leur ensemble tous les objets confiés à ses soins, et même découvrir la route de Bologne et la plaine de Florence ; des bois, des vergers, des jardins, entourent cette charmante retraite. Je l'ai vue (1) habitée par une famille intéressante qui vivoit heureuse dans son isolement, et se faisoit aimer et respecter dans le canton par sa bienfaisance, par ses vertus hospitalières, par l'accueil plein de cordialité qu'elle faisoit aux étrangers que la curiosité attiroit à Pratolino.

Terminons notre description par un coup d'œil général sur l'état présent de cette maison vraiment royale. Ce palais si magnifique, ces jardins où la nature et l'art se prêtoient si heureusement un mutuel secours, ne sont plus habités par les souverains de la Toscane ; ils ont perdu jusqu'à leur renommée. Ces vastes appartemens, ces longues galeries, jadis ornés de tableaux ou de riches tentures, ne présentent plus que des murailles nues ; les pavés de mosaïque sont cou-

(1) En 1798.

verts de poussière, et les vents mugissent dans les vitreaux brisés. Ces lieux presque oubliés n'attirent plus guère que le voyageur assez ami des arts pour les chercher au milieu même des débris accumulés par le temps et par l'incurie des hommes.

Dans les jardins, ces allées aplanies autrefois et recouvertes d'un sable fin sont maintenant coupées de ravines, ou embarrassées, tantôt par des ronces, tantôt par les branches énormes d'un sapin que la foudre a frappé.

Dans les parties du parc qui ne tiennent pas absolument au plan général des décorations symétriques, la nature a déjà effacé les traces de l'art; les charmilles, autrefois taillées avec régularité, ont poussé librement et en tous sens leurs jets inégaux; la végétation, étouffée dans certaines places, est ailleurs devenue plus active; presque partout elle a franchi les bornes qui lui étoient prescrites : les arbres n'étant plus élagués se sont élancés ou étendus irrégulièrement, et ils présentent des masses dont les formes sont aussi variées que les nuances. Des pans de mur se sont écroulés, et du milieu des marbres disjoints s'élèvent des plantes parasites et rampantes, qui s'y attachent fortement et les tapissent d'une sombre verdure. La vigne-vierge s'enlaçant autour des fûts de colonnes, mêle ses guirlandes légères aux ornemens arabesques qui courent sur les frises

et qui sont eux-mêmes une imitation de cette décoration naturelle et rustique.

Quelques statues de marbre sont encore debout ; toutes sont mutilées ; ou si quelqu'une est restée entière, elle le doit aux arbustes épineux qui entourent sa base ; mais les mousses et les lichens ruinent lentement ce que l'homme semble avoir été forcé de respecter. Partout enfin l'art près de succomber n'a plus contre la nature que sa force d'inertie et sa masse.

Mais ce spectacle, tout affligeant qu'il est, doit pourtant nous intéresser plus que celui d'une nature absolument agreste et sauvage. Ces murs, ces colonnes, ces statues, nous parlent de l'homme, nous montrent sinon sa puissance, au moins son intelligence. Ces débris dispersés embellissent encore la place qu'ils occupent, en forçant la mémoire à retrouver ce qu'ils étoient; l'imagination se plaît à les recréer, à leur prêter des proportions, qu'ils n'avoient pas sans doute, mais qui peut-être valent mieux que la réalité.

Ces parterres couverts de ronces et de plantes inutiles, on aime à se les représenter ornés de gazons et de fleurs. Cette fontaine est tarie, son réservoir n'est rempli que de mousse; mais l'active pensée la fait jaillir de nouveau; on la voit retomber en cascade, et l'oreille trompée croit entendre le murmure des eaux.

Ces jeux de l'imagination donnoient à mes

promenades tout le charme d'une douce rêverie ; et je jouissois réellement des fêtes et des plaisirs dont cette profonde solitude fut le théâtre. Souvent, un livre à la main, ou occupé à dessiner quelque fragment de sculpture, j'oubliois le cours des heures et n'étois averti de leur fuite que par les approches de la nuit.....

Mais il est temps de quitter ces lieux dont l'agrément ne peut être rendu par une froide description, qui, se traînant péniblement d'objets en objets, ne peut produire l'effet rapide et frappant qu'on éprouve en présence de la nature; aussi mon but n'a-t-il été que de rassembler dans le cadre trop étroit d'une notice les seules parties de ce vaste tableau qui soient bien présentes à mon souvenir. Heureux si, en cherchant à les fixer, j'ai réussi du moins à justifier un peu ma prédilection pour un séjour où j'ai trouvé les sujets de nombreuses études pittoresques, les douceurs de la paix au sein même des horreurs de la guerre, et plus que tout cela, des amis à qui ma jeunesse a dû quelques-uns de ses plus beaux jours!

TABLE

Des Hauteurs principales de notre Planète; par M. Mechel, de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Berlin.

Montagnes en Asie.

		Toises.
Petit Altai, en Sibérie....	*d'après* Laxmann.	1093
Elburs, cime du Caucase.......	— Güldenstadt.	1500
Mont Liban................	— la Billardière.	1491

Montagnes en Afrique.

Pic de Ténériffe................	*d'après* Borda.	1901
Montagne d'Ambotismène à Madagascar,	— Rochon.	1800
Les trois Salasses, à l'île de Bourbon..	— *le même.*	1600
Pic des Isles Azores...............	— Fleurieu.	1098
Mont de Table au Cap de Bonne-Espérance,	*d'après* la Caille.	611

Hauteurs de quelques Villes principales de l'Amérique.

Quito, à la grande place..	*d'après* Al. de Humboldt.	1506
Santa Fé de Bogota..........	*d'après le même.*	1347
La ville de *Mexico*...............	— *le même.*	1177.

Montagnes principales de l'Amérique.

Le *Sangay*, volcan du Pérou.......	— *le même.*	2680

Toises.

Le *Chimborazo*, dans le royaume de Quito, *d'après* Al. de Humboldt.... 3357

Le *Carguirazzo* ou *Cargavi-razzo*, dans la province de Quito .... — *le même*. 2450

Le *Tungarahua*, volcan dans la même province. 2544

El *Altar de los Collanes* ou *Capac Urcu*— *le même*. 2730

Le *Cotopaxi*, volcan .... — *le même*. 2952

El *Corazon* .... — *le même* 2470

(C'est la plus grande hauteur du royaume de Quito, à laquelle on étoit parvenu avant le voyage de M. de *Humboldt*.)

L'*Illinizza*.......................... — *le même*. 2717

Le *Pitchincha*, Volcan................ — *le même*. 2506

Le *Sinchhulaua*...................... — *le même*. 2570

L'*Antisana*.......................... — *le même*. 2993

Le *Cotocache*........................ — *le même*. 2567

Le *Cayambé-Urcu*, dans la province de Quito comme toutes les cimes précédentes...... — *le même*. 3030

Le *Pic d'Orizaba*, au Mexique..... — *le même*. 2722

Le *Popocatepec*, également au Mexique.— *le même*. 2764

Le *Mont St.-Élie*, côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, sous les 60° 21′ de latitude, *d'après* Galeano et Valdès. 2792

Les *Montagnes bleues* de la Jamaïque, *d'après* Edwards 1138

Le volcan de *la Soufrière* de la Guadeloupe, *d'après* Dupuget. 799

Cimes des Isles de la Mer du Sud.

De *Mowna Roa*, aux Isles Sandwich, *d'après* Marchand. 2578

De la montagne d'*Otahiti*...... *d'après* Forster. 1705

Du *Mont-Egmont*, dans la nouvelle Zélande, *d'après le même*. 2395

Hauteur des Montagnes des Alpes, formant la chaîne centrale de l'Europe.

		Toises.
De la cime du *Col de Lanière*, dans le département des Basses-Alpes, près de Briançon,	*d'après* Guérin.	2165
De la cime du *Mont Ozon*, également près de Briançon..........................	— *le même.*	2104
Du *Mont Viso*, près de Turin,	— le Comte de Morozzo.	1573
De *la Roche St.-Michel*, cime du Mont Cénis,	— De Saussure.	1445
De *la Tournette* sur Annecy en Savoie,	— Pictet.	1178.
Du *Mont Cramont* sur l'allée blanche, près du Mont-Blanc..................	— De Saussure.	1402
Du *Mont Vergy* sur Sallenches en Savoie,	— Jurine et Berger.	1173
Du *Mont-Blanc*..............	— De Saussure.	2446
De l'aiguille d'*Argentières*, pointe du Mont-Blanc,	— Shuckburgh.	2094.
De la cime *du Pain de Sucre* au nord du Grand St.-Bernard.....................	— *le même.*	1466
Du *Mont Velan* (dans le Valais)	— *le même.*	1722
Du *Mont Cervin* (dans le Valais)	— *le même.*	2309
Du *Mont Rose* (dans le Valais)	— *le même.*	2430
Du *Breithorn* (dans le Valais)	— *le même.*	2002
Du *Jungfrauhorn* (Pic de la Vierge)...... (dans le canton de Berne)	*d'après* Tralles.	2148
Du *Finsteraarhorn*.... (dans le canton de Berne)	— *le même.*	2206
Du *Gallenstock*...... (dans le canton de Berne)	— Weiss.	1880

Toises.

De *Peschiora*..	Pointes du St.-Gotthardt,	.... *d'après* Weifs.	1662
De *Fieudo*.....		... *d'après* De Saussure.	1378
De *Proza*.....		.... — *le même*.	1377
De *Pettina del Val Piora*...		.... — *le même*.	1397

Du *Vogelsberg*, dans le pays des Grisons,
— Muller. 1705.

Du *Marsol*, cime du Bernardin..... — *le même*. 1593
Du *Piz Pisoc* sur Trasp, dans le pays des Grisons,
— estimation. 2100

De l'*Orteler*, en Tyrol.......... — Gebhardt. 2336
Du *Platey Kogel*, en Tyrol....... — Walcher. 1625
Du *Gros Glockner*, dans le pays de Salzbourg,
— le P. Schiegg. 1998.

Du *Rathhausberg*, dans le même pays.. — Beck. 1364
Du *Watzmann*, dans le même pays. — *le même*. 1514
De la cime du *Priel*, en Autriche,
— le voyage de *S. A. I.* l'archiduc Rainier. 1094

De la cime de l'*Oetscher*, en Styrie.—le même voyage. 998
De la cime du *Wechsel*, près des frontières de la Hongrie .... *le même voyage* 889

(Les cimes principales de la haute chaîne centrale des Alpes sont rangées de l'ouest à l'est, en commençant par le département des Basses-Alpes en France, et en finissant par les frontières de la Hongrie. Cet arrangement intéressant pour le Géologue, celui des passages des Alpes et un grand

nombre d'autres matériaux, se fondent sur les observations de M. *Léop. de Buch*, membre de l'Académie royale des sciences de Berlin.)

Cimes de la Chaîne du Jura.

		Toises.
Du *Dôle*..........................	*d'après* Trallès.	863
Du *Mont-Tendre*....................	— *le même.*	867
Du *Chasseron*......................	— *le même.*	830
Du *Chasseral*......................	— *le même.*	828
De la *Hasenmatt*...................	— *le même.*	746
De la *Giesly Flue*.................	— *le même.*	397.

Hauteurs de quelques Villes et Lacs entre les Alpes et le Jura.

De *Genève*.........................	*d'après* Pictet.	192
De *Neuchâtel*......................	— Trallès.	225
De *Thoun*, dans le canton de Berne..	— *le même.*	298

(Les cimes les plus remarquables du Jura, depuis Genève jusqu'à Arau, sont placées, ainsi que les Alpes, de l'ouest à l'est.)

Passages des Alpes.

Du *Col de Tenda*, dans le département des Alpes maritimes.........	*d'après* le comte Morozzo.	921
Du *Mont-Cenis*.....................	— De Saussure.	1060
Du *petit St.-Bernard*, en Savoie.....	— *le même.*	1125
Du *Col de la Seigne*................	— *le même.*	1236
Du *Col Ferret*, entre le Valais et la Savoie,	— *le même.*	1191
Du *grand St.-Bernard*, au Valais.....	— *le même.*	1246

	Toises.
Du *Col du Mont-Cervin*, dans le Valais. . . . . . d'après *le même*.	1750
Du *Simplon*, dans le Valais. . . . . . — *le même*.	1029
Du *Passage du Griés*, dans ledit pays. — *le même*.	1223
Du *Saint-Gotthardt*, dans le canton d'Uri en Suisse, — *le même*.	1065
Du *Splügen*, dans le pays des Grisons, . . — Scheuchzer et Usteri.	988
Du *Brenner*, en Tyrol, grand passage pour l'Italie. . . . . — L. de Buch.	729
Du passage, dit *Tauer de Heiligenblut*, au pays de Salzbourg. . . . . — le P. Schiegg.	1343
Du passage, dit *Tauer de Rastadt*, au pays de Salzbourg. . . . . — Karsten.	847
Du *Katschberger-Paſs*, en Carinthie. — *le même*.	816

(Ces passages, qu'il ne faut pas confondre avec les cimes des Alpes desquelles ils portent quelquefois le nom, sont placés de l'ouest à l'est. Ils indiquent pour ainsi dire le *minimum* de la hauteur de la chaîne centrale dans un lieu donné. Il est curieux de comparer ces passages des Alpes avec ceux des Pyrénées, d'après les belles observations de M. *Ramond*, membre de l'Institut de France.)

Hauteurs d'Allemagne hormis les Alpes.

Du *Brocken*, au Hartz. . . . . *d'après* de Luc.	546
Du *Fichtelberg*, dans la Saxe, cime de l'Erzgebürge (*Monts Métalliques*). . . . . — Charpentier.	620
Du *Schneekopf*, en Thuringue. . . . . . . — Voigt.	552
De la *Schneekoppe*, au Riesengebürg (*Monts des Géans*) en Silésie. . . . . — Gersdorf.	825

	Toises.
Du *Schneeberg*, cime du Fichtelgebürg (*Mont Fichtel*), dans la Franconie... *d'après* Klinger.	536
Du *Schneeberg*, dans le Comté de Glatz, — le général Lindener.	750
Du *Haidelberg*, cime du Bœhmisch-Waldgebürg (*Monts de Bohème*)............. — Hoser.	720
Du *Kreutzberg*, cime des montagnes de Rhæn dans la principauté de Fulde........... — Heller.	429
Du *Salzburger Kopf*, cime des montagnes du Westerwald.................... — Becker.	334
Du *Faldberg*, cime du Schwarzwald en Souabe, — Wild.	768

Hauteurs d'Angleterre.

Du *Peak of Snowdon*.... } en Wallis, *d'après* le gén. Roy.	557
Du *Moel Eilio*. }................. — *le même*.	371
De *Whernside*, en Yorkshire.................	835
De *Crosfield*, en Cumberland..................	530

Hauteurs d'Écosse.

De *Ben Nevis*, en Invernesshire................	680
De *Shehallien*............. *d'après* Maskelyne.	533
D'*Arthurs-Seat* d'Edimburg.. — le général Roy.	114

Dans les Isles voisines du Pôle boréal.

Le *Snoefiels Jockul*, en Islande.... *d'après* Borda.	800
Le *Parnasse*, dans l'île de St.-Charles près de Spitzbergen.............. — Lord Mulgrave.	619

SOMMAIRE

De toutes les hauteurs qu'on trouve dans ce Tableau des hauteurs du Globe de la Terre.

---

3. Montagnes de l'Asie.
5. de l'Afrique.
3. Hauteurs de quelques villes principales de l'Amérique.
19. Montagnes en Amérique.
3. des Isles de la Mer du Sud.
3. en Espagne.
4. Hauteurs des passages des Pyrénées.
12. Montagnes en France, hormis les Alpes.
17. en Italie.
32. des Alpes formant la chaîne centrale de l'Europe.
9. Chaîne du Jura, lacs et villes de la Suisse.
15. Hauteurs des passages des Alpes.
10. Montagnes en Allemagne, hormis les Alpes.
4. en Angleterre.
3. en Écosse.
2. des Isles voisines du pôle boréal.

SUR LES GROTTES DE BIARITS, PRÈS BAYONNE;

Par M. Bory-de-Saint-Vincent, Correspondant de l'Institut de France.

J'avois, il y a douze ans environ, visité le lieu dont il va être question : c'étoit dans le fort de l'hiver de ce pays, c'est-à-dire vers le mois de février; tout étoit couvert de neige; sous un ciel brumeux tous les vents s'étoient déchaînés; des vagues d'une hauteur effrayante coloroient, en se brisant, la plâge et les rochers d'une écume éblouissante. J'admirois le plus imposant de tous les tableaux; mais j'avois déjà vu des tempêtes de Vernet, et je reconnus son coloris : je ne vis rien dont je n'eusse une idée. C'est dans la belle saison que le voyageur doit visiter *Biarits*, s'il veut s'instruire et contempler. Quoique nous ne soyions pas au printemps ni en été; comme l'automne a été superbe, que tous les arbres ont conservé leurs feuilles, et que la nature, quoique vieille, conserve une certaine vigueur, j'ai été satisfait de mon excursion.

Biarits est un fort village, situé à une lieue et

demie de Bayonne. Ce ne sont pas des lieues de postes, mais de fortes lieues de pays qui en valent bien deux des environs de Paris chacune; pour s'y rendre, on quitte à Anglet la grande route d'Espagne, on marche à l'ouest par un terrain nu et inégal, qui ne porte cependant point le caractère d'aridité qu'ont d'ordinaire les côtes. On reconnoît, dans la végétation dont la terre est couverte, que le climat change et qu'on approche des zones chaudes. Les bruyères parmi lesquelles brille l'*erica multiflora*, trois ou quatre cistes dont le *cistus salvifolius* est le plus remarquable, sont les arbustes de ces lieux. Enfin l'on aperçoit les dunes qui ici ne sont plus de ces hautes montagnes mobiles comme sur la côte des grandes Landes, mais de simples hauteurs qu'on a fixées en plusieurs endroits, et sur lesquelles végètent des vignes qui produisent un vin passable: pour que le sable que les vents entraînent n'enterre pas ces dons de Bacchus, on les circonscrit de fascinages tout autour, et ils sont disposés par pièces étroites dans le sens de l'est à l'ouest, mais très-longues du nord au sud. Par cette disposition, l'arène chassée par le vent s'amoncelle le long de l'obstacle et n'encombre rien.

On vient d'une grande distance prendre des bains de mer à Biarits; c'est l'un des points inférieurs du golfe de Gascogne; les vagues, poussées

par les vents du nord et de l'ouest, contenues par les côtes de France et d'Espagne, y produisent sans cesse un épouvantable fracas dont les écueils augmentent le bruit. La mer monte beaucoup, et aux grandes eaux on peut s'avancer considérablement dans son lit et scruter les trésors d'Amphitrite.

Le poids et l'agitation des vagues a tellement miné le sol que le squelette, si l'on peut parler ainsi, en a été dépouillé en plusieurs endroits : le lit pierreux, mis à jour, miné, creusé, usé de toutes les façons, s'est brisé dans tous les sens; les débris entraînés, entassés et renversés les uns sur les autres, ont formé d'imposans amas dont les uns ont l'air d'antiques tours ou de vastes ruines; d'autres, de monts épars : des ponts naturels et hardis unissent souvent ces masses imposantes; on croirait voir le champ de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume poussée avec force dans les cavités de ces rocs ne venoit animer la scène, en retombant comme de la neige sur les flots dont elle est le résultat. Un grondement sourd, des chocs répétés par les échos sous-marins, et non moins bruyans que des coups de canon, complètent le spectacle, en le rendant plus imposant et terrible.

Les rochers de Biarits méritent une certaine attention; ils sont composés de sable jaunâtre très-fin, fortement agglutiné, et renferment une

prodigieuse quantité (presque la moitié de leur masse) de *nummulites* d'une seule espèce, dispersées sans ordre, obliques, horizontales et perpendiculaires. Ces nummulites, plus blanches que ce qui les contient, ont d'une à deux lignes de diamètre.—On distingue, dans ces rochers, des couches d'un à trois pouces d'épaisseur beaucoup plus dures, et qui saillent souvent en corniches à la surface des rochers; ceux-ci s'usant plus vîte qu'elles. Ces couches sont aussi composées de *nummulites*; mais elles y sont tellement serrées, qu'il y paroît à peine du sable. —Quelquefois de petits galets, dont les plus gros sont du volume des noix, et de la même espèce que ceux de la plage, sont contenus dans ces couches, et paroissent y avoir été déposés en même temps que les *nummulites* qui y dominent. Des noyaux arrondis, et dont les dimensions sont celles de pommes ou de melons, sont aussi dispersés sans ordre dans la substance des rocs; ils sont blancs, et d'une excessive dureté; des *nummulites* les composent encore, mais en entier : il semble que la dureté des parties de rochers sont en raison de la quantité de ces fossiles qu'elles contiennent. Du reste on ne sauroit y trouver aucun autre débri, et pas une coquille d'une autre nature. On a peine à concevoir comment du sable seulement coagulé, et d'aussi petits corps que des *nummulites*, forment des masses qui résis-

tent si long-temps aux vagues, aux vents, à l'air salin et aux variations de la température.

La base des rochers de Biarits, et tout ce que l'océan baigne, abonde en plantes marines; les *fucus*, les *ulves*, les *conferves*, en un mot les algues les plus belles, les parent et les colorent; des *zoophytes*, des *radiaires*, des *mollusques* variés s'y joignent et promettent au naturaliste de fructueuses récoltes; dans les trous où le flux et le reflux laissent de l'eau salée, on peut suivre les habitudes, les mœurs, la croissance de tant d'êtres encore inconnus ou mal observés. On pourroit, en six mois de travaux, faire ici de belles et nombreuses découvertes.

Le *smilax* ou salsepareille, quelques ronces et deux ou trois *graminées*, sont les seuls végéteaux auxquels l'agitation perpétuelle de l'air permet de prospérer; dans certaines fentes, abritées du sol, j'ai vu l'*asplenium marinum* de Linné, belle et rare fougère que j'avois aussi observée à Belle-Isle en mer, et qui se trouve dans peu d'herbiers de Paris.

Entre toutes les grottes de ces lieux, la chambre d'amour est la plus célèbre, on a soin d'y conduire les voyageurs; ils y chercheroient en vain les Néréides et les Tritons; ce ne sont point des divinités marines qui viennent s'y entretenir de leurs flammes, ce sont tout simplement les jeunes filles et les garçons du pays qui s'y

donnent des rendez-vous. Cette chambre est très-remarquable par ses dimensions, mais ne seroit pas plus curieuse que beaucoup de cavernes voisines, sans une histoire qu'on a bien soin de vous raconter.

Un jeune homme d'une grande naissance, de Bayonne, aimoit tendrement la jeune fille d'un pêcheur de Biarits; la disproportion des rangs ne permettoit pas l'union de nos amans, et le père du Bayonnois qui soupçonnoit son inclination, usa de son crédit pour faire enfermer la maîtresse de son fils. Celui-ci, après bien des efforts, parvint à la délivrer; ils s'échappèrent: la chambre d'amour fut l'asyle qu'ils choisirent pour s'isoler du reste des hommes. Ils vécurent heureux quelque temps, c'est-à-dire jusqu'à l'équinoxe où une marée, plus forte que les marées ordinaires, les surprit et les noya dans leur retraite.

RECHERCHES

Sur le Volcan de l'Isle de Lemnos; par M. BUTTMANN. Traduites par M. DEPPING.

Il ne faut pas une grande sagacité pour découvrir l'origine d'une ancienne tradition mythologique, d'après laquelle Vulcain avoit son atelier dans l'île de Lemnos consacrée à ce dieu. L'histoire prouve d'ailleurs, que cette île a été plusieurs fois sujète aux terribles effets des éruptions volcaniques. Ce n'est donc point l'existence d'un volcan à Lemnos qu'il s'agit de constater, mais seulement l'époque où ce mont ignivome peut avoir cessé d'exercer ses ravages dans cette île. Consultons à cet effet les anciens auteurs, et voyons si leurs textes comparés pourront nous fournir quelques éclaircissemens dans cette recherche.

En commençant par Eustate, le commentateur d'Homère, nous rencontrons une note remarquable au sujet du 593e vers du Ier livre de l'Iliade, où Homère dit que Jupiter précipita Vulcain du haut de l'Olympe dans l'île de Lemnos. Eustate observe que cette fiction mythologique ne se fonde point sur une pluie de feu

tombée dans cette île (comme cela a été avancé par le Scoliaste de Lycophron, vers 222°) ; mais sur ce qu'autrefois le feu y sortait librement de la terre ; ὅτι πῦρ καὶ ἐκεῖ γῆθεν ἀνεδίδοτό ποτε αὐτόματον, et que c'est pour cela que le poète fait tomber le dieu du feu sur ce sol comme étant de son domaine ; car, ajoute le commentateur, un lieu qui jette du feu (πῦρ ἀναβύζων), et qui porte d'autres marques de chaleur, telles que sont les *sources chaudes* qu'on y trouve, la nudité du sol totalement privé de forêts, et le manque de terrain gras et fertile, est certainement du domaine de Vulcain. Eustate dit plus bas : L'histoire attribue la propriété de Lemnos à Vulcain, non seulement à cause des cratères de feu qui s'y élèvent au-dessus de la terre, διὰ τοὺς ἐν αὐτῇ γῆθεν ἀναβαίνοντας κρατῆρας τοῦ πυρὸς ; mais encore parce que ce fut dans cette île que se formèrent les premiers forgerons qui faisoient des armes, et furent nommés, à cause de cela, σίντιες, les *nuisibles*. En réfléchissant bien sur ces diverses expressions, on croit y reconnoître un air d'authenticité, qu'Eustate ne peut leur avoir donné que parce qu'il tenoit ces détails de gens contemporains de ces révolutions volcaniques. Cette supposition acquiert encore plus de crédit, lorsqu'on sait qu'Héraclide, dans une note sur ce même passage d'Homère, chap. 29, dit positivement que, dans ce lieu-là, des flammes *sortent* librement de la terre ; ἐνταῦθα

florissant de la littérature grecque, c'est-à-dire, d'une époque où la poésie n'étoit point encore l'ouvrage de l'esprit, mais du sentiment; car dans cet état de choses, le poète tire ordinairement ses comparaisons des objets les plus connus à ceux pour lesquels il écrit; ou lorsqu'il a recours aux fictions, elles ne sont pas du moins en contradiction avec l'expérience journalière. L'île de Lemnos, attenant à la Grèce, étoit située dans une contrée très-fréquentée: ainsi les poètes n'avoient point la faculté de lui attribuer, même par manière de comparaison, des qualités qu'elle auroit eues seulement dans les temps les plus reculés de la fable. Du reste, les expressions d'Antimaque sont tellement précises, qu'en les lisant on ne doute presque plus que le fait n'ait existé sous les yeux du poète. Sophocle nous fournit également un passage concernant notre sujet. Dans la pièce intitulée *Philoctète*, vers 799, ce héros infortuné, accablé des plus vives douleurs, conjure Néoptolème de le détruire. « Cher ami, dit-il à » celui-ci, saisis-moi et me livre à ces flammes » de Lemnos, tant désirées, que voilà! » Ἀλλὰ συλλαβὼν τῷ Λημνίῳ τῷδ᾽ ἀνακαλουμένῳ πυρὶ ἔμπρησον, ὦ γενναῖε. Et peu après, vers 986, au moment qu'Ulysse l'entraîne de force, il prend à témoins la terre de Lemnos et *les flammes toutes-puissantes, ouvrage de Vulcain*, τὸ παγκρατὲς σέλας Ἡφαιστότευκτον,

de la violence qu'on lui fait pour l'arracher de leur territoire. Ces exclamations vives supposent que Philoctète a le volcan devant les yeux, et il est à croire que l'auteur de la pièce, d'ailleurs si sage dans ses conceptions, n'auroit point fait usage de ce trait frappant, s'il n'eût su que, du temps de Philoctète, c'est-à-dire du temps du siége de Troye, le Mosychlos étoit connu généralement pour un volcan en pleine activité.

Le passage de Sophocle, comparé à celui d'Antimaque, démontre donc d'une manière assez convaincante que le volcan dont il s'agit existoit encore dans la période la plus florissante de la Grèce.

En poussant plus loin nos recherches, nous trouverons encore plusieurs preuves de cette opinion, entre autres dans les locutions proverbiales qui, communément, ne sont que le résultat de l'expérience. Un feu vif et pétillant s'appeloit en grec, *feu de Lemnos*, (Λήμνιον πῦρ). Dans la pièce d'Aristophane, intitulée *Lysistrate*, un des acteurs, incommodé de la vapeur ardente d'un brasier, dit plaisamment: « C'est » apparemment du feu de Lemnos, κἀστι Λήμνιον » τὸ πῦρ τοῦτο πάσῃ μηχανῇ. » Suidas remarque, aux mots Λημνιον πυρ, qu'il y a dans Lemnos une contrée où des flammes formidables sortent de la terre, ἔστιν ἀναφορὰ ἐν Λήμνῳ πυρὸς χαλεπή τις. D'où l'on

peut conclure que Suidas, en employant le pré-sent ἐστιν, savoit positivement qu'alors le feu exis-toit, ou bien qu'il a copié cette phrase sur des auteurs plus anciens, du temps desquels le fait avoit encore lieu. Photius, autre lexicographe, ajoute à la même glose ces mots plus clairs en-core : « Dans l'île de Lemnos s'élève aussi un feu » comme celui de l'Etna en Sicile, » ὅτι καὶ ἐν τῇ νήσῳ Λήμνῳ ἀναφορὰ πυρός ἐστιν, ὡς καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ τὸ Αἰτναῖον. Une autre locution proverbiale étoit celle-ci, Λήμνιον βλέπειν, avoir l'air de feu de Lemnos ; les grammairiens font dériver cette expression du feu volcanique qui est, disent-ils, dans cette île (Voyez Hésychius, Suidas, Apostol....).

On pourroit ajouter aux passages des anciens poètes quelques vers de Valère-Flaccus qui par-lent également, comme d'une chose actuelle, des effets volcaniques du Mosychlos. Les voici, vers 332.

Ventum erat ad rupem, cujus pendentia nigris
Fumant saxa jugis, cognitusque vaporibus aer.

Dans les vers suivans, Hyplipyle apprend à Jason que c'est là la demeure de Vulcain, qu'on y entend le sifflement des flammes ren-fermées et les coups de marteaux.

Deux autres poètes latins, Accius (*apud Varr. de L. L.* 6), et Sénèque (*Herc. oet.* 1359), font aussi mention de cet objet ; mais leurs té-

moignages ne sont pas suffisans dans cette matière.

En passant des poètes aux auteurs en prose, on peut d'abord éprouver quelque surprise de ce qu'aucun d'entre eux ne fait mention d'un événement aussi remarquable que les éruptions d'un volcan. Mais il faut songer à ce que, outre Hérodote, nous n'avons aucun historien qui nous ait transmis des détails sur les temps les plus reculés de la Grèce. Les autres auteurs, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, peuvent en avoir parlé en passant; mais nous ne savons rien là-dessus. Quant à des auteurs plus modernes, les seuls ouvrages qui pourroient nous éclaircir dans nos recherches, ceux de Diodore et de Strabon, sont défectueux, précisément dans la partie où ils doivent avoir traité de l'île de Lemnos; et voilà pourquoi nous cherchons en vain dans les historiens anciens des renseignemens positifs sur l'époque où le volcan de Mosychlos a dû s'éteindre.

Cependant un auteur ancien nous présente du moins un tableau de ce volcan après son extinction. C'est à Galien (1) que nous devons cette description d'autant plus intéressante qu'elle est, comme on vient de voir, la seule de son espèce. Ce célèbre médecin, en rendant compte du voyage qu'il fit à l'île de Lemnos pour se procurer des

(1) De simpl. Medic. usu. IX, p. 117, édit. Basil.

renseignemens sur la manière de tirer la terre connue sous le nom de cette île, dit qu'à sa première visite, ayant abordé dans la partie occidentale de l'île, auprès de la ville de Myrine, il apprit que, dans les environs de cette ville, il n'y avoit point de colline désignée par le nom de *Philoctète*, ou *du Temple de Vulcain* (*Hépheste*), mais qu'il falloit chercher ces objets auprès de la ville d'Héphestie, chef-lieu de la partie orientale. Dans sa seconde excursion, Galien dirigea dans sa course vers cette ville, et y trouva la colline qu'il avoit cherchée, et dont la qualité naturelle lui donna la clef de la fiction d'Homère, qui fait tomber Vulcain sur cette île. « Car, dit-il, cette colline ressemble à un corps brûlé, tant par la couleur que parce qu'elle ne produit rien : Φαίνεται γὰρ ὁμοιότατος κεκαυμένῳ κατά γε (*l.* τε) τὴν χρόαν, καὶ διὰ τὸ μηδὲν ἐν αὐτῷ φύεσθαι. Il raconte ensuite que, dans sa présence, la prêtresse d'Artemis vint sur cette colline pour chercher, avec les cérémonies ordinaires, la terre sacrée. Il faut joindre ce récit à ce que l'auteur dit plus haut du même mont, le seul où l'on pouvoit tirer la fameuse terre, en assurant que la couleur en est partout d'un brun rouge, et que sur toute la surface on ne voit ni arbre, ni roc, ni plantes, rien enfin que cette espèce de terre : ὅλον ὄντα κιῤῥόν τι χρόᾳ, καθ' ὃν οὔτε δένδρον ἐστὶν, οὔτε πέτρα, οὔτε φυτὸν, μόνη δ' ἡ τοιαύτη γῆ. Galien ne désigne ce mont que par le

térme de λόφος, mot que nous avons coutume de rendre par *colline;* mais il est néanmoins constaté, par des circonstances qui seront détaillées plus bas, que c'est vraiment une montagne très-élevée et qu'elle ne porte le nom de λόφος que parce que la pente en est extrêmement douce et commode. Tout ce récit de Galien, particulièrement ce qu'il dit au sujet du nom d'Héphestie que porte la ville voisine, et du temple de Vulcain qui se trouve précisément dans cette contrée-là, nous portent à croire que la montagne décrite par cet auteur est l'ancien volcan de Mosychlos.

Il est certainement assez étonnant qu'un savant, comme Galien, qui voit une montagne *ressemblant à un corps brûlé*, et à qui cet aspect suffit pour expliquer la fable de la chute de Vulcain, n'ait pas la moindre idée de l'ancien état de cette montagne; tout ce qu'on peut dire à cela, c'est que Galien ne s'est pas soucié de prendre des informations sur un objet qui d'ailleurs n'étoit pas le but de son voyage, et que le souvenir des éruptions de ce volcan étoit déjà effacé de son temps parmi les habitans de l'île.

Or, comme Galien vint dans le 2ᵉ siècle, et que Sophocle et Antimaque écrivirent leurs ouvrages dans la période qui sépare les temps de Périclès et d'Alexandre, nous avons des motifs suffisans pour croire que c'est du temps de ce grand conquérant que s'éteignit ce volcan; il en résulte

que le poète Eratosthène n'a employé la comparaison citée dans cet article, que par imitation d'Antimaque dont il ne fait d'ailleurs que paraphraser les paroles.

Après avoir passé en revue tous les passages des auteurs anciens, il ne sera pas hors de propos de leur comparer les descriptions fournies par des voyageurs des temps modernes, en commençant par le récit d'un médecin, Etienne Albacarius (1), qui, dans le 16ᵉ siècle, fut envoyé à Lemnos par le fameux Busbek, ambassadeur impérial à Constantinople, dans la même intention qui détermina Galien à la visiter. En suivant la même route que celui-ci, Albacarius apprit également des habitans de l'île, que la terre dite *de Lemnos* ne se trouvoit nulle autre part dans l'endroit d'où l'on avoit coutume de la tirer, et qu'ils n'avoient jamais entendu dire qu'on l'ait tirée d'ailleurs dans les temps précédens.

« Mais, dit l'auteur, je ne puis croire que ce soit le même endroit où, du temps de Galien, étoit la carrière; celui-ci dit que la colline est d'un rouge brun, qu'on n'y trouve ni arbre, ni roc, ni plante, mais seulement de la terre de Lemnos; tandis que l'endroit où on la trouve aujourd'hui a des qualités tout opposées. Les carrières y sont remplies de pierres si grosses, qu'on en façonne

(1) *Voyez* ce récit dans le Commentaire de Dioscoride, par Mathioli, 6, 73.

des pierres meulières; la colline n'a point l'air brûlé ni aucune teinte rougeâtre, étant d'ailleurs d'une si grande fertilité que les habitans la cultivent avec beaucoup d'avantage. La montagne est située vers l'est, du côté d'un village appelé *Répondi;* mais les carrières sont sur le sommet de la montagne, qui forme dans cette partie une espèce de plaine ». « La terre même qu'on en tire, dit plus bas l'auteur, est en grande partie blanche et n'a qu'une teinte légère de rouge. Il est très-rare qu'on en trouve de rouge ou de couleur d'or. Celle de Galien ressembloit au minium ou à la craie rouge et ne se déteignoit point, tandis que le peu de terre qu'on trouve de cette couleur encore aujourd'hui n'a point cette qualité. Tout cela me porte à croire que la colline de Galien a été détruite par des tremblemens de terre ou par des inondations, ou bien qu'elle a changé d'aspect et de nature par les travaux des cultivateurs. »

On sait bien qu'Albacarius n'a eu recours à la première hypothèse que parce qu'il ne trouvoit point d'autre montagne dans les environs : on ne peut douter d'ailleurs qu'il n'ait été sur les mêmes lieux que Galien, d'après les détails qu'il donne sur la position de la montagne. On est donc autorisé à admettre l'opinion qu'il énonce à la fin de ce passage; savoir, que la face et la nature de la contrée doivent avoir changé par de longues

années de culture En effet, Albacarius la visita environ dix-huit siècles après que le volcan a dû s'éteindre; cette époque étoit sans doute suffisante pour que ce sol fût recouvert d'une couche de terre végétale, et ne conservât aucune teinte volcanique. Quant à la différence de la teinte qu'avoit la terre sigillée de ce pays-là du temps de Galien d'avec celle qu'elle avoit lors du voyage d'Albacarius, elle n'influe aucunement sur cette opinion, puisqu'il peut y en avoir différentes couches, et qu'on exploite actuellement sans doute d'autres carrières que dans les temps antérieurs.

Le P. Torelli (1) dit, dans ses récits de voyage, « qu'il y a dans l'île de Lemnos deux montagnes, dont l'une, située vers le nord, appelée par lui *Monte di Volcano*, fournit la terre sigillée qu'on y vient prendre tous les ans avec des cérémonies religieuses, et offre, selon ce voyageur, l'aspect d'une colline très-agréable, tandis que l'autre montagne, appelée *Monte di Nettuno*, et située vers le sud, élève sa tête formidable dans les nues, et imprime la terreur aux voyageurs ». Il n'y a pas de doute que la première ne soit la même que celle qui a été visitée par Galien, et que nous connoissons sous le nom de *Mosychlos*.

(1) *Voyez* l'ouvrage de Piazenza, intitulé : *Egeo Redivivo*, page 427.

Les voyageurs les plus modernes ne disent rien au sujet de ce fameux mont. Sonnini seul en parle dans son *Voyage en Grèce et en Turquie*, pag. 352; mais ce savant estimable paroît ne s'en être occupé qu'en passant. Il dit d'abord que *deux* volcans y jetoient continuellement des flammes, mais qu'il n'en reste plus de vestiges. Malgré cela, il ajoute : « Des feux intérieurs y brûlent encore; car on y trouve une source d'eau chaude dont on a fait des bains, et une autre d'eau alumineuse ». Il est fâcheux que ces circonstances n'aient pas encore été examinées en détail. Un savant italien, l'abbé *Sestini*, qui a visité Lemnos, nous a assuré, du reste, qu'il n'y a dans toute l'île de Lemnos que deux montagnes, dont l'une, située auprès d'Héphestie, s'élève en pente douce et agréable, et présente une forme conique; et que tout le sol de l'île, la forme du rivage et des bas-fonds le long de la côte portent des traces d'éruptions volcaniques.

Tels sont les détails que nous avons à offrir à nos lecteurs sur cet objet, en attendant que le fameux Hawkins, qui a visité et examiné Lemnos avec cette exactitude et ce soin qui lui sont particuliers, fasse part à l'Europe des fruits précieux de ses voyages.

SUR LES PARTIES DE CHASSE DES ANGLAIS DANS L'INDE.

Par le Colonel G. Ironside; traduite de l'Anglais par M. de S. L. (1)

Les parties de chasse que forment les Anglais dans le Bengale, et auxquelles les dames prennent part, sont fort agréables, surtout aux environs de la présidence du fort Guillaume, où la campagne est plus riante et le gibier de toute sorte plus abondant. Ces excursions commencent avec le mois de novembre et finissent avec celui de février; ce qui comprend un intervalle de quatre mois, pendant lesquels on jouit le plus souvent d'un air pur, d'un ciel sans nuages et d'une chaleur tempérée.

Le premier soin des personnes qui concertent entre elles de telles parties, est de choisir, dans le voisinage d'un bosquet et d'un ruisseau, une prairie où leurs tentes et autres effets sont portés

(1) Extrait de l'*Asiatic Annual Register*, 1801, communiqué par M. *Langlès*, membre de l'Institut.

par des chameaux et des éléphans; elles se procurent aussi de petits chariots de campagne dont le louage est peu coûteux, ainsi que celui des bœufs qui les traînent, et le salaire des hommes qui les conduisent. L'officier commandant les troupes du district refuse rarement aux chasseurs une garde de cipayes, pour les protéger contre les bêtes féroces qui abondent dans les cantons giboyeux, ou contre les attaques de brigands plus féroces encore, qui de temps en temps se répandent dans les campagnes.

Les tentes des domestiques et celles des gardes sont dressées en-dehors du cercle ou du carré que forment celles, beaucoup plus grandes, destinées à l'usage des maîtres. Chaque dame a sa marquise divisée en deux ou trois pièces, dans l'une desquelles est son lit de camp. Les deux autres lui servent de salon et de cabinet de toilette. Elle y foule des nattes ou des tapis, et ne craint ni la pluie ni la chaleur, étant garantie de l'une par une toile qui sert de double toit à sa marquise, et de l'autre par le courant d'air établi entre cette toile et la marquise, au-dessus de laquelle elle s'élève de deux pieds. Les *murailles* des marquises sont de toile des Indes mouchetée ou à carreaux, ou de tout autre dessin fort agréable, et les portes sont des claies ou tissus d'une herbe odoriférante qu'on arrose continuellement si la chaleur devient insuppor-

table, ce qui est rare d'après ce que j'ai dit plus haut.

La société se pourvoit elle-même de vins, de liqueurs et de tous les articles que l'Inde tire de l'Europe ; mais ceux du pays, nécessaires à sa subsistance, lui sont fournis, à moins qu'elle ne soit établie auprès d'un village, par des cantiniers dont les maîtres-d'hôtel se font accompagner à cet effet, et qui saisissent volontiers les occasions de faire quelques profits.

Les hommes vont à cheval au rendez-vous, et les dames y sont portées dans des palanquins, ainsi que les femmes attachées à leur service ; des voitures anglaises, ouvertes ou fermées, les y conduisent aussi quand le chemin le permet.

Les divertissemens des hommes commencent avec le jour : ils consistent à faire lever et chasser le sanglier, le loup et la gazelle, le chevreuil, le *musk*, le cerf et autres bêtes fauves, le lièvre, le renard et le *jackall*. Outre la souris commune, la rouge et la tachetée, il y a dix ou douze sortes de bêtes fauves à poils ras. Les sangliers se trouvent ordinairement dans les terres incultes, ou dans celles plantées en canne à sucre : ils sont très-friands de cette nourriture, et leur chair en reçoit une saveur délicieuse. On surprend les loups et les hiènes tapis et guettant leur proie dès l'aube du jour, à l'extrémité des villes et des villages, ou bien s'en éloignant pour retourner

soit à leurs tanières dans les bois, soit aux trous qu'ils se creusent dans les ravines et sur les dunes. Le lièvre cherche dans l'Inde les mêmes abris qu'en Angleterre. Le cochon, le chevreuil et le *muskdeer*, se cachent dans les herbes les plus hautes et les bruyères les plus épaisses. La gazelle et le gros gibier se tiennent errans dans les plaines. Cependant il n'est pas rare de surprendre ces animaux à paître ou à poursuivre leur proie dans les *jungles* (amas d'herbes hautes, épaisses et touffues), qui abondent dans l'Indostan.

Les bêtes féroces ne peuvent manquer d'infester un pays aussi giboyeux ; les principales sont le tigre, le léopard, la panthère, le chat-tigre (*tiger-cat*), l'ours, le loup, le jackall, le renard, l'hiène et le rhinocéros. Les léopards sont de trois ou quatre espèces différentes.

Outre la chasse très-divertissante, mais souvent dangereuse de tous ces animaux, les hommes s'amusent à tirer la perdrix commune et celle de rocher, le *hurrial* ou pigeon vert, la caille, le pluvier, le coq et la poule sauvages, le corlieu, le paon blanc, noir et gris, les *florekens*, les cigognes de toute couleur et de plusieurs sortes, les poules d'eau, les oies (*braminy-geese*), les grues, les canards sauvages, les sarcelles, les butors (*widgeons*), les bécassines et autres oiseaux aquatiques la plupart de forme extraordinaire

et d'espèce inconnue, remarquables par l'éclat et la variété de leur plumage, et tellement nombreux qu'ils obscurcissent le ciel quand une alarme soudaine les force d'abandonner la surface des rivières, des lacs et des étangs dont ils couvrent et cachent entièrement les eaux.

Les renards sont petits, minces, et sans aucune mauvaise odeur; leur poil est brun, singulièrement fin et doux au toucher; ils sont souples et agiles, mais le manque de force ou de persévérance les met bientôt aux abois : les chasseurs se divertissent fort des tours et des évolutions que ces animaux font pour leur échapper. Ils creusent leurs tanières, non dans les bois, mais sur des monticules, et choisissent ceux que recouvre le gazon le plus vert et le plus doux. On les y voit, matin et soir, sauter, bondir et jouer avec leurs petits. On les trouve aussi très-souvent dans les champs de lin ou de moutarde, lorsque ces plantes sont parvenues à une hauteur suffisante pour les cacher.

Un critique, en lisant les fables d'Ésope ou plutôt de Pilpay, a ridiculisé celle où un renard est représenté mangeant du raisin; mais s'il avoit consulté quelque histoire naturelle de l'Asie, il auroit appris que, dans cette partie du globe, le renard se nourrit de grains, de légumes et de fruits, surtout de raisins et d'ananas (quand il peut s'en procurer), beaucoup plus que de

chair et de volaille. Si le critique, dont je relève l'ignorance, avoit seulement lu la Bible, il y auroit trouvé le passage suivant, qui confirme ce que je viens de dire : « Délivrez-nous, seigneur, » des renards et de leurs petits qui dévastent » nos vignes, et nous privent du doux fruit » qu'elles produisent ». La nourriture des renards d'Asie, si différente de celle des mêmes animaux en Europe, est sans doute ce qui fait que les premiers n'ont point d'odeur, comme je l'ai déjà dit. Les *jackalls* sont plus gros que les renards d'Angleterre ; leur poil est aussi plus foncé, leur taille moins svelte, et leur museau moins pointu. Leur naturel tient plutôt du loup que du chien ou du renard. En Asie, leur vrai nom est *shugaul*, auquel des marins anglais, qui avoient parcouru les côtes de la Syrie et de l'Asie mineure, ont substitué celui de *jackall* que cet animal porte dans ces deux contrées où il est très-commun.

Il y a dans l'Inde plusieurs espèces de perdrix, mais deux principales dont l'une a le ventre blanc; et l'autre ressemble beaucoup à la grive (*groose*), si ce n'est que son plumage est plus bigarré. — Le pluvier est aussi très-varié; pour les ortolans, on en voit d'immenses vols traverser les terres communes et les bruyères dès que la chaleur devient considérable.

Les faisans ne se trouvent dans les bois du

Bengale et de *Bahar* que vers les confins d'*Assam*, de *Chittagong*, et dans les montagnes dont la chaîne sépare l'Indostan du Thibet et de *Napal;* mais là, et particulièrement aux environs du *Morung* et en *Bétiah*, ils sont grands et fort beaux, surtout ceux de l'espèce brune, dorée, tachetée, azur et de celle surnommée *Argus*. Quant aux paons, dont on distingue deux ou trois sortes, ils sont partout très-multipliés. Le nom de *Morebunje*, que porte un canton de la province d'*Orixa*, signifie *district des paons*.

On distingue trois espèces de grues, toutes d'un gris-bleu. Celles appelées *sarus*, sont très-hautes et ont la tête cramoisie. La plus petite, appelée *curcurrah* (la demoiselle de Linnée et de Buffon), est d'une beauté et d'une élégance peu communes ; ses yeux ont l'éclat de l'écarlate, et sur sa tête elle a une aigrette de plumes blanches comme la neige, dont l'empereur seul décore son turban. La troisième espèce, ou la grue commune, est de taille moyenne et a la tête noire. Toutes regagnent les montagnes du nord vers l'équinoxe d'automne, après les pluies périodiques qui le précèdent et l'annoncent. On les voit alors émigrer par milliers avec leurs petits, comme fait le pigeon des bois dans l'Amérique Septentrionale. Lorsque le vent est très-violent, des essaims de ces oiseaux s'élèvent à une très-grande hauteur, et paroissent prendre

plaisir à décrire des cercles parfaitement réguliers, en poussant un cri discordant qui se fait entendre de fort loin.

Nos volailles de basse-cour sont certainement originaires de l'Indostan, car on les y rencontre dans presque toutes les forêts. Elles sont toutes sans plumes aux cuisses. Tous les coqs sont de la même couleur, celle que les chasseurs appellent *rouge de gingembre.* Ils ont le croupion orné d'une belle touffe de plumes blanches; leur allure est fière, et ils se battent comme des furieux. Toutes les poules sont brunes. Il est très-agréable, en parcourant les bois, de grand matin, de les entendre chanter, de les voir fuir et se cacher avec leurs poussins dans les buissons. Leur chair n'est pas aussi tendre, et a bien moins de saveur que celle des volailles de basse-cour.

Le *florekin* est un superbe oiseau que je crois n'avoir encore jamais été décrit, et que le pinceau peut seul figurer exactement. Il se tient aux extrémités des lacs et dans les terrains bas et marécageux les plus voisins du haut pays; ce qui fait que, pour le goût et la couleur, sa chair approche beaucoup de celle du faisan et du canard sauvage; celle de la poitrine et des ailes est brune; celle des cuisses, du plus beau blanc: partout elle est délicate et succulente au-delà de l'imagination. La patte du *florekin* n'a que trois

griffes ou ergots. La racine des plumes de la femelle est jaspée comme un œillet. Lorsque le mâle se dresse, quelques plumes d'un noir de velours, ordinairement couchées sur sa tête, se relèvent et y forment une belle aigrette.

Le *florekin* fait son nid dans l'herbe ; le mâle du Bengale a 17 pouces (anglais) de hauteur, à prendre de l'extrémité de ses pattes au point le plus élevé de son dos, et 27 pouces de la même extrémité au sommet de sa tête, lorsqu'il se redresse. Cette dernière longueur mesure aussi la distance du bout de la queue à la naissance du cou. Cet oiseau, lorsque les chiens l'arrêtent, ne cherche point à fuir ; il se tient tapi, caché et ne se lève qu'au moment où le chasseur est sur lui. Le *florekin* est souvent désigné sous le nom de *flanderkin* dans les vieilles chroniques et dans les descriptions des fêtes et repas que se donnoient nos anciens chevaliers, les Néville, les Percy, les Mortimer, les Beauchamp, les Montagu, les Courcy, les Mohun, les Courtenay et les Monbray ; mais j'ignore s'il étoit alors indigène de la Grande-Bretagne.

Dans aucune partie de l'Asie Méridionale je n'ai entendu parler de bécasses, mais elles sont plus que suppléées par une espèce de bécassine plus grosse que la commune, et qu'on appelle *bécassine rouge peinte* (painted snipe.)

La pêche à la ligne et avec toute sorte de

filets occupe une partie de la société; d'autres chassent au faucon, des cygnes, des hérons, des grues et des lièvres, ou bien des perdrix et de plus petits oiseaux à l'épervier. Parfois les dames prennent part aux amusemens du matin : pour voir les chasses, elles montent de petits éléphans femelles (qui sont fort doux), chargés d'un siége, au-dessus duquel s'élève un dais entouré de rideaux; quelques-unes montent à cheval, mais la plupart se font porter dans des palanquins sous lesquels viennent se réfugier les oiseaux au moment de tomber sous la serre du faucon, et les jeunes renards serrés de près par les chiens. Néanmoins les dames se lèvent le plus souvent assez tard, et ne sortent qu'à l'heure de la promenade.

Les armes qu'on emploie dans ces expéditions, sont des fusils de chasse, des pistolets d'arçon, des lances ou des piques légères, et de fortes javelines. Chaque maître se fait suivre d'un domestique armé d'un sabre ou cimeterre, et d'une carabine à baïonnette portant deux onces de balle, en cas de rencontre des tigres, des hiènes, des ours ou des bœufs sauvages. Quelques dames, dans l'équipage de Diane, de Thalestris ou d'Hippolyte, armées d'un arc léger et d'un carquois, s'amusent à la chasse du petit gibier. On se sert de chiens d'arrêt, d'épagneuls, de lévriers persans et européens, et de bassets

extrêmement féroces. J'ai connu, près de Calcutta, des personnes qui avoient des chiens anglais; mais l'odorat de ces animaux perd de sa force, et ils dégénèrent promptement.

Le moment du plaisir le plus vif est celui où tous les cavaliers, domestiques, gardes et éléphans sont rangés sur une même ligne avec de petits pavillons blancs, élevés assez haut de distance en distance, afin d'empêcher qu'une partie de la ligne n'arrive avant l'autre. Ainsi, dans sa marche progressive et régulière, cette petite armée pousse devant elle tout le gibier dans une enceinte. Lorsqu'elle quitte un endroit fourré pour entrer dans une plaine rase, c'est un spectacle très-divertissant que de voir la quantité et la variété d'animaux qui, chassés de leurs retraites, essaient vainement d'en reprendre le chemin dès qu'ils se voient à découvert. Pendant le développement de cette scène, la déroute, la dispersion et le ravage occasionnés par les oiseleurs, les fauconniers et les chasseurs, peuvent à peine s'imaginer. Ce n'est pas tout; les enfans et les gens de la campagne, armés de bâtons et de fourches, prennent ou tuent les faons, les levrauts et les jeunes cochons sauvages qui, cherchant à regagner les bois, ont manqué, en chemin, de force ou d'agilité.

Il arrive souvent que les gens de la campagne s'adressent à quelques chasseurs opulens et re-

nommés du voisinage, pour les délivrer d'un tigre qui, en exerçant sa férocité sur les troupeaux et sur les bergers, a répandu l'alarme dans tout un district. Malgré les difficultés d'une pareille entreprise, elle est tentée ; on écarte la réflexion qui en montreroit le péril, et l'exagéreroit peut-être ; on ne cède qu'à une ardeur naturelle, accrue par un sentiment de bienveillance, de commisération, et par le désir d'être utile à ses semblables. Les chasseurs, aidés de quelques Cipayes, viennent facilement à bout de leur dessein, pour peu qu'ils en conduisent prudemment l'exécution ; et le signal de la destruction du plus terrible des animaux féroces rassemble bientôt autour d'eux les villageois que la peur avoit tenus éloignés pendant la chasse : ceux-ci, assurés par leurs propres yeux d'un exploit qu'ils croyoient à peine possible, font alors retentir les airs de leurs acclamations.

Mais si les chasseurs perdent cette présence d'esprit qui leur est si nécessaire ; s'ils prolongent ou précipitent trop le combat ; s'ils attaquent le tigre sans précaution, et au moment surtout où le bruit a exalté sa fureur, l'événement devient souvent funeste : l'animal, exaspéré, saisit, brise ou déchire tout ce qu'il peut atteindre, et commet des ravages qui n'ont d'autre terme que sa mort ou sa fuite.

Les Indiens s'adressent aussi à nos chasseurs

pour la destruction des bœufs sauvages (le plus grand des animaux connus après l'éléphant) qui dévastent leurs cultures, ou bien pour celle des *alligators* (crocodiles) qui se rendent la terreur des riverains, et, s'introduisant dans les marres des particuliers, en détruisent le poisson. Cette chasse n'est pas aussi dangereuse que celle du tigre; car, si la peau de ces amphibies repousse la balle d'un fusil tiré à une distance ordinaire, elle n'est pas impénétrable à celle d'une carabine, ou de toute autre arme à feu d'un calibre supérieur.

Le son du tambour et un pavillon flottant au-dessus de la tente principale donnent le signal des repas. Celui du déjeûner est le plus agréable, sans contredit. Les chasseurs, qui ont l'appétit aiguisé par l'exercice du matin, trouvent copieusement de quoi le satisfaire. Les tables sont couvertes de mets français, anglais, italiens et hollandais. Le poisson y abonde ainsi que les viandes froides, salées et fumées, comme jambons, saucissons, bœuf d'Irlande, langues fourrées, etc. On sert à la fin du chocolat, du café, du thé avec de la crême, des confitures, des fruits de toute sorte, frais ou conservés. La gaieté des convives est stimulée par la présence des dames en négligé du matin. Chacune a un déshabillé de la plus fine mousseline, qu'ornent et rattachent des rubans d'une couleur tranchante; leurs cheveux tombent en boucles sur leurs épaules, ou sont

relevés en tresses sur leur tête : enfin, l'élégance et la fraîcheur de leur mise rehaussent l'éclat, et rendent plus profonde l'impression de leur beauté.

Après le déjeûner, des voitures de toutes les formes conduisent la société entière à la promenade (*airing*). Le but n'en est pas seulement de prendre l'air ; mais aussi d'aller examiner quelque production curieuse de l'art ou de la nature, de visiter, soit une ville célèbre, soit une mosquée ou pagode renommée, soit un tombeau, une retraite de faquirs, un bois consacré par la vénération des bramines. On gravit au sommet de rochers escarpés, d'où la vue, s'étendant au loin, domine un vaste lac bordé d'une pelouse dont la riante verdure se laisse apercevoir sous la voûte des palmiers qui l'ombragent et entretiennent sa fraîcheur. Cet arbre, dans l'Inde, est de trois espèces qui, toutes, n'ont de feuillage qu'à leur sommet. Ils font l'ornement des lieux où ils s'élèvent, par l'élégance de leur tige et par la grâce avec laquelle leurs feuilles se recourbent en panache, imitant le chapiteau d'une colonne, dont cet arbre peut bien, au reste, avoir donné la première idée. Les quatre espèces de palmiers qui croissent dans l'Inde, sont le dattier, le cocotier, le bétel et le palmier proprement dit.

Entre la promenade et le dîner, le temps est

consacré à quelque divertissement que le hasard ou le caprice aura fait adopter. Les uns jouent au palet, à la balle, au volant; d'autres nagent, sautent, franchissent des barrières ou des palissades; ceux-ci tirent au blanc, ceux-là se disputent à cheval le prix de la course. Ceux dont la chasse ou la pêche est le goût exclusif, s'y livrent avec ardeur; ils ont, à cet effet, de tous les instrumens nécessaires, comme arcs, lances, sarbacanes, frondes, gluaux, etc.; ils emploient aussi les chausse-trapes, les piéges et embûches de toute espèce, des filets, des cloches, des broussailles, des roseaux, des joncs, des lignes, des canards et autres oiseaux artificiels; enfin ils se servent de tous les stratagêmes connus et de ceux qu'ils imaginent, pour assurer le succès des entreprises qu'ils dirigent contre les oiseaux, les poissons et les serpens.

C'est un fait extraordinaire, mais vrai, que l'espèce de charme exercé par le tigre et les autres animaux qui appartiennent à la même famille, sur les espèces les plus foibles et les plus timides. Le cerf l'éprouve particulièrement. Dès qu'il aperçoit un tigre, il s'arrête, et, les yeux fixés sur le féroce animal, attend tranquillement son approche. Le tigre s'avance peu à peu, en suivant une direction oblique jusqu'au moment de saisir la pauvre bête, que son seul aspect a privée, par une sorte d'enchantement, de la

souplesse et de l'agilité qui l'auroient soustraite à ses poursuites. Le tigre ne peut courir ni vîte ni long-temps, surtout celui qu'on appelle *royal*. Il a le regard vif, fier et farouche. J'en ai vu un de nuit à la lisière d'un bois; la scintillation de ses yeux me l'a seule fait reconnoître : des flambeaux allumés et le son d'un petit tambour suffirent pour le tenir éloigné, et même pour le mettre en fuite.

Partout où les tigres rôdent et séjournent, on voit d'innombrables oiseaux qui jettent des cris comme pour donner l'alarme. La façon dont cet animal exerce sur le paon la *fascination* dont j'ai parlé, est surtout remarquable à la vue d'un tigre; le paon marche droit à lui, et commence par se *carrer* ou panader en agitant ses ailes; puis toutes ses plumes tremblent, et sa queue déployée se hérisse. Les oiseleurs tirent parti de cette espèce d'enchantement; ils s'avancent, portant un châssis qui les cache, et sur lequel est tendue une toile où l'on a peint un tigre, et ils ajustent d'aussi près qu'ils le veulent, par un trou pratiqué exprès dans le châssis, les oiseaux rassemblés et immobiles autour d'eux. Un seul tigre produit, sur le vol de paons le plus nombreux, l'effet singulier que je viens de décrire.

J'ai souvent vu, dans le Bengale, des enchantemens à peu près semblables, naître de causes tout-à-fait différentes. Celui que le passage d'un

régiment a produit sur un troupeau de daims m'a surtout frappé. Ces timides animaux, avertis de l'approche des soldats par le bourdonnement et le bruit sourd de leur marche, cessèrent d'abord de paître. Puis, à la vue des premières files, ils restèrent long-temps immobiles, regardant avec inquiétude et paroissant recevoir une forte impression du passage successif de tant d'hommes vêtus de rouge. Enfin, le chef ou le plus vieux du troupeau, *vir gregis ipse*, frappa du pied la terre, joua, bondit, folâtra quelques instans, et s'élança tout-à-coup, suivi de tous les autres, sur les rangs à travers lesquels le troupeau passa, au grand étonnement des soldats. La promptitude avec laquelle ces animaux s'exposoient ainsi au plus grand danger, feroit naturellement supposer qu'il leur étoit impossible de l'éviter. Quelques files se rangeoient de côté à leur approche, et formoient ainsi pour eux des issues dans le front du bataillon; mais ceux des soldats qui continuoient leur marche, n'étoient pas peu surpris de l'agilité avec laquelle les daims sautoient par dessus leurs têtes, et s'enfuyoient dans la plaine.

Un soir que je menois assez vîte un phaéton à quatre roues, j'aperçus une génisse qui suivoit de fort près en courant de toute sa force, et avoit les yeux constamment attachés sur l'une des deux roues de derrière, du mouvement de laquelle cet animal paroissoit uni-

quement affecté. Il poursuivit ainsi l'objet qui le préoccupoit environ un quart de mille ; ensuite, précipitant sa course, il vint se jeter avec impétuosité sur la roue. L'espèce de charme qui le maîtrisoit céda à la violence du coup ; la génisse en parut comme pétrifiée. Quelques momens après, elle tourna la tête et se retira tranquillement.

Les serpens sont, au reste, de tous les animaux, ceux qui possèdent au plus haut degré cette faculté occulte. On les voit souvent repliés en cercles (*lovés* en terme créole) sur les branches des arbres ou sur la terre, attendre et guetter dans cette posture les oiseaux, les écureuils, les rats, les chauve-souris, les grenouilles, les lièvres et autres animaux dont ils font habituellement leur proie.

Je reviens à nos chasseurs. Dans l'intervalle des deux premiers repas, les dames, selon leur goût, se promènent ou s'exercent dans les vergers à tirer de l'arc. D'autres, restées dans leurs tentes, font de la musique, dessinent ou se font faire la lecture, et goûtent ainsi l'un des plus doux plaisirs, celui auquel l'esprit et le cœur participent, et dont ils recueillent d'inappréciables avantages.

A l'issue du dîner, tout le monde se renferme pour se livrer au sommeil que provoque ordinairement, soit la chaleur de l'atmosphère, soit la fatigue des exercices du matin. Après cette

sieste ;de toutes les jouissances, la plus naturelle est la plus salutaire, puisque tous les animaux la recherchent et nous en donnent l'exemple. Des voitures ou de légers canots (si l'on est près d'une rivière ou d'un lac) reçoivent la compagnie qui va respirer, avec l'air balsamique du soir, la santé et le bonheur; plaisir que les habitans des régions froides ne connoissent que par les descriptions qu'ils en ont lues dans les poètes orientaux.

Le crépuscule étant très-court entre les tropiques, la nuit succède promptement au coucher du soleil: alors les cartes et les dés forment une partie des amusemens de la soirée. Les jeux favoris sont le whist, le piquet, le tresset, le quinze, et le loo (la bête). Tous ces jeux de famille qui excitent le rire et la gaieté, trouvent aussi des amateurs, ainsi que les tours de force, l'adresse des joueurs de gobelets et des sauteurs (art dans lequel l'Indou est fort habile). Les *balladères* viennent charmer les yeux par le spectacle de leurs danses voluptueuses. Enfin l'on arrive, sans s'en apercevoir, à l'heure du souper; et ce repas, animé plus que tout autre par les saillies de l'esprit, termine la journée.

Ces parties de plaisir durent, avec quelque différence dans les détails, quinze ou vingt jours; et l'instant où elles finissent, est toujours marqué par des regrets qui excitent à les renouveler.

Cependant les dangers auxquels une société de chasseurs s'expose, sont très-grands, comme le prouve l'extrait suivant du *Journal de Calcutta*, du 14 décembre 1794.

« Quelques Anglais étant allés à la chasse de bécassines dans le voisinage de *Dumdum*, rencontrèrent inopinément un tigre royal. Cet animal se saisit aussitôt de la personne qui étoit le plus à sa portée, et la tua sur-le-champ. Le malheureux, qui étoit un domestique indien, n'eut pas même le temps de penser à se servir du fusil dont il étoit armé.

» Les chasseurs ne s'éloignèrent point du théâtre de cette catastrophe, sans tenter d'arracher leur infortuné compagnon des dents du monstre. Tous déchargèrent leurs fusils sur le tigre, mais sans pouvoir lui envoyer que du menu plomb qui ne lui fit aucun mal. Il continua de dévorer sa proie jusqu'à ce que les chasseurs fussent parvenus à réunir un assez grand nombre d'Indiens, qui, par leurs cris et le bruit de leurs tambours (*tomtoms*), réussirent enfin à le chasser.

La nouvelle de ce funeste accident fut transmise aussitôt à quelques chasseurs hardis de Calcutta et des environs, qui se plaisent dans le noble et utile mais dangereux exercice de la chasse du tigre. Ils se réunirent et s'avancèrent, montés sur des éléphans, vers le lieu qu'on leur avoit indiqué. »

« Ils ne tardèrent pas à se trouver en présenc de l'animal féroce qui se vautroit alors dans l sang de sa victime. Ils commencèrent l'attaque mais, au lieu de se retirer, le tigre fit un sau en avant, et s'attacha à l'un des éléphans. L cornac toutefois n'en fut pas épouvanté; et d crochet qu'il tenoit à la main, frappant ave force le tigre dans une partie sensible, il l contraignit de lâcher sa proie. On lui tira plusieurs coups de fusil dont plusieurs l'atteignirent; mais sans le blesser grièvement. Sa fureur étoit parvenue à un degré qu'il est impossible de décrire et même de concevoir. Il couroit çà et là, et s'acharnoit sur tout ce qui se trouvoit à sa portée. Enfin, un chasseur célèbre par son courage et son adresse, s'avançant avec intrépidité sur ce féroce animal, le cloua de sa lance à la terre où il expira sur-le-champ. »

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVI.

Histoire de France pendant le dix-huitième Siècle; par M. LACRETELLE *le jeune, etc.* (1)

M. LACRETELLE a tracé avec beaucoup de talent l'histoire de nos gouvernemens révolutionnaires. Dans des précis rapides et semés de réflexions profondes, il nous a rappelé successivement les jours orageux de l'assemblée législative, la sanglante époque de la convention et le règne désastreux du Directoire. Revenant aujourd'hui au dernier siècle de notre monarchie, il entreprend de nous faire connoître les hommes et les événemens qui ont rempli cette longue période du dix-huitième siècle. On peut considérer avec raison cette partie de notre histoire comme un chapitre préliminaire du tableau de nos troubles politiques.

(1) Tomes I et II in-8° de 860 pages. Prix, 10 fr. brochés, pris à Paris; et 12 fr. 50 cent. *francs de port par la poste.* A Paris, chez *F. Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. On *affranchit* la lettre et l'argent.

Il est plus facile de peindre une nation aux jours de sa splendeur que dans ceux de sa décadence. Dans les premiers, les grands événemens satisfont l'orgueil national; la fidélité tient lieu de talent, et suffit à soutenir l'essor de l'historien; souvent ses fautes même sont mises sur le compte de l'enthousiasme. Dans les seconds, cet orgueil blessé, toujours prêt à suspecter la partialité de l'écrivain, exige surtout, comme pour chercher des motifs de consolation, qu'il assigne les causes des malheurs qu'il rappelle. Cette obligation est une des nombreuses difficultés que présente l'histoire du dix-huitième siècle, et on doit avouer qu'elle est d'autant plus embarrassante, qu'il s'est établi une foule d'opinions contraires sur les causes qui, pendant cette époque, ont affoibli parmi nous l'autorité religieuse et royale, qui ont propagé l'incrédulité, diminué l'amour de la patrie, exalté toutes les têtes, répandu une vague inquiétude dans toutes les ames, et nourri dans les membres du corps social cet esprit d'intrigue et d'indépendance irréfléchie, qui a sapé dans ses fondemens le plus ancien trône de l'Europe, et fait éclore dix années d'agitations et de calamités.

En rappelant ainsi toutes les difficultés du sujet traité par M. Lacretelle, on doit s'empresser d'ajouter qu'il en a triomphé de manière à donner la plus haute opinion de ses talens comme écrivain, comme penseur profond et comme publiciste extrêmement instruit.

On n'avoit jusqu'à présent aucun ouvrage qui embrassât l'ensemble du dix-huitième siècle; mais il existoit dans les Mémoires publiés sur cette époque, des matériaux nombreux pour en composer une. Parmi les auteurs de ces derniers, on distingue Duclos et Marmontel, tous deux écrivains piquans et agréables, et tous deux remplis de préventions qu'ils ne prennent pas la peine de dissimuler.

Ajoutez à cela que l'un et l'autre ont une mauvaise méthode de composition, qui peut, à la rigueur, s'excuser dans des Mémoires tels que ceux de Duclos, mais qui n'est pas tolérable dans un ouvrage qu'on a la prétention de donner comme une histoire en règle. On sait que, dans son Tableau de la régence, Marmontel fait sept ou huit fois celui de la même époque; et après l'avoir terminé sous un rapport, il le recommence sous un autre. C'est ainsi qu'il donne un chapitre sur les relations politiques depuis 1715 jusqu'en 1723, et qu'il reprend ensuite l'administration intérieure à la même année, pour la conduire jusqu'au même point. L'on voit, au premier abord, que l'administration intérieure, les affaires ecclésiastiques, les finances ayant plus d'un point de contact, la répétition des mêmes faits est absolument inévitable.

Loin d'encourir les mêmes reproches, la marche suivie par M. Lacretelle mérite les plus grands éloges : elle a toute la noblesse et toute la gravité de l'histoire, et cette forme méthodique qui annonce dans l'auteur une étude approfondie de son sujet. Il fait marcher ensemble les événemens militaires, ceux de la politique, le tableau des mœurs publiques et privées, et les intrigues de la cour: seulement, il réunit dans de grandes masses les faits analogues; et par des divisions prises dans la nature des choses, il évite toute confusion et permet à l'esprit d'envisager l'histoire sous tous ses rapports et dans tous ses détails. Des réflexions, que fait naître le récit des événemens, décèlent la pensée profonde de l'historien, et découvrent dans le passé les causes de l'avenir. C'est ainsi que, dans le tableau des dernières années de Louis XIV, M. Lacretelle nous prépare au système de sa régence. Il y avoit sans doute alors des remèdes assurés au mauvais état des finances; mais il étoit réservé à Louis-le-Grand de léguer

à ses successeurs le germe des malheurs de la Patrie pendant le dix-huitième siècle. L'impôt du dixième sur tous les revenus avoit été établi ; il devoit porter l'ordre dans les finances et l'équité dans le système des contributions ; mais, comme l'observe avec raison M. Lacretelle, dans les scrupules qui assiégeoient la vieillesse du roi, il croyoit voir son salut compromis par une légère imposition sur les biens du clergé. On pense bien que les théologiens et le père Letellier à leur tête, n'avoient garde de lever de pareils scrupules. Le clergé fut dispensé de son dixième pour des dons assez modiques : « La résistance des corps » privilégiés à supporter les charges de l'Etat, était pour » eux une maxime héréditaire qui devoit entraîner leur » chute. »

Cette réflexion de M. Lacretelle, aussi juste que bien exprimée, nous conduit à examiner, d'après son ouvrage, les causes qu'on peut assigner à l'irréligion, à l'amour de l'indépendance, et au mépris de l'autorité, trois choses qui sont comme l'esprit du dernier siècle.

Des hommes qui jugent le passé d'après leurs opinions du moment, ont déjà assez longuement discuté ces questions, douloureuses à rappeler; mais peut-être le souvenir de nos agitations intérieures, dont ils ont pu souffrir, a-t-il porté la plupart d'entre eux à s'égarer dans des recherches étrangères, et à assigner, comme des causes spéciales, des causes qui n'étoient tout au plus que secondaires. On a répété, depuis quelques années, que c'étoit la seule philosophie du dix-huitième siècle que l'on devoit accuser de la révolution ; que les doctrines de quelques écrivains de cette époque avoient brisé les liens d'obéissance chez les sujets, répandu sur l'autorité le vernis du ridicule, et, en attaquant des abus religieux, propagé l'incrédulité. Il y a sans doute un côté vrai dans ces as-

cusations; mais les erreurs religieuses, politiques et morales des Helvétius, des Diderot, des Boulanger, des Raynal, des d'Holbac et de quelques autres, n'eussent ébranlé ni le trône ni l'autel, si l'un et l'autre n'avoient eux-mêmes préparé leur chute. Nous voyons, dans les dernières années de Louis XIV, naître l'incrédulité, des disputes théologiques ; et les murmures de la nation, des malheurs de nos armes. Les cris de joie de la populace qui accompagnoit le char funèbre de Louis, sont moins une preuve de la haine qu'on portoit au roi que de la foiblesse du régent. « La monarchie avoit déjà reçu » quelque atteinte, dit M. Lacretelle, le jour où le deuil » d'un tel monarque fut profané ». En effet, l'esprit de révolution faisoit dès-lors des progrès rapides; si elle n'éclata pas, c'est, comme l'a très-bien observé Saint-Simon, qu'il faut, pour l'entreprendre, des chefs, des têtes et de l'argent, et qu'il n'y avoit rien de tout cela. Quelle que fût la foiblesse du régent, l'esprit d'obéissance imprimé par Louis XIV subsistoit encore. Mais il devoit s'évanouir insensiblement ; ce n'étoit plus Philippe qui s'avilissoit seul dans l'opinion : on vit alors la noblesse perdre sa dignité en prêtant aux financiers une protection vénale. Quel respect le peuple pouvoit-il conserver pour les grandes familles qui troquoient ainsi l'antique honneur français contre des richesses scandaleuses ? Bientôt les mêmes hommes, et des princes du sang à leur tête, ne rougissent pas d'aller dîner chez des laquais enrichis de la veille, pour surprendre leur secret en se promettant de les surpasser. A leur exemple, les prélats et les corporations ecclésiastiques interviennent aussi dans ces transactions honteuses, décident que l'anathême lancé contre l'usure ne s'étend pas au commerce des actions, et dès-lors la vénération attachée à

leur caractère a disparu de toutes les ames. Voilà le triste résultat des immoralités du régent et de la dépravation de ses courtisans. La nation, jusqu'alors si grave et si grande, tomba dans l'esprit intrigant, frivole et frondeur; symptômes de décadence assurés.

Poursuivons sous le règne de Louis XV; voyons de nouveau, mais avec bien plus de force, l'esprit irréligieux se fortifier des querelles du jansénisme, et l'esprit d'indépendance s'accroître des discussions scandaleuses du monarque et du parlement. Cette lutte prolongée, qui avoit son principe dans le désir de mettre le monarque à l'abri des atteintes de Rome, en consacrant les maximes de l'église gallicane, déplut à Fleury. Alors le parlement refuse de juger; il avoit raison d'abord; il se donna tort ensuite par sa conduite peu mesurée. Une capitulation en règle mit fin à ces contestations, et jeta sur les deux partis un ridicule ineffaçable.

« Qui ne remarque ici, ajoute M. Lacretelle, la décadence » lente mais progressive d'une autorité que Richelieu avoit » rendu si sévère, et Louis XIV si pompeuse! Fleury passa » de l'imprudence à la timidité, et se tint heureux d'obtenir » une espèce de trève qui laissoit tout indécis entre les com- » battans. Les finances étoient alors dans le meilleur » ordre où elles eussent été portées depuis la mort de » Colbert; sans cette heureuse circonstance, le gou- » vernement qu'on blâmoit, mais qu'on ne haïssoit pas, » eût expié beaucoup plus cruellement son aveugle obs- » tination à défendre les intérêts de Rome aux dépens » des siens même. »

Ce n'est ici que le prélude de la décadence de la monarchie; elle marche avec bien plus de rapidité d'après le traité d'Aix-la-Chapelle. Alors toutes les idées positives disparoissent, la tyrannie ministérielle s'accroît; la frivo-

lité dans les affaires est égale à l'indifférence nationale : des femmes sont les premiers ministres, et dirigent des confédérations importantes qui doivent changer la face de l'Europe. Louis XV, le plus foible de tous les rois, étranger à ce qui se passoit chez lui, et à ce que projetoient les autres puissances, s'abandonne à la plus honteuse débauche. Défiant, comme les hommes inhabiles, il redoute son ministère public, et fait épier ses démarches et discuter ses projets par un ministère secret. Quel scandale en gouvernement, et comme de tels faits avilissent un monarque !

Je crois qu'il est inutile de prolonger plus loin cet examen, pour démontrer que c'est au milieu de la noblesse, du clergé et dans le cabinet de Versailles, que se préparoit depuis long-temps la chute de la monarchie. C'est malheureusement à ceux qui en ont été les victimes qu'il faut en imputer la faute. Un écrivain célèbre (1) a dit que la fureur du peuple ne renverse les trônes que lorsqu'ils ont perdu la force qui le contient, ou les rayons qui l'éblouissent. Nous avons fait l'expérience de cette vérité, mais je ne prétends pas pour cela justifier entièrement les écrivains dont j'ai parlé, des reproches qu'on leur a faits ; s'ils n'ont pas été les auteurs du désordre, ils en ont été les complices : au lieu de donner des conseils publics à l'autorité, et de déclamer sur la nature des Gouvernemens, ils auroient dû prêter à celui sous lequel ils vivoient, l'appui de leurs talens et tenir à honneur de le soutenir dans l'opinion publique.

En jetant un coup d'œil rapide sur l'ensemble du règne de Louis XV et de Louis XVI, nous aurons occasion, dans un autre extrait, d'examiner les variations de l'administration et de la politique pendant cette époque. M. Lacretelle, sous ce rapport, a envisagé son sujet d'une

(1) M. de Fontanes.

manière nouvelle, et qui décèle ses talens comme publiciste. Nous verrons la France mettre souvent ses passions à la place de ses intérêts, proclamer l'ignorance de ses conseils par des entreprises irréfléchies, et leur foiblesse par une politique incertaine.

Ce dix-huitième siècle présente une longue galerie de personnages qu'il ne faut pas juger d'après l'esprit de parti, ce qui est arrivé pourtant à plus d'un historien, et surtout aux auteurs que j'ai déjà cités, Duclos et Marmontel : il semble que ce soit une bonne fortune pour le premier, lorsqu'il peut vouer au ridicule ou à l'infamie un ministre, un grand seigneur, un prince, un évêque, et surtout un cardinal. Le second n'est pas exempt des mêmes défauts; et comme tous deux ont eu quelquefois à apprécier des hommes avec lesquels ils vivoient, et dont ils avoient ou à se plaindre, ou à se louer, l'impartialité n'a pas toujours dirigé leurs jugemens. C'est encore un mérite de M. Lacretelle, que cette impartialité si rare ; il en donne des preuves à chaque page. Veut-il faire connoître madame de Maintenon contre laquelle Marmontel montre tant d'acharnement, et que Voltaire juge avec tant d'indulgence ? c'est toujours d'après les actions de cette femme célèbre, qu'il trace son portrait. Les faits historiques seuls lui fournissent ses couleurs. « Madame de Maintenon, dit-il, étoit » plus faite pour conduire l'établissement de Saint-Cyr que » pour gouverner un Empire. Accoutumée à faire taire » dans son cœur la voix des passions, elle ne savoit pas » combien ce ressort est puissant dans le régime d'un » grand État. En portant Louis XIV à une sévère régu- » larité, elle le fit pencher vers les hommes médiocres » qui sont seuls réguliers, sans effort et sans distraction. » L'habitude qu'elle prit de n'exprimer ses vœux devant

» le roi qu'avec réserve et qu'avec tous les voiles dont
» les femmes aiment à se couvrir, rendit sa volonté foible,
» incertaine, et la jeta dans les petits expédiens. Sans être
» hypocrite, elle fit naître l'hypocrisie autour d'elle. On
» la vit se féliciter, avec un peu d'orgueil, de ce que sa
» dévotion étoit devenue une mode. La régence lui
» apprit combien dure une mode et la dévotion qu'elle
» inspire; elle fut une amie tendre et sûre pour les
» personnes qui ne pensoient que d'après elle; mais elle
» abandonna successivement Fénélon, Racine et le car-
» dinal de Noailles; elle s'étoit exercée à leur supposer
» des torts pour ne pas s'avouer à elle-même celui d'une
» amitié peu courageuse. »

En s'exprimant ainsi sur madame de Maintenon, ce n'est point se borner seulement à la faire connoître, c'est faire découler d'un sujet qui semble n'appartenir qu'à l'éloquence, l'instruction la plus solide; c'est indiquer dans des réflexions rapides toute l'influence qu'elle a exercée sur le monarque avec lequel elle vivoit, et sur la cour dont elle étoit environnée; enfin, c'est énoncer les rapports qui ont existé entre sa conduite et les événemens de l'époque dans laquelle elle a paru.

On remarquera la même méthode dans les portraits de Dubois, du régent, du duc de Bourbon et de la marquise de Prie. On peut apprécier ces deux derniers dans cette seule phrase : « la marquise exerçoit sur le duc de Bourbon
» un empire absolu; elle fut pour lui ce que le cardinal
» Dubois avoit été pour le régent ». Fleury a été trop loué comme homme d'État par ceux qui n'ont pas assez remarqué les tristes résultats de sa facilité à condescendre à la politique britannique. Comme instituteur du roi, M. Lacretelle ne dissimule point les reproches que la France peut lui faire.
« Louis XV prit auprès de lui le défaut qu'on pardonne

» le moins aux monarques, l'insensibilité. Fleury ne s'at-
» tacha point à donner à son élève des ressorts géné-
» reux; il lui enseigna un genre de dissimulation moins
» profond, mais plus vil que le machiavélisme : il le
» forma pour être gouverné. »

Dans tout ce que j'ai cité, on a pu prendre une idée du style de M. Lacretelle. Il me semble réunir la rapidité, l'énergie et la profondeur; et, selon les objets qu'il exprime, il est simple avec dignité et naturel sans négligence. Dans les détails des opérations militaires où l'historien s'embrouille assez souvent, M. Lacretelle a porté une clarté telle, que le lecteur semble assister à tous les événemens de la guerre. On a sous les yeux la disposition des armées, et l'on ne perd rien des mouvemens qui causent leur défaite ou qui leur procurent la victoire.

Sous tous les rapports, l'histoire de M. Lacretelle est un véritable présent fait à notre littérature, si peu riche en bons ouvrages de ce genre; celui-ci est très-propre à répondre victorieusement aux étrangers lorsqu'ils nous accusent de n'avoir pas la tête historique.

(*Article de M. Larenaudière*).

Résultats des Opérations Géodésiques, faites en France et en Espagne, pour la mesure d'un Arc du Méridien et la détermination du Mètre. Extrait de l'Analyse des Travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Physiques de l'Institut ; par M. Delambre, Secrétaire perpétuel (1).

La nouvelle mesure s'étend depuis le fort de Mont-Jouy, près de Barcelone, jusqu'à la petite île de Formentera, dans la Méditerranée. L'étendue de l'arc, dans le sens du méridien, depuis le signal de *Matas* jusqu'à celui de *Formentera*, est de 315.552 mètres; comme il est tout entier sur la mer, on l'a mesuré en prolongeant une suite de triangles sur la côte d'Espagne, depuis Barcelone jusqu'au royaume de Valence, et en joignant la côte de Valence aux îles par un immense triangle, dont un des côtés a plus de 160000 mètres (82555 toises). A de si grandes distances, les signaux de jour eussent été invisibles; on a employé des signaux de nuit, formés par des lampes à courant d'air, munies de réflecteurs, que l'on entretenoit constamment allumées dans chaque station, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. Les angles ont été mesurés au moyen d'un grand cercle répétiteur de Lenoir, avec toutes sortes de vérifications.

(1) Comme nous allons nous occuper, dans ces *Annales*, des recherches faites sur la *figure de la terre*, il nous a paru indispensable d'annoncer les résultats des travaux les plus importans qu'on ait encore faits dans ce genre, et nous avons cru ne pouvoir mieux le faire qu'avec les paroles mêmes de M. Delambre.

La mesure des triangles a été commencée dans l'hiver de 1806, cette saison étant la seule qui pût offrir des temps assez clairs pour l'observation des grands triangles. A la fin de l'été de 1807, toutes les opérations géodésiques étoient terminées.

La latitude de Formentera, le point le plus austral de l'arc, a été déterminée cet hiver par 2558 observations de l'étoile populaire, faites avec un cercle répétiteur à niveau fixe, construit par M. Fortin. Le plus grand écart des séries partielles autour de la moyenne de toutes les séries, est de quatre secondes sexagésimales, et cela n'arrive que deux fois en sens contraires ; pour toutes les autres séries, la limite des écarts extrêmes est de deux secondes. Ces écarts sont les mêmes que ceux que Bradley a trouvés dans ses recherches sur la nutation, en observant, près du zénith, avec de grands secteurs. Ils paroissent dus aux variétés des réfractions produites par le grand changement de figure des couches atmosphériques; mais leur petitesse donne l'assurance que la latitude conclue de l'ensemble des observations est exacte.

Cette latitude en degrés décimaux ou en grades, est de.............	42.	961777 grades.
Celle de Dunkerque, observée par M. Delambre, et conclue des seules observations de la polaire, est de..	56.	706652
Différence ou arc du méridien entre Dunkerque et Formentera........	13.	744875

Au moyen de ces résultats, on peut vérifier le mètre qui nous sert d'unité de mesure. Le mètre définitif, invariablement adopté par les lois françaises, est égal à 443 lignes, et $\frac{296}{1000}$ de la toise du Pérou, prise à 16 degrés $\frac{3}{4}$ du thermomètre centésimal. Cette longueur a été déterminée d'après la première mesure de la méridienne, faite par MM. Méchain et Delambre, entre Dunkerque et Barcelone, et que l'on a supposée égale au quart du méridien terrestre considéré comme elliptique. Si la terre

étoit exactement sphérique, chaque degré décimal ou chaque grade contiendroit 100.000 mètres ; ainsi, en multipliant l'arc céleste mesuré par le nombre 100.000, on auroit la distance de Dunkerque à Formentera en mètres, égale à 137448. 50 mètres.

Mais l'aplatissement de la terre rend cette valeur un peu moindre. Pour calculer la correction qui en résulte, nous adopterons l'aplatissement $\frac{1}{105}$ qui est donné par la théorie de la lune. Cette évaluation est la plus probable de toutes, puisqu'elle appartient à l'ensemble de la figure de la terre, indépendamment de ses petites irrégularités qui disparoissent à la distance où la lune est placée.

On trouve ainsi qu'il faut retrancher de l'arc 48.37 mètres, ce qui donne pour distance réelle entre Dunkerque et Formentera sur le sphéroïde.	137443g. 13 mètres.
D'après les mesures des triangles, cette distance est de.	1374438. 72
Différence entre ces deux évaluations.	0. 41

Une erreur aussi petite sur un aussi grand arc, est réellement étonnante ; car elle est fort au-dessous de ce qu'on peut raisonnablement attribuer aux erreurs des observations. Elle auroit pu être quarante ou cinquante fois plus considérable qu'il n'en seroit résulté aucun inconvénient sensible dans les opérations les plus délicates des arts. Si l'on calcule quelle auroit été la longueur du mètre, d'après ces données, on trouve :

Longueur du mètre dans la sphère.	443.	28020 lignes.
Correction dépendante de l'aplatissement.	0.	01559
	443.	29580 lignes.

Le résultat diffère seulement de $\frac{2}{10000}$ de ligne du mètre

définitif, conclu de la première mesure entre Dunkerque et Barcelone ; par conséquent, si l'on avoit attendu, pour fixer le mètre, que l'opération entière eût été terminée, sa longueur eût été moindre de $\frac{5}{10000}$ de ligne ; mais cette quantité est tout-à-fait insensible, elle se perd dans les erreurs des observations ; et si l'on vouloit l'apprécier exactement par des mesures directes, il faudroit des milliers d'expériences faites avec les instrumens les plus parfaits que nous ayions ; en sorte qu'une pareille rigueur seroit absolument illusoire et inutile. En négligeant cette différence insensible, il est très-satisfaisant de voir la valeur légale du mètre aussi bien confirmée par l'opération entière ; car elle l'est d'autant plus sûrement que l'aplatissement de la terre, seul élément qu'il faille chercher dans des observations étrangères, n'influe sur cette longueur que pour $\frac{16}{1000}$ de ligne ; et cet élément, ainsi conclu de la théorie de la lune, paroît au moins aussi exact que celui qui résulte des observations géodésiques elles-mêmes.

Le rapport du mètre avec la longueur du pendule à secondes est intéressant à connoître pour nos mesures. Il suffiroit, pour en retrouver le type, si elles étoient jamais perdues. Cette connoissance est également utile pour la théorie de la figure de la terre. Par cette double raison on a observé le pendule à Formentera avec beaucoup de soin. Les expériences sont au nombre de dix, et leurs écarts autour de la moyenne ne s'élèvent pas à plus de $\frac{4}{100}$ de millimètre ou $\frac{2}{100}$ de ligne environ.

Le résultat moyen déduit de leur ensemble donne la longueur du pendule à secondes décimales à Formentera, et dans le vide............ = 0.7412061

D'après la théorie de la figure de la terre, exposée dans le second volume de la *Mécanique Céleste*, en partant des expériences très-exactes faites à Paris par Borda, on trouve pour cette longueur............................ 0.7411445

La différence est $\frac{6}{100}$ de millimètre ou $\frac{1}{35}$ de ligne. Elle

peut être due aux irrégularités de la figure de la terre. La même expérience vient d'être répétée à Bordeaux, à Figeac et à Clermont, sous le parallèle de 45 degrés, et elle a donné un résultat à très-peu près le même que celui que donne la théorie citée. On va la répéter encore à Dunkerque, à l'extrémité boréale de l'arc mesuré; mais auparavant on vient de la répéter à Paris, avec les mêmes appareils qui avoient servi en Espagne. On a trouvé un résultat qui ne diffère de celui de Borda que de $\frac{2}{100}$ de millimètre ou $\frac{9}{1000}$ de ligne ; ce qui confirme à la fois les deux mesures du pendule de Formentera et de Paris.

Les inclinaisons des divers côtés des triangles sur la méridienne ou leurs azimuts, sont encore des élémens utiles pour la théorie de la figure de la terre. MM. Méchain et Delambre les avoient observés sur différens points de l'arc compris entre Dunkerque et Montjouy. On a également déterminé, à Formentera, l'azimut du dernier côté du dernier triangle, par un grand nombre de passages d'étoiles observés à la lunette méridienne.

D'après les résultats que nous venons de rapporter, on voit que la nouvelle mesure de la méridienne qui vient d'être faite en Espagne confirme la valeur du mètre et lui donne une nouvelle certitude, en la rendant presque indépendante de l'aplatissement de la terre. Cette mesure, en se liant à la méridienne de la France, offre un arc de près de 14 grades, situé à égales distances de l'équateur et du pole, sur différens points duquel on a observé les latitudes, les azimuts et les variations de la pesanteur, et qui, pour l'étendue, la situation et l'exactitude des moyens employés, forme la plus belle opération de ce genre que l'on ait jamais exécutée.

Excursion de Constantinople à Pruse dans l'Asie Mineure; par M. J. DE BRENNER, Vienne et Trieste, 1808. Avec une Vue de la ville de Pruse.

Tout ce qui est relatif à la Turquie offre un grand intérêt de circonstance dans un moment où des révolutions sanglantes et perpétuelles semblent accélérer la chute de cet empire ottoman, qui, depuis des siècles, est un monument d'opprobre pour l'Europe civilisée. Le petit ouvrage que nous annonçons ne présente pas des découvertes importantes; mais, dans un style agréable, il renferme des observations qui portent le cachet de la vérité, et qui piquent la curiosité. L'auteur, attaché pendant six ans à la légation impériale d'Autriche à Constantinople, et aujourd'hui agent de la même cour en Valachie, ne s'est déterminé qu'à la prière de ses amis à rendre publiques les observations qu'il avoit faites, en 1793, dans une excursion à Pruse, et qu'il a vérifiées de nouveau, sept ans plus tard, sur les lieux mêmes.

La célébrité de la ville de Pruse, qui fut, pour ainsi dire, le berceau de la puissance ottomane, les beautés naturelles de son site, de ses environs et de la route qui y conduit, engagent assez ordinairement les Européens qui séjournent à Constantinople à entreprendre cette petite excursion; M. Brenner la fit en compagnie d'un ami, au mois de mai 1793.

Nos voyageurs s'embarquèrent de nuit à Top-Khanèh, et le lendemain, au lever du soleil, ils abordèrent à la pointe de Bosbournou, qui forme l'extrémité nord du golfe de *Gemlik* ou *Mondania*. Le même jour, vers le soir, ils arrivèrent à *Pruse*, nommée aussi *Brussa*, ou *Bursa*.

Cette ville, fondée par Annibal, sous les auspices de Prusias, roi de Bithynie, ne joua pas un grand rôle dans l'antiquité (1) ; sa grandeur ne date que des temps de la décadence de l'empire byzantin. En 947, elle tomba au pouvoir de Seïf-Eddoulat, prince arabe ; reprise par les Grecs, elle fut de nouveau conquise par les Turcs en 1326 ; elle devint la capitale de leurs Etats, et la résidence des sultans jusqu'à Amurath I, qui fixa sa cour à Andrinople. Aussi possède-t-elle les corps des six premiers sultans de la maison ottomane, et a-t-elle un *muphti*, ou magistrat particulier, chargé de l'inspection des fondations pieuses ; magistrature qui n'existe qu'à Constantinople, à Pruse et à Andrinople.

Pruse cependant conserve à peine aujourd'hui, dans ses mosquées, quelques vestiges de son ancienne grandeur. Les habitans estiment la population à 100,000 habitans, y compris 6,000 Arméniens, 3,500 Grecs, et 1,200 Juifs : tous ces sujets non musulmans demeurent dans les faubourgs. M. de Brenner croit qu'il y a de l'exagération dans cette estime ; Tournefort l'avoit pensé avant lui. On porte à 366 le nombre des mosquées, parmi lesquelles un petit nombre seulement mérite quelque attention. Dans celle du sultan Orkhan, le dôme soutenu par des colonnes de porphyre, ne reçoit le jour que d'en haut, ce qui est d'un très-bel effet. Le palais d'Amurath I, celui de Méhémet IV, ne sont plus que des monceaux de ruines. Ce dernier étoit situé sur une hauteur, et dominoit toute la ville ; derrière lui s'élevoit le mont Olympe, avec ses sommets toujours couverts de neige ; dans le voisinage de ce palais existe encore l'arsenal. Des rapports, sans doute très-exagérés, avoient excité dans nos voyageurs le désir d'être admis dans ce lieu peu accessible. Leur curiosité n'y trouva, pour se satisfaire, que quatre méchans canons négligemment jetés sur leurs affûts, et placés sur une terrasse informe et d'une très-petite étendue. Sous cette terrasse est un souter-

(1) Plin. V, c. 32, Dio Chrysost. XLIII, p. 585.

rain voûté, dont on ignore la destination : il nous paroît assez vraisemblable qu'il a servi de prison d'État, et sans doute de lieu d'exécution pour plus d'un favori disgrâcié.

Le voyageur, transporté en peu d'heures de l'Europe dans l'Asie Mineure, se trouve sous un autre climat, et entouré d'une nature différente Tout est ici plus doux, plus riant, plus calme; il n'y a de sauvage que les habitans. Cependant, à côté de leur indocile férocité, ils offrent quelques vertus rares parmi les Européens, entre autres la franchise, la fidélité et l'hospitalité. M. Brenner raconte ses entrevues avec le gouverneur turc dans les termes suivans :

« Nous avions apporté plusieurs recommandations du Reis-Effendi, et d'autres officiers turcs au gouverneur de Brussa, *Ayan Achmed Effendi*; il nous accueillit avec une politesse distinguée. Chaque fois que nous allâmes le voir, nous le trouvâmes dans un salon fort spacieux qui étoit au niveau du sol, et dont les croisées donnoient sur un jardin. Le décor du salon étoit d'un genre assez commun ; mais ce qui lui donnoit un agrément particulier, c'étoit une source limpide qui, tombant de bassin en bassin après avoir coulé dans un réservoir de marbre, finissoit par se perdre sous le parquet. Le soir, cette fontaine étoit d'un effet magique; deux grandes girandoles d'argent, posées sur des piédestaux de bois au milieu de l'appartement, ne l'éclairoient que foiblement; le silence de la nuit n'étoit interrompu que par le doux murmure des ondes. L'eau en général tient la première place parmi les objets de luxe des orientaux; le climat et la religion leur en font un besoin indispensable; l'éducation et l'habitude achèvent de fortifier leur goût pour cet élément. Dans toutes les occasions, l'eau obtient leur premier hommage; c'est la première chose qu'ils louent ou critiquent, quand il s'agit d'apprécier un lieu ou un site. Lorsqu'il leur arrive de faire un tour de promenade à la campagne, ils aiment à étendre leur tapis au bord d'un

ruisseau qui murmure, ou d'un lac limpide; là, ils restent assis ou couchés des journées entières, la pipe négligemment appuyée à leurs lèvres, jusqu'à ce que le soleil couchant les rappelle dans leurs harems. Quiconque, parmi les habitans de Constantinople, peut avoir une maison de campagne, la choisit de préférence sur les bords de la mer. C'est là que l'indolent musulman, depuis le matin jusqu'à la nuit, demeure étendu sur un sopha près de la croisée, les yeux fixés sur les vagues, et ayant à côté de lui une lunette d'approche pour reconnoître les vaisseaux qui passent, ou pour satisfaire autrement sa curiosité. S'il possède quelque pavillon, quelque jardin, il a soin de l'embellir par un jet d'eau, ne fût-il que d'une ligne de diamètre. Ce que les Turcs affectionnent le plus dans le murmure des ondes, c'est qu'il invite au sommeil.

« C'est dans cette même attitude que nous trouvâmes plusieurs fois Achmed Effendi, tenant en outre un rosaire à la main, qu'il tournoit gravement entre les doigts, quoique probablement sans prier. C'est ainsi que des amis passent fréquemment une partie de la journée ensemble, tandis que d'autres réunis dans les cafés restent quelquefois plus d'une heure sans laisser échapper une seule parole: on n'entend presque jamais ces gens se plaindre de l'ennui, quoiqu'ils ne soient occupés qu'à contempler les tourbillons de fumée qui sortent de leurs pipes. Il n'y a que les savans de profession qui s'adonnent à la lecture; les autres, même les gens d'affaires, se plaisent à ce *santo far niente*, cet heureux sommeil de l'esprit qui est pour eux la plus grande jouissance; et comment n'en seroit-il pas ainsi? Leur corps n'est habitué à aucun exercice; l'habillement même invite au repos; et sous un gouvernement despotique, leur ame n'est stimulée par aucune espèce d'émulation.

« La sociabilité, dans l'acception que nous donnons à ce mot, n'est pas en général la vertu des musulmans; il n'y a que les besoins, ou des vues particulières qui

chez eux rapprochent les hommes. La raison en est sans doute moins dans le caractère de la nation, que dans la vie isolée du beau sexe, seuls propres à former les nœuds délicats d'une véritable société...... Je dois à Achmed Effendi le moment le plus agréable, et peut-être le plus beau de ma vie.

» Un Grec avoit secondé un chrétien qui s'étoit soustrait à l'esclavage; il en avoit été accusé, convaincu, et par conséquent condamné à mort. Ce qui paroissoit au fanatique musulman un crime capital, fut à nos yeux une action généreuse : nous résolûmes de tout tenter pour sauver cet homme compatissant; l'accomplissement de nos vœux étoit au pouvoir de l'ayan. Nous le pressâmes plus d'une fois, mais il se bornoit à protester de sa bonne volonté, en ajoutant qu'il ne pouvoit pas aller contre l'arrêt du *kitaballah* (la parole de Dieu, c'est-à-dire le *Koran*). Chaque refus diminua nos espérances sans affoiblir nos efforts. Le dernier rayon d'esprit s'évanouit pour nous, lorsqu'après nos instances réitérées, à la veille du départ, Achmed Effendi donna à entendre que toutes nos sollicitations ne lui laisseroient que le regret de n'avoir pu nous obliger. Cependant, au moment de partir, nous accourûmes encore chez lui, il étoit entouré des principaux habitans de la ville. A peine eûmes-nous pris place, qu'il ordonna d'amener le coupable. Le malheureux arriva lentement au bruit des chaînes dont il étoit chargé; une pâleur mortelle couvroit sa figure : le regard fixé à terre, il attendoit le signal de l'exécution. Un morne silence régnoit dans toute la salle; et les yeux attachés sur Achmed, nous lui fîmes entrevoir la plus vive inquiétude. Enfin il prit la parole et dit, en nous montrant de la main : « C'est à ces messieurs que j'accorde ta grâce, va les en re- » mercier...... » Ici je laisse tomber la plume. Le Grec qui venoit d'échapper au dernier supplice, étoit époux et père...... »

Parmi les choses dignes de remarque qu'offrent les

environs de Pruse, nous devons surtout faire mention des eaux thermales que l'on trouve à une demi-lieue de la ville, et qui sortent d'une des hauteurs qui forment le pied du Mont-Olympe. C'est là que l'on voit jaillir grand nombre de sources qui se distinguent les unes des autres, non seulement par des degrés de chaleur fort différens, mais encore par leurs élémens et leurs qualités médicinales. Auprès d'une source où un œuf durcit en quelques secondes, on en trouve une autre froide comme la glace.

Ce ne fut pas sans peine que nos voyageurs gravirent jusqu'aux derniers sommets du Mont-Olympe; de ce mont, demeure paisible de pasteurs turcomans, et peuplé autrefois de couvens et de moines, ce qui lui a fait donner, par les Turcs, le nom de *Keschisch Daghi*, ou Montagne des Moines. Arrivés au sommet, les beautés majestueuses de la nature, la variété des sites, la richesse des aspects, et les souvenirs de la mythologie et de l'histoire, plongèrent les voyageurs dans une douce rêverie. Ils se livrèrent à ces impressions; sensations à la fois si pures et si vives, jusqu'à ce que l'approche de la nuit les obligeât de regagner la ville.

Nous n'apprendrons rien de nouveau en suivant M. Brenner dans la visite qu'il rend à l'ancienne *Apollonia*, située à six heures de marche de Pruse, vers le sud-ouest, et que les Turcs nomment *Abullionnte*. Mais nous croyons devoir extraire ce qu'il a dit sur le commerce de Pruse.

Ce commerce roule principalement sur les soies brutes et travaillées. La quantité de soies brutes que fournissent communément dans une bonne année la ville de Pruse et ses environs, est estimée à 80,000 *teffets* ou 122,000 *oques*, qui, au prix de 30 piastres le toffet, font 2,400,000 piastres (3,360,000 francs ou environ). Les soies sont, pour la plus grande partie, exportées à l'étranger. Les manufactures de soies sont cependant très-florissantes à Pruse, puisque l'on y compte près de 700 métiers toujours en activité; environ 120,000 pièces d'étoffe de soie

ou mi-soie, fabriquées dans la ville, en sont expédiées annuellement pour Constantinople, Smyrne et l'Egypte. En les évaluant au prix moyen de 18 piastres la pièce, cela forme encore pour Pruse une rentrée de 2,268,000 piastres (3,175,200 francs). Les étoffes sont généralement très estimées en Turquie pour leur élégance et leur bonté. On fabrique encore dans la même ville une toile de gaze appelée *bouroundjuk*, que les Turcs emploient à faire des chemises, et qui tient le premier rang après les gazes de Salonique.

Une autre branche de commerce, mais qui n'est, à proprement parler, pour Pruse qu'un objet de *transit*, c'est cette espèce d'argile qu'on nomme en Europe *écume de mer* (sorte de terre à pipe). « On la tire par les fouilles, à » peu près comme le charbon de terre, des montagnes » d'*Eskischéhir* derrière Pruse; et on l'expédie, soit en » grosses masses, soit en morceaux propres à faire des » pipes, mais informes et à peine dégrossies : on se contente » de les forer, et c'est en cet état qu'on les expédie pour » être travaillés ailleurs. La plus grande partie passe en » Hollande et en Russie. Cette exploitation fait vivre envi- » ron 6 à 700 ouvriers employés à l'extraction de cette » terre, et produit en outre à la ville d'Eskischéhir un re- » venu annuel de 250,000 de piastres (350,000 francs) au » moins.

» Cette terre est d'abord molle et pesante; mais après » avoir été exposée aux impressions de l'air, elle devient, » par l'évaporation des particules aqueuses, dure et d'une » légèreté surprenante, eu égard à la densité et à la finesse » de ses molécules. Elle prend un certain poli et reçoit » toutes les formes que le fer, le ciseau et le tour veulent » lui donner.

» On en fait de fort jolis ouvrages à Eskischéhir, et les » ouvriers du pays savent lui donner toutes les formes » qu'on peut souhaiter. Si on lui fait subir l'action du feu,

» elle prend une dureté considérable, et sa légèreté aug-
» mente ».

La culture des vignes autour de Pruse n'est pas à la vérité très-considérable; elle suffit cependant aux besoins de la ville et de toute la contrée. Le produit de cette culture seroit susceptible d'augmentation et d'amélioration, et pourroit même fournir aux habitans une nouvelle branche d'exportation, les vins de ce terroir étant d'un fumet délicieux. Mais dans l'état d'oppression où vivent les sujets chrétiens, comment penser à des améliorations que, même sous un meilleur gouvernement, la paresse naturelle de ce peuple rendroit fort difficiles?

Quoique, généralement parlant, la culture de la vigne soit permise aux *raïas* (ou cultivateurs chrétiens), il faut cependant qu'ils achètent, chaque année, à beaux deniers comptans, la permission de faire la vendange. Mais ce tribut ne suffit point à l'avidité des gouverneurs, qui ont trouvé un moyen sûr de l'augmenter et d'en faire pour eux une source de profits personnels. Ainsi, ils indiquent l'époque des vendanges avant que les raisins soient mûrs, ou bien ils la retardent jusque dans l'arrière-saison. Alors, si les pauvres vignerons ne veulent pas perdre tout-à-fait le fruit de leurs sueurs, il faut qu'ils sacrifient de fortes sommes. Ces extorsions montent souvent à 2000 piastres et plus.

Les marchandises que Pruse expédie, si l'on en excepte quelques articles que les caravanes distribuent dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, sont d'abord conduites à Mundania et transportées de là sur de petits bâtimens à Constantinople. Une petite partie seulement est expédiée par Gemlik.

Pruse est gouvernée par un *Ayan* que la Porte y envoie, et dont les qualités personnelles influent beaucoup sur le sort des habitans.

Une description des lieux par lesquels passèrent nos voyageurs pour regagner la côte de l'Asie-Mineure, et un

tableau des îles romantiques, connues sous le nom d'*Isles des Princes*, terminent cette relation qui est écrite d'une manière agréable et spirituelle. Qu'on nous permette de rapporter ici une des anecdotes racontées par M. Brenner, anecdote peut-être un peu trop gaie pour un recueil comme le nôtre, mais qui certainement fourniroit un bon sujet de conte à la plume d'un Andrieux ou d'un La Fontaine.

« Le prieur du couvent de l'île de *Chalki* (la plus » grande des îles des Princes), avoit un âne qui souffroit » beaucoup d'une maladie cutanée. Afin d'éviter la conta» gion, le prieur fait déporter l'âne dans l'îlot nommé » *Kondura*, où on l'abandonna à son sort. Bientôt le » changement d'air, la liberté, le repos et les herbes bal» samiques que produit ce rocher, rendirent à l'âne la » santé et la vigueur. Il s'ennuyoit déjà dans sa prison, » lorsqu'une belle nuit d'été la voix languissante d'une » ânesse de l'île voisine d'*Antigoni* retentit à ses oreilles. » A peine cette douce mélodie a-t-elle frappé son tympan, » que sa résolution est prise. Il s'élance hardiment dans » les flots de la mer, et nage vers le rivage d'Antigoni » lointaine, pour porter les hommages de sa tendresse à la » belle inconnue. Mais celle-ci, qui peut-être avoit donné » sa foi à un autre Adonis, se dérobe aux importunités de » notre convalescent, et s'enfuit dans les vignes. Le grison, » prenant sans doute cet accueil pour une affectation de » pruderie, la suit au grand galop, franchit les haies et » les fossés, et fait un si grand bruit, que tout le village » s'éveille. Les ébats tumultueux de nos deux amans, à » une heure indue, font naître aux habitans l'idée que » les Turcs avoient tenté une descente pour piller l'île. » On sonne le tocsin : le village entier court aux armes; » le vignoble est bloqué; on somme les perturbateurs de » la tranquillité publique de se rendre; on menace, on » crie, puis on écoute. Personne ne daignant répondre, » les plus courageux avancent enfin, la baïonnette au bout

» du fusil ; ils trouvent l'âne effrayé, confus, dressant les » oreilles. Il est saisi et mis en fourrière. Bientôt un grand » procès s'entame entre le couvent de Chalki, réclamant » l'âne, et celui d'Antigoni, qui demande à le garder » comme bonne prise. Après une procédure régulière de » plusieurs mois, les parties sont enfin accordées aux » clauses et conditions que, moyennant le paiement des » dommages et intérêts, le délinquant soit restitué au pre» mier propriétaire légitime ».

Sur un Voyage inédit, fait aux États-Unis et aux Antilles, par M. Legris-Belle-Isle.

L'auteur de cet ouvrage inédit est déjà connu aux naturalistes, comme ayant apporté au Jardin des Plantes des ossemens du *mastodonte*. Il se propose de publier une relation qui, à en juger par les chapitres qu'il a bien voulu nous lire, paroît devoir offrir à la fois de l'intérêt et de l'instruction.

Pendant le séjour qu'il a fait à Wetwood en Virginie, M. Legris-Belle-Isle assure avoir observé que les serpens sont utiles pour conserver la salubrité de l'air et pour rendre habitables les lieux humides. Les serpens, dit-il, avalent les rats, qui, à leur tour, exterminent les scarabées; ceux-ci mangent les fourmis, qui paroissent se nourrir de quelques petits insectes imperceptibles à l'œil, et qui font leur demeure dans les murs et les planches des bâtimens. M. Legris-Belle-Isle, ayant commencé par détruire les serpens, se vit bientôt accablé d'une multitude de rats; de destruction en destruction, il finit par devenir victime des fourmis rouges qui infestoient toute sa maison. Ayant laissé revenir les serpens, il crut voir se rétablir une sorte d'équilibre naturel entre ces diverses espèces d'animaux. Mais il faut avouer qu'il n'y a qu'un philosophe indien

capable de vivre dans l'intimité de tant de bêtes. Toutefois l'observation de M. Legris-Belle-Isle mérite l'attention des colons.

Ce voyageur a consacré un chapitre entier à discuter la possibilité d'acclimater les Européens aux Antilles, et de les rendre propres aux travaux des champs. Cette discussion, dirigée contre un préjugé trop accrédité, nous a paru d'un grand intérêt : M. Legris-Belle-Isle est là dans son élément. C'est avec de robustes paysans que notre auteur prétend former sa colonie ; au lieu d'alimens rafraîchissans que les Européens arrivés dans ces climats chauds recherchent de préférence, les colons de M. Legris-Belle-Isle prendront une nourriture échauffante, dont le blé sarrazin fournira le principal élément. Cette graminée, dit M. Legris, paroît être destinée par la nature à remplacer, dans la zone torride, toutes nos plantes céréales ; c'est à l'usage du blé sarrazin que les Maures doivent leur heureuse constitution. Le plan de vie proposé par notre auteur diffère essentiellement de celui adopté dans les colonies. Au lieu de commencer le travail avec le lever du soleil, et de le quitter à onze heures du matin pour le reprendre à une heure de relevée, M. Legris veut que la *corne du rassemblement* se fasse entendre au premier rayon du jour naissant, et que le travail soit commencé long-temps avant le lever du soleil. Au moment du départ, il fait prendre à chacun de ses laboureurs un petit verre de rhum ou d'eau-de-vie, avec un morceau de pain. A neuf heures, les travaux cessent, on rentre au logis pour déjeûner, ensuite on se repose pendant quatre heures. On dîne entre deux et trois heures; immédiatement après on retourne aux champs, où les travaux se continuent jusqu'à la nuit, tandis que dans le système actuel les nègres rentrent avec le coucher du soleil. Pour éviter les mauvais effets de l'air frais du soir, de la rosée et du brouillard, le travailleur se pourvoit de vêtemens, qu'il met au moment où la chaleur du jour cesse.

Les autres idées de M. Legris-Belle-Isle sont trop neuves pour pouvoir être exposées d'une manière succincte. Il suffit de dire qu'il prétend former de petites sociétés de cultivateurs européens, chacune composée de plusieurs familles, sous la conduite d'un chef intelligent; de rendre, au bout de trois ans, chaque famille propriétaire d'un lot de terrain; de consacrer exclusivement ces petites fermes à la production de cannes à sucre brutes et d'autres matières premières, en abandonnant la fabrication du sucre à des entrepreneurs particuliers.

Nous regardons ce plan comme d'autant plus digne d'attention et d'examen, qu'il est plus contraire aux idées reçues parmi les Colons, gens qui ne nous paroissent pas être de bonne foi. Cependant M. Legris Belle-Isle n'expose ses vues avec autant de clarté, de force et d'éclat que M. *F. Page* en a mis dans son excellent *Traité des colonies*, ouvrage que tous les gouvernemens devroient méditer avant de prendre un parti sur ces matières délicates.

M. Legris rapporte plusieurs traits de cruauté des colons contre les nègres, et il cite à ce propos la sage loi établie dans la Virginie, d'après laquelle un maître ne peut lui-même frapper son esclave, ni le faire fouetter par un commandeur; il faut que le nègre coupable soit conduit devant un shériff ou officier de police qui, après avoir reçu un dollar (5 liv. 5 sous de France), applique au nègre le nombre de coups de fouet ordonné par le maître.

Notre voyageur donne des renseignemens détaillés sur la navigation de l'Ohio, et sur la manière dont on voyage dans l'intérieur des États-Unis. Il nous a fait connoître un *Routier de l'Ohio et du Mississipi*, imprimé à *Pittsburgh* sur l'Ohio, et auquel il a fait des corrections importantes. Ce petit livre contient quelques détails de géographie physique, qui méritent de trouver place ici.

« Les côteaux qui bordent l'Ohio, étant formés d'un sol sablonneux, sont exposés à des éboulemens fréquens;

les pointes avancées y sont sujètes à un tel point, qu'un navigateur prudent n'y fait jamais mouiller son bateau, crainte de le voir écraser ou submerger par un événement de cette nature. »

« On appelle *planters* (planteurs) des arbres qui, entraînés par la rivière, s'y sont fixés par la racine, de manière à dépasser la surface des eaux.

« On donne le nom de *sawyer* (scieur) à des arbres qui, ayant moins de force ou étant fixés obliquement, tantôt font voir leur sommet, tantôt disparoissent sous les eaux, imitant ainsi le mouvement de la scie d'un moulin à bois.

« Les îles de bois (wooden islands) sont encore plus dangereuses aux navigateurs. Ce sont des amas de troncs d'arbres, autour desquels la rivière n'a pas encore eu le temps de former une barre de sable; par conséquent le courant y frappe avec autant de force, que si c'étoient des rochers. »

Malgré ces dangers, la navigation est une des plus belles qu'il y ait au monde, et M. Legris Belle-Isle développe avec soin tous les avantages qu'elle offre déjà, et ceux dont elle présente la perspective.

Carte des Pays de Hesse Darmstadt et des Contrées voisines.

M. Eckhardt et M. le lieutenant-colonel Haas, de Darmstadt, sont occupés depuis plusieurs années à une carte contenant l'Odenwald, le Spessart, le Vogelsberg et la Wetteravie. Elle est composée de deux feuilles, dont la première vient de paroître; leur largeur est de dix-huit pouces cinq lignes, et leur hauteur de treize pouces six lignes. L'aire de chaque feuille est d'environ 160 milles géographiques. Le détail est levé avec soin par M. le colonel Haas. M. Eckhardt a fait plus de douze

mille observations trigonométriques pour dresser le canevas de toute l'étendue de la carte. Il a déterminé avec M. Schleiermächer, mathématicien, la latitude de Darmstadt 19° 52′ 37″, et celle de Francfort à 50° 6′ 44″, par un grand nombre d'observations de soleil avec un cercle de réflexion de 10 pouces de diamètre. La longitude de Darmstadt s'est trouvée de 26′ 18″ en temps, 1° par l'éclipse de soleil du 11 juin 1806; 2° par l'occultation de *x* du verseau par la lune du 22 juillet 1807; 3° par l'occultation du premier *x* du sagittaire, le 6 juillet 1808. Les latitudes et longitudes de Manheim et Tubingue, calculées provisoirement au moyen de la série de triangles de M. Eckhardt et des observations ci-dessus, s'accordent, à quelques secondes près, avec les déterminations connues de ces lieux. Les triangles se lient au réseau de M. le professeur Bohnenberger en Souabe, et aux triangles de M. Delcros, ingénieur-géographe français. Cette petite carte générale, dont la seconde partie paroîtra incessamment, sera suivie d'une autre carte des mêmes pays, mais dans l'échelle de Cassini. Elle sera composée de huit feuilles.

Recherches de MM. Cuvier et Alexandre Brongniart, sur la Géographie-Physique des environs de Paris.

Les *théories* sur la formation de la terre, quoique vaines en elles-mêmes, ont eu le mérite de provoquer des recherches positives du plus grand intérêt; en courant après les preuves d'un système conçu d'avance, on a découvert des faits précieux qu'on ne cherchoit point.

M. Cuvier, trop pénétré de la vraie philosophie des sciences, pour se créer d'avance un système dans quel

genre que ce fût, a été conduit par ses immenses travaux sur les animaux fossiles (1), au désir de connoître par lui-même les faits géologiques qui sont en rapport direct avec l'histoire de ces races animales dont nous trouvons des restes si multipliés. Accompagné d'un savant minéralogue, M. Brongniart, correspondant de la première classe de l'Institut, il a étudié les environs de Paris, contrée très-curieuse sous le rapport géologique. Autant qu'il leur a été possible de pénétrer le sol qui environne cette capitale, ils l'ont trouvé formé de plusieurs terrains, d'origine évidemment différente. La partie la plus basse est une masse immense de craie qui s'étend jusqu'en Angleterre, et ne contient que des coquilles inconnues, dont plusieurs même appartiennent à des genres inconnus. Sur cette craie repose une couche de glaise qui ne contient point de corps organisés. Elle porte à son tour en plusieurs endroits ces couches de pierres calcaires dont nous employons les plus dures à bâtir, et qui sont pétries de coquilles encore inconnues pour la plupart, mais appartenantes à des genres connus, c'est-à-dire plus voisines que les précédentes, de celles qui vivent dans nos mers actuelles.

Des collines de pierre à plâtre sont jetées comme au hasard, tantôt sur la glaise, tantôt sur la pierre calcaire, et renferment des milliers d'ossemens d'animaux terrestres entièrement inconnus, dont M. Cuvier a rétabli les squélettes et fait connoître les caractères. Il n'y a dans ces plâtres et dans les glaises qui s'y mêlent ou qui les recouvrent immédiatement, que des coquilles d'eau-douce; mais ils sont surmontés ensuite de couches épaisses de coquilles de mer. Un amas immense de sable, sans aucuns corps organisés, couronne toutes nos hauteurs; et, ce qui est plus remarquable que tout le reste, la couche la plus superficielle, celle qui recouvre tout, est pétrie uniquement de coquilles d'eau-douce. C'est seulement dans les

(1) Nous donnerons incessamment un article sur cette partie de l'histoire naturelle, considérée sous un point de vue géographique.

fonds des vallées, ou bien dans les cavités creusées dans cette couche superficielle, que reposent les ossemens d'éléphans et d'autres animaux connus pour le genre, mais non pas pour l'espèce.

Il résulte donc des observations de MM. Cuvier et Brongniart, que la mer, après avoir long-temps couvert ce pays-ci et y avoir plusieurs fois changé de nature et d'habitans, y a fait place à l'eau-douce dans laquelle se sont déposés les plâtres, mais qu'elle est venue recouvrir, au moins une seconde fois, le terrain qu'elle avoit abandonné, et y détruire les êtres qui s'y étoient propagés. C'est alors qu'ont péri les *palæotherium* et les *anoplotérium*. Tout rend probable qu'elle y est même venue une troisième fois, et que c'est à cette dernière catastrophe que les éléphans ont disparu.

Ce n'est qu'en faisant, dans une infinité de lieux, à de grandes distances et dans des situations différentes, des recherches analogues à celles de MM. Cuvier et Brongniart, que l'on pourra déterminer *s'il y a quelque chose de général dans les dispositions des couches et des êtres organisés dont elles contiennent les débris;* et quand on seroit parvenu à établir cela comme un fait, il sera temps de raisonner sur la succession des catastrophes qui ont mis la surface de notre globe dans l'état où nous la voyons. Probablement ces catastrophes sont trop nombreuses et d'une nature trop extraordinaire pour pouvoir être saisies d'une manière claire et sûre. Mais, dans les recherches scientifiques, il est bon de tout espérer, afin de se donner le courage de tout tenter.

Annonce de plusieurs Travaux des Savans Français relatifs à la Géographie.

— M. *Deguignes*, fils, vient de publier un *Voyage à la Chine et aux Isles Philippines;* nous rendrons un compte détaillé de cet important ouvrage.

— M. *Decandolle*, botaniste justement célèbre, a fait deux voyages botaniques et agronomiques dans les départemens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; il en a fait un rapport à l'Institut dont nous donnerons une analyse étendue.

— M. *Lescalier*, correspondant de la classe, et préfet maritime à Gênes, a considéré les montagnes sous d'autres rapports dans un *Mémoire sur le Climat de la Ligurie* qu'il a présenté à l'Institut. Il y a fait voir, par divers exemples, que ce pays, protégé contre les vents du nord par les Apennins, est plus favorable aux plantes des pays chauds qu'aucun autre de la même latitude, parce que l'hiver y est plus doux, quoique plus long, tandis que l'été est moins brûlant à cause du voisinage de la mer et des neiges.

— L'histoire naturelle particulière du *Département du Doubs*, a été embrassée dans toutes ses parties, par M. *Girod-Chantrans*, dans un ouvrage qu'il a soumis au jugement de la première classe de l'Institut; il y donne le catalogue de toutes les espèces de plantes et d'animaux qu'il a pu y découvrir, et il en décrit avec détail les montagnes, les couches minérales, les fontaines et tous les autres phénomènes physiques. On voit que cet ouvrage pourra fournir aux géographes quelques renseignemens utiles. Il seroit à desirer que les principales régions de l'Empire fussent décrites avec le même soin.

— M. *Brochant*, ingénieur des mines, a communiqué des observations relatives à des couches de terrain que M. Werner a désignées sous le nom de *terrains de transition*, parce qu'elles sont placées entre ces montagnes primitives, antérieures à l'existence des êtres organisés, et ses couches secondaires qui fourmillent de débris d'animaux. La plupart se composent de fragmens de terrains primitifs, réunis en brèches ou en poudingues par des cimens de diverses natures, et l'on commence à y voir çà et là des restes d'organisations, soit animales, soit végétales.

Saussure avoit déjà reconnu de ces terrains dans les Alpes; mais M. *Brochant* les détermine avec plus de précision et les suit sur une plus grande étendue, principalement le long de la face des Alpes qui regarde la France. Son travail a été présenté à l'Institut.

— M. *Corréa de Serra*, correspondant de l'Institut, travaille à un mémoire très-intéressant dans lequel il se propose de tracer l'histoire des découvertes récemment faites par les Américains, vers les sources du *Missouri*, et dans les environs de la rivière de *Columbia*; découvertes qui restent encore en quelque sorte inconnues, attendu que le grand ouvrage du colonel *Lewis*, chef de l'expédition qui a exploré ces régions, n'a pas encore paru et ne paroîtra probablement que dans quelques années d'ici.

— M. *Michaud*, naturaliste, est de retour d'un voyage qu'il a fait aux États-Unis, principalement dans les Monts Alléghany. Nous donnerons, dans un prochain Cahier, un aperçu des diverses courses de ce voyageur aussi savant que modeste.

— En attendant la relation que M. *Jaubert*, auditeur au conseil-d'état, va publier sur son *Voyage en Perse*, les amateurs de ce genre de lecture doivent remarquer la brochure que M. *Ange Gardanne*, secrétaire de légation, vient de faire paroître sur ce même pays. C'est un simple journal ou itinéraire dans lequel l'auteur a noté les distances entre les lieux par où il a passé, en ajoutant de courtes remarques sur les objets qui ont le plus frappé ses regards. On y trouve quelques anecdotes piquantes sur les mœurs des Orientaux, anecdotes dont nous citerions volontiers quelques-unes, si elles ne traînoient pas déjà dans tous les papiers-nouvelles.

— M. *Langlès*, ce savant dont le zèle ne se ralentit jamais, va donner au public une édition complète de tout ce que feu M. *Beauchamp* a laissé d'écrit sur ses voyages en Perse et dans la Turquie d'Asie. Cette édition, qui contiendra plusieurs mémoires inédits d'un grand intérêt sera sans

doute d'autant plus recherchée, qu'il est même difficile de réunir les parties des relations de *Beauchamp*, qui ont été imprimées.

M. *Langlès* qui a donné, il y a quelque temps, la troisième édition de son *Alphabet Tartar-Mantchou*, travaille toujours à enrichir de notes savantes la nouvelle édition du Voyage de Chardin, qui est déjà très-avancée.

— M. *Gosselin* prépare un nouveau volume de ses recherches sur la Géographie des Anciens. Il suffit de nommer ce véritable savant pour exciter l'attention la plus vive de la part de ceux qui s'intéressent aux progrès de la géographie.

— La Notice de l'ancienne Gaule, par M. *Walckenaer*, s'avance, et on espère que le public pourra bientôt en jouir. Cet ouvrage sera accompagné d'une excellente carte de la Gaule, dessinée par M. *Lapie*.

— Le quatrième volume du *Voyage dans les Départemens du Midi de la France*, par M. *Millin*, membre de l'Institut, etc., est, à ce qu'on assure, sur le point de paroître. L'abondance des matières contenues dans cet ouvrage, a seule pu nous empêcher d'en donner un extrait dans ces *Annales*.

— M. *Buache* a, dit-on, lu à *la première classe* de l'Institut un Mémoire sur la Navigation des anciens.

— M. *Alexandre Laborde* vient de publier, sous le titre d'*Itinéraire d'Espagne*, des renseignemens très-utiles sur la manière de voyager dans ce pays, qui est actuellement le théâtre de la guerre. Les articles, *Asturies* et *Granada*, comparés à des ouvrages espagnols, nous ont paru susceptibles de corrections et d'augmentations. La statistique générale est bien faite. M. *Laborde* a cherché à relever l'aridité de ses recherches géographiques par des réflexions historiques, plus extraordinaires les unes que les autres. Il admire, par exemple, l'inquisition ; il applaudit aux proscriptions religieuses; il exalte la sagesse du ci-devant gouvernement espagnol. Nous entreprendrons incessamment l'examen de cet ouvrage.

VOYAGE EN WESTPHALIE;

PAR M. DEPPING.

La Westphalie, surtout cette partie qu'arrosent le Weser et l'Ems, semble avoir été vouée, dans tous les temps, à un injuste oubli. Il est vrai que ce pays est loin de pouvoir rivaliser avec les autres contrées de l'Allemagne, pour la fertilité du sol, la beauté des sites, l'aménité du climat et la civilisation des habitans ; et l'on peut même dire que la nature semble avoir été moins généreuse envers cette partie qu'envers tant d'autres pays sur lesquels elle a répandu ses bienfaits pour ainsi dire à pleines mains. C'est sans doute la raison pour laquelle les voyageurs s'empressent peu de visiter cette contrée, qui leur offre d'ailleurs si peu de commodités et d'agrémens : qui ne connoît, du moins par ouï-dire, les mauvais chemins et les auberges plus mauvaises encore de la partie de la Westphalie dont je parle ? Et cependant, malgré toutes ces considérations, il n'y a peut-être pas dans toute l'Allemagne un pays qui mérite plus d'être visité que celui-ci. Je m'explique, pour ne

pas encourir le reproche d'exagération. Ce n'est point par les beautés naturelles qu'il peut le disputer aux autres contrées, quoique, sous ce rapport, la Westphalie offre encore des objets très-remarquables à la curiosité du voyageur, comme on le verra dans le cours de ce récit; mais elle a pour elle les souvenirs historiques, ayant été le théâtre des hauts faits des plus grands peuples : c'est là que les Romains combattirent pour leur gloire, et les Germains pour leur indépendance; c'est là que Charlemagne, sous le voile de la religion, porta le glaive du conquérant; c'est là enfin que les braves Saxons opposèrent une résistance opiniâtre, mais juste, à leur oppresseur. Les noms de Drusus, Germanicus, Varus, Arminius, Wittekind et Charlemagne, inspiroient un vif intérêt pour ce pays; et presque chaque ville, chaque lieu est un monument qui rappelle un fait mémorable : enfin ce n'est que sur les bords du Weser et de l'Ems que l'on peut étudier avec fruit une des époques les plus intéressantes de l'histoire ancienne.

Aussi depuis long-temps j'avois le désir d'examiner cette contrée mémorable; il me tardoit de voir le lieu où l'orgueil des Romains avoit trouvé un écueil funeste; je brûlois de me promener sur les champs de bataille immortalisés par la défaite de Varus et par le carnage des malheureux Saxons, et de me reposer sur les débris qui, semblables

aux ruines de la Grèce, sont devenus sacrés par leur antiquité. Enfin, étant à Cassel, il y a quelques années, j'eus l'occasion de satisfaire ce vif désir, et je me hâtai de la saisir. De retour de cet intéressant voyage, je me plus à retracer les souvenirs de tout ce qui avoit frappé mon imagination ; je trouvai encore du plaisir à parcourir en idée les lieux que j'avois vus avec tant d'intérêt. J'ai retouché depuis peu ce petit voyage, et je serois flatté que le lecteur pût le lire avec autant de plaisir que j'en ai eu à l'écrire.

En partant de Cassel, mon intention étoit de descendre d'abord la rive gauche du Weser; de m'arrêter dans les lieux remarquables par des événemens historiques, et de voir auprès de Minden le fameux phénomène naturel connu sous le nom de *Porte de Westphalie*; de me détourner ensuite de la grande route, afin de visiter quelques endroits des anciens évêchés de Paderborn, Munster et Osnabruck, et de retourner par la Hollande en France.

Fidèle à ce plan, je quittai Cassel et je dirigeai ma course vers la ville d'Herstel, située sur le Weser, dans l'ancien évêché de Paderborn. Je dois avertir tous ceux qui désirent voyager dans ce pays avec utilité, qu'il existe un ouvrage excellent, contenant la description historique de tous les lieux fameux dans l'histoire; il est intitulé *Monumenta Paderbornensia*, et a été fait

avec beaucoup d'érudition par un évêque de Paderborn, de la famille de Furstenberg; mais le plan en est mauvais, et les dernières éditions ont été surchargées d'une foule de choses inutiles, qui en rendent la lecture quelquefois ennuyeuse; le format est très-incommode. Du reste je me sais très-bon gré de m'être muni d'avance de ce guide vraiment précieux pour mon excursion, parce qu'il m'a fourni des éclaircissemens sur mes doutes, et qu'il a réveillé mon attention sur des choses qui, sans cela, me seroient échappées.

J'arrivai le même jour à Herstel, petite ville qui doit son origine à Charlemagne. Cet empereur, dans une de ses fréquentes expéditions contre les Saxons, y forma un camp, et ce camp est devenu une ville. Il y passa l'hiver de 793 et y fit venir ses deux fils, Pepin et Louis, dont il envoya l'un en Italie, et l'autre en Espagne. Ce fut aussi là qu'il reçut les députés des Huns et l'ambassadeur du roi d'Asturie et de Gallicie; cet ambassadeur, disent les historiens, se nommoit *Froya*, et apportoit un présent consistant en un papillon d'une rare beauté. Un papillon apporté à Charlemagne dans un camp de Westphalie! En vérité, si tous les biographes de Charles n'étoient pas d'accord sur ce présent singulier, on auroit de la peine à y croire. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que l'un d'eux a

transformé le nom de l'ambassadeur *Froya* en *Flora*. L'expédition pour laquelle Charlemagne partit de cette ville, ne fut que trop heureuse ; il battit les Saxons entre l'Elbe et le Weser, en tua 4000 et força les autres à demander la paix. C'étoit là ordinairement l'issue de toutes ses expéditions contre les peuples de ce pays : ils secouoient le joug à la première occasion qui se présentoit. Charlemagne arrivoit, en massacroit un grand nombre ; les autres demandoient pardon, on le leur accordoit, et tout rentroit dans l'ordre jusqu'au départ du vainqueur. Les Francs louoient sa clémence envers les rebelles, et les Saxons détestoient sa cruauté envers des peuples aussi libres et indépendans qu'ils l'avoient été sous leurs chefs.

La petite ville de Hoexter, à quelques lieues de Herstel, est également fameuse par les guerres des Saxons. Dans les environs de cette ville, sur les bords rians du Weser, s'élève une petite montagne nommée *Brunsberg*, au sommet de laquelle étoit la forteresse la plus redoutable de tout le pays. Elle avoit été bâtie par *Brun* ou *Brunon*, frère de Wittekind ; et du haut de ce lieu fort, les Saxons empêchèrent, en 775, Charlemagne de passer le Weser ; mais enfin celui-ci les mit en fuite, passa le fleuve et assiégea Brunsberg. Quoique déjà victorieux, tout son génie militaire échoua contre cet écueil ; il fut contraint d'en lever le siége,

et de faire marcher ses troupes contre les Westphaliens et les Angariens. Les deux petites villes dont je viens de parler n'ont rien de remarquable quant à leur état actuel; elles annoncent la pauvreté comme presque toutes les villes de ces contrées; le commerce y est nul, et l'agriculture n'est que d'un fort médiocre revenu. Auprès de la ville d'Hoexter, dans une plaine assez agréable, sur le bord du fleuve, est située l'ancienne abbaye de Corvey ou Corbie, à laquelle les lettres ont l'obligation d'avoir conservé les cinq premiers livres des *Annales de Tacite*, qui y furent découverts sous le pontificat de Léon X; il n'est pas besoin de dire que ce protecteur éclairé des lettres récompensa généreusement celui qui avoit fait cette heureuse découverte. Wibalde, dont les savans bénédictins, Martène et Durand, ont publié un recueil de lettres (1) écrites avec beaucoup de goût et dans un style très-facile, étoit abbé de ce couvent.

Toute cette contrée, tant au-delà qu'en-deçà

(1) Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio; studio et opere D. Edmundi Martène et D. Ursini Durand, presbyterorum et monachorum benedictinorum à congregatione S. Mauri. Parisiis, 1724, *in-folio*. Tomus II, continens vetera monumenta imperialia monasterii Stabulensis. Wibaldi abbatis Stabulensis et Corbeiensis in Saxoniâ epistolæ.

du Weser, étoit autrefois habitée par les Cattes, peuple guerrier dont César et Tacite, celui-ci surtout, vantent la valeur et l'esprit militaires. César les nomme *Suèves*, induit en erreur sans doute par les renseignemens imparfaits qu'il se procura dans un pays dont il n'entendoit pas la langue. D'autres auteurs, qui ont écrit après César, adoptèrent cette erreur; et Strabon, entre autres, place les Suèves entre le Rhin et l'Elbe. Il ignoroit, comme César, que ce peuple habitoit alors les bords du Danube. Mannert a bien prouvé que les Suèves n'étoient point un peuple particulier, mais que les Romains, généralement mal instruits des affaires de la Germanie, avoient donné le nom de *Suèves* à une foule d'aventuriers de diverses peuplades qui vinrent chasser les peuples des bords du Danube pour s'y établir eux-mêmes, sans cesser cependant de faire des incursions dans les pays voisins. Quant aux Cattes, ce ne fut pas sans des combats sanglans que Drusus parvint à les soumettre. Il est fâcheux que Dion Cassius ait décrit cette guerre d'une manière trop superficielle et sans les moindres détails. Il prouve même, par le peu qu'il en dit, qu'il ne connoissoit nullement la topographie de cette partie de la Germanie (1).

Il est probable que ce fut dans les environs

(1) *Geographie der Griechen und Rœmer.* Nuremberg, 1792, tome III.

de Hoexter, sur l'autre bord du Weser, que se livra la bataille d'Idistavisus, entre les Chérusques et les Romains, dont les premiers furent commandés par Hermann ou Arminius, et les autres par Germanicus. Les Chérusques y perdirent beaucoup de monde. Hermann même fut sur le point d'être fait prisonnier; mais les Cauches qui servoient dans l'armée romaine, le reconnurent, dit-on, et le laissèrent échapper (1). On reconnoît le caractère des Germains au trait que rapporte Tacite au sujet des suites de cette bataille ; la vue des trophées érigées par les vainqueurs ranima soudain le courage abattu de ce peuple, jusqu'au point qu'il se jeta furieux sur l'armée romaine, et y fit un grand carnage.

En général les bords du Weser semblent avoir été destinés à servir de théâtre de guerre dans tous les temps. Car, sans compter les petites batailles que les indigènes y livrèrent aux généraux romains qui tentèrent le passage, particulièrement à Drusus, Tibère et Germanicus, les Francs s'y battoient fréquemment, et avec un succès fort inégal, contre les Saxons qui ne cessoient de les harceler dans leur propre pays ; et cette lutte dura plus de deux siècles. Clothaire, roi d'Austrasie, remporta, auprès du Weser, une victoire éclatante sur les ennemis ; mais Dagobert, fils de Clothaire II, ne fut pas d'abord aussi heu-

(1) Tacit. Annal. lib. II, 16-18.

reux dans la guerre qu'il fit aux mêmes peuples, en 630. Comme l'histoire n'en est pas sans intérêt, je vais entrer à ce sujet dans quelques détails.

Les Francs, commandés par le jeune Dagobert, avoient passé le Rhin et marchoient contre les Saxons, qui s'étoient levés en masse sous leur chef Bertoalde; mais à la première bataille qui eut lieu auprès du Weser, le jeune prince reçut un coup de sabre qui perça son casque et coupa une partie de sa chevelure. Sur-le-champ il expédie un courrier à son père; et, pour lui donner une idée du danger où il est avec son armée, il lui envoie ses cheveux coupés. Clothaire étoit à la chasse quand il reçut la nouvelle du danger de son fils; il ramasse sur-le-champ une troupe de jeunes gens, il écrit à tous les chefs de s'armer et de le suivre, il part, voyage jour et nuit, et arrive subitement sur le Weser au camp des Francs. Ceux-ci élèvent de grands cris de joie. Bertoalde, campé avec les siens sur l'autre rive, entend les cris d'allégresse, demande quel en est le sujet; on lui annonce l'arrivée de Clothaire. Il répond, à moitié troublé, qu'il est impossible que le roi d'Austrasie soit ici, et que les Francs se bercent probablement d'un vain espoir pour cacher leurs craintes. Clothaire entend ces paroles, s'avance et ôte tout-à-coup son casque; et les Saxons le reconnoissent tous, non sans frayeur, à la blancheur éclatante de ses cheveux. Bertoalde ose

insulter le vieillard par des paroles injurieuses. Indigné de colère d'une si lâche conduite, le roi remet son casque, pique son cheval des deux et traverse le fleuve à la nage. Toute l'armée partage l'indignation de Clothaire et le suit. Celui-ci arrive sur le bord opposé, fond droit sur Bertoalde, qui fuit devant lui, et le supplie, tout en fuyant, de lui laisser la vie, et de le traiter comme un maître traite un sujet. Clothaire n'écoute rien, joint enfin son ennemi, le tue et rapporte sa tête aux Francs, dont le courage reçoit une nouvelle impulsion par le retour du roi; ils se rendent maîtres du champ de bataille, et ensuite de toute la Saxonie (1). Malgré ces succès, les Saxons ne se rendirent point entièrement. Il falloit encore que Charles-Martel vînt sur les bords du Weser pour les domter, et que son fils Carloman continuât les expéditions commencées par son père. Dans le camp des Francs étoit un évêque de Mayence, qui n'avoit suivi l'armée que pour venger la mort de son père qui avoit été aussi évêque de Mayence, et que les Saxons avoient tué dans un combat antérieur. Le courageux ecclésiastique étant parvenu, par adresse, à connoître celui qui avoit tué son père, sut l'attirer hors du camp, et lui plongea un poignard dans le cœur. Ce fut le signal d'une sanglante bataille entre les Francs

(1) Aimonus, lib. IV, cap. 18.

et les Saxons; ceux-ci furent encore une fois vaincus, et les Francs rentrèrent dans leurs foyers. Le trait que je viens de citer peut servir à donner une idée des mœurs de ce temps; mœurs qui, dans l'état continuel de guerre où l'on vivoit, ne pouvoient être que grossières et barbares. On sera peut-être curieux de savoir ce que devint le jeune évêque qui avoit vengé si courageusement la mort de son père-évêque. Dans un synode, Saint-Boniface l'accusa de s'être souillé de sang humain; et comme cette accusation ne paroissoit pas sans doute assez grave, il déclara l'avoir vu jouer avec des oiseaux et des chiens. Là dessus l'évêque fut déposé; et, ce qui ne me paroît pas trop bien dans un saint, l'accusateur eut l'évêché. Du reste, la mode d'aller à la guerre comme les laïcs, étoit si générale parmi les évêques de ce temps, que le peuple s'en plaignit à la fin à Charlemagne, et le supplia, par une pétition, de le leur défendre. Que l'on pardonne tous ces détails que j'aime à me rappeler, comme je le faisois à la vue des lieux témoins de ces scènes!

Le troisième jour, vers le soir, j'arrivai à la petite ville de Lude, sur la rivière d'Emmer, que les historiens romains appellent *Ambra*, en changeant *e* en *a*, comme ils ont fait pour les noms d'*Aliso*, *Albis*, *Adrana*, *Amisius*, rivières qui, dans le pays, s'appellent *Else*, *Elbe*, *Eder* et

Ems. Il y a beaucoup d'autres noms de l'ancienne langue germane, que les Romains ont altérés faute de connoissances suffisantes ; c'est ainsi qu'ils ont transformé *Hermann* en Arminius, *Siegviel* en Civilis, *Ehrenfest* en Arioviste, *Gottwald* en Catualdus, *Harzwald* en Herzwald ou *Silva Hercinia, Erde* en Hertha, et *Alrune* en Aurinia, etc... Ces bévues sont d'autant plus plaisantes, que l'on sait que la plupart de ces mots sont encore aujourd'hui significatifs dans la langue allemande, et qu'étant latinisés à la manière de Tacite et d'autres auteurs romains, ils ne signifient absolument rien. Il paroît que c'est sur les bords de l'Emmer qu'étoient établis les Ambrones, petit peuple voisin des Teutons, quoique quelques auteurs les placent ailleurs. Dans les environs de Lude sont les eaux minérales de Pyrmont, dont la réputation y attire, pendant la belle saison, un grand concours de personnes de tout état. Comme ce lieu charmant a été décrit de la manière la plus satisfaisante, par M. Marcard, médecin d'Hanovre, dans un ouvrage de deux volumes, je puis me dispenser d'en parler ici.

Après avoir passé la nuit dans la petite ville de *Rehme*, près de laquelle la rivière de Werna se jette dans le Weser, et où Pépin vainquit les Saxons en 753, et après avoir visité l'endroit nommé *Wedekenstein*, où a demeuré le fameux Wittekind, j'arrivai le lendemain à *Minden*.

Cette ville, dont la population n'est que de 5000 habitans tout au plus, est bâtie dans une situation charmante, et renfermée entre deux chaînes de montagnes qui semblent se joindre et ne s'ouvrir que pour laisser au Weser un libre passage : elle s'étend en partie dans la plaine et en partie sur le penchant d'une montagne couverte de prés et de champs de blés. L'activité des habitans y est grande. On y trouve beaucoup de fabriques qui, quoique peu importantes, maintiennent cependant leurs propriétaires dans une heureuse aisance. On y fait beaucoup de commerce en grains, eaux-de-vie, bière et toiles. Minden est une des plus anciennes villes d'Allemagne. Dans le VIIIe siècle, elle faisoit partie du pays d'Engern, gouverné pas Wittekind ; et Charlemagne, pendant son séjour, y fonda un évêché, et fit construire une église métropolitaine. Du reste, la ville n'a rien de remarquable, si ce n'est le pont sur le Weser de 600 pieds de long et de 24 de large. Il est composé de sept arches, dont celles du milieu ne sont point d'une forme circulaire comme on les faisoit dans les siècles précédens ; ce qui prouve que l'architecte a deviné, par son génie seul, les principes de mathématiques dont les autres n'avoient alors aucune idée encore, et dont la connoissance n'est que le fruit des études du siècle dernier.

Mais ce pont étonnant n'est rien en comparaison de la merveille naturelle qui se présente à quelque

dans la partie la plus enfoncée et où le choc étoit le plus violent ; et dès-lors le Weser s'est frayé un passage jusqu'à la mer. C'est donc la nature qui a fait tous les frais de ce magnifique spectacle. On ne peut découvrir ici aucune trace du travail des hommes ; la conformité des couches dans les montagnes latérales, et les rochers usés par le frottement visible, attestent suffisamment que c'est la pression violente de l'eau qui a formé la *Porte de Westphalie*. Du reste, ce phénomène n'est pas le seul de ce genre, comme l'a bien observé M Wagner (1). La Suisse offre plusieurs exemples de torrens dont les eaux, après s'être précipitées du haut des montagnes et avoir formé des lacs toujours croissans, ont enfin rompu les digues que leur opposoient les montagnes de granit, et s'y sont frayé un passage. Voyons maintenant quelles ont dû être les suites de cette révolution relativement au pays que traverse le Weser. La mer s'étant retirée dans les limites actuelles, le courant se jeta librement à travers la rupture qui venoit d'être faite dans la chaîne de montagnes ; l'eau qui jusqu'alors avoit formé une espèce d'étang, commença à découler et à quitter ce pays ; les lieux les plus élevés se desséchèrent, et il n'y eut que le bas-fond qui resta marécageux, parce que le Weser et les

(1) S. C. Wagner's Natur-Wunder und Laender-Merkwuerdigkeiten. Berlin, 1802. 1ter Theil.

petites rivières qui venoient s'y jeter, ne s'étoient pas encore creusé des lits assez profonds pour recevoir toutes les eaux des environs. Les rivières, en descendant des lieux élevés, emportoient du limon qu'elles déposoient dans les marécages; dès-lors ces bas-fonds se remplirent de végétaux qui tomboient en pourriture et formoient une terre bourbeuse, de la houille et diverses espèces de tourbes. C'est ainsi qu'une partie de ce pays, auparavant le fond de la mer, n'offrit longtemps qu'un marais et une vaste plaine de tourbes jusqu'au moment où le climat, anciennement chargé d'exhalaisons aqueuses et épaisses, devint enfin assez favorable pour changer cette contrée en un terrain fertile et riant, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos yeux. Avant de quitter ces lieux, je crois devoir rapporter quelques observations intéressantes sur la nature de ce sol, d'après l'auteur que je viens de citer.

Je suis fondé à croire, dit M. Wagner, que la révolution qui couvrit ce pays, enfin arraché à la mer, de nouvelles couches de terre ét de pierres, et y forma le sol actuel, remonte au temps où les montagnes du Harz, auxquelles celles du Weser sont adossées, prirent naissance. D'abord, la simple inspection des couches de pierres prouve que le Harz n'est point une montagne primordiale; qu'il appartient aux espèces de montagnes qui doivent leur origine à des révolutions

plus modernes, et que les couches de pierres y sont d'une formation postérieure. Il n'y a dans toute la chaîne du Harz que le point le plus élevé, le *Brocken* ou *Blocksberg* (1), que l'on puisse regarder comme une montagne primordiale, composée d'une masse granitique très-solide et consistante. On peut juger de la hauteur énorme qu'a dû avoir ce père des montagnes du Harz, par le nombre de petites masses séparées de lui par une révolution violente, et dispersées de tous côtés à ses pieds; mais cette révolution violente a dû s'étendre, non seulement sur la contrée du Harz, mais encore sur une partie considérable du nord de l'Allemagne. Des secousses volcaniques détachoient les montagnes; les courans d'eau en entraînoient de grands blocs dans la plaine où, devenus moins rapides, ils étoient obligés de les laisser; dès-lors ces masses se mêlèrent à d'autres matières hétérogènes et prirent une certaine consistance. Les bancs énormes de sable et les nombreuses masses de granit qu'on voit de tous côtés, font voir assez qu'une grande montagne granitique détruite a fourni tous ces décombres; or, comme dans une vaste étendue de pays, il n'y a aucune autre grande montagne

(1) Voyez les *Lettres Physiques et Morales sur l'Histoire de la Terre et de l'Homme, par J.-A. Deluc*, tome III.

de granit que le *Brocken* auquel la chaîne du Harz doit évidemment son existence, on peut admettre en toute sûreté que c'est du *Brocken* que ces masses de granit ont été détachées; mais dans cette révolution le feldspath devoit nécessairement se dissoudre en une matière argileuse, tandis que le quartz et une partie du glimmer ardoisé formoient les couches de sable que l'on y voit actuellement. Le sol de tourbe fut donc recouvert de plusieurs couches de matières hétérogènes, dont le poids produisit naturellement un effet compressif sur les couches de tourbe; et cette compression produisit à son tour une fermentation par le moyen de laquelle l'huile végétale se changea en huile bitumineuse, se mêla aux parties végétales, s'endurcit et donna naissance à des filons de charbons de terre. Les couches qui ont recouvert le sol ancien, composé de tourbe, sont au nombre de huit; parmi lesquelles on remarque encore de petites couches de pierre calcaire, d'argile effervescente, de terre glaise, de sable de rivière, de plâtre, de quartz et de pierre ferrugineuse.

La pierre calcaire renferme une quantité de productions de mer. Cette pierre, très-compacte et d'une couleur grisâtre et rougeâtre, donne, par la dissolution, une très-bonne chaux. On n'en trouve des filons que dans très-peu d'endroits. L'argile effervescente se trouve fréquem-

ment dans les environs de Brême et dans les cantons de Freudenberg et Ucht. Il est dangereux de confier à cette espèce de sol des dépôts de vivres ou d'autres choses; c'est pourquoi les paysans jettent d'abord dans les fosses qu'ils y creusent, de la terre et des pierres, pour lui ôter son action d'effervescence. La terre glaise se montre en filons très-considérables, et sous toutes sortes de formes et de nuances, dans le comté de Lippe-Dethmold, où l'on en fait un grand usage pour l'engrais des terres. Les filons de plâtre sont presque toujours accompagnés de sources salées, comme à Sooldorf, à Rodenberg et à Rehme; ou bien de sources sulfureuses, comme aux eaux de Rodenberg et de Nenndorf. Le quartz occupe le revers méridional de ces montagnes et se trouve dans les fentes des roches, sous la forme des plus beaux cristaux dont l'éclat ne le cède en rien à celui des pierres de Bohême. On trouve fréquemment des traces de fer, souvent en véritable minérai, et plus souvent encore allié à d'autres minéraux.

Au-dessus de toutes ces couches, il y en a d'autres propres à la végétation et recouvrant le sol; ce sont des bancs de sable, de terre glaise, de toutes sortes de houille et de terre bitumineuse. Les bancs de houille surtout s'étendent fort loin dans les régions basses de ces montagnes et fournissent diverses espèces de tourbes

dont on fait usage pour le feu. Entre les couches de cette terre on trouve des troncs d'arbres entiers et des filons de véritable ambre ; c'est ce qui fait qu'en analysant les charbons de terre de ce pays, on remarque au haut du creuset un sel acide semblable au sel d'ambre. C'est une chose assez curieuse de trouver des arbres entiers au milieu de la houille dans un pays où il n'y en a point actuellement, et où le sol n'a pas la consistance nécessaire pour en porter. Il faut qu'anciennement, avant que la houille se fût accumulée au point qu'on la voit aujourd'hui, le sol ait été beaucoup plus solide.

Les bruyères marécageuses commencent derrière Minden, à quelque distance du Weser, et s'étendent dans les environs du lac de Steinhude et du pays de Hildesheim jusqu'aux bords de la mer. Il est facile de concevoir l'état ancien de cette terre de houille et de ces couches de charbons de terre, et ce que deviendroit ce sol, si une révolution le recouvroit d'autres couches de terre et de pierres. On remarque aussi que la vallée traversée par le Weser en diverses sinuosités, ne contient presque point de filons de charbons de terre; la raison en est toute simple : les masses qui se détachoient de la montagne primitive, ont dirigé leur chute vers ce fleuve, et par cet accident le sol s'est trop desséché pour qu'il ait pu s'y former des marais ou des terrains

de houille, tandis qu'il a dû s'en former au nord-ouest, où la position du sol empêchoit les eaux de s'écouler complétement.

M. Deluc a fait, dans cette contrée, des observations aussi intéressantes que celles de M. Wagner; il a remarqué, entre autres, que l'épaisseur de la couche de terre végétale sur les montagnes correspond à celle de la couche de bruyères. Quand le concours des eaux ne fait pas exception, dit ce savant naturaliste, cette couche ne passe pas un pied, et souvent elle est moindre. Ces deux phénomènes s'éclairent donc l'un l'autre, et l'épaisseur de la couche de terre végétale des montagnes nous conduit à croire que celle de bruyères n'a pas été plus altérée. M. Deluc emploie ce fait dans ses raisonnemens sur l'antiquité de nos continens actuels. Telles sont les observations auxquelles le phénomène de la *Porte de Westphalie* a donné lieu, et qui ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aiment à observer la marche de la nature dans ses ouvrages. Je reprends le récit de mon voyage.

Après un séjour de deux jours, je quittai Minden, et je dirigeai ma course vers la grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis l'ancien évêché de Paderborn par le pays de Ravensberg, Osnabruck et Munster. Parmi les petites villes que je traversai, aucune ne m'a paru contenir quelque chose de remarquable, si ce n'est la

ville de Herford qui possède le tombeau de Wittekind, qui étoit d'abord dans le bourg d'Engern, à quelques lieues de Herford. On sait que ce vaillant Saxon étoit chef du peuple Angarien, du temps que toute la Saxonie étoit divisée en trois nations, les Westphaliens, les Ostphaliens et les Angariens; ceux-ci, qui, du temps des Romains, s'appeloient *Angrivariens*, étoient maîtres du pays situé entre les deux autres peuples, les Francs et l'Océan. La ville d'Engern, qui a tiré son nom de celui de ce peuple, devoit être alors fort considérable. Charlemagne s'en empara, ainsi que de tout le pays des Angariens; mais à la paix qu'il fit après trente-trois ans de guerre, avec Wittekind, sous la condition que celui-ci embrasseroit la religion chrétienne, il lui rendit toutes les terres conquises. Wittekind y vécut dès-lors en paix, et mourut au commencement du IXe siècle. Les historiographes ne sont pas d'accord sur l'année ni sur le genre de sa mort. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ses cendres furent rassemblées et conservées dans un mausolée à Engern, d'où elles furent transportées à Herford, au commencement du XVe siècle. Ce mausolée est un monument fort simple et fort ancien, mais réparé en 1377, par ordre de Charles IV, empereur d'Allemagne. Après avoir traversé les petites villes de Lemgo et de Dethmold, je touchai enfin à la forêt de Teutoburg.

située auprès de la dernière. Elle mérite une mention détaillée, vu qu'elle rappelle de grands souvenirs, et des événemens importans de l'histoire de Rome et de la Germanie.

Tacite parle de cette forêt en disant (1) que « l'armée romaine pénétra jusque dans les dernières retraites des Bructères, et ravagea tout le pays entre la Lippe et l'Ems, dans les environs de la forêt de Teutobourg. » Ce passage fixe d'une manière indubitable la position de cette forêt dans l'endroit qui porte aujourd'hui ce nom; malgré cela, quelques auteurs ont cru devoir transporter cette forêt de Tacite aux environs de Duisbourg, dans le duché de Berg, parce qu'effectivement il y a quelque ressemblance entre les noms de Duisbourg et Teutobourg ou Thuiscobourg. Ptolomée parle d'une ville d'Allemagne, située sur la rive gauche du Weser et appelée, selon lui, *Touliboargion*; mais comme ce géographe grec commet beaucoup de fautes dans l'orthographe des noms allemands, il est plus que probable que c'est *Teutobourgion* qu'il a voulu mettre (2). Il paroît donc qu'il y avoit an-

(1) Ductum inde agmen ad ultimos Bructerorum : quantumque Amisiam et Luppiam amnes inter, vastatum: haud procul Teutoburgiensi saltu...... *Annal. lib.* 1.

(2) *Voyez* Cluver, Germ. antiq. lib. 3, cap. 15 et 19. Cluver veut démontrer que Dethmold, autrement appelé *Thietmalle*, est l'ancien Teutobourg qui a donné son nom

ciennement un lieu fort, peut-être la capitale du pays des Teutons, et appelé d'après cela *Teutobourg*. Dans cette supposition, on conçoit facilement pourquoi les Romains mettoient tant d'importance à avoir une position sûre dans les environs, et que dans ces conjonctures une grande bataille étoit inévitable. Ceci confirme l'opinion des savans qui placent le lieu de la fameuse bataille de Varus et d'Hermann dans la vaste plaine de Senne, qui s'étend au pied et le long des montagnes de Teutobourg. Mais, avant d'alléguer les raisons qui viennent à l'appui de cette opinion, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de donner ici un précis de cet important événement de l'Histoire ancienne, et de rassembler à cet égard tous les détails disséminés dans les livres des historiens de Rome.

à la forêt voisine, parce que le mot *Teut* est le même que *Diet* ou *Deth*, et que *Mold* vient de *Mall*, nom qu'on donnoit anciennement aux lieux où siégeoit un tribunal de justice. Pour justifier cette étymologie un peu hasardée, Cluver cite d'autres mots, tels que *Diedenhille*, etc., qui ont tous pris leur dénomination du mot *Teut*. M. de Furstenberg pense que, d'après l'ancien Teutobourg, a été nommé le Teutobourg auprès de Bude en Hongrie, maintenant le village de Drasad, au confluent du Drau et de l'Istre, où une colonie de Germains, apparemment de Sicambres, vint s'établir. *Lazius*, *l.* 12, *Comm. Reip. Rom.*, *c.* 6.

Les Germains étoient, de tous les ennemis des Romains, ceux qui leur donnoient le plus d'embarras, et contre lesquels échouoient tous les moyens qu'ils avoient coutume de mettre en usage pour conserver leurs conquêtes. Tacite est contraint d'en convenir, et il ajoute : *Quippe regno Cæsaris acrior est Germanorum libertas.* Grâces à cet amour si naturel de la liberté et de l'indépendance, les Romains, bien qu'ils en eussent triomphé, ne les vainquirent jamais. Leur politique et leur caractère rusé étoient incompatibles avec la franchise et la loyauté des Germains. Les efforts que ceux-ci firent pour revenir à leur état indépendant, le seul qui convenoit à ce peuple énergique, furent traités à Rome comme autant de rebellions et de crimes, et représentés comme tels par les historiographes, flatteurs gagés des Césars. Mais qui de nous peut refuser un hommage d'admiration à un courage inspiré par une cause aussi juste, et si bien soutenu dans tous les temps? Et qui ne se réjouit pas en lisant que ce peuple se vengea d'une manière éclatante de toutes les injures reçues sur un général, assez insolent pour croire que les Germains n'avoient rien de l'homme que la voix (1)? Pour contenir une pareille nation dans les bornes de l'obéissance, il falloit plus que de l'astuce et de la politique. Drusus, en faveur duquel Auguste

(1) Vellejus, Pat. lib. 2.

s'écarta de son premier projet, de ne pas étendre davantage l'empire romain, se rendit maître de tout ce pays par une expédition aussi hardie que surprenante ; et il s'y maintint, parce qu'il savoit prendre le caractère de la nation. Tibère succéda à Drusus mort par suite d'une chute; mais son expédition ne fut signalée par aucun événement mémorable, quoi qu'en dise son panégyriste Vellejus. Tibère se contenta de temporiser avec les Germains; mais Varus, son successeur, croyant pouvoir les traiter comme il venoit de traiter la Syrie, *quàm pauper divitem ingressus, dives pauperem reliquit* (Vellejus, lib. 2), et, leur faisant sentir son orgueil et son avidité, excita leur juste haine; et si les Orientaux avoient supporté patiemment le joug imposé par le général romain, les Germains méditèrent un plan qui devoit leur rendre la liberté et leurs usages nationaux; mais aussi n'y eut-il point en Syrie un Hermann! Ce fut ce jeune guerrier, fils d'un prince des Chérusques, qui le premier conçut le projet de délivrer sa patrie. Un séjour de plusieurs années dans les Etats de Rome, la dignité de *chevalier* dont les Romains avoient récompensé sa valeur, enfin l'estime que lui témoignoit Varus lui-même, n'avoient pu étouffer dans le brave Hermann les sentimens de patriotisme si naturel aux peuples libres : il se réveilla à la vue de l'oppression sous laquelle ce général

fit gémir sa nation, et dès-lors il ne s'agissoit plus que de communiquer ses projets et ses sentimens à tous les Germains; mais ceux-ci n'attendoient qu'un chef pour se lever en masse et reconquérir sur les Romains leur liberté naturelle. Un seul devint traître parmi eux. Ségeste, né d'une famille noble, germain et ami de Varus, alla découvrir à ce général tous les projets de sa nation. Il est vrai que Ségeste avoit été offensé gravement par le jeune Hermann; mais falloit-il trahir sa patrie pour se venger d'une injure personnelle? Tous les éloges que lui donnent les auteurs latins, n'empêchent pas que tout homme impartial ne regarde sa conduite comme une infâme lâcheté, comme une trahison envers sa patrie. Cependant Varus même n'ajoute pas foi aux paroles et aux conseils de Ségeste; il est assez vain pour croire que sa présence et l'appareil dont il a eu soin d'entourer son tribunal, suffisent pour contenir une nation qu'il assimile aux timides Syriens, dépouillés par lui sans qu'ils osassent se plaindre. Ce n'est que trop tard et qu'à ses dépens, qu'enfin il apprend à quelle nation il a affaire! On vient lui annoncer tout-à-coup que les Germains sont sous les armes et marchent sur son camp. Varus commande une armée composée de trois légions, autant de corps de troupes auxiliaires et six cohortes (1); c'étoit l'élite des ar-

(1) En tout 50,000 hommes. D'après Polybe, la légion

ées romaines, qui, dans toute autre guerre, se roit couverte de gloire; mais contre les Germains elle ne pouvoit rien entreprendre : bien in de là, ceux-ci l'assaillirent avec tant de vigueur, tant d'acharnement, qu'en peu de temps s Romains furent entièrement défaits; les malheureux vaincus se sauvèrent dans les forêts et s marais; mais partout l'acharnement du vainqueur les atteignit. Pour faciliter leur marche et leur retraite, les Romains mirent le feu à leurs bagages; et le second jour ils parvinrent enfin à se tirer du défilé sur un terrain plus dégagé, mais sans le moindre fruit. Harassés de fatigues, ils succombèrent tous, le troisième jour, à leur infortune, à l'exception d'un petit nombre d'hommes qui, profitant du moment que les Germains s'occupoient du pillage, s'échappèrent dans la forêt voisine, s'y rassemblèrent et allèrent joindre les deux légions campées vers le Rhin, sous le commandement d'Asprénas.

La cruauté se mêloit à la fureur du combat, et faisoit subir aux principaux Romains les tourmens les plus affreux. Varus et cinq autres chefs voyant qu'ils n'avoient pas de grâce à attendre des Germains, et étant tous blessés, se tuèrent eux-mêmes. Les soldats inhumèrent le corps de

romaine étoit composée de 5000 fantassins et 300 cavaliers; mais Vegèce prétend qu'elle contenoit 6000 fantassins et 732 cavaliers.

leur général; mais la fureur barbare des vainqueurs n'étoit pas encore rassasiée: les Germains retirèrent le cadavre de la terre, le brûlèrent et le déchirèrent en pièces; la tête fut envoyée à Maroboduus, un de leurs princes. Ainsi périrent trois légions romaines, sans compter les troupes auxiliaires; trois aigles furent perdues par cette fameuse défaite (1). Jamais peut-être il n'a régné à Rome une plus grande consternation, qu'à la nouvelle de la défaite de Varus. Elle fit une impression si profonde sur Auguste, qu'il oublia presque son rang et sa dignité, et donna publiquement des marques d'une douleur pusillanime. Il déchira

(1) Deux furent prises par les Germains, et la troisième fut enfouie dans un marais par celui qui la portoit. Tacite (*Annal. l. II*) dit que, sous le commandement de Germanicus, les deux aigles furent retrouvées, l'une chez les Bructères, l'autre chez les Marses. Dion (*lib. LVII et LX*), dit aussi qu'elles furent retrouvées; mais il ne s'accorde pas avec Tacite sur l'époque de cette particularité, tandis que Florus dit expressément que les deux aigles ne furent jamais rendues aux Romains, et c'est ce qu'il y a de plus probable; car si l'on avoit repris ces aigles, les autres historiens, Vellejus surtout, qui n'omet pas une circonstance propre à flatter l'orgueil de Tibère, n'auroient pas manqué de parler d'un événement si remarquable. Quelques auteurs modernes prétendent que c'est de là que sont venues les deux aigles composant le sceau de l'empire germanique et de l'Autriche. *Voyez* Cuspinian in Florum, in vitâ Aug.

son vêtement, poussa des plaintes continuelles, heurta son front contre la muraille, et s'écria d'une voix lamentable : *Varus, rends-moi mes légions !* Craignant une émeute de la part des nombreux Germains à Rome, il les envoya dans diverses îles ; il fit doubler ses gardes et prolongea le temps du commandement des légats de province, pour que l'ancien état des choses fût partout maintenu. Les jeux publics n'eurent pas lieu. Le triomphe qu'avoit mérité Tibère, par une victoire remportée sur les Pannoniens, fut remis ; et dans tout l'empire on fit des levées extraordinaires, parce qu'on craignit que les Germains, après une victoire aussi éclatante, ne vinssent envahir le territoire romain. Ceux-ci ne songèrent qu'au partage des terres reconquises par cette bataille. Les Marses reprirent leurs établissemens à la Lippe vers le Rhin ; les Bructères occupèrent le pays entre la Lippe et l'Ems, et les Chérusques se remirent en possession des bords du Weser ; les Teuctères et les Usipètes se retirèrent vers les bords méridionaux du Rhin ; enfin les Cattes se maintinrent dans leurs possessions entre le Main et le Lahn.

Telles furent les suites d'une bataille que tous les historiens romains s'accordent à regarder comme une des plus grandes taches à la gloire de leur nation. Mais comme ils ne s'expliquent pas clairement sur le temps et les lieux, ces deux

objets ont été depuis un sujet de discorde parmi les savans modernes. Quant à l'époque où la défaite de Varus eut lieu, elle doit tomber entre l'an 761 et 763 de la fondation de Rome, ou vers l'an 10 de l'ère chrétienne. Aussi l'opinion de ces auteurs ne varie-t-elle pas beaucoup à cet égard, mais bien sur le lieu de la bataille. L'un la place auprès de Mayence, l'autre à Duisbourg, un autre à Augsbourg, un autre encore en Saxe. Le savant Mannert croit qu'elle eut lieu près du Rhin, dans le nord et devant le duché de Westphalie, ou bien dans le comté de Mark (1)..... Mais en comparant attentivement tous les détails donnés par les auteurs romains, particulièrement par Tacite, Vellejus et Dion, je suis resté con-

(1) La simple inspection des lieux me semble détruire les raisonnemens par lesquels Mannert veut prouver que la défaite de Varus n'a pu avoir lieu dans les environs de la Lippe. Les fuyards, dit-il, qui se sauvèrent vers l'armée d'Asprénas auprès du Rhin, ne seroient jamais arrivés le lendemain de la bataille, si elle n'avoit pas eu lieu dans le sud de la Westphalie. D'ailleurs, continue-t-il, il auroit fallu que Varus eût été un homme sans tête, si après la première perte il ne se fût retiré dans les forteresses que les Romains possédoient entre la Lippe et le Weser. M. Mannert devroit songer qu'il est inutile de penser à la retraite, lorsqu'on est renfermé entre des armées nombreuses, entre des marais, des forêts et des montagnes. Quant à la marche des fuyards, je n'y trouve rien d'extraordinaire. On a vu arriver des choses semblables en maintes et maintes batailles.

vaincu que la bataille n'a pu avoir lieu qu'aux environs de la forêt de Teutobourg, dans l'ancien comté de la Lippe et à l'endroit que lui assigne l'auteur des *Monumenta Paderbornensia*, c'est-à-dire entre les villes de Dethmold et Horn, auprès de la montagne de Falkenberg. D'ailleurs Tacite dit expressément, dans le premier livre des Annales, que le corps de troupes, envoyé en Germanie quelque temps après, passa auprès de la forêt de Teutobourg, où l'on disoit que les restes des légions de Varus étoient encore sans sépulture. Aujourd'hui on déterre encore dans ces lieux des os, des médailles de Jules-César et d'Octave-Auguste, des armes, des flèches et des éperons; une rivière y porte le nom de *Knochenbach* (ruisseau des Os), et une autre celui de *Rothenbach* (ruisseau Rouge); le champ auprès de Horn s'appelle encore *Wintfeld* (champ de Victoire), et une montagne y porte le nom d'*Hermann*.

Les nations qui défirent Varus furent les Chérusques, les Bructères, les Marses et autres nations voisines qui habitoient toutes, comme on sait, ces contrées. Plusieurs villes et villages paroissent y avoir reçu leur nom du général romain *Warbourg*, *Warenholdt*, *Varisberg*, *Warendorf*, *Varlar*. Tout concourt donc à prouver que c'est ici qu'Arminius s'acquit le nom glorieux de *libérateur de la Germanie*, et que l'orgueil

des Romains fut à jamais humilié par des nations qu'ils ne connoissoient presque que sous le nom de *barbares*.

Après des succès aussi éclatans, Hermann avoit, parmi les autres princes des Germains, une prépondérance trop marquée pour ne pas leur inspirer de la jalousie et de la haine. Dans sa famille même, il avoit contre lui Ségeste son beau-père, et Jugiomar son oncle. Un prince des Cattes promit de tuer Hermann, sous la condition qu'on lui feroit venir de Rome la dose nécessaire de poison. Le jeune héros ne tarda pas à être la victime de la jalousie et de la haine de ses compatriotes. Il fut assassiné à l'âge de trente-sept ans. Pour justifier un crime aussi atroce aux yeux de la nation, on l'accusa d'avoir voulu se défaire des autres princes pour régner seul. Ses hauts faits furent chantés par les Germains long-temps après sa mort, et le plus grand des historiens de Rome a fait son éloge. La puissance des Chérusques, dit Mannert, paroît avoir été attachée à l'existence du plus grand chef qu'ils aient jamais eu. Du moins, depuis l'époque de sa mort, on ne trouve plus qu'ils se soient distingués. Des troubles intérieurs déchirèrent la nation. Les princes de la famille d'Hermann se persécutèrent entre eux et se détruisirent successivement. Les Chérusques s'engagèrent dans une guerre contre les Lombards qui les vainquirent et les chassèrent de leurs

établissemens, et dès-lors le nom de *Chérusques* disparut du théâtre de l'histoire.

Un second Hermann combattit, huit siècles après le premier, sur les mêmes lieux, pour la liberté des Saxons; ce fut Wittekind qui, en 783, auprès de Dethmold, dans le champ appelé *Wintfeld*, livra bataille à Charlemagne qui n'avoit pas encore pu venir à bout de domter ce fier guerrier; mais moins heureux que Hermann, Wittekind perdit la bataille, et ne se sauva qu'avec quelques fidèles. Le monument qu'érigea Charlemagne, en l'honneur de cette victoire, sur la montagne de *Tœnsberg*, fut une chapelle appelée *la Chapelle du Secours Divin*, nom qui lui est resté pendant plusieurs siècles: on en montre encore les ruines.

La contrée qui a été le théâtre de toutes ces scènes fameuses mérite aussi, sous le rapport de l'histoire naturelle, quelque attention de la part du voyageur. Cette grande plaine, appelée le *Désert de Senne*, est une vaste bruyère servant de pâturage à une quantité innombrable de troupeaux. On est frappé de voir dans ces bruyères courir de toutes parts des chevaux excellens qui y sont abandonnés à eux-mêmes. Ce n'est que pour les accoupler et pour prendre les poulains, qu'on les conduit au haras de Lopshorn. Dans toutes les autres saisons de l'année, ces animaux errent librement dans les bruyères et les forêts.

En hiver, on met du foin et de l'eau dans les écuries du haras dont on laisse l'entrée ouverte, et pendant la nuit les chevaux viennent manger et boire et s'en retournent ensuite. Cet état de liberté les rend souples et vigoureux; aussi la race de la Senne est-elle fort estimée dans ce pays. Quelques parties des bruyères de Senne sont cultivées, surtout en lin; c'est une des principales productions des pays de la Lippe, Osnabruck, Ravensberg, Munster, et en général de la plus grande partie de la Westphalie: presque chaque paysan y est tisserand, surtout dans la saison où les champs n'appellent point les travaux. Des marchands en gros envoient une quantité immense de toile fabriquée dans ce pays, en Hollande où on la vend et expédie sous le nom de *toile de Hollande*. Les abeilles sont aussi un objet de spéculation chez les habitans des bruyères de Senne. Le thym et la fleur du blé sarrasin fournissent à ces laborieux insectes un suc aromatique très-abondant. Au printemps on y vient même de loin apporter des essaims, pour les faire jouir de ces espèces de pâturages. Dans les terrains que les laboureurs défrichent, ceux-ci trouvent quantité de vieux troncs d'arbres qui font croire que d'immenses forêts s'étendoient autrefois sur tout ce sol; les montagnes en sont encore couvertes. Ce sont le frêne et le chêne qui y dominent : le fruit du premier de

ces arbres fournit une huile très-bonne; le chêne est l'arbre des pays du nord, et s'y élève souvent à une hauteur dont on n'a point d'exemple dans le midi de l'Europe. Rien de plus agréable que la nuance de son feuillage et l'ombre qu'il répand; rien de plus majestueux que de voir dans ce pays de vieux chênes d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, accablés sous le poids de l'âge, et courbant leurs nombreux rameaux vers la terre d'où ils sont élevés à si grande hauteur! C'est, à mon avis, un des plus précieux dons que la nature ait fait aux climats auxquels elle a refusé la douce température des pays fortunés. Plusieurs rivières prennent leur source dans les bruyères de Senne, entre autres la Lippe et l'Ems (1), deux des rivières les plus considérables

(1) La Lippe, appelée *Luppia* par les Latins, traverse les anciens évêchés de Paderborn et de Munster et se jette auprès de Wesel dans le Rhin. Strabon s'est donc grossièrement trompé, en disant, *liv. VII*, que l'embouchure de la Lippe étoit éloignée du Rhin de 136 stades ou 85 mille pas. Le même auteur raconte gravement que les Bructères livrèrent sur cette rivière un combat naval aux Romains. C'est sans doute une plaisanterie: j'avoue du moins que je ne puis me figurer comment on livre un combat naval sur une rivière qui n'est pas aussi large que la Seine. L'Ems que Méla et Pline nomment *Amisius*; Tacite, *Amisia*; Strabon, *Amasia*; et Ptolomée, *Amasios*, reçoit plusieurs petites rivières et se jette dans la mer au-dessous d'Emde, dans le pays de Frise.

de la Westphalie. Les roches d'Extern (*Extern-Steine*) méritent aussi une mention parmi les particularités de cette contrée. Ces roches d'une forme singulière, situées dans une vallée déserte et sauvage à l'entrée de la forêt de Teutobourg, et isolées l'une de l'autre, s'élèvent à une hauteur considérable, en sorte que les masses forment, avec la sombre forêt qui s'étend à perte de vue derrière elles, un tableau très-pittoresque qui frappe d'autant plus, qu'on ne l'attend pas au milieu d'un pays qui ne présente en général que des bruyères et du sable à la vue des voyageurs. La première de ces roches, la plus large et la plus élevée de toutes, a 80 ou 90 pieds de hauteur. On a pratiqué dans son intérieur une cellule assez spacieuse où l'on voit sculptée, dans le roc, la descente de la croix en demi-relief. Avant le temps de la réformation, cette cellule étoit l'objet du culte des catholiques et attiroit grand nombre de pélerins. La seconde roche inspire au premier abord une sorte de frayeur par sa position extraordinaire, étant tellement penchée de côté, qu'elle menace à chaque instant de s'écrouler sous sa propre masse. Mais peu à peu l'on se rassure, et l'on s'étonne de voir sur le sommet une chapelle, sans qu'il y ait moyen d'y arriver; en réfléchissant un peu, on devine qu'il a dû y avoir autrefois un pont de communication du haut de cette roche à une autre roche

voisine, au sommet de laquelle on monte par un escalier fort étroit, pratiqué dans le roc, et tournant tout autour; mais comme cet escalier dans l'endroit le plus dangereux n'a pas de parapet, il faut une grande hardiesse pour tenter cette entreprise. A peu de distance de celle-ci s'élève une quatrième roche, dont le sommet sert de point d'appui à une grosse pierre ronde qui semble à peine toucher sa base et être sur le point de tomber. Ces quatre roches sont entourées d'autres plus petites et moins remarquables. A en croire les historiographes de ce pays, les Païens faisoient, aux roches d'Extern, leurs sacrifices à leurs faux Dieux; et du temps de Charlemagne, ce culte d'idolâtrie a été remplacé par celui de la religion chrétienne (1).

A peine a-t-on quitté la vallée où sont ces roches, qu'on entre dans une autre vallée nommée *Bielstein*, encore plus sauvage et remplie de grandes masses de pierres dispersées çà et là. Un des côtés de cette vallée n'est même formé que d'un seul rocher qui s'élève comme un mur, et où se trouve une grotte dont l'ouverture est assez large pour qu'un homme

(1) *Voyez* l'ouvrage intitulé : *Westphaelisches Magazin zur Geographie, Historie und Statistik, herausgegeben von P. F. Weddigen. Bielefeld.*

puisse y entrer commodément. Il y a encore d'autres grottes dans les environs de cette vallée; mais elles n'offrent rien de remarquable. Ce qui y est plus curieux que ces cavernes, ce sont les ruines d'un édifice de la plus haute antiquité, situées au-dessous du village de Kolstaet. Ces ruines présentent d'un côté un mur de 50 pieds de long sur 40 de large et 100 pieds de hauteur; de l'autre côté, ce mur est partagé par un autre qui forme avec lui un carré parfait. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet édifice ne paroît avoir eu ni portes ni fenêtres; du moins on n'en voit pas la moindre trace: pour pénétrer dans l'intérieur, on est obligé de passer par un trou qu'on y a percé dans les temps modernes. Les murs sont d'une épaisseur énorme et tellement solides, qu'ils semblent être moins l'ouvrage des hommes que des rochers placés là par la nature. Un auteur, natif de ce pays, présume que ces ruines sont les restes d'un temple de la déesse *Oaster* que l'on révéroit aussi, selon lui, aux roches d'Extern, et à laquelle on sacrifioit de petits enfans dont les mères alloient pleurer la perte sur une montagne voisine, appelée encore aujourd'hui *Weineberg* (montagne des Pleurs); mais cette opinion n'est fondée sur aucun témoignage historique, et la destination de l'édifice d'une construction aussi singulière restera probablement long-temps encore en problême.

Il n'est pas rare de trouver dans ce pays des tombeaux du temps des Païens. On voit, dans les cabinets de beaucoup de particuliers, des urnes funéraires retirées de dessous des collines de sable; ces urnes sont ordinairement remplies de cendres et à moitié brûlées: quelquefois on y trouve aussi des lacrymatoires et des haches faites en pierre; j'en ai vu une d'un caillou très-aigu et parfaitement bien poli. Ces tombeaux s'annoncent par de grandes pierres couvrant les collines, et n'ayant aucun ornement.

En quittant la plaine de Senne et le pays de la Lippe, je dirigeai ma route vers *Lippspring*, petite ville à la source de la Lippe, ainsi que le nom l'indique. Cet endroit, quelque petit qu'il soit, n'est cependant pas inconnu dans les fastes de l'histoire. Tibère, pendant son expédition dans la Germanie, y eut ses quartiers d'hiver (1);

(1) Pietas sua Cæsarem, penè obstructis hieme alpibus, in urbem traxit, ad tutelam imperii : cum veris initio reduxit in Germaniam; in cujus mediis finibus, *ad caput Luppiæ fluminis* hiberna digrediens princeps locaverat». *Vellejus*, *Pat. lib. II.*

On lit dans quelques éditions, entre autres dans l'édition hollandaise de Samson, que j'ai sous les yeux, *ad caput* Juliæ *fluminis*, au lieu de *Luppiæ*; mais c'est évidemment une faute, à moins qu'on ne suppose que ce fleuve a été nommé *Julia* en l'honneur de Jules-Octavien. *Voyez* Lips. in not. ad Vellej. lib. II, n° 194, et Cluver. Germ. antiq. lib. III, cap. 49.

et Charlemagne y vint trois fois, en 776, 780 et 782, y campa son armée, et y tint deux synodes ou assemblées générales, dont la dernière étoit composée de tous les grands de la Saxonie, à l'exception du fier Wittekind, qui ne voulut point s'abaisser au point de ramper en esclave aux pieds d'un roi de France. Les historiographes de Charlemagne ne manquent pas de traiter de rebellion ce refus du chef Saxon; mais ces expressions n'en imposent pas à la postérité qui met tout à sa place, et ne juge point les grands hommes avec les préventions des contemporains.

De Lippspring à Paderborn, ci-devant capitale de l'évêché de ce nom, il n'y a qu'un trajet de six lieues. Cette ville, située dans une plaine agréable, tire son nom de la petite rivière de Pader, qui sort de la terre dans l'enceinte de la ville même, par trois diverses branches qui vont se réunir au-dessous de la cathédrale, et traverser une partie de la ville. Leurs eaux limpides, et tellement claires qu'elles laissent voir les herbes qui croissent au fond, rafraîchissent agréablement la ville dans les chaleurs de l'été; et pendant l'hiver, lorsque tous les alentours sont couverts de neige, ces mêmes eaux sont si chaudes, qu'il en sort de la fumée comme d'une eau bouillante. Ce phénomène, qui ne seroit que curieux dans une campagne, est extrêmement avantageux aux

habitans de cette ville pour les besoins du ménage. Du reste, ces eaux sont si abondantes, qu'elles font aller plusieurs moulins à cent pas de leur source. Il paroît en général que, dans les environs de Paderborn, il y a de vastes réservoirs d'eau souterrains; car un grand nombre de petites rivières y ont leur source, ou elles y reçoivent de nouveaux alimens; quelques-unes même se perdent dans la terre, sans doute pour en alimenter d'autres, ce qui m'a fait comparer ce terrain à celui de Normandie où l'on remarque des particularités semblables. Cette abondance d'eau fait que la ville de Paderborn est pourvue d'un nombre suffisant de belles fontaines, d'où l'eau jaillit en filets purs et frais. Quelle différence de cette eau *vierge*, si je puis m'exprimer ainsi, qui, venant de sortir du sein de la terre, n'a pas encore été souillée par des matières hétérogènes, à celle que les Parisiens voient puiser à ces fontaines mesquines, fournies par les eaux sales de la Seine! Il suffit d'avoir vu les premières, pour être à jamais dégoûté de celles-ci. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, que Paderborn ait été si souvent le séjour des empereurs. Charlemagne y séjourna cinq fois; savoir: en 777, 783, 785, 786 et 797. Ce fut à cette dernière époque qu'il y reçut avec la plus grande pompe le pape Léon, qui, ayant été maltraité par les Romains, et mutilé d'une

manière barbare à la langue et aux yeux, veno
implorer le secours de l'empereur.

Un ancien poète que l'on croit être Alcuïn
le savant précepteur de Charlemagne (1), a décr
en beaux vers cette touchante entrevue, dont l
solennité étoit encore augmentée par ce mélang
imposant de guerriers innombrables sous le
armes et d'un clergé revêtu de somptueux orne
mens de l'église. Les successeurs de Charlemagne
firent aussi bien souvent leur séjour à Paderborn, et particulièrement Louis, Otton et Henri. La ville est cependant peu considérable, et son commerce l'est encore moins; c'était un inconvénient attaché à toutes les villes d'Allemagne gouvernées par des évêques; il est à présumer que, faisant partie actuellement du royaume de Westphalie, Paderborn se ressentira de cette impulsion heureuse donnée à tous les esprits par son nouveau gouvernement. A un quart de lieue de Paderborn, au confluent de trois rivières, la Lippe, l'Alme et la Pader, est situé Neuhaus, château de plaisance du ci-devant évêque. Cet endroit ne mérite de fixer l'attention que parce que c'est là, suivant l'opinion de quelques savans, qu'étoit la fameuse forteresse que Drusus construisit pour domter les Sicambres. Les historiens latins nomment cette forteresse *Alison*.

(1) Monumenta Paderbornensia, pag. 160 et suiv.

Dion (1) dit qu'elle fut construite au confluent de la Lippe et de l'Alison. Tacite assure qu'elle étoit sur la Lippe, et Vellejus enfin prétend qu'elle n'étoit pas très-éloignée de la source de la Lippe et du champ de bataille où fut défait Varus. En comparant le texte de ces auteurs, loin d'y trouver des contradictions, on est forcé d'y reconnoître une concordance générale, et on ne peut se refuser à l'opinion de l'évêque de Furtenberg, qui place la forteresse d'Alison auprès de Neuhaus. Il est vrai qu'on n'y trouve pas la rivière d'Alison dont parle Dion, et dont le nom ne peut être attribué à aucune autre rivière de ce pays; mais c'est sans doute de la rivière d'Alme que Dion a voulu parler ; c'est là qu'elle se jette effectivement dans la Lippe. Les traces d'anciennes fortifications y sont encore visibles; le village situé auprès de ce confluent, s'appelle *Elsem*, nom évidemment dérivé d'*Alison*. Malgré ces preuves décisives, Ptolomée place son *Aleison* sur le Rhin. Pour connoître son erreur, il suffit de consulter le texte de Tacite, qui dit clairement que Germanicus fortifia tous les lieux situés entre le Rhin et Ali-

(1) Dio Cassius, lib. LIV. Ex eo namque Barbari propiùs adire veriti, eminùs tantum hostem infestavere, ita ut Drusus vicissim iis contemptis, castellum contra eos ad Lupiæ Alisonis confluentes, aliudque in Chattis ad Rhenum exstruxerit. *Voyez* aussi Cluver. German. antiq. lib. III, cap. 9.

son (1). Mais lorsqu'on sait que, de nos jours, des géographes accrédités commettent quelquefois des bévues grossières (2), il ne faut plus s'étonner de ce qu'un géographe grec, vivant dans un temps où il y avoit peu de relation entre les nations de la terre, se soit trompé sur des lieux de Westphalie. Mannert et quelques auteurs plus anciens, pour lever tous les doutes à cet égard, admettent deux Alison, l'un sur la Lippe, et l'autre sur le Rhin auprès de Wesel; mais aucun fait historique ne me paroît appuyer cette opinion hasardée.

Pour avoir une idée de l'importance dont étoit cette place forte pour les Romains, il faut savoir à quelle fin et contre quels ennemis Alison fut bâtie. Dion Cassius dit expressément que cette forteresse fut construite contre les Sicambres. Ce peuple, qui habitoit d'abord les bords de la Sieg, s'étendit ensuite de tous les côtés, et touchoit au Rhin, à la Ruhr, à la Lippe et même au Weser. Plus puissans et plus vaillans que les autres peuples de la Germanie, les Si-

(1) Cuncta inter castellum Alisonem et Rhenum novis limitibus aggeribusque permunita ». Tacit. Annal. lib. II.

(2) Est-il besoin de rappeler ici les aigles à deux têtes de M. Guethrie, les mouches végétales de M. Pinkerton et autres absurdités des géographes anglais, humblement adoptés par les Lycées français?

cambres durent nécessairement s'attirer la haine des Romains. La réponse admirable qu'ils firent à Jules-César, lorsqu'il envoya demander ceux qui lui avoient fait la guerre, peint d'un seul trait leur caractère énergique : il faut, lui dirent-ils, que le Rhin soit la barrière de l'empire romain, César trouveroit sans doute mauvais que les Germains entrassent malgré lui dans la Gaule ; par quel droit vient-il donc faire la loi aux peuples au-delà du Rhin (1). Une nation qui osoit répondre ainsi au vainqueur des Gaulois, n'étoit certainement pas facile à subjuguer ; aussi César n'y parvint-il point. Deux fois il fut obligé de se retirer avec son armée harcelée de tous les côtés par les Germains. Drusus ne fut pas d'abord plus heureux. Revenant des bords du Weser, il fut surpris par les Sicambres dans des défilés, et eût péri avec tous ses soldats, si leur exacte discipline ne les eût sauvés de la fureur aveugle des ennemis. Ayant ensuite soumis les Cattes, Drusus étoit plus en état de tenir tête aux autres ennemis, et il profita de leur retraite pour construire dans le pays des Sicambres la forteresse d'Alison ; ce ne fut pas sans doute la seule, puisque, au rapport de Florus, il

(1) Mannert prend la Lise qui, à deux lieues de Lipstadt, se jette dans la Lippe, pour la rivière d'Alison ; mais si le savant historien avoit été dans le pays, il auroit su que la Lise n'est qu'un foible ruisseau.

en construisit plus de cinquante sur le Rhin seulement. Malgré cela, la forteresse d'Alison ne servit aux Romains qu'environ vingt ans; la défaite de Varus la leur fit abandonner; ils la reprirent ensuite sous Germanicus, mais ils ne la gardèrent que sous le règne de l'empereur Claude, pendant lequel les Romains n'osèrent plus passer le Rhin.

Tels sont les renseignemens que l'histoire nous fournit sur un des plus anciens monumens de ce pays; il me reste à rendre compte d'une petite excursion que je fis de Paderborn dans la partie occidentale de l'ancien archevêché de ce nom, pour examiner encore quelques autres lieux connus par l'histoire ancienne.

A quelques lieues de Paderborn, on voit de loin un château imposant, flanqué de tours et bâti sur une montagne assez élevée. Cet ancien château, qui porte le nom de *Wewelsbourg*, est un monument, non des Romains ni des Francs ou Saxons, mais des Huns qui s'étoient avancés jusqu'en Westphalie, et que Charlemagne parvint enfin à domter après une guerre de huit ans.

Avant d'arriver à ce château, j'avois vu, au milieu des pâturages, une colline que les bergers, dans leur langage, nomment *Hunenknap*, c'est-à-dire *colline des Huns*. Je ne doute pas que ce ne soit le tombeau de quelque chef de

ce peuple; et peut-être en trouveroit-on encore les restes, si l'on vouloit faire des fouilles en cet endroit (1). Quant au château dont je parlois tout-à-l'heure, il n'est plus tel qu'il étoit du temps des Huns; cependant il est encore remarquable par sa construction singulière, qui présente un triangle dont chaque coin est défendu par une tour ronde et massive. On m'a raconté qu'un lord Anglais, ayant entendu parler de ce château, vint, il y a dix ans, d'Angleterre en Westphalie pour le voir, et retourna tout de suite dans sa patrie pour en faire construire un pareil. Ce trait me rappelle cet autre Anglais qui vint en poste voir le nouveau quai à Pétersbourg, et remonta en voiture pour s'en retourner immédiatement après l'avoir vu.

On ne peut rien voir de plus solitaire que l'abbaye de Bœdeken, enfoncée dans un bois épais, à une demi-lieue du château de Wewelsbourg. De vieux chênes en recouvrent presque entièrement les bâtimens; ils ne laissent pénétrer qu'un jour sombre dans les cellules : telles ont dû être les demeures des austères cénobites dans les premiers temps de la chrétienté; choisir une pareille demeure, c'est, dans le véritable sens de l'expression, renoncer au monde et à

(1) Les *Huntes*, dont il reste tant de traditions dans la Westphalie, étoient un peuple frès-différent des fameux *Huns* venus d'Asie. *Voyez* le *Bulletin* de ce Cahier. (*N. du R.*)

ses vains plaisirs. Cependant la paix et la tranquillité n'ont pas toujours habité ces lieux isolés, et c'est peut-être la faute du fondateur Saint-Ménolphe, qui étoit sans doute un grand saint, mais un très-mauvais politique; car il chargea, dit-on, six guerriers de veiller à la sûreté du petit troupeau de religieuses qu'il établit dans ce monastère, et leur assigna, pour leur peine, des biens situés autour du couvent: mais le saint n'avoit pas réfléchi qu'il n'est pas très-prudent de confier la surveillance des vierges à des enfans de Mars; et l'on sent bien, sans que je le dise, que les nouveaux Argus s'acquittèrent si bien ou si mal de leur charge, qu'à la fin les bonnes religieuses, tourmentées de toutes manières, cédèrent le couvent et toutes ses dépendances à l'évêque de Paderborn, qui y établit des moines. Voilà du moins ce que raconte une vieille chronique au sujet de cette abbaye, que les Prussiens, durant le peu de temps qu'ils ont possédé ce pays, ont sécularisée et changée en une grande ferme, comme ils en ont agi pour toutes les abbayes situées dans les pays qui leur sont échus à titre d'indemnités. Il y a des gens qui se réjouissent de ces changemens, et les regardent comme un des plus heureux fruits du progrès des lumières de notre siècle; mais il n'en est rien. Les terres qu'avoient ces abbayes ne seront pas mieux administrées sous des ré-

gisseurs de domaines, qu'elles ne l'étoient sous les moines. Les pauvres du canton sont privés des grandes ressources qu'ils trouvoient autrefois dans ces maisons, et les voyageurs indigens n'y sont plus accueillis, comme auparavant, avec une douce hospitalité. Les ouvriers de tout état, en Allemagne, vont fort loin chercher de l'ouvrage et se perfectionner dans les grandes villes: la cloche d'un couvent étoit pour eux, le soir, le signal du repos; ils se présentoient et étoient sûrs d'y trouver un bon repas, et un gîte pour la nuit. C'est ainsi qu'ils faisoient souvent plus de cent lieues sans avoir besoin de toucher à leur petite bourse, et maintenant il faut des fonds pour se mettre en voyage; et tel dont le génie auroit été éveillé et apprécié dans une grande ville, meurt indigent et inconnu dans son village, faute de moyens pour entreprendre des voyages suffisans. Ce n'est qu'un des moindres inconvéniens résultant de la suppression des couvens, qui n'étoient certainement pas si inutiles que des gens superficiels se l'imaginent: il en est d'autres plus graves, mais ce n'est pas ici le lieu de les développer: ainsi je me tais sur cette matière, et je continue mon récit.

Ce fut à la chute du jour que j'arrivai dans la plaine de *Sintfeld*, remarquable par une victoire qu'y remporta Charlemagne en 794 sur les Saxons: la vue d'un champ de bataille excite

toujours des sensations singulières ; mais le soir elle les éveille d'une manière beaucoup plus forte. On compare, en soi-même, cette immobilité permanente de la nature avec le mouvement passager des hommes, qui se sont montrés un moment sur la scène et en ont disparu à jamais ; on voit un tableau dont il ne reste plus que les accessoires, et ces accessoires ont été plus durables que les personnages. La victoire de Sintfeld fut cependant la moins sanglante de toutes celles que remporta Charlemagne sur les malheureux habitans de cette contrée. Rassemblés dans la plaine de Sintfeld, ils l'y attendoient pour lui livrer bataille ; mais son arrivée les intimida au point qu'ils se rendirent à discrétion. Charlemagne usa de sa politique ordinaire, c'est-à-dire qu'il leur pardonna, et transplanta une grande partie de la nation dans des pays très-éloignés, comme en Dacie, Pannonie, etc. Il imitoit en cela les Romains qui souvent usèrent de ce moyen-là ; Tibère, entre autres, envoya à la fois 40 mille prisonniers Germains dans la Gaule pour s'y établir (1).

La ville de *Stadtberg* n'est qu'à quelques lieues de la plaine de Sintfeld. Cette ville, située sur une montagne au bord de la Diemel, portoit

(1) Entrope, liv. 7, fait monter le nombre de ces émigrans à 400,000 ; mais ce nombre ne peut être qu'une erreur de quelque copiste.

autrefois le nom de *Mons martis* ou *Eresbourg*, et étoit fameuse, du temps des Saxons payens, par un temple magnifique, le plus beau et le plus riche de toute la Saxonie, et dans lequel étoit exposée la grande idole de cette nation, la statue d'Irminsul que d'autres appellent *Hermesaul*, *Armensul*, *Erminsul* (1)... Cette différence dans les dénominations de cette statue, en a produit une autre dans l'opinion des savans sur la divinité qu'elle représentoit. Les uns ont cru que c'étoit Mercure, les autres que c'étoit Mars. Les uns ont voulu que le mot d'*Irminsul* signifiât *colonne universelle*, ou *asile public*; d'autres ont pensé qu'elle a été érigée en l'honneur du brave Herman, chef des Chérusques. Il est difficile de prononcer sur un objet qui présente tant de vague, et sur lequel on n'a que des données incertaines. Si cependant j'avois à choisir parmi ces opinions, j'adopterois celle qui croit y reconnoître une statue du dieu de la guerre : le nom de la montagne, l'usage de plusieurs peuples de la Germanie d'adorer le dieu de la guerre comme le premier de tous (2), les attributs enfin de ce simulacre, viennent à son appui, et lui donnent un haut degré de probabilité.

D'après Crantz, auteur d'une Description his-

(1) *Voyez* Meibomius *de Irminsulâ Saxonicâ*.

(2) Tacite histor. lib. 4, et Sueton. Tiber. c. 9.

torique de la Saxonie, la statue d'Irmensul représentoit un homme armé de pied en cap, debout dans un champ parsemé de fleurs, tenant d'une main une rose, et de l'autre une balance, et portant sur la poitrine un ours, et sur son bouclier un lion. J'avoue que je ne puis croire que la rose ait fait partie des attributs du dieu de la guerre, quoique Crantz trouve que c'est un emblême très-expressif du sort des guerriers; mais, dans ces sortes de matières, il y a toujours plus de doute que de certitude, et tout ce qu'on peut dire là-dessus n'est jamais que conjecture. Il est fâcheux qu'un zèle excessif ait entraîné Charlemagne, dans le cours de ses conquêtes, à détruire entièrement tous les monumens religieux des Saxons, ce qui ne l'empêcha pas de s'emparer d'abord de tous les trésors et ornemens qu'il y trouvoit: c'est du moins ce qu'il fit pour le temple d'Irmensul; après quoi il se mit avec son armée à le renverser de fond en comble. Les historiographes disent que, pendant les trois jours qu'il fallut employer à cet effet, son armée manquant d'eau, il en sortit tout-à-coup de la terre, et il en coula une quantité suffisante pour les trois jours. Si les historiographes avoient été meilleurs géographes, ils se seroient épargné la peine d'inventer un miracle tout exprès ; car ils auroient dû savoir que la Diemel, qui coule au bas de la montagne

de Stadtberg, fournit, dans tous les temps, assez d'eau pour une armée, quelque grande qu'elle soit; mais l'ignorance et la superstition vont toujours ensemble. Charlemagne ne se contenta pas de détruire le temple payen de Stadtberg; il fit construire, sur le même emplacement, une église, dont la dédicace fut faite, en 1799, par le pape Léon III qui, comme je l'ai dit plus haut, vint trouver l'empereur à Paderborn. Dans la bulle que ce pape publia à cette occasion, il prononça anathême contre quiconque oseroit porter une main hostile sur ce temple et sur les biens qui y furent affectés; malgré cette ménace, les Hessois se rendirent maîtres de Stadtberg en 1646, firent sauter l'église, et s'emparèrent de tous les biens qu'ils purent trouver. La montagne sur laquelle est située cette ville, forme la fin de la chaîne de Teutobourg, et s'élève considérablement audessus des autres, dont la plupart, encore couvertes de sombres forêts, offrent cet aspect sauvage que présentoit toute la Germanie dans les temps anciens. « On y éprouve cette mélancolie que devoient avoir, comme dit Thomas (1) en parlant de la poésie ancienne, des hommes qui menoient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une ame plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversoient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois,

(1) Essai sur les Éloges, chap. III.

attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et aux bruits des vents; trouvant tout inculte, et ne polissant rien ; peu attachés à la vie, bravant la mort ; occupés des siècles qui s'étaient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquoient des tombeaux, et sur lesquelles le chasseur fatigué se reposoit souvent ». Les bords de la Diemel sont cependant agréables et assez fertiles : des croix de pierre, érigées de toute part, annoncent autant d'accidens arrivés à de malheureux voyageurs qui ont été entraînés par les eaux débordées de la rivière. Ces pieux monumens contribuent à augmenter les sensations pénibles dont on se sent oppressé à la vue de ces contrées presque désertes, où l'on ne rencontre, de distance en distance, que de misérables villages, des ruines de vieux châteaux, des moulins ou la cabane de quelque pauvre bûcheron. Rarement la flèche d'un clocher gothique s'élève au milieu d'une forêt épaisse, et annonce la demeure de pieux solitaires. Mais que dis-je ? Les solitaires ont été forcés d'abandonner leur demeure; bientôt leurs monastères ressembleront à ces débris du temps de la féodalité, dispersés sur les cimes des montagnes. Il faudroit ici le pinceau de Châteaubriant pour rendre les sentimens que font naître tant

de souvenirs dans l'ame émue du voyageur.

Des bords de la Diemel, je retournai à Paderborn pour continuer mon voyage dans les autres parties de la Westphalie : à cet effet, je dirigeai ma course vers la rivière de l'Ems qui traverse, comme on sait, une partie de l'ancien évêché de Munster. Les bords de cette rivière rappellent les derniers événemens de l'histoire des Romains en Germanie. Ils furent habités par les Bructères (1) qui se divisoient en grands et en petits Bructères ; ceux-ci habitoient la côte orientale, et ceux-là la côte occidentale de la rivière jusqu'à la Lippe. Les Bructères se trouvèrent engagés dans presque toutes les guerres des Germains contre les Romains, étant les alliés les plus intimes des Chérusques. Tacite rapporte que, sous le règne de Nerva, c'est-à-dire sous la fin du premier siècle, les Bructères s'étant attirés la haine des Angrivariens et des Chamaves, furent complétement défaits par eux et privés de leurs terres. Tacite s'est laissé tromper, comme dit Mannert, par une nouvelle de gazette. Les Bructères peuvent avoir eu des guerres avec leurs voisins ; mais ils gardèrent leurs établis-

(1) Strabon les nomme *Boucteroi*, et Ptoloméo *Bousacteroi*, mais à tort, puisque le nom de *Bructères* leur vient, selon l'opinion de l'évêque de Furstenberg, des marais qu'ils habitoient et qui, dans le langage du pays, s'appellent *Bruch*.

semens sur l'Ems (1); car on voit dans Pline qu'ils avoient un roi sous le règne de Trajan, et l'on sait qu'ils faisoient partie des Francs qui vinrent envahir la Gaule; ce n'est que depuis leur défaite par les Saxons dans le huitième siècle, que leur nom se perd dans les annales de l'histoire.

Germanicus y pénétra, dans son expédition contre les Germains, qui six ans auparavant avoient jeté tant de honte sur le nom Romain par la défaite de Varus. Aussi, la première chose que fit Germanicus à son arrivée, après avoir fait dévaster tout le pays par un détachement de 4 légions commandées par Cécinna, ce fut de donner une sépulture honorable aux guerriers qui avoient péri dans cette bataille, et dont les malheureux restes attestoient encore la destruction. Le récit que fait Tacite des détails de cette triste cérémonie, dans le premier livre des Annales, est touchant, et prouve quelle profonde impression a dû faire le malheur de Varus sur tous les Romains en général.

Le sable constitue la partie principale du sol de cette contrée; c'est un pays entièrement plat et uni: à l'entrée dans le territoire de Munster, on remarque plus d'activité et plus d'aisance

(1) Tacite se trompe donc aussi en plaçant les Chamaves dans les lieux occupés par les Bructères. Les Chamaves habitoient le pays entre le Weser et le Harz.

dans le peuple. Les maisons des paysans sont toutes bâties sur le même plan, c'est-à-dire, qu'elles consistent toutes dans une vaste grange très-haute et sombre, qui occupe avec le grenier la moitié du bâtiment, et au bout de laquelle est la cuisine, grande pièce qui leur sert de chambre pour manger, coucher et travailler; le lit est dans une grande armoire fermée pendant le jour par des portes à coulisse. Auprès du lit conjugal est le berceau de l'enfant, et un peu plus loin auprès du feu, le fauteuil du grand-père, image frappante des trois époques de la vie humaine! Les pauvres n'ont dans leur demeure d'autre ouverture que les portes, pour laisser sortir la fumée; aussi les jambons qu'ils y suspendent pour les vendre ensuite, deviennent excellens par cette fumigation continuelle.

Le jargon du pays est un allemand corrompu, mêlé à un peu d'ancien saxon; il a comme tous les patois, des termes très-expressifs: ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux termes les plus forts, dont les gens se servent pour s'injurier, les mots de *Rakker* et de *Schoubi-Ack* (1), viennent de l'orient, l'un de l'hébreu, et l'autre du turc. Je laisse aux philologues le soin de dé-

(1) Rakker de *Raka*, mot connu par la Bible; Schoubiack, nom d'une secte méprisée en Turquie. *Voy.* sur ce mot les *Opinions des anciens Philosophes, par Diderot*, tom. III, art. 5.

cider, par quel événement deux termes d'injures orientaux se sont transplantés en Westphalie. Dans les noms des jours de la semaine, ce peuple a conservé les noms des divinités des anciens Germains ; le samedi, par exemple, est dans le patois Westphalien *Saterdag*, jour de Säter ; le mercredi *Wohnsday* ou *Gunsdag*, jour de Wodan........ Comme en Danois, le jeudi s'appelle *Thursday*, c'est-à-dire, jour de *Thur*, ancienne divinité des peuples du nord. Il y a une petite ville dans le pays de Munster, nommée *Beckum*, où l'on voit encore sur la porte de la ville, une petite statue de ce Thur ou *Thor*.

En entrant dans la petite ville de *Telgte*, à deux lieues de Munster, je fus frappé de la voir toute remplie de paysans habillés tous de la même manière, c'est-à-dire en drap brun, et parlant un langage tout à fait baroque. On m'apprit que c'étoit une procession qui étoit venue, comme de coutume, rendre hommage à la Sainte-Vierge de Telgte, qui est le Lorette du pays, et que cette procession étoit du pays des Sauvages. Je ne savois d'abord ce que vouloit dire le terme de *Sauvages*. Je compris enfin, après beaucoup de questions, que l'on appelle ainsi les gens qui habitent le *Saterland*, petit pays dans la partie basse de Munster et du côté d'*Oldenbourg*, et entouré de tous les côtés de marais et de bruyères. Cette circonstance fait que

ce peuple se trouvant pour ainsi dire isolé, se distingue des autres habitans de la Westphalie par des mœurs particulières. C'est peut-être un des peuples de la terre qui a le moins besoin des autres, et qui pourroit même s'en passer absolument. Il se nourrit de blé sarrasin, le seul qui vienne bien sur le sol de ce district et dont on fait un mets nourrissant. Sa principale occupation est de faire de la tourbe; il trouve dans cette matière un moyen de subsistance, de chauffage, et de plus une couleur propre à teindre du drap grossier; c'est celui dont ils se revêtissent tous, tant hommes que femmes. Les peuples des premiers âges du monde n'ont pu avoir, ce me semble, un genre de vie plus simple, ni des mœurs plus innocentes que les habitans du Saterland. Tous les ans ils viennent en procession à la Sainte-Vierge de Telgte; et quoique les deux sexes soient mêlés dans cette caravane, il n'arrive cependant jamais le moindre désordre. Chaque homme et chaque femme sont munis d'un pain de sarrasin qu'ils portent dans un sac sur le dos; avec cela ils boivent pour deux sous de bière, et payent deux autres sous pour coucher dans le foin, et le lendemain ils retournent gais et contens dans leur pays, et racontent pendant toute l'année à leurs enfans, les merveilles qu'ils ont vues dans leur pélerinage. M. Hoche, dans son *Voyage par le pays de Munster*, a fait une

description fort intéressante du caractère, des mœurs ainsi que de la langue des Saterlandois. Cet ouvrage mérite d'être lu, lorsqu'on veut avoir une idée précise de ce petit peuple vraiment singulier.

Sur la route de Telgte à Munster, je vis voyager beaucoup de paysans, tous munis d'un havresac et d'une faulx; ce sont des faucheurs qui, au printemps, s'en vont en Hollande, y fauchent le foin, ramassent par ce travail une petite somme d'argent, et reviennent chez eux à la fin de l'été. Ce genre d'industrie est fort commun en Westphalie: de toutes parts on rencontre de ces gens laborieux qui font lestement le voyage de Hollande, et reviennent encore plus lestement avec leur salaire qui leur sert souvent à faire un établissement, lorsqu'ils économisent bien; ils peuvent rapporter une somme de 50, 60 à 80 florins; et c'est beaucoup pour des gens qui ne sont pas accoutumés à posséder tant d'argent à la fois; aussi arrive-t-il bien souvent qu'ils en font un mauvais usage, et que cet argent devient leur perte, ou que, par un excès opposé et par trop d'avidité, ils ruinent leur santé et ne jouissent point du tout du fruit de leur travail.

J'entrai le lendemain de bonne heure à Munster; cette ville, une des plus grandes de la Westphalie et très-ancienne, est située dans un pays absolument plat; une petite rivière nommée

Aa, la traverse et y répand en été une odeur désagréable par ses eaux croupissantes. Il est sans doute dommage que la ville ne soit pas établie sur une rivière plus considérable, sur l'Ems par exemple, qui passe à deux lieues de là : la santé des habitans, le commerce et l'industrie y gagneroient beaucoup. Les promenades publiques, le château des ci devant évêques avec un vaste jardin public, contribuent beaucoup à l'ornement de la ville, qui seroit encore plus florissante si les évêques, au lieu de manger dans de grandes villes les revenus considérables qu'ils tiroient de ce pays, avoient voulu travailler à l'amélioration du sort de leurs sujets. Le pays est échu ensuite à la Prusse, qui ne l'a possédé que quelques années, c'est-à-dire jusqu'au commencement de la dernière guerre, où il fut occupé par les Français.

Munster a été plusieurs fois le théâtre d'événemens mémorables, particulièrement du temps des guerres des Anabaptistes, de la paix de Westphalie et des guerres de Louis XIV. Le premier de ces événemens a été le plus funeste pour les habitans. Un tailleur de Leide, devenu ensuite comédien, et nommé *Jean Bockels*, parvint à se faire un parti dans la secte des Anabaptistes, se mit à la tête d'une troupe de fanatiques, pénétra dans la Westphalie; et s'annonçant partout comme un messager de Dieu, venu pour

réformer la religion et les mœurs, il entra ainsi à Munster où il établit le siége de son empire. Cet homme rusé ayant beaucoup de dispositions pour devenir un autre Mahomet, ne négligea point le temporel pour le spirituel, et ne tarda pas à régner dans ces contrées en vrai despote d'Asie, ayant une cour brillante, grand nombre de femmes et de gardes, et donnant ses ordres par l'organe de ses ministres qui lui obéissoient en esclaves. Pendant ce temps, l'évêque avoit ramassé des troupes et vint assiéger la ville. Jean de Leide la défendit avec le plus grand acharnement, tandis que la famine enlevoit une grande partie des citoyens et décourageoit les autres. Enfin la ville fut prise d'assaut; mais les Anabaptistes se retranchèrent derrière un tas de chariots, et ne se rendirent qu'à la dernière extrémité. Jean de Leide et deux de ses principaux ministres furent mis à mort (en 1535), dans les tourmens les plus cruels, et leurs restes furent enfermés dans des cages de fer suspendues au haut d'un clocher où on les voit encore. Je ne sais ce qu'un homme aussi entreprenant, aussi intrépide que Jean de Leide, auroit pu devenir s'il n'avoit pas été arrêté dès l'entrée de sa carrière, pour le grand bonheur du pays qui gémissoit sous la tyrannie de cet homme cruel et féroce (1). On montre encore, dans une maison

(1) Le Musée Napoléon possède parmi les fruits des der-

particulière, à Monster, un lit très-grand, dans lequel Jean de Leide couchoit, dit-on, avec sept femmes à la fois. On célèbre tous les ans une grande fête dans la cathédrale, pour l'anniversaire du jour où la ville a été rendue au pouvoir du seigneur légitime.

C'est aussi dans cette ville que fut conclue et signée la paix de Westphalie en 1648, par les ambassadeurs catholiques, dont on voit encore les portraits à l'hôtel de ville.

Il est assez étonnant que Louis XIV ait rencontré, dans un évêque de ce pays, un homme assez hardi pour attaquer seul les Hollandais que le roi vouloit secourir d'abord. Cet évêque se nommoit *Bernard de Galen:* c'étoit, comme le remarque Voltaire dans son Essai sur les Mœurs, un homme singulier que l'histoire ne doit pas négliger de faire connoître; mais la manière dont cet écrivain en parle, n'est pas digne d'un historien, et prouve que Voltaire travailloit quelquefois sur des libelles, et non sur des mémoires authentiques. Voici les termes injurieux dont il se sert pour le caractériser. « Fils d'un

nières conquêtes en Allemagne, un excellent tableau peint par Florisa, représentant le portrait de ce monstre. On ne le peut regarder sans être frappé de la brutale férocité exprimée dans ses traits, tandis que le portrait de sa femme qui en fait le pendant, semble représenter la douceur même.

meurtrier, et né dans la prison où son père fut enfermé 14 ans, il étoit parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque, il avoit voulu dépouiller la ville de ses priviléges ; elle résista : il l'assiégea, mit à feu et à sang le pays qui l'avoit choisi pour son pasteur, et traita de même son abbaye de Corbie. On le regardoit comme un brigand à gages, qui tantôt recevoit de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevoit de la France contre la république. » Tous ces détails totalement faux ont été puisés dans un libelle diffamatoire publié à Amsterdam, quelque temps après la mort de cet évêque ; mais, est-ce dans ces sortes d'écrits qu'un bon historien doit puiser ? et s'il le fait, ne risque-t-il pas d'être mis dans la même classe que les misérables écrivains de ces libelles ? Si Voltaire avoit connu l'histoire de cet évêque, écrite par son biographe Jean d'Alpen, en assez bon latin (1), il auroit eu garde peut-être de calomnier la mémoire d'un homme issu d'une famille noble de ce pays, dont le courage, l'énergie et les talens militaires méritent autant d'éloges que ceux des grands généraux. C'étoit un évêque, il est vrai ; mais n'étoit-il pas

(1) De vita et rebus gestis Christophori Bernardi, episcopi et principis Monasteriensis Decas, a Joanne ab Alpen conscripta. Coesfeldiæ, 1694. 2 vol. *in*-12.

aussi prince, et, dans cette qualité, n'avoit-il pas le droit de défendre son pays contre les agressions d'un voisin puissant, soutenu par une puissance plus grande encore? Il faut convenir que son esprit guerrier l'a entraîné quelquefois au-delà des bornes de la modération, et lui a fait commettre des actions qu'on ne peut justifier que par le malheureux droit de la guerre: son biographe les passe sous silence, et en cela, il mérite également d'être blâmé; mais du moins il ne propage point des mensonges comme Voltaire, et mérite sous ce rapport infiniment plus de croyance et d'estime. On n'est pas digne du nom d'historien quand on aime mieux faire briller son esprit, qu'approfondir les faits et s'en tenir à l'exacte vérité.

La ville de Munster a servi d'asile à un grand nombre d'exilés pendant la révolution française: ces malheureux expatriés y trouvoient un accueil charitable, tandis que les princes protestans leur refusoient inhumainement l'entrée dans leurs états; ils attendoient patiemment, dans cette terre étrangère, la fin des troubles qui bouleversoient leur patrie; mais plusieurs d'entre eux moururent auparavant dans le chagrin et l'obscurité. Le cardinal de La Rochefoucauld et le maréchal de Broglie y sont enterrés, l'un dans une chapelle de la cathédrale, et l'autre dans l'église de Saint-Lambert. Ce dernier, qui autrefois à

la tête des armées françaises avoit fait craindre son nom chez l'étranger, se vit contraint dans sa vieillesse de s'expatrier et d'errer de pays en pays. La ville de Francfort qui n'avoit point oublié la générosité avec laquelle il l'avoit préservée autrefois du pillage, lui offrit, dit-on, une pension considérable : mais il la refusa par délicatesse, et aima mieux se contenter des débris de sa fortune; il se retira donc tranquillement à Munster. La vieillesse et le chagrin l'avoient privé de la vue : son plus grand plaisir, dans les dernières années de sa vie, étoit de se promener, conduit par un ami, dans le jardin du couvent des Frères Mineurs de cette ville; la religion et une bonne conscience le soutinrent aux approches de la mort, et il auroit pu se faire mettre cette épitaphe d'un illustre ancien : *ingrata patria ne ossa quidem mea habet.*

Les bruyères sont fréquentes dans les environs de Munster, et en occupent une grande partie; ce qui empêche que ce pays ne soit aussi peuplé qu'il pourroit l'être. Du côté de la Frise, on fait beaucoup de tourbe, et le terrain y est un peu marécageux; il faut même connoître les chemins pratiqués, si on ne veut pas risquer de s'égarer et s'enfoncer peut-être dans le sol souvent tremblant et creux en dessous. De ce côté, on trouve fréquemment des tombeaux anciens recouverts de grosses pierres, et contenant des

urnes funéraires avec des armes ou des médailles. On voit aussi, auprès de la ville de Meppen, les traces d'un camp de Witekind, dont cet endroit a conservé le nom.

De Munster à la ville d'Osnabruck, il n'y a qu'une distance de douze lieues. M. Deluc a donné de justes éloges aux environs et à l'intérieur de cette capitale de l'ancien évêché du même nom. Je ne m'attacherai point à la décrire, mais je me contenterai de consigner ici quelques observations générales que j'ai eu lieu de faire sur la nature du sol de ce pays. Il n'est pas au niveau de celui des autres contrées, et fait le passage des montagnes de Teutoburg, au terrain plus bas de la Hollande; aussi y a-t-il de ce côté beaucoup de tourbe, parce que c'est là que se rassemble toute la lessive minérale du pays. Les charbons de terre sont fréquens en quelques endroits, et d'une bonne qualité dans les montagnes aux environs d'Osnabruck; on trouve aussi diverses espèces de marbre et des cristaux, dont les plus grands ont 2 à 3 lignes et jusqu'à un demi-pouce de diamètre; on en fait une poudre très-propre à polir les glaces (1). Auprès de la ville de *Laer*, il y a une couche de pierre calcaire composée de pétrifications de mousse, d'herbe et de roseaux, dont les tuyaux

(1) *Voyez* le « Westphaelisches Magazin », par P. Weddigen. Cah. IV.

sont très-épais, et couchés ordinairement l'un sur l'autre au nombre de 20 à 30. Cette pierre étant frappée, rend un son semblable à celui du métal; employée dans la construction des murs, elle les rend extrêmement solides. Les montagnes et les carrières sont remplies de nombreuses productions marines, et ont fourni des morceaux précieux aux cabinets des particuliers de ce pays.

Aux environs d'Osnabruck, la terre se trouve minée par de vastes souterrains qui s'étendent à une distance indéterminée; des gens curieux ont employé des journées entières à les parcourir sans en avoir découvert la fin : ces souterrains ont sans doute occasionné le phénomène qui eut lieu en 1782, et faillit être funeste pour tout ce pays; voici le fait. Une femme allant au village de Venne, à une lieue et demie d'Osnabruck, entendit sous ses pieds un bruit épouvantable venant de l'intérieur de la terre, semblable à celui d'un violent ouragan. Immédiatement après, elle vit la terre s'ouvrir au milieu de la route, de la grandeur de l'ouverture d'un puits. Effrayée de ce phénomène, et presque étourdie du bruit souterrain qui se faisoit entendre de plus fort en plus fort, cette femme se réfugie dans une maison isolée, à 300 pas de la route. Pendant ce temps, l'ouverture s'agrandit de plus en plus; les jours suivans, il se forma enfin un

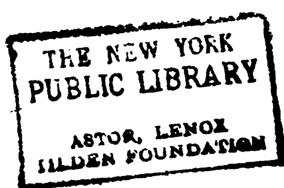
abîme de 150 à 200 pieds de profondeur, et de plus de 200 pieds de circuit. Il est à craindre que les bords de cet abîme, qui vont en pente, ne cèdent un jour et ne s'enfoncent avec tout le terrain environnant.

Entre Osnabruck et Ostercappeln, on voit une curiosité qui paroît être l'ouvrage des hommes : c'est une pierre appelée *sonnenstein*, pierre du soleil, parce qu'elle semble avoir été élevée à l'honneur du soleil que les anciens Germains révéroient sous le nom de *Sunn*. Cette pierre a 16 à 20 pieds de hauteur, 9 pieds de largeur et 4 à 5 pieds d'épaisseur. On en trouve une semblable dans un bois, à 3 quarts de lieue d'Osnabruck, qui est en outre remarquable par sa nature, n'étant qu'un assemblage d'une quantité innombrable de petites pierres ressemblant à des lentilles, à des pois et autres légumes. On trouve dans les carrières de ce pays des bancs considérables de cette sorte de pierre.

Ici se termine le journal de mon voyage ; ce que j'ai à ajouter sur le caractère et les mœurs des habitans de la contrée que je viens de parcourir, se réduit à peu de mots. Très-attaché aux anciens usages, ce peuple paroît avoir pour maxime d'agir en tout, *comme faisoient nos pères*; aussi, tout ce qui est nouveau ne trouve pas chez lui une entrée facile, quand même l'avantage en fût reconnu. Il est fidèle à son souve-

rain, et travaille avec constance, quoiqu'avec un peu de lenteur. Ce pays a produit quelques hommes célèbres, parmi lesquels je ne nommerai qu'Aldegrever, célèbre graveur, de qui le cabinet d'estampes de la Bibliothèque Impériale à Paris possède quelques bons ouvrages (1). Je ne dois pas passer sous silence une opinion assez curieuse, qu'un auteur très-spirituel de ce pays a tâché de justifier dans une brochure publiée il y a vingt ans: c'est que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ étoient des Westphaliens. Il résulte de cette plaisante dissertation, que la cohorte du *vice-roi* de Jérusalem étoit alors composée de Westphaliens, comme Auguste même avoit une garde de Germains, et que les soldats de cette cohorte furent employés à l'exécution du supplice du fondateur de notre religion ; mais qu'est-ce qu'on ne peut prouver avec de l'esprit et un peu de savoir?

(1) Entre autres le portrait d'un duc de Clèves, et une Rhée-Silvie, exécutée avec beaucoup de soin et de délicatesse.



OTICE SUR ODESSA;

PAR M. LECLERC.

ès la conquête du territoire d'Oczakof, es politiques de Catherine II se fixèrent ablement sur Kodjabey, dont Peissonnel ait connoître l'importance. Cette princesse t d'y créer une ville et un port, après le de paix conclu à Iassy, le 9 janvier 1792, ait donné à la Russie toute la contrée qui l du Bog au Dnestr, connue sous le nom *ssarabie;* elle chargea le général-major de de cette construction, en 1794, et donna jabey le nom d'*Odessa,* en 1796. Plusieurs ens russes furent employés à la construire; a fin de 1796 elle étoit déjà si avancée, ixante vaisseaux autrichiens, napolitains, et grecs purent entrer dans le port, et prit rang parmi les villes de commerce. ues sages et paternelles d'Alexandre l'ont é à faire achever les projets de son il- aïeule sur cette place importante. Odessa, autrefois par les Tatares. *Atschiban* et *chibaï,* et par les Russes *ıdschtban,* ué entre le Dnestr et le Bog, au fond

du petit golfe Adschaï, au 46° 29' 30" de latitude, et au 28° 17' 35" de longitude, à neuf lieues ouest d'Otschakof. Son port est un des plus faciles à aborder. Une rade très-grande offre un mouillage excellent; sa profondeur est d'environ 11 mètres, sur un fond si compact, que les meilleurs navires sont obligés de lever leurs ancres de temps en temps pour qu'elles ne s'y attachent pas trop. Les bâtimens y jouissent de l'avantage inappréciable de ne pas pouvoir chasser sur leurs ancres dans les coups de vents. Une digue jetée dans la mer abrite les vaisseaux contre les glaces (1) et les vents du sud-est et de l'est, les seuls auxquels le port était exposé, surtout pendant l'hiver : depuis sa construction, le port est sûr; on le reconnoît à environ quatre lieues au large, à un fanal placé sur le cap du sud. Il faut, en y entrant, s'en écarter de deux cables: on jette l'ancre dans ce port par quatre à six brasses d'eau, fonds de mate, petit sable; on doit y mouiller du côté du château. Toutes sortes de bâtimens peuvent y aborder.

Ce port est dans une anse dominée par une hauteur sur laquelle est située la ville, qui offre de ce côté l'aspect d'un amphithéâtre. Elle est très-bien percée : ses rues sont longues et larges;

(1) En 1802 et 1803, elles s'étendoient jusqu'à 12 verstes (près de 4 lieues) du rivage.

mais comme elles ne sont point pavées, et qu'il y passe journellement un grand nombre de chariots, la poussière ou la boue les rend fort incommodes. La rade est protégée par une citadelle : le lazaret est contigu à la jetée. On y a construit, sous M. de Richelieu, de vastes quais. L'extérieur agréable que l'on a voulu donner à la ville, a obligé de placer les casernes le long de la côte qui domine les quais. Ce bâtiment, qui masque entièrement la ville, est la source de mille incommodités, et prive les négocians du plaisir de voir arriver leurs vaisseaux. On accorde des emplacemens à toutes les personnes qui déclarent vouloir bâtir, à la charge par elles de remplir leurs promesses dans l'espace de deux ans, sinon elles sont déchues de leurs droits sur le terrain concédé. La forteresse, en pentagone régulier, située sur le bord de la mer, à une verste de la ville, la protège mal. Les ouvrages en sont bien faits; mais le peu de solidité des remparts et la proximité d'un profond ravin ne lui permettraient pas de se défendre long-temps. M. de Richelieu a demandé à faire de cette forteresse l'établissement de la quarantaine, qui se trouveroit ainsi placée commodément et à l'abri de toute communication.

Le climat d'Odessa est vif, l'air y est sain et la température douce. Les plaines immenses qui l'avoisinent, sont d'une grande fertilité; mais le

manque de bras les fait rester incultes. Ces vastes steps ou déserts entièrement nus, dans lesquels l'horizon seul borne la vue, sont tout à fait dégarnis de bois; aussi la ville en manque-t-elle pour le chauffage. L'eau est d'une assez mauvaise qualité, et extrêmement rare en été. Lorsque les voituriers amènent des grains de l'intérieur, ils sont souvent en danger de perdre leurs bœufs, et ils en ont quelquefois deux à trois mille. Un plus grand nombre de puits, et surtout les eaux d'une fontaine qu'on pourroit y amener et qui est peu distante de la ville, feroient cesser ce fléau.

Odessa, à peine connu en 1794, avait déjà, en 1799, cinq églises, une chapelle, une synagogue, cinq cent six maisons de pierre, trois cents boutiques, cinq auberges, trente-six magasins, dix-huit fontaines, etc. Le nombre des habitans des deux sexes montoit à 4,847, parmi lesquels on comptoit 400 étrangers et 300 juifs.

En 1802 elle avoit près de huit cents maisons.

Les étrangers ont leur magistrat particulier.

En 1803, il y avoit cinq maisons de commerce et quelques courtiers. En 1804 le nombre des habitans s'est élevé de neuf à dix mille, et celui des maisons à environ 1400.

Cette ville naissante ne tardera pas à devoir à son nouveau chef la prospérité à laquelle elle est appelée par sa situation. Dès son arrivée,

M. de Richelieu a arrêté les déprédations. Les fripons en ont été chassés; des gens honnêtes les ont remplacés dans toutes les parties de l'administration; les travaux utiles se sont achevés successivement, et les maisons se sont élevées de tous côtés.

Il y a depuis quelques années une grande émigration en Bulgarie, en Moldavie et Valachie. La Russie l'a favorisée, et fait quitter facilement à ses habitans un pays où ils sont exposés à toutes sortes de vexations. Elle a distribué ceux de ces émigrés qui s'étaient rendus à Odessa dans les steps de la nouvelle Russie. Le gouvernement leur donne une maison, une paire de bœufs et une charrue; ils reçoivent aussi un peu d'argent, et sont exempts d'impôts et de fournir des recrues pendant vingt-cinq ans.

Odessa est heureusement situé pour le commerce de la Bessarabie et pour celui des gouvernemens de la Pologne, échus à la Russie dans les deux derniers partages de la Pologne. Plusieurs de ceux qui ont passé sous la domination de l'Autriche et de la Prusse, peuvent s'y procurer des marchandises étrangères et donner leurs productions en échange.

Alexandre a pris plusieurs mesures pour hâter les progrès du commerce d'Odessa. D'abord, en 1803, à l'exemple de Catherine II, il a diminué d'un quart les droits établis par le tarif gé-

néral sur les marchandises d'importation et
portation dans tous les ports de la mer N
Cette diminution est réelle sur l'exportatio
pour un compte de douane montant à 10
bles, on ne paye que 75 roubles en assign
de banque.

Mais quoique cette bonification soit au
25 pour cent sur l'importation, il s'en fa
beaucoup que le résultat en soit le même.
différence provient du mode établi pour
glement du compte des droits d'entrée. O
obligé de les payer en rixdales effectives de
lande, sur le pied de 140 kopeks l'une, prix
férieur de beaucoup à celui qu'elles coûtent. C
disposition de la loi sur les douanes a pour
jet d'augmenter, par l'importation de ces espè
étrangères et par la refonte à laquelle elles
destinées, la quantité circulante de la mon
d'argent du pays; elle accroît en même temps
produit des douanes de Russie. Mais, comme da
la plupart des ports de la mer Noire, il seroit tr
difficile et très-onéreux aux commerçans de
procurer ce genre d'espèces, les douaniers y s
autorisés à recevoir des assignations de banq
pour le paiement des droits; et, afin de com
penser la différence existante entre la fixatio
de leur prix dans le tarif, et la valeur qu'ell
ont dans le commerce, ils exigent 50 pour cen
en sus de la somme à laquelle s'élève le comp

e ces droits, déduction faite du quart, suivant
a loi. Si ce compte monte à 100 roubles on en
éduit 25, et on ajoute aux 75 roubles, restant,
7 roubles et demi, ce qui porte à 112 et demi
oubles la somme totale à payer en assignations
le banque.

Pour favoriser le commerce de transit par Odessa, Alexandre a rendu, le 5 mars 1804, un oukaz portant que toutes les marchandises étrangères dont l'importation à Odessa, par mer, est permise, et celles venant des autres villes de la Russie, pourront passer en transit, franches de tout droit, savoir : pour la Moldavie et la Valachie, par les douanes de Mohilof et de Doubossac; pour l'Autriche, par Radzivilof; pour la Prusse, par Kezinsky.

Il est encore dit que les marchandises étrangères, expédiées à Odessa par ces quatre bureaux de douane, pour être exportées, y jouiront d'un libre transit par mer, sous la retenue du huitième des droits perçus dans ces bureaux à titre de consignation. Les autres dispositions de cet oukaz sont purement réglementaires.

Par un autre oukaz du même jour, il a été établi à Odessa un entrepôt pour les marchandises qui y arrivent par mer, et dont l'entrée est permise. Elles peuvent rester dans les magasins de cet entrepôt, pendant dix-huit mois, sans payer de douanes; elles n'acquittent les droits d'entrée

et les frais de magasinage, que lorsqu'elles so vendues pour être transportées dans l'intérie de l'empire. Cette faveur est d'autant plus im portante, que les droits sur l'importation so très-considérables en Russie, et que, pour pou voir les acquitter, les négocians sont obligés d consacrer une partie de leur capital à cet obj

Le commerce y manquoit d'espèces de cuivr il s'était introduit un agiotage dans leur échang contre des assignations. L'empereur y a établ une banque pour donner au pair de la mon naie de cuivre en retour de ce papier.

Pour fournir à la ville les moyens de subve nir aux dépenses que lui occasionnent les tra vaux du lazaret et du port, Alexandre lui a ac cordé, entre autres immunités et priviléges, ce lui d'affermer à son profit la vente des eaux-de vie, et de retirer de la douane le dixième de droits qui y sont perçus. M. *Reuilly* estime le revenu d'Odessa, en 1803, à 70,000 roubles.

Ce prince a désigné Odessa pour l'un des quatre ports principaux de la mer Noire, et a nommé pour son gouverneur civil et militaire M. le duc de Richelieu: il l'a rendu indépendant dans ses fonctions, de sorte qu'il ne compte qu'aux ministres de Sa Majesté. Les habitans d'Odessa se félicitent chaque jour du bonheur qu'ils ont de le posséder. Les étrangers qui affluent dans cette ville, éprouvent constamment

de la part de ce gouverneur, bienfaisance et protection.

Odessa a une bourse, où se rassemblent tous ceux qui ont à traiter ensemble d'affaires de commerce et de navigation.

Les contestations qui surviennent, en matière de négoce et de marine, sont soumises au jugement d'un tribunal d'arbitres. Chaque partie choisit le sien; si elles ne peuvent en convenir, le gouverneur les nomme d'office.

Il a été aussi ordonné qu'on ne pourroit se servir que de connoissemens timbrés, dont la distribution seroit faite par la douane à qui on payeroit, outre le prix du timbre, un droit de connoissement, fixé à un pour cent, sur la valeur des objets qui y seroient mentionnés.

Pour se préserver de la maladie contagieuse qui passe pour régner presque sans interruption à Constantinople, il a été établi un lazaret à Odessa, et on y fait subir une quarantaine de 35 à 40 jours aux navires et aux cargaisons qui arrivent de la Turquie, n'eussent-ils fait qu'y relâcher. On se conforme en général aux réglemens du bureau de santé de Marseille. Cependant on y permet aux bâtimens d'effectuer, dès leur arrivée, l'entier débarquement de leurs marchandises, de charger celles de retour quinze jours après leur entrée, par conséquent pendant leur quarantaine; et de partir, après avoir com-

plété leur chargement, sans avoir communiqu[é]
avec la ville. Toutes ces dispositions favorabl[es]
au commerce n'ont pas jusqu'ici compromis l[a]
santé du pays, tant il y a de sagesse et de pré-
voyance dans les mesures prises.

La poste aux lettres est bien réglée depuis 1803. Le port en a été diminué de moitié.

La France a dans ce port un consul général; l'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne et le roi de Naples y ont des consuls. La république de Raguse et celle des Sept-Iles y en entretenoient aussi.

On manque d'ouvriers à Odessa; le gouvernement ne néglige aucun moyen pour en augmenter le nombre. Il accorde plusieurs sortes d'encouragemens à ceux qui viennent s'établir dans le pays.

Il se vend sur cette place, au printemps, beaucoup de marchandises étrangères pour la consommation des anciennes provinces de la Pologne; mais la quantité qui y a été importée en 1803 a tellement surpassé leurs besoins, qu'il y en avoit encore beaucoup d'invendues en 1804.

L'entrée des eaux-de-vie étrangères est sévèrement prohibée à Odessa : l'empereur y a permis celle du rhum en 1804, en l'assujettissant à un droit considérable.

Le blé de Pologne forme la principale branche du commerce d'Odessa. On y a chargé près de

800 bâtimens de cette denrée en 1803. Il y en a de deux qualités, le blé dur et le blé tendre; ce dernier est difficile à conserver dans la traversée: il paroît qu'on ne le soigne pas assez dans les magasins d'Odessa.

Jusqu'en 1804 il n'y avoit encore été importé de la Pologne sur des chariots, et de la Russie par Kherson sur des alléges, que de petites quantités de suif, de chanvre, de lin, de cire, de laine, de potasse, de peaux de lièvres et autres articles; de sorte que l'exportation de ces productions ne formoit pas encore un objet important.

Il vient aussi du blé de Kherson à Odessa; on l'y charge sur des *tombases,* espèce d'alléges comparables aux nôtres; on exige, pour ce transport, de 40 à 50 kopeks par tchetvert (1). La durée de leur trajet dépend des vents: tantôt ils passent d'un port à l'autre du soir au lendemain; tantôt ils emploient dix, quinze à vingt jours, quoiqu'il n'y ait que 180 verstes (environ 45 lieues) de distance. Cette traversée ne présente de risque qu'à la fin de l'automne.

Indépendamment des moyens par lesquels on se procure des fonds pour les achats, qui sont les mêmes que ceux de Kherson, on a la ressource d'y envoyer des piastres fortes d'Espagne;

(1) Le tchetvert est la mesure usitée pour les grains. Il pèse 9 pounds et demi ou 330 livres de France.

on les vend très-couramment à Odessa sur le pied de 160 kopeks (le kopek vaut un sou) environ; et si on les fait passer à Moskou par la poste qui les assure à la prime de demi pour cent, on pourra en retirer un plus haut prix.

Il y a des acheteurs à Odessa pour toute sorte de monnoies étrangères. Il passe de Brody et de Constantinople à cette ville, des piastres d'Espagne, des talaris (*thaler*) à l'effigie de Marie-Thérèse, et des ducats de Hollande.

Odessa n'avoit pas encore de change établi avec aucune place de l'Europe en 1804.

Les contrats que l'on passe pour des livraisons de marchandises à des époques déterminées, doivent être enregistrés par le *makler*; c'est un courtier chargé de cette fonction par le gouvernement.

Il paroîtroit convenable d'obliger les marchands russes à remplir leurs engagemens, envers les négocians étrangers, avec la même exactitude qu'on exige de ceux de Pétersbourg. Mais, dit-on, de l'autre côté, convient-il, dans ces commencemens, d'écarter d'Odessa, par une exécution trop rigoureuse de la loi, ceux qui fréquentent cette nouvelle colonie?

Les livraisons du blé du crû de la Pologne s'effectuent depuis le mois de mai jusqu'en août. Il en arrive quelquefois dans un jour 500, 700, et jusqu'à 1000 chariots traînés par des bœufs.

On est alors très-embarrassé pour abreuver cette quantité de bestiaux, parce que l'eau des puits de la ville suffit à peine aux besoins de ses habitans, et il faut en aller chercher au loin.

Elle manque de la plupart des vivres, qui y sont très-chers.

Le nombre des maisons et des magasins n'étoit pas encore proportionné à celui des habitans, des étrangers et des affaires; il en résultoit un grand prix dans les loyers.

Il est très-rare de trouver des bâtimens à affréter à Odessa. On les affréte ordinairement dans les places de la Méditerranée, où doivent être transportées les cargaisons qu'ils vont prendre dans les ports de la mer Noire. Ils peuvent en partir pendant l'hiver; mais les événemens funestes, survenus à la plupart de ceux qui ont tenté de naviguer dans cette mer, en novembre et décembre, ayant découragé les navigateurs, ils passent cette saison rigoureuse dans le port, et ne le quittent qu'au mois de mars.

Les habitans d'Odessa propriétaires d'immeubles, ou qui donnent une caution, jouissent, comme ceux de Kherson, de la faculté d'armer et expédier des navires sous le pavillon de Russie.

Alexandre, pour isoler les départemens de l'administration, et pour empêcher qu'ils ne s'entravent réciproquement, a fixé à Kherson le siége

du gouvernement militaire de la province du même nom ; à Nicolaïef, sur le Bog, celui de l'amirauté pour toute la mer Noire; et à Odessa le lazaret et le commerce.

A peine la paix générale fut-elle rétablie, en 1802, que toutes les spéculations se dirigèrent vers la mer Noire. Dans l'espace de six mois, Odessa reçut dans sa rade, qui peu d'années auparavant n'étoit fréquentée que par quelques bateaux turcs, 333 vaisseaux, dont 272 en repartirent. Les exportations montèrent à 1,525,671 roubles 70 kopeks, ou 7,628,358 liv. 10 sous; et les importations à 772,047 roubles 94 kopeks, ou 3,860,239 liv. 14 sous. La balance en faveur de la Russie a donc été de 753,623 roubles 76 kopeks, ou 3,768,118 liv. 16 sous, non compris les droits d'entrée et de sortie. Les sept-huitièmes des cargaisons exportées consistoient en grains.

En 1803, Odessa reçut 552 bâtimens, qui en repartirent également avec des chargemens pareils à ceux de l'année précédente.

La Podolie et l'Ukraine y avoient fourni des grains pour un million et demi de roubles. Les voituriers qui amènent les grains partent au printemps en espèce de convoi, marchent tant que leurs bœufs ne sont pas fatigués, s'arrêtent tous ensemble et les font paître dans les vastes *steps* qui bordent le chemin; ils achèvent ainsi le voyage sans avoir rien dépensé.

En 1805, il y est entré 509 vaisseaux anglais, 121 prussiens, 95 suédois, 70 américains, 67 danois, 59 lubeckois, 29 russes, 22 mecklembourgeois, 12 portugais, 7 oldenbourgeois, 7 nîmois et 4 papembourgeois; total 1002, sur lesquels 360 étoient chargés en marchandises, 112 partie en marchandises, et le surplus étoit venu sur son lest. Sur ces 1002 navires, 960 sont repartis la même année, dont 815 avec leur chargement complet. Nous observons que le nombre des vaisseaux qui ont exploité le commerce d'Odessa, a surpassé en trois ans et demi celui qui fréquente les ports de Pétersbourg et de Kronstadt; mais pour parvenir à ce point dans ces deux derniers, il a fallu plus de 80 ans.

LETTRE

De M. Silvestre de Sacy, Membre de l'Institut, etc., au Rédacteur des Annales, *concernant les Priviléges accordés aux Chrétiens et aux Juifs de Cochin par les Monarques Indiens.*

Monsieur,

L'article suivant, extrait de l'ouvrage périodique intitulé *Evangelical Magazine* (octobre 1807), m'ayant paru mériter quelques observations, je prends la liberté de vous en adresser la traduction avec un petit nombre de remarques, en vous priant de donner à ma lettre une place dans l'un des prochains cahiers de vos *Annales des Voyages*, si vous pensez qu'elle puisse intéresser vos lecteurs.

Voici d'abord ce qu'on lit dans l'ouvrage anglais:

« Le docteur Buchanan, chargé par le gouvernement suprême du Bengale de faire des recherches sur l'état des Chrétiens qui habitent les royaumes de Cochin et de Travancore, assure, dans une lettre écrite de Cochin, et datée de janvier 1807, que non seulement les anciens priviléges accordés par les monarques indiens aux

Juifs de Cochin, existent encore aujourd'hui; mais que de plus on a pareillement trouvé les planches qui contiennent les priviléges concédés aux Chrétiens Syriens.

» Ces planches, formées d'un métal composé, sont au nombre de six. L'écriture gravée sur la plus grande, forme une page de treize pouces de hauteur sur quatre environ de largeur; les caractères en sont serrés. Quatre de ces planches (je pense que le docteur Buchanan a écrit, ou du moins a voulu écrire CINQ *de ces planches*) sont écrites des deux côtés, en sorte que le tout forme onze pages. Parmi ces planches, celle qui passe pour être la plus ancienne, présente une écriture très-nettement gravée, composée de caractères *à tête de clou*, ou triangulaire, qui ont beaucoup de ressemblance avec les caractères de Persépolis, ou avec ceux des briques de Babylone. On voit aussi, sur la même planche, un autre genre d'écriture, dont les lettres ne semblent point avoir de rapport avec aucun des alphabets qui existent dans l'Indoustan. Les priviléges gravés sur ces planches paroissent être signés par quatre Juifs de grande considération, qui, sans doute, ont servi de témoins, et dont les noms sont très-lisiblement écrits dans un ancien caractère hébreu, qui ressemble beaucoup à l'alphabet nommé *palmyrénien*. Au devant de chacun de ces noms, se trouve le titre

de *maghen*, c'est-à-dire *chef*. (Il me par vraisemblable que le docteur Buchanan a p pour un *mem* ce qui étoit un *samech*, et qu auroit dû lire *saghen* ou plutôt *saghan*, mot q signifie effectivement *prince*, *pontife*, et qui e d'un usage ordinaire.)

» Peut-être n'existe-t-il dans tout le mon aucun titre écrit, d'une aussi haute antiquit et qui soit en même temps aussi considérabl et aussi bien conservé, que ces priviléges d Chrétiens du Malabar. Les Juifs de Cochin le disputent, il est vrai, la palme pour ce qui e de l'antiquité et de la bonne conservation; ca ils ont aussi leurs planches qui contiennent l priviléges qui leur furent accordés à une époqu très-reculée. Ces planches sont au nombre de deux: ils en ont possédé long-temps une troi sième, qui paroît être aujourd'hui au pouvoi des Chrétiens. Les Juifs montrent ordinairement une traduction hébraïque de ces priviléges. Le docteur Leyden (adjoint au docteur Buchanan, pour les recherches dont celui-ci est chargé) en a fait une traduction qui diffère de la version hébraïque, et l'on en a trouvé, il y a peu, parmi d'anciens papiers du gouvernement hollandais de Cochin, une troisième traduction qui approche plus de celle du docteur Leyden que de la version hébraïque. Dans un manuscrit hébreu, qui sera publié incessamment, il est dit que des privi-

ges, gravés sur des planches de bronze, furent cordés aux Juifs en l'an 379 de J. C.

» Dans la crainte qu'il ne fût très-difficile obtenir, dans ce pays-ci, une traduction exacte ces priviléges, on a pris le parti de faire aver, sur cuivre, un *fac simile* du tout, et d'en nsmettre des exemplaires aux sociétés sates de l'Inde et de l'Europe; déjà un graur s'occupe de ce travail à Cochin. Les planes, tant des Juifs que des Chrétiens, formeront atorze pages. On en a envoyé du premier bord une copie aux pundits du collége établi our l'étude de la langue samscrite à Trichour, cette copie leur a été transmise par le raja de ochin. »

Tel est l'article inséré dans l'*Evangelical Maazine*. Les remarques que je vais y joindre, ont pour objet que de rappeler ce qui a déjà été fait sur le même sujet.

1° Plusieurs écrivains ont traité, avec quelque détail, des Juifs établis sur la côte du Malabar, à Cranganor et à Cochin, et qui sont distingués en Juifs blancs et Juifs noirs. Les Juifs qui habitent ces lieux, descendent de familles qui s'y sont établies à différentes époques plus ou moins reculées; les Juifs noirs paroissent devoir leur origine à des esclaves noirs, convertis au judaïsme par leurs maîtres les Juifs blancs. J'indiquerai ici les principaux ouvrages où l'on

trouve des renseignemens sur cet objet. Ce s
1° un Mémoire de Büsching, inséré dans
tome XIV de son *Magazin für die neue Hist
und Geographie*, p. 123-152; 2° le Voyage
M. Anquetil du Perron, formant le tome I
Zend-Avesta, p. clxix et suivantes; 3° un
moire de M. Bruns, destiné à servir de supp
ment à celui de Büsching, et que M. Eichho
a fait imprimer dans le tome IX du *Repertori
für die biblische und morgenl. Literat*
pag. 269-276; 4° un morceau assez long pub
en 1790, en hébreu, dans le Journal juif in
tulé *Hammaasef*, et en allemand *der Samml*
ce morceau a été traduit en allemand, et pub
par M. Bruns, dans son *Repositorium für d
neueste Statist. und Geschichte*, t. I, p. 383-40
5° un extrait d'une chronique des Juifs de Co
chin, traduit de l'hébreu en hollandais, et d
hollandais en allemand, et publié par M. Rüt
dans le tome II de l'*Allgem. Bibliothek der bib
Literatur*, de M. Eichhorn, p. 567-583; extrai
qui, avant d'être imprimé, avoit donné lieu
quelques observations de M. Paulus, insérée
dans le même recueil, tome I, p. 925 et sui
Je ne parle point d'autres écrits plus anciens
dont on trouvera l'indication dans le Mémoire
cité de Büsching.

2° Les priviléges des Juifs de Cochin ont été
copiés sur l'original même, par M. Anquetil du

ron, qui a fait graver la copie qu'il en avoit le, et l'a publiée dans le tome I du Zend-esta. Ce savant assure que l'original est en moul, ce qui n'est pas, je crois, entièrement ct. M. Anquetil avoit aussi reçu, d'un Juif, la ture du texte tamoul, exprimée en lettres hé-aïques, et une traduction de ce monument cieux en hébreu rabinique. Il avoit promis publier le tout, ce qu'il n'a point exécuté. i trouvé la copie en caractères hébreux et la duction hébraïque parmi les manuscrits qu'il a laissés, mais sans aucune interprétation la-e ou française.

Büsching a aussi joint au Mémoire que j'ai diqué, une planche gravée, où l'on voit le texte ginal des mêmes priviléges avec la lecture s mots exprimée en lettres latines, confor-ément à la prononciation hollandaise, et quel-es notes par lesquelles on apprend que cer-ins mots sont écrits en caractères tamouls du alabar, et d'autres en caractères télengas. Si lecture et les notes sont exactes, le langage ns lequel cette pièce est écrite, est mêlé de nscrit, de tamoul, de malabar et de télenga. üsching a donné une traduction allemande de s priviléges.

M. Bruns, qui a aussi eu entre le mains une opie du texte original de ces mêmes priviléges, crite en caractères hébreux, et leur traduction

littérale en langue hébraïque, en a donn
léger échantillon dans le Mémoire *qu'il* a
insérer dans le *Repertorium* de M. Eichh
M. Bruns avoit eu, outre cela, communica
d'une traduction libre de ce monument, *éc*
en hébreu, et il l'a insérée dans ce Mémoire a
une version allemande et des notes. *Ce* sava
trouvé entre la copie de M. Anquetil et c
que Büsching avoit publiée, une telle différen
qu'il avoit eu peine à se persuader que ce *fuss*
deux copies du même original. En compara
les deux gravures, lettre pour lettre, je me s
assuré de l'indentité de leur original; *mais*
faut observer que M. Anquetil, qui peut-être
figuré les caractères un peu grossièrement,
avec quelque confusion, a cependant *repré*
senté fidèlement les planches originales, pag
pour page et ligne pour ligne; tandis que, da
la copie que Büsching a fait graver, on a divis
les lignes arbitrairement, et mis en quatre pag
ce qui n'en forme que trois dans l'original.

3° Les priviléges accordés aux Chrétiens d
Saint-Thomas ont aussi attiré l'attention de M. An-
quetil. M. Florent, évêque de Véraple et vicaire
apostolique de la côte de Malabar, lui avoit com-
muniqué une traduction samscrite de ces privi-
léges; M. Anquetil en fit tirer une copie par un
Caçanare, qui lui donna aussi l'interprétation
de cette traduction. La copie de la traduction

nscrite est entre mes mains, et M. Anquetil a donné l'interprétation française dans le premier tome du Zend-Avesta. M. Florent ne put point instruire le savant voyageur, si l'original de ces priviléges étoit écrit en caractères samscrits, ou en caractères tamouls.

M. Anquetil parle aussi de semblables priviléges accordés aux Musulmans par Scharam-Pérumal; mais il lui fut impossible d'en obtenir communication.

4° Le manuscrit hébreu dont parle le docteur Buchanan, et dans lequel il est dit que les priviléges accordés aux Juifs sont de l'an 379 de J.C., est vraisemblablement la même chronique dont M. Rütz a donné, comme je l'ai déjà dit, un assez long morceau en allemand, dans l'*Allgem. Bibliothek* de M. Eichhorn. Cet extrait venoit de M. Bless, le même, sans doute, dont M. Anquetil fait mention (Zend-Av., t. I, p. clxxxix), et qui avoit été douze ans secrétaire du conseil de Ceylan. Cette chronique des Juifs de Cochin, à en juger par l'extrait dont je viens de parler, n'est qu'un tissu de fables. Au reste, il faudroit savoir si, en assignant pour date à ces priviléges l'an 379 de J. C., le docteur Buchanan a bien rapporté à l'ère vulgaire celle qui est employée par l'auteur de la chronique, et qui peut être ou le Kalijougam, ou l'ère de Vicramaditya, ou celle de la création du monde, ou enfin celle de la

sortie d'Egypte. Suivant Büsching, l'original privilèges des Juifs porte la date de l'an 348 Kalijougam. Dans la copie en lettres hébraïq de M. Anquetil, il n'y a point de date; mais lit au-dessous, en hébreu, qu'ils sont de l'an 34 du Kalijougam, et qu'en l'année 5500 de la cré tion, ils avoient 1401 ans de date : sur *ce pied* ils seroient de l'an 4099 de la création, 339 de J. C Suivant la chronique que M. Rütz nous a fai connoître, les mêmes priviléges datent *de l'a* 2100 de la sortie d'Egypte. L'ère de la création que suivent les Juifs de l'Inde, est la même que celle des Juifs d'Europe, selon le témoignage *posi*tif de M. Anquetil (Zend-Av., t. I, p. clxvij, *note*); et sans doute il en est de même de l'ère de la sortie d'Egypte. Cette ère commençant à l'an 2448 de celle de la création, l'an 2100 de la sortie d'Egypte répond à l'an 4548 de la création, *788* de J. C.; ce qui ne doit pas être éloigné du règne de Scharam-Péroumal, que M. Anquetil fixe au huitième ou neuvième siècle. J'ignore comment M. Rütz a pu dire que c'est une chose reconnue parmi les Juifs, que la sortie d'Egypte concourt avec l'an 2000 du monde. La date des priviléges qui résulte du mémoire de M. Bruns, diffère de toutes celles que je viens d'indiquer. On voit parlà combien cette matière offre encore d'incertitudes.

Il est à souhaiter que le docteur Buchanan ait

onnoissance de ce qui a déjà été fait et écrit en Europe, sur un objet aussi curieux; mais je n'ose point espérer que mes observations parviennent jusqu'à lui. Il n'est peut-être pas inutile cependant qu'elles aient quelque publicité, et c'est pour atteindre ce but que je vous propose, Monsieur, d'insérer ma lettre dans vos *Annales*.

BULLETIN DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVII.

Analyse de quelques nouveaux Ouvrages Allemands sur la Russie.

LES Allemands établis en Russie, et les sujets Russes des provinces où la langue allemande est répandue (comme en Livonie, Courlande, etc.), publient beaucoup de renseignemens neufs, authentiques et intéressans sur l'état actuel de ce grand empire du Nord; renseignemens qui souvent échappent aux voyageurs anglais et français, dont le séjour se borne ordinairement à la capitale. L'ouvrage le plus instructif et le plus exact qu'un étranger ait publié sur la Russie, celui de M. *Tooke* (1), ne doit le mérite qu'on y reconnoît, qu'aux soins que l'auteur s'est donnés pour recueillir et extraire les ouvrages allemands de Storch, de Géorgi, de Hermann et autres, cités dans

(1) *View of Russia.* La traduction française porte le titre : *Histoire de l'Empire de Russie sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle.* 6 volumes *in*-8°. Paris, chez *Maradan*, libraire.

a préface. Nous pensons que l'on nous saura gré de faire connoître ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages allemands sur la Russie, les plus récens et les plus accrédités. Comme il s'agit moins de faire connoître ces ouvrages en eux-mêmes, que d'en communiquer les résultats à nos lecteurs, nous classerons ces résultats d'une manière conforme à ce but.

I. *Le militaire russe.* Extrait de l'ouvrage intitulé : *Züge zu einem Gemæhlde des Russischen Reichs*, etc. ; ce qui signifie littéralement : « Traits d'un Tableau de l'Em- » pire russe sous Catherine II, recueillis pendant un séjour » de beaucoup d'années dans le pays ; en forme de lettres » familières, » par M. *Bernhardi*. Trois cahiers *in*-8° (le premier a paru en 1798, et le dernier en 1807).

« On a dit trop de mal et trop de bien de la Russie sous tous les rapports, et principalement à l'égard du militaire. Nos remarques auront moins pour but de donner un aperçu complet de cette matière, que de rectifier ce qu'il y a d'exagéré dans les idées généralement reçues.

» Il n'est guère possible de connoître la grandeur effective de l'armée russe. Tous les états militaires prouvent peu : ces listes indiquent le nombre qu'il devroit y avoir, mais non point le nombre réel. A plusieurs régimens il manque un quart, ou même une moitié. Que le nombre de ceux qui marchent contre l'ennemi varie considérablement de mois en mois, cela s'entend de soi-même ; mais il est encore très-difficile de fixer le nombre des troupes qui ne marchent pas. Les colonels cachent souvent la véritable situation de leurs régimens, pour tirer eux-mêmes la solde des soldats qui manquent, malgré le réglement qui interdit cet abus. Souvent la diminution subite des recrues devient extraordinairement grande. Lorsqu'il arrive, ainsi qu'en effet il arriva plusieurs fois dans la dernière guerre,

qu'on lève dans un an 100,000 hommes dans l'espace de trois mois, la moitié peut-être a péri victime de maladies ou d'autres accidens. Parmi les levées ordinaires de 20,000 hommes, la moitié est moindre, à proportion, attendu qu'indépendamment d'autres raisons, on fait plus attention à l'âge et à la constitution des individus. Mais dans tous les cas, les fatigues du voyage, l'usage immodéré de l'eau-de-vie, le mauvais régime des hôpitaux, la difficulté du service, sont autant de moyens de destruction qui ont moins lieu en d'autres pays. Je ferai là-dessus quelques remarques avant d'aller plus loin.

» Il est impossible en Russie d'empêcher que les recrues n'aient souvent deux cents milles d'Allemagne à parcourir, avant d'arriver au lieu de leur destination; des marches aussi longues ne peuvent avoir que des suites fâcheuses pour plusieurs individus; et l'usage immodéré de l'eau-de-vie à laquelle ils ne sont pas accoutumés, ajoute encore à ces effets dangereux. Vous ne serez pas sans doute étonné de m'entendre parler de l'abus des liqueurs fortes, attendu que l'on regarde généralement les Russes, des classes inférieures, comme habitués à l'ivrognerie; vous serez surpris que je leur attribue au contraire un défaut d'habitude à cet égard. Cela contredit l'opinion commune, et a besoin de preuves détaillées.

» Si le mot d'ivrogne exprime tout homme qui aime à boire, je ne nierai point que l'épithète ne convienne à la plupart des Russes de la classe mal élevée, ainsi que cela a lieu chez plusieurs autres nations; mais c'est une erreur de croire qu'ils satisfassent habituellement à leur penchant pour la boisson. En premier lieu, la couronne vend, dans la Russie proprement dite, l'eau-de-vie à un prix si cher, que peu de personnes sont en état d'en faire leur boisson ordinaire; et puis les cabarets sont si rares en bien des endroits,

que les paysans ont à faire plusieurs lieues avant de trouver un verre d'eau-de-vie. Ces deux obstacles n'ont plus lieu à l'égard des Russes en marche. Ils reçoivent ordinairement, de leurs parens ou de leur paroisse, assez d'argent pour satisfaire à leur goût en chemin ; et malgré la rareté des cabarets, ils en trouvent toujours assez. En outre, les vieux militaires qui conduisent les recrues, donnent l'exemple de l'ivrognerie. Enfin, l'humeur chagrine des recrues les porte à noyer leurs soucis dans l'eau-de-vie ; car à peine, parmi cent, en est-il un à qui son sort ne paroisse effroyable. Afin d'obvier à ce mal, on prive les recrues de l'argent qu'ils apportent aux régimens ; mais alors c'est trop tard, et peut-être seroit-il mieux de le leur laisser ; le mal est déjà fait, et s'aggrave encore par la privation d'une jouissance à laquelle on s'étoit accoutumé pendant plusieurs semaines et par le service même.

»Le service est, dans le commencement, plus pénible pour le soldat russe que pour ceux des autres pays ; sans compter la contrainte du corps pendant l'exercice, et qui ne manque pas d'être très-dure pour les commençans ; on assujettit encore sa langue à une contrainte non moins fatigante ; on exerce cet organe, avant d'exercer ses pieds et ses mains ; chose indispensable, puisque, de cent mots dont il a besoin dans son métier, le novice n'en sait pas un seul, ce qui doit ajouter à la difficulté et au désagrément du service. Le soldat russe est obligé d'employer exactement de très-longs titres usités pour tous les grades, depuis celui des enseignes jusqu'à celui des généraux, et encore plusieurs autres qui concernent la naissance et le rang. Avant d'entrer au service ils ne savent aucun de ces mots, et ils appellent indistinctement tous leurs supérieurs *petit père, petite mère*, ou simplement Monsieur et Madame. On sait qu'il est toujours difficile de retenir de nouveaux

mots à un certain âge ; mais la difficulté augmente lorsqu'il faut retenir et distinguer plusieurs mots semblables, parce que l'esprit ne s'en mêle pas : cette double difficulté s'accroît encore beaucoup, par la longueur et la dureté des mots qui représentent les titres. Un mot tel que celui de *Prewosgotitelstwa*, qui signifie *Excellence*, n'est certes pas aisé à prononcer, même pour un individu d'un organe exercé, et doit être de l'hébreu pour des recrues.

» Durant leur apprentissage, les recrues se trouvent souvent au camp, tout comme en pleine guerre; car tous les régimens campent depuis le mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août. Point de paille dans la tente : le soldat couche sur la terre nue et souvent humide. Monte-t-il la garde, c'est ordinairement quinze jours de suite ; mais s'il lui survient quelque maladie, le gouvernement prend soin de lui comme le feroit une mère. On n'a rien épargné pour que les hôpitaux fussent bien tenus : il a été établi, à cet effet, de grands bâtimens dans les principales villes, et on y a attaché nombre de médecins. On y fournit des médicamens, une nourriture, une boisson propres à l'état du malade, quelque prix qu'il en puisse coûter. Malgré tout cela le soldat a de la répugnance pour l'hôpital, et s'empresse d'en sortir le plus tôt possible. C'est déjà un mauvais signe; en voilà un plus mauvais encore: les officiers employés dans ces hôpitaux sont regardés comme des êtres heureux et y demeureroient volontiers le reste de leur vie. Dans la stricte règle, ils n'y servent qu'un an : vraisemblablement le gouvernement a pris cet arrangement dans la persuasion qu'un long séjour dans ces postes entraîneroit de plus grands abus; peut-être aussi regarde-t-on ces places comme un moyen de faire participer tour-à-tour les officiers aux émolumens qui y sont attachés, du moins sollicitent-ils ces emplois avec une

singulière avidité. On peut facilement juger de la manière dont sont administrés les hôpitaux, par le désir des soldats d'en sortir et l'ardeur des officiers pour y entrer. Cela ne regarde cependant que les hôpitaux des bataillons de la garnison. Les régimens qui sont en campagne ont des hôpitaux dont chaque chef est chargé d'avoir soin; et afin qu'il n'y manque rien, le colonel est obligé de fournir une certaine somme, cent roubles par mois si je ne me trompe, qu'il prend sur la solde des soldats et des officiers; mais ces cent roubles ne parviennent pas toujours à leur destination; j'ai oui dire que, même dans les cas les plus urgens, le colonel en empoche la moitié.

» A ces raisons générales de mortalité, il faut encore en ajouter de particulières; par exemple, la translation d'une province froide dans une province chaude ou malsaine, doit avoir des suites funestes, etc. Comment éviter ce cas dans l'Empire russe, déjà si vaste et qui tend encore à s'agrandir, d'un côté en Grèce, de l'autre en Laponie?

» J'ai dit plus haut que ce n'étoit pas la mort seule qui privoit l'armée d'une grande partie des recrues; on m'a assuré que des généraux accrédités rendoient la liberté aux recrues pour une certaine somme, ou les plaçoient sur leurs terres. Je ne sais pas si cela est fondé; mais je puis dire qu'on m'a nommé les personnes, et que le fait passoit pour être de notoriété publique.

» Je retourne au point d'où je suis parti. Les raisons que j'ai alléguées suffisent pour prouver, qu'il est moins facile que partout ailleurs, de déterminer le nombre effectif de l'armée. Quant au nombre possible, il faut bien distinguer ce qu'on peut lever en nuisant au pays, ou sans lui faire tort. Hume dit, dans un de ses *Essais*, qu'un état peut avoir d'autant plus de soldats, qu'il a moins de luxe et de commerce; attendu qu'un certain nombre d'individus

suffit pour cultiver les terres, et que par conséquent l
autres, qui ne sauroient débiter le fruit de leurs travau
sont obligés de devenir soldats. Cette observation n'est p
tout à fait applicable à la Russie; car s'il n'y a que peu d
fabriques et de manufactures, et si le commerce des pro
ductions brutes n'exige pas beaucoup de mains, il y a, d'u
autre côté, peu de provinces où l'on ne trouve des terre
à défricher; et puis le Russe en général préféreroit à l'éta
de soldat, la vie la plus pénible et la plus frugale. Toutefois, admettons en thèse générale, qu'un pays qui offre peu de luxe et peu de commerce, peut, en proportion, fournir beaucoup plus de soldats qu'un autre; deux mains y suffisent pour remplir dix estomacs, et s'il y a peu de métiers, il faut peu de mains pour les exercer, et il en reste plus pour les armes. Voilà pourquoi la Russie est, sans doute, en état de mettre en campagne un plus grand nombre de soldats, que tout état industrieux qui aura la même population, et sans se causer le même préjudice. C'est ainsi, du moins en partie, qu'il faut expliquer comment la Russie a été capable de soutenir des guerres si fréquentes, depuis le règne de Pierre-le-Grand, et qui lui ont coûté tant d'hommes, sans tomber dans une sorte d'épuisement, comme il arriva par exemple à la France pendant les dernières années du règne de Louis XIV. Là, les métiers devoient nécessairement cesser pour quelque temps, lorsqu'on leur arracha tant de bras; ici l'agriculture, qui est la branche essentielle, en trouve toujours assez. Au reste, il ne faut pas juger de la véritable force d'un état uniquement par la facilité de faire des levées; nous ne voulons parler que de la possibilité de lever de grosses armées, sans apporter d'obstacles majeurs à l'industrie ordinaire.

» Si enfin on veut regarder uniquement aux moyens de lever un certain nombre de soldats, sans tenir compte

les pertes qui en résultent pour l'état, il est vrai qu'on n'a pu calculer le nombre des habitans; il y a cependant deux points que, même dans ce systême, on ne peut pas entièrement négliger: c'est l'étendue géographique du pays qui doit fournir les hommes en état de porter les armes, et la bonne ou la mauvaise volonté de ces hommes. Que la grandeur de l'Empire ne facilite pas la levée de la plus grande armée possible, cela saute aux yeux; y supposât-on même six millions d'habitans de plus qu'en France, on se tromperoit beaucoup si l'on croyoit que ce premier pays pût, par une levée générale, fournir autant de soldats que le dernier. Comment trouver les gens au sein de vastes déserts? Comment les réunir, les nourrir, les faire marcher? La façon de penser des Russes n'est pas non plus favorable à une levée générale, si on n'excepte des nations dont l'état civil est en quelque sorte calculé pour la guerre, comme les Cosaques, les Baschkires, les Calmouks, etc. Je vais même avancer une opinion qui paroîtra paradoxale au premier coup d'œil.

» La répugnance du bas peuple pour le métier de soldat est plus grande peut-être en Russie qu'en beaucoup d'autres pays; c'est ce que prouveront les faits suivans.

» La menace la plus terrible qu'un seigneur russe puisse faire à un domestique, est « que s'il ne se conduit » pas mieux à l'avenir, on le donnera pour recrue »; et cette menace suffit souvent pour le faire rentrer dans son devoir. Lorsqu'on lève des soldats dans les villages, on met d'abord des fers à ceux qui ont été choisis soit par la volonté du seigneur ou par le sort; et s'il arrive quelquefois que l'un marche de bon gré à la place de l'autre, il s'en fait payer quatre à cinq cents roubles. La paroisse paye aussi volontiers une somme au seigneur, pour qu'il se charge de fournir un recrue lui-même. En 1791, je fis

la connoissance d'un homme qui avoit entrepris un voy de 150 milles, de Jaroslaw à Riga, pour acheter des recru Ce trafic ne devoit pas être rare, car le gouverneme jugea nécessaire de le défendre. Tous ces faits prouv bien, qu'en général en Russie on n'aime point l'état mi taire; il ne paroît même pas qu'on ait grand désir de d fendre la patrie contre les ennemis, lorsqu'on consid que la disette de recrues dont nous venons de parler, coï cide avec l'époque où, pendant la dernière guerre avec l Suède, la capitale sembloit menacée d'une invasio Quelques nobles, à la vérité, fournirent plus de monde qu l'ordonnance n'exigeoit; mais je ne connois pas d'exempl qu'il se soit présenté de recrues volontaires. On entendoit au contraire, dans ce moment de crise, de fréquentes plaintes de ce que le gouvernement demandoit un recrue sur cent hommes, et de ce qu'il permettoit une sorte de presse de soldats. Il faudroit aussi que la nature eût fait une exception en Russie, si on y trouvoit beaucoup de personnes du peuple qui eussent le goût des armes. Ce goût est ordinairement excité, ailleurs, par l'appât du butin, des récompenses et des avancemens. Le premier motif existe pour les Cosaques, comme pour les habitans de Tunis et d'Alger; mais le paysan russe a déjà trop de civilisation pour sacrifier une vie tranquille et sans soucis au hasard de la guerre, ou des avantages sûrs et durables à des avantages incertains et passagers (1). Quant aux récompenses militaires, c'est une chose dont le serf russe ne se flatte pas, même en songe. Qu'on fasse présent, à un général, d'un certain nombre de paysans pour le récompenser, c'est ce

(1) L'auteur a démontré, dans un autre article, que le paysan russe *agricole* est plus heureux qu'on ne le pense communément. Les *domestiques* éprouvent davantage les effets du despotisme de leurs maîtres.

il n'ignore pas; mais il n'a jamais vu, pas même dans Gazette, qu'on ait fait présent à un soldat du moindre rain, quelque grande qu'ait été sa bravoure. Un rouble ur une bataille gagnée, n'est pas une récompense propre contrebalancer les incommodités continuelles attachées a vie de soldat, et il est rare qu'on lui donne plus que la. Même dans les cas extraordinaires qui ont lieu peut-re une fois tous les vingt ans, la récompense est si ince, qu'elle ne peut guère servir d'aiguillon. Lorsqu'au mmencement de la dernière guerre avec les Turcs, la ésence d'esprit d'un simple soldat suppléa au génie de warow qui fut blessé, et procura à Kinburn la victoire r les Turcs, en ralliant les troupes déjà dispersées et en ite, on prétend que ce brave eut pour toute récompense n congé et cinquante roubles de pension; on ajoute ce-endant qu'il lui fut offert le grade d'enseigne, mais qu'il refusa ne se croyant pas la capacité nécessaire pour le emplir. Cela me conduit au troisième moyen, à celui qui est le plus efficace pour exciter l'esprit militaire, et qui consiste à éveiller l'ambition. L'état d'un soldat est même, par cette raison, regardé comme le plus bas de tous, puisqu'il n'y a guère que les serfs qui soient obligés de l'embrasser; les bourgeois donnent de l'argent, au lieu de fournir des recrues. L'idée défavorable qu'on a de cet état, s'accroît encore par l'usage où l'on est de n'élever qu'au grade de bas-officier le simple soldat, quelque bravoure et quelque habileté qu'il ait déployées. Quand même quelques exceptions auroient lieu, ce dont je doute pourtant malgré l'assertion contraire de M. Hupel, elles sont au moins beaucoup plus rares que dans tous les autres pays, où cependant elles ne sont nulle part fréquentes. Il est établi en principe qu'aucun paysan ne peut acquérir la qualité de noble, aucun serf devenir seigneur; et lorsque

Potemkin voulut élever au grade d'officier le soldat qui avoit sauvé l'armée à Kinburn, on trouva qu'il empiétoit sur les droits de la noblesse, et que même un cas aussi extraordinaire ne l'y autorisoit pas. Tout ce qu'on fait pour aiguillonner l'ambition, est de distribuer des médailles que les soldats portent avec un ruban, comme une décoration d'ordre militaire: mais cet honneur étant, après une victoire, accordé à tous les soldats, il perd beaucoup de son prix; d'autant plus qu'ordinairement le soldat russe passe toute sa vie séparé de ses vieux amis et parens, privé de l'espérance de jouir en repos de la considération qu'il s'est acquise. Un ordre n'a de valeur qu'autant qu'il distingue, et cette distinction ne signifie plus rien dès qu'on n'en fait pas de cas. D'ailleurs, un ordre inférieur ne fait guère d'impression sur celui qui est décoré d'un ordre supérieur: le général fait peu d'attention à la petite croix d'un lieutenant, et celui-ci ne regarde pas la médaille des soldats (1).

» L'honneur a un grand prix pour l'homme; mais il faut pourtant, qu'au moins en espérance, il lui reste un lieu de repos, si on veut que l'honneur le fasse renoncer à toutes les jouissances de la vie. Le soldat russe ne trouve ordinairement le repos que dans la tombe, ou lorsqu'il est près d'y descendre. En d'autres pays, on lui accorde son congé par plusieurs raisons, et un service long lui sert de recommandation pour obtenir une petite place qui lui permet de terminer ses jours avec tranquillité. Mais en Russie, jusqu'à nos jours, le soldat n'avoit pas encore d'engagement limité: il ne pouvoit pas songer à obtenir son congé, et encore moins à avoir une place. Il sert ordinai-

(1) Dans l'institution de la *Légion d'Honneur*, le profond génie du législateur a su éviter cet inconvénient, attaché aux ordres de chevalerie modernes. *N. d. R.*

ment dans l'armée aussi long-temps qu'il lui est possible, être ensuite en garnison, et fait le service ordinaire jusqu'à ce qu'il devienne invalide. C'est alors qu'il est placé dans un couvent où, grâce à une nourriture très-frugale, végète encore quelque temps. Il est ainsi un véritable étranger sur la terre qui, en joignant le régiment, prend pour toujours congé de ses parens et amis. Ce congé éternel forme le trait le plus sombre dans le tableau que les Russes se tracent de la vie d'un soldat. S'éloigner de leur pays, c'est pour eux se séparer du monde, surtout lorsqu'ils sont obligés d'abandonner femmes et enfans, ce qui n'est pas rare. Car dès qu'un jeune homme a seize ans, son père songe déjà à lui donner une épouse; la famille y acquiert une nouvelle laboureuse; et, en Russie, quiconque veut travailler trouve toujours de quoi nourrir femme et enfans, suivant son état : voilà pourquoi, en général, tous les paysans sont mariés, et même les domestiques des paysans en Livonie.

» Il en résulte que, si en recrutant on vouloit toujours avoir égard aux individus mariés, on ne seroit pas en état de lever le nombre de soldats, qui est ordinairement exigé pour toutes les campagnes. Il seroit également impossible de recevoir, dans les régimens, le grand nombre de femmes que les recrues y amèneroient. Lors donc qu'un homme marié est enrôlé, sa femme et ses enfans restent à la maison et ne le revoyent plus. A l'avenir cela changera vraisemblablement : depuis l'année 1793, la durée du service pour les soldats a déjà été fixée à 25 ans; mais c'est assez long-temps. Je pense cependant que l'espoir de revoir encore sa femme et ses enfans, de retourner dans ses foyers, de devenir libre, adoucira la rigueur d'un service si long, et diminuera la frayeur qu'il inspire. Alors

ne lui est pas ordinairement permis de se marier : m
s'il l'est, il reçoit une ration extraordinaire de pain p
nourrir ses enfans; et, vu le très-petit nombre de croc
teurs, il a, lui et sa femme, plusieurs occasions de gag
de l'argent ; de sorte qu'en travaillant et en usant d'é
nomie, il est rarement plongé dans la détresse où
trouvent généralement les soldats mariés dans les au
pays. »

(La suite au prochain Cahier.)

Rapports sur deux Voyages dans les dépar temens de l'Ouest et du Sud-Ouest de la France; par M. DECANDOLLE, Professeur de Botanique à l'École de Médecine de Montpellier.

Un des plus savans botanistes de l'Europe, M. Decandolle, a été chargé, par le ministre de l'intérieur, de visiter successivement les diverses parties de la France, pour étendre la connoissance et l'application des végétaux indigènes ou économiques. Ayant commencé ses voyages par les provinces de l'ouest et du sud-ouest, qui sont les moins connues des botanistes, il en a rapporté un grand nombre de plantes nouvelles pour la science, et beaucoup d'autres qui étoient connues des botanistes, mais dont l'existence en France étoit ignorée. Il a recueilli des faits très-importans sur la *Géographie Botanique*, c'est-à-dire, cette science qui considère la distribution générale des espèces de plantes, selon les latitudes, les hauteurs, et selon l'influence des circonstances locales par lesquelles ces premières causes sont modifiées.

Les rapports de M. Decandolle ne sont pas encore publiés; ils ne paroîtront que dans les tomes X^e et XIe des

Mémoires de la Société d'Agriculture du Département de la Seine (1) ; un membre de l'Institut, qui en a eu communication, a pensé qu'une analyse de ces rapports, et principalement des parties relatives à la géographie des plantes (2), insérée dans les *Annales des Voyages*, auroit le double avantage d'exciter d'avance l'attention du public par l'excellent travail de M. Decandolle, et de présenter aux lecteurs des *Annales* un morceau aussi neuf qu'intéressant.

Sous le rapport de la végétation, la France, selon M. Decandolle, se divise en cinq grandes régions, déterminées par la majorité des plantes propres à chacune d'elles ; savoir :

La région *maritime* qui s'étend tout du long des bords de la mer et dans les salines de l'est ;

La région *méditerranéenne*, qui s'étend le long de la Méditerranée, et est bornée par les Alpes, les Cévennes et les Pyrénées ;

La région des *montagnes*, qui comprend les Alpes, les Pyrénées, les Monts-d'Or et les Vosges ;

La région *occidentale* qui va du pied des Pyrénées jusqu'en Bretagne ;

La région des *plaines* qui occupe toutes les vastes plaines de l'est et du nord.

« La région des plantes maritimes, dit M. Decandolle, est la plus prononcée de toutes, parce qu'elle est déterminée par la nature même de l'aliment nécessaire à ces végétaux ; aussi ces plantes se trouvent loin de la mer, partout où il y a de l'eau salée ; hors ce cas, très-naturel, je n'ai vu qu'un petit nombre de plan-

(1) Cet important et utile Recueil paroît chez Madame *Huzard*, libraire, rue de l'Éperon, n° 7.

(2) Le Rédacteur des *Annales* donnera incessamment l'analyse de l'*Essai sur la Géographie des Plantes*, par M. *Humboldt*, promise dans un tome précédent. (*N. du R.*)

tès, vraiment maritimes, s'éloigner de la mer. Ainsi, le *salsola tragus* remonte le long des graviers du Rhône, jusqu'à Avignon, et même jusqu'à Pierre-Benite, près Lyon, mais en bien petite quantité; j'ai retrouvé quelques pieds du *tamarix gallica* entre Trèbes et Carcassonne, au pied d'un coteau. J'ai trouvé le *cochlearia officinalis* à la montagne de Néouvielle, dans les Hautes-Pyrénées, à plus de vingt myriamètres directs de la mer, et à environ seize cents mètres au-dessus de son niveau. Les autres exceptions qu'on pourroit indiquer sont plus apparentes que réelles. On abuse beaucoup, en botanique, du terme de *maritime*. Il existe en effet trois sortes de stations sur les bords de la mer : 1° les plantes croissent dans la vase salée, ou dans un terrain humecté d'eau salée; 2° on les trouve sur les rochers au bord de la mer, dans des lieux où elles ne peuvent point absorber d'eau salée par leurs racines, mais où cependant l'influence de la mer se fait sentir sur leur feuillage qu'elle rend glauque et plus charnu; mais plusieurs des plantes de ces rochers ne sont point essentiellement maritimes, telles que le *scabiosa maritima*, le *galium maritimum*, qui viennent indifféremment loin et près de la mer; 3° il est une classe de plantes qui naissent dans les sables mobiles au bord de la mer: parmi celles-ci, les unes ont des racines très-profondes et qui parviennent jusqu'à l'eau salée; on ne les trouve jamais qu'au bord de la mer; tels sont l'*echinophora spinosa*, l'*eryngium maritimum*, etc. Les autres ont des racines superficielles, ne se nourrissent point d'eau salée et viennent dans le sable, souvent loin de la mer; telles sont le *corrigiola littoralis*, le *silene bicolor*, etc.

» La région méditerranéenne a reçu ce nom parce que les mêmes végétaux, ou des végétaux peu différens entr'eux, occupent presque toute l'enceinte de la Méditerranée. En France, cette région est circonscrite par la chaîne de montagnes qui abrite, du nord, l'état de Gênes,

la Provence, le Bas-Languedoc et le Roussillon : partout où cette chaîne existe bien prononcée, on voit le passage presque subit d'une région à l'autre. Toutes les plantes vraiment méditerranéenes occupent le revers méridional de la montagne ; et les plantes des plaines ou des basses montagnes, occupent le revers septentrional ; c'est ce que j'ai notamment observé, et d'une manière bien prononcée, en traversant la montagne de Sidobre, entre Saint-Chinan et Saint-Pons. Au contraire, dans les lieux où la chaîne des montagnes s'abaisse, les plantes méditerranéennes dépassent quelquefois leur limite naturelle ; ainsi, quelques-unes d'entre elles s'avancent jusque dans le Bas-Dauphiné, au travers de la fissure qui donne passage au Rhône. Dans ce lieu, les oliviers eux-mêmes s'avancent vers le nord jusqu'au village du Teil, où ils sont encore en petit nombre ; on ne commence à les trouver en grandes plantations, que lorsqu'on a réellement franchi la limite, et qu'on est arrivé auprès de Saint-Esprit. Mais le canton où la limite de la région méditerranéenne est le moins prononcée, c'est l'espace qui se trouve entre les montagnes Noires et les Corbières : il existe, entre ces deux chaînes, une petite crête qui n'a que deux cents mètres de hauteur ; c'est celle que le canal des deux mers franchit à Naurouse. Toute la partie à l'est de cette petite chaîne doit appartenir à la région de la Méditerranée ; mais comme cette partie n'est point abritée des vents, l'olivier et plusieurs autres plantes délicates du midi, ne peuvent parvenir sans danger jusqu'à la limite, et ne passent guère Carcassonne : d'un autre côté, comme cette limite est peu prononcée, plusieurs plantes méditerranéennes plus dures, la franchissent et parviennent dans le bassin de la Garonne et du Tarn. Ce bassin est lui-même abrité du nord par la chaîne de collines qui, commençant au nord-est d'Albi, accompagne la rive droite du Tarn, jusqu'à sa jonction avec la Garonne, et la rive droite de la Garonne jusque au-delà d'Agen. Ce bassin est remarquable, en ce qu'on

16 *

y trouve éparses ça et là des plantes méditerranéennes qui, ayant franchi leurs limites, se sont comme naturalisées au milieu d'une végétation qui rappelle d'ailleurs celle des plaines du centre de la France. Mais je reviens à donner la circonscription des plantes méditerranéennes. Elles occupent toutes les basses Corbières et toute la plaine du Roussillon : dans les vallées de Roussillon, elles pénètrent jusqu'à environ cinq cents mètres de hauteur ; c'est ainsi qu'on trouve des oliviers jusqu'à Olette, dans la vallée de la Têta, et à Arles dans la vallée du Tec, et avec l'olivier se trouvent toujours toutes les plantes méditerranéennes. Mais à peine a-t-on passé cette limite, qu'on croit la végétation changer presque subitement, et qu'on entre dans la région montagnarde; c'est ainsi que toute la portion des Pyrénées voisines de la mer, n'offre pas une seule plante montagnarde, et ne présente que les plantes communes dans les *garrigues* du Languedoc. Les plantes méditerranéennes sortent très-rarement des limites que je viens de tracer : je dois cependant en citer ici un exemple remarquable, c'est que j'ai trouvé le thym vulgaire près du sommet du Pic d'Éreslids, à plus de deux mille mètres de hauteur.

» La partie vraiment montagnarde des Pyrénées, c'est-à-dire celle qui présente les plantes propres aux pays des montagnes, s'étend depuis le Canigou, jusqu'au Pic du midi de Pau ; aux deux extrémités de la chaîne, les montagnes s'abaissent assez pour ne présenter dans toute leur étendue que les végétaux propres aux plaines qui les entourent. Sous la latitude des Pyrénées, c'est entre cinq et six cents mètres de hauteur qu'on voit commencer les plantes montagnardes : la partie inférieure des vallées (et ceci est une loi générale) présente des végétaux analogues à ceux de la plaine où la vallée aboutit; ainsi les vallées des Pyrénées-Orientales, qui descendent dans le Roussillon, sont remplies de plantes méditerranéennes; celles de l'Arriége et de la Haute-Garonne, ont les végé-

ux communs dans la plaine de Toulouse, et celles des
autes-Pyrénées-Occidentales participent à la végétation
e l'ouest. »

La *région de l'ouest* a paru à M. Decandolle beaucoup
lus prononcée qu'il n'avoit osé le croire avant d'avoir
té sur les lieux. A peine est-on sorti des Hautes-Pyrénées
dans lesquelles il faut comprendre le Pic de midi, de
'au et quelques sommets voisins), qu'on entre dans les
égions occidentales; aussitôt on voit commencer ces vastes
andes couvertes d'ajoncs, de bruyères et surtout de
bruyères ciliées. Là, on trouve en abondance le chêne
auzin qui se trouve partout jusqu'à Nantes, et qui est
nconnu dans tout l'est de la France; le *menziesia dabeoci*
qui ne se trouve qu'en Irlande, et un grand nombre de
plantes moins remarquables, communes dans les provinces
de l'ouest. Ce changement de la végétation entre les Hautes
et les Basses-Pyrénées, est d'autant plus frappant, que la
nature physique du terrain est restée la même, mais l'exposition seule a changé et semble avoir déterminé l'aspect
de la végétation.

« Si je voulois, dit M. Decandolle, désigner cette région par une plante qui y fût partout très-commune, et
qui manquât dans tout le reste de la France, je choisirois
l'*erica ciliaris*; c'est le nom de l'arbrisseau dont les fleurs
éclatantes décorent dans toute cette région la triste stérilité
des landes. »

Dans cette région, on trouve çà et là spontanées des
plantes qui jusqu'ici avoient été considérées comme indigènes de pays beaucoup plus chauds; ainsi l'*ophioglossum lusitanicum* croît abondamment dans les sables autour
de la rade de Brest; le *phalangium bicolor*, plante de la
Barbarie, se retrouve dans les landes du Mans, d'Angers
et de Vannes; le *cistus hirsutus*, et l'*hélianthemum
serratum*, plantes d'Espagne, croissent sur les bords de
la Loire et les côtes de Bretagne; le *narcissus calathinus*
qu'on avoit cru indigène de l'Orient et de la Grèce, croît

sur les îles de Glenans. M. Decandolle a même trouvé sur des arbres près de Quimper-Corentin des *lichens*, qui jusqu'alors n'avoient été trouvés qu'à la Jamaïque.

Une des remarques les plus curieuses de M. Decandolle, c'est que plusieurs plantes sont communes à l'*Irlande*, à la *Bretagne* et à l'*Espagne*, sans qu'on les retrouve dans les contrées intermédiaires. Il nous semble que ce fait singulier s'explique par les anciennes liaisons de commerce et de navigation, établies entre ces pays, peut-être même du temps des Phéniciens.

On conçoit, au reste, que les causes qui déterminent la ressemblance des végétaux du département des Landes et de celui du Morbihan, doivent produire un effet analogue sur tout l'ouest de l'Europe. Ces causes sont, sans doute, le peu d'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, la position des Pyrénées qui garantit des vents du sud le département des Landes, l'influence uniforme des vents d'ouest très-communs dans toute cette partie de l'Europe, enfin l'uniformité de température produite par le voisinage de la mer; et la mer agit ici sous deux rapports, comme masse considérable, dont la température varie peu, et qui sert à maintenir les corps environnans à son niveau; comme surface liquide qui est plus sujette à l'évaporation pendant l'été que pendant l'hiver, et par conséquent tend à rafraîchir l'air d'autant plus, qu'il est plus chaud.

L'action de ces différentes causes sur le choix des plantes cultivées dans l'ouest, mérite d'occuper ici notre attention. En général, on trouve en pleine terre plusieurs végétaux qu'à latitudes égales dans les provinces de l'est on est obligé de rentrer en orangerie; ainsi, le laurier, le myrte, le romarin, le grenadier, croissent facilement dans tous les jardins; le laurier-thym, le *cistus-ladaniferus*, le *médicago-arborea*, le *solanum-bonariense*, viennent en pleine terre dans les jardins de Nantes; le *solanum lycopersicum* se cultive en pleine terre à l'Orient;

le laurier-rose est cultivé en plein air, mais à l'abri dans un jardin de Vannes ; le figuier est l'un des arbres les plus communs de cette partie de la France ; le chêne liégé vient très-bien près de Vannes ; le *magnolia grandiflora* passe toujours l'hiver en pleine terre dans le Morbihan, la Loire-Inférieure, et même jusqu'à Angers ; on en trouve à la Maillardière près Nantes, un individu très-remarquable par sa grandeur ; j'ai vu à l'Orient un individu du *numosa julibrissin*, arbre de l'Inde planté en pleine terre, qui, sans aucun soin, s'est élevé jusqu'à six mètres de hauteur, et forme une belle tête en dôme comme un pommier ; ce bel arbre fleurit toutes les années, mais ne porte pas encore de fruits. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré que la *calla æthiopica* se cultive en pleine terre à Quimper, et m'ont dit avoir vu pendant plusieurs années un oranger vivre à Guerrande en plein air, simplement à l'abri d'un mur.

« Rapprochons, dit notre savant voyageur, ces faits de ceux qui, observés par *Arthur-Young*, ont fait naître dans l'esprit de cet habile observateur des idées en apparence contraires aux miennes : on sait qu'il a vu que l'olivier, le maïs et la vigne, sont cultivés plus au nord vers l'est de la France que dans les provinces de l'ouest ; de telle sorte que trois lignes tirées par les points extrêmes où ces plantes sont cultivées, se trouvent parallèles entre elles, et inclinées d'environ trente degrés de l'est à l'ouest sur les lignes qui marquent les latitudes. J'observerai d'abord qu'il s'est glissé quelque inexactitude dans l'exposé d'Arthur-Young ; ainsi, on cultive en grand le maïs dans les environs du Mans, environ vingt-deux myriamètres plus au nord que la ligne qui en est tracée ; je l'ai aussi trouvé cultivé à Belle-Ile en mer, mais en petite quantité. Quant à la vigne, la différence est moins considérable que pour le maïs. On en trouve en assez grande quantité près du village de Tillières, entre Verneuil et Nonancourt, à trois myriamètres au nord de la

ligne tracée par Arthur-Young : il en existe encore au nord de cette ligne sur la côte septentrionale de la Vilaine près le bac de Trénier, territoire de Muzillac, et dans la presqu'île de Ruiz, notamment à Sazinio, vignoble qui a quelque célébrité dans le pays, parce qu'il a la réputation d'avoir fourni autrefois le vin de table des ducs de Bretagne. Malgré ces légères observations, il n'est pas douteux que l'olivier, le maïs et la vigne, parviennent plus au nord à l'est, qu'à l'ouest de la France. »

« Cette contradiction apparente avec les faits établis plus haut, s'explique naturellement, si l'on divise, comme je l'ai fait, les végétaux en deux grandes classes physiologiques. Les uns craignent le grand froid de l'hiver, et n'ont pas besoin d'une grande chaleur pendant l'été, et ceux-là doivent préférer l'ouest de la France; les autres ne craignent point les grands froids de l'hiver, mais ont besoin de plus de chaleur pendant l'été, et ceux-ci doivent préférer les provinces de l'est. Dans la première classe, nous rangerons les plantes vivaces, les arbres qui gardent leurs feuilles en hiver, et ceux qu'on cultive seulement pour leur fleur ou tout leur feuillage sans avoir besoin de leurs fruits; dans la seconde, nous placerons les herbes annuelles, les arbres qui se dépouillent, et ceux que nous cultivons uniquement pour leur fruit. »

« Cette théorie s'applique naturellement aux naturalisations : c'est en effet dans l'est de la France qu'on devra placer les végétaux étrangers qui appartiennent à notre seconde division, et dans l'ouest ceux qui appartiennent à la première; c'est en particulier dans l'ouest qu'on doit placer tous ces arbres de la Nouvelle-Hollande devenus si abondans dans nos jardins depuis quelques années, et qui promettent de si belles augmentations dans nos bosquets et nos forêts. Une pépinière de naturalisation placée à Nantes, par exemple, accéléreroit probablement beaucoup cette époque de nouvelles jouissances : la ville de

Nantes établit dans ce moment un jardin de botanique dans un local vaste et commode ; il est à désirer qu'il atteigne promptement le degré d'importance et d'utilité dont il est susceptible. »

» Outre ces aperçus sur la géographie botanique, il se trouve encore dans les *rapports* de M. Decandolle, beaucoup de remarques intéressantes sur les divers genres de culture et d'industrie locales qu'il a eu occasion d'observer. Ainsi, il nous apprend que dans le Languedoc, le micocoulier sert à faire des fourches très-solides, et que le seul village de *Sauves*, qui est depuis un temps immémorial en possession de les fabriquer, en vend annuellement pour plus de vingt-cinq mille francs; ce revenu considérable est tiré tout entier d'un sol rocailleux et stérile. Nous avons aussi lu avec plaisir ce que l'auteur rapporte sur la manière de recueillir les noix de galle.

D'autres remarques d'une importance plus générale, méritent toute l'attention du gouvernement; nous indiquerons surtout celles sur la diminution des oliviers dans le midi. Souvent aussi M. Decandolle fait connoître des petits détails curieux qui serviront un jour à l'histoire civile et morale de la France. Par exemple, dans le département du Gard, la plante que l'on nomme *tournesol* ou *maurelle*, est pour le village du Grand-Gallargue l'objet d'un commerce annuel qui s'est élevé l'année dernière jusqu'à quarante mille francs. Cette plante fournit une matière colorante bleue, fort employée dans la teinture, et qui s'exporte en grande partie en Hollande. Chaque année, les habitans de Gallargue, après avoir recueilli la maurelle qui croît naturellement autour d'eux, s'écartent de tous côtés pour en trouver de nouvelles, et vont faire cette récolte jusqu'à Toulon et à Perpignan. Mais, chose singulière! aucun d'eux n'a songé à éviter ces courses pénibles et incertaines en cultivant la maurelle en grand, tant les idées nouvelles, même les plus simples, ont de la peine à naître et à s'établir dans un pays où, comme en France,

l'intelligence des gens du peuple n'est point développé par une éducation convenable.

Mais, quelque intéressantes que puissent être ces observations de M. Decandolle, pour les agronomes et pour l'économie politique, nous ne croyons pas que le plan et le but particulier de notre recueil nous permettent d'en donner une analyse aussi détaillée que celle que nous venons de faire de ce qui concerne la Géographie-Botanique.

Itinéraire descriptif de l'Espagne, et Tableau élémentaire de l'Administration et de l'industrie de ce royaume; par M. ALEXANDRE DE LABORDE, *5 vol in-8°* (1).

(PREMIER ARTICLE.)

Outre le mérite de l'à-propos, toujours très-essentiel pour réussir auprès des Français qui ne connoissent guère le véritable amour de la science, l'ouvrage de M. *de Laborde* offre le mérite bien plus réel, d'être la meilleure collection des matériaux pour la Géographie et la Topographie de l'Espagne qui ait paru en France. L'auteur a vu beaucoup de parties de l'Espagne par lui-même; il a recueilli beaucoup de renseignemens, soit en conversant avec les indigènes, soit en analysant les ouvrages espagnols, plus nombreux et plus instructifs qu'on ne le pense communément. En un mot, il a entrepris avec courage et exécuté avec zèle un travail vaste et très-utile.

Mais les lumières et les connoissances de M. de Laborde sont-elles assez sûres, assez étendues et surtout assez méthodiques pour donner à un semblable ouvrage les qualités

(1) Chez *Nicolle* et *Lenormant*.

que le perfectionnement actuel de la science géographique semble exiger ?

Pourquoi a-t-il négligé de donner une *liste complète par ordre chronologique des auteurs espagnols* qu'il a dû consulter ? Pourquoi du moins, n'a-t-il pas cité fidèlement au bas des pages, le titre, le chapitre et la page des livres espagnols sur lesquels il fonde ses récits ?

D'abord, un semblable procédé eût inspiré une grande confiance dans le savoir de l'auteur; ensuite, on y eût vu une juste reconnoissance envers les écrivains espagnols; enfin, et ceci mérite surtout l'attention, on eût pu distinguer ce que l'auteur a observé lui-même d'avec ce qu'il rapporte d'après d'autres; et dans cette dernière partie, ce qu'il a tiré d'auteurs modernes d'avec ce qu'il a dû prendre chez des écrivains d'une date moins récente.

Maintenant, comment savoir par exemple si M. de Laborde a connu l'*Histoire Médicale et naturelle des Asturies* par le *D. Casal* ? A-t-il ignoré les recherches de ce savant espagnol sur le climat, la température, les productions des Asturies ? Où les a-t-il connues mais jugées fausses, puisqu'il dit souvent le contraire de ce qu'avance le D. Casal, auquel cependant nous croyons devoir avoir plus de confiance ?

Le défaut d'ordre et de méthode fait tomber M. de Laborde dans des redites nombreuses et même dans de fortes contradictions. Tom. I, p. 5 de l'introduction, il dit : « que l'Espagne n'a jamais eu de décadence, parce » qu'elle ne s'est jamais élevée à une grande prospérité; » même tom., p. 38-41, il convient que l'Espagne étoit florissante sous les Maures; et tom. V, p. 3, 9 et 24, il croit que, sous les Romains, l'Espagne avoit 20 ou 40 millions d'habitans.

Les tableaux d'importations et de productions, d'ailleurs si intéressans et si curieux, offrent malheureusement quelques discordances entre les sommes totales et les sommes partielles. Comme l'auteur n'a pas daigné indi-

quer ses sources, nous ne saurons découvrir précisément où est l'erreur de ce calcul, et à qui en est la faute.

Nous aimons à reconnoître (malgré ce qu'on a dit dans d'autres feuilles sur les incorrections du style de cet ouvrage) qu'on y aperçoit souvent le talent d'un écrivain très-spirituel et très-agréable. Quelques morceaux dans les deux derniers volumes offrent un modèle de ce style sagement orné, qu'on doit préférer au clinquant de la prose poétique tant en vogue aujourd'hui. Nous désirerions une manière moins frivole, moins superficielle dans les tableaux des mœurs et des usages; moins d'énumérations sèches, minutieuses, fastidieuses dans la topographie; une meilleure disposition dans les descriptions; une ordonnance qui fît ressortir les grands traits de la nature et l'ensemble de chaque province; mais il faut se rappeler que l'auteur a été pressé par les circonstances du moment, et qu'il se propose, lorsqu'il aura plus de loisir, de donner à son ouvrage une forme plus régulière. Il possède tout ce qu'il faut pour devenir un des hommes les plus distingués de son siècle: beaucoup de talent, beaucoup de goût, beaucoup de zèle, et une fortune qui lui permet de suivre l'impulsion ~~de son~~ génie.

Les opinions singulières que l'auteur met en avant dans son *Introduction*, méritent d'autant plus un examen, qu'elles sont amenées avec adresse et exposées d'une manière très-spirituelle. Voici comment l'auteur s'exprime à l'égard de l'expulsion des Maures :

« Une seule faute ou plutôt une seule mesure trop précipitée, lui fit perdre le fruit de tous ses soins et les avantages de sa position. Je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, dont les uns étoient les commerçans de l'Espagne, les autres ses agriculteurs. Il est deux manières d'envisager cette question importante, la première sous le rapport de la politique, la seconde sous celui de l'industrie. Il n'est aucun doute qu'elle ne dût paroître avantageuse sous le premier aspect. Ferdinand, maître de

Espagne, ne l'étoit pas encore de ses habitans; l'expérience lui avoit prouvé que des peuples conquis ne sont point des sujets, à moins qu'ils n'adoptent la même religion, la même langue, et les mêmes habitudes. Les Juifs, qu'il avoit resolu de bannir, étoient les descendans de ceux qui attirèrent les Maures d'Afrique sous le règne de Rodrigue, et qui fomentèrent depuis la plupart des divisions qui entraînèrent la ruine de ces mêmes Maures; c'étoient les Juifs qui exerçoient tous les métiers, qui possédoient tous les capitaux, qui empêchoient les efforts naissants de l'industrie des catholiques; et maintenant ces peuples dans leur dépendance, les auroient constamment obligés à se consacrer au genre de vie auquel ils n'étoient malheureusement que trop enclins, celui de la guerre et de la fainéantise. La Pologne et la Russie sont des exemples frappans du tort que font les Juifs dans un pays peu civilisé. Maîtres du numéraire sans être attachés au sol, influant par leur fortune et leurs intrigues, sans être citoyens, ce sont des plantes étrangères qui sucent la substance de l'état; et *leurs richesses clandestines*, pour me servir de l'expression d'un auteur, *ne reconnoissent ni roi ni patrie.* »

« Les Maures, qui tenoient plus à leur pays qu'à leur doctrine, étoient sans doute moins dangereux: aussi ne furent-ils pas expulsés d'abord; mais la plupart, opprimés sous le joug, s'exilèrent eux-mêmes peu de temps après la conquête. Ils furent d'ailleurs chassés également un siècle après. Il sortit de l'Espagne depuis Ferdinand jusqu'à Philippe III plus de trois millions d'individus de ces deux peuples, qui, outre une grande partie de leurs richesses acquises, emportèrent de plus l'industrie et l'amour du travail, qui en sont le mobile. »

«L'Espagne souffre encore de cette perte qu'elle ne put jamais réparer complétement. Sans doute il eût été avantageux de se passer de ces deux classes de sujets industrieux: mais il falloit pouvoir les remplacer; il falloit,

par des lois sages, des récompenses, des encouragemen
diriger vers l'industrie les dispositions naturelles d
Espagnols pour toute espèce d'occupation sérieuse ; i
falloit en un mot naturaliser parmi eux les qualités d
Arabes, ou bien parvenir par de bons traitemens à fai
adopter à ceux-ci la croyance, que l'on vouloit rend
exclusive dans le royaume. Si les rois des différent
provinces chrétiennes de l'Espagne eussent adopté c
système comme l'avoient fait les rois mahométans, l'in
dustrie se seroit conservée dans leurs états de la mêm
manière, et ils auroient été instruits par leurs ennemis
les surpasser en richesses comme en courage et e
science militaire : il leur suffisoit pour cela de les imiter
A peine les Goths s'emparoient-ils de quelques campa
gnes, de quelques villes, qu'ils héritoient dans les une
de plantations, de canaux, de magasins de grains, d'ins
trumens de labour; dans les autres de métiers, d'usines
de moulins, de filatures, qu'il suffisoit d'entretenir et de
continuer : ils reculoient ainsi les bornes de leurs état
et de leurs connoissances; instruits dans tous les art
mécaniques, habiles surtout en agriculture, les Maure
avoient porté au plus haut point de perfection toutes le
branches de l'économie publique et particulière. Ils avoient apporté à l'Espagne la culture du sucre, du coton, de la soie, du riz; ils avoient construit des canaux d'arrosages, des réservoirs par le moyen desquels ils distribuoient les eaux dans les terrains les plus élevés et les plus arides. Leurs champs divisés en petites parties et sans cesse travaillés, comme le sont les propriétés dans les pays de petite culture, opposoient un contraste singulier avec les immenses possessions incultes des seigneurs espagnols, des domaines de la couronne, et des corporations religieuses. Les connoissances des Arabes dans l'agriculture étoient fondées sur les traditions de l'Orient, sur les ouvrages des Chaldéens, les livres de Magon le Carthaginois, et plusieurs auteurs grecs qui ne nous sont point

rvenus; ils possédoient surtout un traité de l'agricul-re nabathéenne, qu'ils paroissent avoir constamment ivi, et qui se trouvoit convenir parfaitement au climat au sol des provinces qu'ils habitoient. Cet ouvrage pré-eux, écrit en chaldéen, a été presque entièrement tra-it et refondu dans le Traité complet de l'Agriculture Abu Zacharie, de Séville, plus connu sous le nom de *Ibn-el-Awam*. On y voit l'attention minutieuse que ces euples apportoient dans toutes les branches de culture, ans l'analyse et la classification des terres, leur engrais, s bâtimens rustiques, les plantations, et l'éducation des nimaux. Il offre un monument du plus haut point où uisse parvenir l'industrie à cet égard; et l'Espagne a la loire de posséder les trois ouvrages les plus complets crits en différens temps sur cette matière: celui de Colu-melle sous les Romains, celui de Alonzo de Herrera dans le XVe siècle, et le traité dont nous parlons.»

« Les Maures n'étoient pas moins habiles dans tous les genres de manufactures: on leur doit l'invention du papier; ils avoient surtout perfectionné les étoffes de soie, de coton, les cuirs maroquinés, etc. Le géographe de Nubie, qui voyageoit en Espagne vers le XIIe siècle, assure que dans le seul royaume de Jaen on trouvoit six cents villes ou bourgs qui commerçoient en soie. Les étoffes fabriquées à Grenade avoient de la réputation dans l'Orient, et même à Constantinople, où tous les arts étoient floris-sans à cette époque. Les manuscrits grecs du bas-Empire en font souvent mention, et entre autres, dans une notice publiée sur l'histoire de Léon le diacre: on voit que sous le règne des Comnènes il parut en Grèce des étoffes de Grenade dont on admiroit la beauté.»

«A cette industrie si perfectionnée, les Maures joignoient l'étude des lettres et des sciences; et déjà sous le règne d'Abdérame Ier, contemporain de Charlemagne, ils avoient un grand nombre de bibliothèques et d'écoles publiques. Les noms illustres d'*Avicenne* et d'*Averroes*

rappellent les beaux temps de la Grèce. A ce concou
extraordinaire de talens, de savoir et de génie, ils jo
gnoient les vertus guerrières et chevaleresques. A pei
eurent-ils soumis l'Espagne par leurs armes, qu'ils vo
lurent se l'attacher par leurs bienfaits. Ils laissèrent au
peuples vaincus leurs lois, leur religion, leur langue
ils n'exigèrent d'eux que le tribut qu'ils payoient à leu
anciens maîtres : ils montroient surtout aux femmes l
déférence et le respect qui prouvent un haut degré d
civilisation. Leurs procédés généreux avoient inspiré au
princes chrétiens une telle confiance, qu'ils envoyoien
leurs enfans s'instruire à leurs écoles, et recouroient à
leurs médecins pour la guérison de blessures dangereuses.

Est-il possible que l'auteur de cette peinture aussi vrai
qu'intéressante, après avoir si savamment apprécié la haut
civilisation des Maures, puisse regarder l'expulsion de ce
peuple comme une *mesure avouée* par *la politique* et qu
n'auroit d'autre défaut que d'avoir été trop *précipitée*?
Quelle politique que celle de M. de Laborde ! Il veut que les
rois bannissent insensiblement la partie la plus civilisée, la
plus éclairée, la plus industrieuse de leur peuple, uniquement pour obtenir l'unité religieuse dans leurs Etats ?
Il faut donc qu'on immole le bien positif et réel de l'Etat à
un principe théorique, à un principe qui n'a point reçu
la sanction de l'expérience et que les plus grands législateurs ont jugé impraticable ! Car enfin les Romains, sous
lesquels, selon M. de Laborde, l'Espagne a été si heureuse, ont-ils jamais prétendu ramener à l'unité religieuse les peuples divers dont leur empire se composoit ?
N'ont-ils pas au contraire protégé et honoré les anciens
cultes établis en Syrie, en Egypte, dans les Gaules?

D'ailleurs M. de Laborde n'est pas entièrement de bonne foi quand il dit « qu'on peut considérer cette question
» sous *deux* rapports, celui de la politique et celui de
» l'industrie. » M. de Laborde n'ignore pas que les historiens-philosophes ont surtout considéré cette question sous

le rapport du *bon droit* et de l'*humanité*; ils ont pensé, et tous les hommes éclairés le pensent avec eux, que les *Espagnols catholiques* ont agi d'une manière injuste, barbare et atroce en chassant les *Espagnols mahométans* d'un sol dont ceux-ci tenoient la possession de leurs aïeux depuis plus de vingt générations, et qu'ils avoient mis en culture, assaini, embelli et enrichi. Certes, si les Maures eussent été les vainqueurs, ils auroient pu avec autant de droit et de raison dire aux descendans des Visigoths : « Sortez, barbares, sortez, chrétiens, d'une contrée que » vos mœurs grossières ont trop longs-temps déshonorée » et dans laquelle votre présence perpétueroit l'ignorance » et la superstition. La loi de Mahomet doit régner ici » sans rivale; convertissez-vous, faites-vous circoncire, » ou partez ! »

Les idées de M. de Laborde ne nous semblent pas moins bizarres et incohérentes à l'égard de l'*inquisition*.

« La seconde cause à laquelle on attribue la dépopulation de l'Espagne et son peu d'industrie, c'est l'établissement de l'inquisition. Il faut encore ici remonter à l'origine des choses. On veut toujours voir dans l'inquisition une institution imaginée par des prêtres fanatiques pour persécuter le peuple, ou par des nobles jaloux pour dominer leurs vassaux, ou par un gouvernement foible pour augmenter son pouvoir ; on oublie qu'à cette époque toutes les classes d'individus étoient également fanatiques, et que les prêtres l'étoient moins que les autres, parce qu'ils étoient plus éclairés ; que cette institution, établie par le pape seul, en 1205, et adoptée en Espagne en 1478, devoit déplaire au clergé en général, parce qu'elle lui enlevoit une partie de ses attributions pour les confier à des moines de Saint-Dominique; que les nobles, tout-puissans sur leurs vassaux, n'avoient pas besoin d'un moyen détourné pour les dominer, et qu'au contraire ils perdoient par-là leur juridiction seigneuriale sur eux. Quant aux rois, rien ne pouvoit diminuer davantage leur pouvoir, déjà si limité,

que d'augmenter celui du clergé, dont ils eurent lieu souvent d'être jaloux. L'inquisition ne fut point établie dans cette vue, et n'eut point dans l'origine cette importance; elle fut une institution purement relative et un moyen adopté pour opérer plus facilement l'*odieuse mesure* dont nous avons assez déploré les conséquences : je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, ou la conversion de ceux qui restoient. On établit alors un tribunal chargé spécialement de veiller à l'exécution de cette loi ; mais ce cruel ministère n'avoit aucune influence sur les sujets catholiques, sur les nobles, les artisans, et enfin sur tout ce qui composoit la nation espagnole. Il suffit de lire dans les archives de l'ordre Saint-Dominique et les historiens de l'inquisition les noms des condamnés dans les différens auto-da-fé, pour se convaincre qu'ils étoient tous (?) ce que l'on appeloit alors des *nouveaux Chrétiens*, *demi-Chrétiens*, ou *partie de Chrétiens*; ce qui vouloit dire Juifs baptisés, parens ou alliés de Juifs et de Maures. Cela est si vrai que les persécutions s'éteignirent tout à fait (?), lorsque les générations de ces peuples venant à se renouveler, il ne resta plus de trace de la croyance de leurs pères. L'inquisition, de fait et de droit, ne pouvoit s'occuper d'autre délit. *Inquisitores non possunt se intermittere in aliis causis quam in delictis contra fidem.* »

« Quelques vengeances s'exercèrent sans doute sous ce prétexte, quelques noms espagnols se trouvèrent sur ces listes horribles ; mais ce fut uniquement à l'époque où les doctrines de Luther et de Calvin embrasoient toute l'Europe, et s'étoient fait aussi des prosélytes en Espagne. Alors l'inquisition comprit les nationaux dans le nombre de ses victimes. Je ne prétends pas excuser ses cruautés ; elles furent atroces, mais elles ne furent point nombreuses, et surtout jamais inattendues. Si quelque part des innovations en matière de religion pouvoient être regardées comme une chose criminelle, c'étoit sans doute en Espagne, où de tout temps le gouvernement avoit été

en quelque sorte théocratique, où le culte catholique étoit loi fondamentale de l'Etat, où, long-temps avant la naissance de Luther, l'inquisition étoit établie pour empêcher toute espèce de schisme et dissidence quelconque. Il faut l'avouer, le gouvernement espagnol fut cruel et intolérant à cet égard; mais il ne fut jamais perfide: on ne voit point dans son histoire cet ensemble de caprice et d'indécisions, de paroles de tolérance et d'actes de persécution, d'édits paternels et de RÉVOCATIONS tardives, qui en détruisent tous les bienfaits; on ne voit pas surtout parmi les victimes de la superstition les noms d'un Henri IV et d'un Coligny. L'Espagne sembla prévoir de bonne heure tous les maux que devoient produire des mesures incertaines sur un objet aussi important; elle adopta un plan fixe qu'elle déclara ouvertement, et qui, loin de nuire au progrès de sa population, lui fut au contraire favorable, en lui évitant les guerres de religion qui ont désolé l'Allemagne et la France depuis la réforme, et qui affligent encore aujourd'hui l'Angleterre. Cette unité de culte et de croyance a plus contribué qu'on ne le croit à former de tous les Espagnols répandus dans les deux hémisphères un seul peuple uniforme, une masse d'hommes homogènes ayant les mêmes liens, le même caractère et la même volonté.

« *Il est également faux que l'inquisition ait arrêté le progrès des sciences et des lettres en Espagne.*(Ecoutez!) L'époque de l'institution de ce tribunal, en 1478, sous Ferdinand et Isabelle, a été le moment de la renaissance des lettres; les règnes de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III, pendant lesquels les sciences sont parvenues au plus haut point de splendeur; où la langue et la littérature espagnoles dominoient en Europe; ces deux règnes, dis-je, sont ceux que l'inquisition a le plus signalés par ses ravages, où *elle a fait périr dans les Pays-Bas plus de 80,000 individus*, et en Espagne, un nombre considérable. Son influence cessa, au contraire, au moment de la déca-

dence des lettres et de celle de toutes les branches de l'administration sous les derniers princes de la maison d'Autriche. »

« C'est de cette époque, où, suivant tous les écrivains, l'influence de l'inquisition paroît avoir cessé, que je trouve qu'elle est devenue véritablement préjudiciable au développement de toutes les connoissances utiles, non sans doute parce que ce tribunal a cessé d'être cruel, mais parce qu'il a changé de nature et acquis de nouvelles attributions. »

« Lorsque la race des Maures et des Juifs fut totalement éteinte en Espagne, que les querelles de religion semblèrent assoupies en Europe, l'inquisition se trouva conserver toujours son organisation, être composée encore des personnes les plus marquantes de la noblesse et du clergé, observer les mêmes formes dans ses procédures, mais n'avoir plus d'occasion d'exercer son ministère. Elle pensa alors que le seul moyen de maintenir sa puissance étoit de la joindre à celle du trône .... Elle parvint à persuader aux princes que si elle avoit servi la religion contre les sectes, elle pouvoit également servir l'État contre les partis. Elle leur montra qu'il étoit né pour eux de nouveaux dangers contre lesquels il falloit de nouveaux préservatifs, et que la liberté de la presse, qui régnoit de toute part, n'étoit pas moins alarmante que celle des cultes. »

« Cette opinion, qui auroit pu être fondée pour d'autres pays, ne l'étoit point pour l'Espagne, qui ne renfermoit, ni dans son organisation, ni dans le caractère de ses peuples, les élémens d'une révolution. Cependant la nature des livres que l'on imprimoit en pays étrangers, donnoit à ce raisonnement une certaine vraisemblance, et le fit accueillir favorablement. En effet, il est peu d'ouvrages d'économie politique, de commerce, d'agriculture même, écrits depuis 60 ans, qui ne contiennent quelques digressions sur la nature des gouvernemens, sur les prin-

cipes du droit public et des gens, et surtout de ces aperçus moraux auxquels on a donné le nom d'idées libérales, et que l'inquisition nomma idées dangereuses. L'Espagne, à cette époque, ne dominoit plus l'Europe par ses lumières; la France et l'Angleterre l'avaient dépassée, et elle ne pouvoit plus espérer d'égaler les autres peuples, qu'en les imitant. De là, ce désir général de toutes les classes de la société de connoître les inventions nouvelles, de participer aux améliorations de tous les genres qui avoient lieu en Europe, et enfin de lire et commenter les ouvrages étrangers. Dans la crainte du mal que pouvoient produire ces écrits, l'inquisition aima mieux priver son pays du bien qui s'y trouvoit attaché; elle défendit la plus grande partie des livres étrangers, et mit beaucoup de difficultés à l'acquisition des autres. Au lieu des noms obscurs qui remplissoient les listes de ses auto-da-fé, on vit ceux de Montesquieu, de Smith, de Robertson en tête de ses proscriptions littéraires. Les Espagnols restèrent alors en arrière de leurs voisins, et furent sans cesse tourmentés, les uns du besoin de s'instruire, les autres de celui d'instruire. Fiers de leurs immenses possessions dans les deux mondes, et humiliés de leur abaissement politique en Europe, ils sembloient comprimés par la petitesse de leurs lois, et perdus dans l'étendue de leurs domaines. Envieux des autres peuples, dont ils n'auroient été autrefois que jaloux, on les voyoit combattus entre l'émulation qui porte à des essais dans tous les genres d'industrie, et les difficultés locales qui empêchent d'en perfectionner aucun. Plusieurs même, aigris par ce nouveau genre de persécution, alloient au-delà du vrai dans leurs systêmes; et le seul pays de l'Europe où la religion soit exclusive et la monarchie absolue, est peut-être celui qui renferme le plus d'athées et de démagogues parmi les gens instruits.»

Il seroit trop long de relever tous les faux raisonnemens et toutes les fausses assertions que renferme ce passage de M. de Laborde. L'inquisition, dit-il, ne fut point

fondée par des prêtres ambitieux : et les dominicains n'étoient-ils donc pas des religieux ? et leur systême d'inquisition n'étoit-il pas totalement différent de celui de l'inquisition papale ? Le peuple d'Aragon ne s'opposa-t-il pas long-temps à l'introduction de la *nouvelle* inquisition comme contraire à ses libertés, tandis qu'il souffroit patiemment l'inquisition papale ? M. de Laborde ignore-t-il que les papes eux-mêmes furent mécontens des fureurs de Torquemada, et que ce chef des inquisiteurs fut mandé trois fois à Rome pour rendre compte de sa conduite, mais qu'il jugea prudent d'y envoyer un autre dominicain pour répondre en son nom ? M. de Laborde ose-t-il se croire mieux instruit que Mariana et les autres historiens espagnols qui conviennent que la terreur inspirée par l'inquisition, aux Juifs et aux Maures, les engagea à s'enfuir par centaines de milliers ? Est-ce que l'émigration de 3 ou 4 millions de non-Chrétiens, n'est pas un assez beau commencement de dépopulation ?

Ce qui est vraiment plaisant, c'est de voir M. de Laborde soutenir que l'inquisition n'a pas retardé les progrès des sciences en Espagne, tandis qu'il est de notoriété publique que les ouvrages de science publiés en Espagne, depuis le XIVe jusqu'au XIXe siècle, démontrent la contrainte d'esprit dans laquelle vivoient les Espagnols. Même les systêmes du monde de Copernic et de Newton, étoient regardés comme hérétiques ou ~~du moins sentant~~ l'hérésie.

Mais comme nous nous proposons de tracer dans ces *Annales* l'histoire authentique et documentée de feu la Sainte-Inquisition, nous ne perdrons pas ici notre temps à disputer contre un écrivain qui semble rechercher les opinions paradoxes, qui ne cite point ses sources, et qui d'ailleurs se contredit lui-même. Car enfin, M. de Laborde s'est même, dans ce peu de pages sur l'inquisition, donné un démenti formel à lui-même, ayant reconnu en termes exprès la *décadence* de l'Espagne, sous les princes de la maison d'Autriche, tandis que, plus haut,

dit en termes non moins exprès, que l'Espagne n'a jamais éprouvé de *décadence*.

Quo teneam vinclo mutantem Protea formas?

Il est vrai qu'un critique haineux et perfide, un *doux inquisiteur* pourroit découvrir dans la manière d'écrire de M. de Laborde une sorte d'ensemble, en supposant que son esprit a éprouvé les malignes influences de cette *coterie anti-philosophique*, assez connue à Paris, et qui, n'osant étaler tout son système d'intolérance, exhale ses vœux et ses regrets par des mots entrecoupés et incohérens, mais entendus des fidèles. Cette coterie avoit entrepris dans quelques journaux, de refaire l'histoire d'après les besoins de son systême; elle s'y prenoit à peu près comme M. de Laborde, supprimant un fait essentiel, dénaturant un autre, ne citant jamais ses autorités, toujours déclamant sur les principes dont on croyoit entrevoir les preuves jusque dans l'Apocalypse. Cette manière de se fabriquer une histoire sans étude et sans peine, plut infiniment à la paresse et à la crasse ignorance de la plupart de nos parvenus et des jeunes gens d'aujourd'hui. Du sein de la volupté et du luxe, ces nouveaux pères de l'église déclamoient sur la morale et la religion, gémissoient sur la liberté des cultes et sur le concordat, dénonçoient les philosophes, les athées, les protestans et les jacobins (car toutes ces classes ne formoient qu'une à leurs yeux), et préparoient le rétablissement des bûchers de l'inquisition en prêchant l'intolérance religieuse.

Mais à Dieu ne plaise que nous confondions l'estimable et savant auteur de l'*Itinéraire et du Voyage pittoresque d'Espagne*, avec les gens dont nous venons de tracer le portrait. Nous croyons seulement qu'un petit grain de vanité littéraire l'a égaré, et qu'à force d'entendre applaudir des paradoxes, il a voulu faire voir qu'il savoit en créer.

La mode est le tyran des Français; M. de Laborde n'a pas tout à fait revêtu le costume de nos *incroyables* de l'antiphilosophie; il a seulement mis son chapeau un peu de travers; qu'il le remette dans sa position naturelle, cela lui ira beaucoup mieux; il a trop de connoissances positives pour se faire avec succès l'ennemi de la raison, de la liberté et des lumières.

D'ailleurs, M. de Laborde a évidemment blessé les antiphilosophes dans un endroit bien sensible; il avoue « que tous les efforts de l'inquisition en Espagne, n'ont » abouti qu'à peupler ce pays d'*athées* et de *démagogues !!* » Comment! les flammes des bûchers n'ont pu faire pâlir le flambeau de la philosophie irréligieuse? le feu a pu consumer les livres, mais non pas les opinions? En vérité, il n'y a d'autre remède qu'un déluge universel!

Parlons sérieusement. L'intolérance religieuse ne peut, dans aucune circonstance, produire des résultats qui soient heureux à la longue. L'impiété peut dégrader l'esprit humain; le fanatisme l'enchaîne et l'anéantit. Heureusement, les opinions quelconques sont peu redoutables sous le règne de CELUI qui, d'un seul mot, a abattu l'hydre de l'inquisition, et qui n'eût jamais cru de sa politique d'expulser les Maures.

Les Soirées d'Hiver, ouvrage amusant et instructif, dédié à la Jeunesse; par M. DEPPING. Seconde Édition (1).

Il nous répugne de parler des *abrégés d'histoire et de géographie* qu'on publie à l'usage de la jeunesse française; ils sont si bêtement copiés, les uns d'après les autres; ils

(1) Quatre volumes *in-12*, chez *Debray* et chez *Capelle* et *Renand*.

rent une ignorance si crasse et une si stupide obstination, méconnoître les progrès de la science, que ce qu'on peut ire de mieux pour l'honneur de la nation, c'est d'en isser ignorer l'existence.

Il se présente pourtant des exceptions; nous aurons une tre fois le plaisir d'apprécier la *géographie historique* M. *Navarre*. Aujourd'hui faisons connoître un petit vrage de M. Depping, très-propre à faire aimer l'étude de histoire et de la géographie, et très-digne du succès qu'il ient d'obtenir.

« J'ai souvent observé, dit l'auteur, que les enfans prennt plus de plaisir à une lecture qui traite de l'histoire u'à celle qui ne leur parle que d'allégories, et qu'ils prérent de même la lecture des voyages à celle des contes e fées, par le même sentiment qui, dans un âge plus mûr, ous fait abandonner les fictions et les choses de pure magination pour le vrai et le naturel. Et pourquoi hésiteroit-on de satisfaire cette louable curiosité? Pourquoi tarderoit-on à leur faire connoître les mœurs, les usages, et en général la manière de vivre des différens peuples? Sans parler de l'instruction qui résulte de ces connoissances, ne peut-on pas en tirer autant de conséquences morales que d'un conte ou d'une allégorie?

» D'après ces principes, je pense qu'on n'agit pas conséquemment en occupant l'esprit des enfans de sciences stériles et abstraites, tandis qu'ils sont presque totalement étrangers à ce qui se passe autour d'eux; tandis qu'ils ignorent qu'il y a d'autres peuples sur la terre, dont l'esprit est plus ou moins ingénieux, plus ou moins cultivé; qui ont souvent des mœurs, des usages, des idées sur le beau et l'honnête, diamétralement opposées aux nôtres; et qu'il peut être fort utile d'étudier et de comparer, parce que ces mœurs et ces divers usages qui, au premier abord, pourront être regardés comme des bagatelles, sont liés au moral plus étroitement qu'on ne pense. C'est principalement dans cette vue que j'ai composé le

petit ouvrage que je présente, en réclamant la bienveillante indulgence du public comme l'esquisse d'un tableau des mœurs des habitans de la terre. J'avoue que le cadre n'est pas absolument nouveau, et que les parties qui composent cette esquisse, sont tirées, pour la plupart, d'autres écrits, particulièrement des relations de voyages françaises et étrangères. Je sais que le public est en droit d'exiger, dans un ouvrage destiné à l'instruction des jeunes gens, ce charme de style dont Berquin nous a laissé de si heureux modèles ; mais je ne présente ce petit livre que comme le foible essai d'un homme qui aime les enfans, et qui voudroit, par quelques heures d'amusement, contribuer à former leur cœur et leur esprit. »

Pour donner une idée de la manière de l'auteur, et pour prouver en même temps qu'il a parlé avec trop de modestie de son travail, nous transcrirons le passage suivant relatif à l'art du plongeur.

« *Gustave.* Sait-on aussi quel est celui qui a inventé ces machines pour les plongeurs ?

» *M. de Valmont.* L'histoire nous apprend que les Grecs, du temps d'Aristote, se servoient déjà de pareilles machines ; mais dans la suite cette invention paroît être tombée dans l'oubli ; elle fut retrouvée au XVIe siècle par deux Grecs qui en firent l'expérience devant l'empereur Charles-Quint ; mais elle étoit encore loin de ce degré de perfection auquel on l'a portée dans la suite. Leur machine consistoit en un grand vase renversé, couvert de plomb, et dont l'intérieur contenoit des siéges. Ils descendirent dedans au fond de la mer, avec une chandelle allumée, et revinrent sans être mouillés et avec leur lumière. Ce fut à l'occasion de la destruction de la fameuse flotte invincible lorsque plusieurs vaisseaux chargés de trésors eurent été coulés à fond, que les Anglais cherchèrent à perfectionner les cloches de plongeurs, pour retirer ces richesses ; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas dans leur attente. Long-temps après, dans une occasion semblable,

un particulier nommé *Phipps*, fils d'un forgeron en Amérique, fut plus heureux qu'eux, car un vaisseau espagnol richement chargé ayant péri près de la côte d'Hispaniola (1), Phipps s'engagea de retirer tous les trésors dont le vaisseau avoit été chargé. Il sut rendre le succès de son entreprise si indubitable pour la cour d'Espagne, que le roi lui donna un vaisseau et tous les objets nécessaires pour cette expédition. Phipps partit; mais dans la traversée il éprouva plusieurs accidens fâcheux et de nombreuses contrariétés. A la fin il revint très-pauvre, mais sans que son courage en fût abattu. Il essaya, pour la seconde fois, de persuader enfin au roi et aux grands de la cour d'armer des vaisseaux, et ce ne fut qu'après beaucoup de peine qu'il y parvint. Il partit donc pour la seconde fois; mais ce deuxième voyage n'eut pas un succès plus heureux que le premier. Il en tenta enfin un troisième, et ce fut dans celui-ci qu'il parvint à tirer de l'eau, par le moyen de cette machine, un trésor de la valeur de plus de sept millions de livres. Le roi lui en donna pour reconnoissance à peu près la seizième partie pour sa part, et le fit chevalier. C'est ainsi que ce forgeron, par son adresse et son courage inébranlable, parvint à se faire une grande fortune. Dans la suite on essaya encore de perfectionner l'art de plonger, à l'occasion d'un grand vaisseau anglais qui avoit coulé à fond auprès de Spithéad. Ce fut alors que deux savans, l'un anglais, nommé *Halley*, et l'autre suédois, nommé *Triewald*, se disputèrent la gloire de perfectionner l'art de plonger. Halley se servit de la cloche que je vous ai décrite; c'est à l'aide de cette machine qu'il parvint à sauver les choses les plus importantes du vaisseau qui avoit péri. Il y descendit lui-même, accompagné de quatre personnes, et resta sous l'eau plus d'une heure et demie. Si dans cette position il avoit besoin de quelque chose, ou s'il vouloit changer de place avec sa cloche, il écrivoit sa

(1) Hispaniola étoit le nom que les Espagnols donnèrent anciennement à l'île de Saint-Domingue.

volonté avec un stilet de fer sur une planche de plomb, la faisoit monter par le moyen des tuyaux dont je vous parlé.

» *Edouard.* Mais comment faisoit-il lorsque l'eau ét trouble ?

» *M. de Valmont.* Halley avoit prévu cet inconvénient prenant avec lui une lumière qui absorboit autant d' qu'une personne même. C'est ainsi que l'ingénieuse indu trie des hommes sait braver tous les élémens, etc. »

Voici comment M. Depping décrit la chasse aux *eide* (*anas mollissima* L.), oiseaux qui donnent l'édredon.

« Dans les îles *Féra*, cette chasse est aussi dangereuse qu'aux îles Orcades. Les insulaires sont souvent forcés de gravir des rochers qui semblent se perdre dans les nues. Souvent un de ces intrépides chasseurs, après être parvenu avec ses camarades jusqu'au sommet du roc, s'attache autour du corps une corde de 3 à 400 pieds de long, prend dans sa main une ficelle pour donner le signal, s'il veut monter ou descendre, et s'enveloppe la tête d'un gros bonnet pour se garantir des morceaux de rochers qui se détachent de temps en temps. Etant ainsi préparé, il se recommande à la protection du Tout-Puissant, et se fait descendre le long du rocher par six de ses camarades qui tiennent la corde. S'il ne trouve pas de nids du côté où il a été descendu, il donne du pied contre le rocher, s'élance en l'air ; et si dans ce court intervalle il voit un nid à quelque distance, vite il s'y dirige. Souvent il s'arrête sur un avancement du rocher, et poursuit les oiseaux jusque dans les cavités obscures où ils se nichent quelquefois ; il les prend, les attache à sa ceinture, et reprend sa corde. S'il voit les *eider* voltiger autour du nid sans qu'il puisse les atteindre, il attache un filet au bout d'une perche qu'il porte avec lui, et les prend souvent de cette manière. Quand il a assez d'œufs et d'oiseaux, il donne un signal à ses camarades; ceux-ci le remontent et partagent avec lui ce qu'il a acquis avec tant de péril. On mange les œufs, on fait sécher la chair pour la manger dans l'hiver, et on conserve les plumes pour les vendre. Voilà la manière de prendre les eiders qui se nichent dans le haut des rochers ; mais pour prendre ceux qui font leurs nids dans le bas, on a les mêmes dangers à courir. Une troupe de chasseurs se met dans une barque, et, étant arrivée au pied du rocher, le plus hardi d'entr'eux s'attache autour du corps une corde, et prend dans une de ses

[illegible] une longue perche dont le bout est pourvu d'un [illegible]chet de fer. Après cela, le chasseur commence à gravir [le] roc, ou bien ses camarades l'élèvent sur une perche [jus]qu'à ce qu'il soit arrivé à un endroit où il puisse mettre [le] pied. Alors il attire le second vers lui, et le second le [tr]oisième, et ainsi de suite, chacun faisant monter le sui[va]nt par sa perche, tandis que le premier s'élève toujours [pl]us haut. Etant enfin parvenus à l'élévation des nids de [l'e]ider, ils se partagent, pour chercher deux à deux leur [gi]bier dans les cavités du roc; l'un tient la corde et l'autre [se] fait descendre le long du roc, pour dénicher les oiseaux. [Il] est clair que celui-ci doit se fier sur la force de son com[pa]gnon qui tient la corde; car si celui-ci perd l'équilibre, [ét]ant entraîné par le poids de son camarade, ils tombent [to]us les deux dans la mer, ou se brisent contre les pointes [de]s rochers; et dans les deux cas ils sont perdus sans res[so]urce. »

M. Depping cite d'une manière plus exacte que l'illustre [R]ollin n'avoit fait, le passage suivant d'un manuscrit du [c]élèbre président *de Mesmes*.

« Mon père me donna pour précepteur J. Maludan, [Li]mosin, disciple de Dorat, homme savant, choisi pour sa [v]ie innocente et d'âge convenable à conduire ma jeunesse jusqu'à temps que je me susse gouverner moi-même, comme il fit; car il avança tellement ses études par veilles et travaux incroyables, qu'il alla toujours aussi avant devant moi comme il étoit requis pour m'enseigner, et ne sortit de sa charge sinon lorsque j'entrai en office. Avec lui et mon puîné, J. J. de Mesmes, je fus mis au collége de Bourgogne, dès l'an 1542, en la troisième classe; puis je fis un an, peu moins de la première. Mon père disoit qu'en cette nourriture du collége il avoit eu deux regards : l'un à la conservation de la jeunesse gaie et innocente; l'autre à la discipline scholastique, pour nous faire oublier les mignardises de la maison, et comme pour dégorger en eau courante. Je trouve que ces dix-huit mois de collége me firent assez bien. J'appris à répéter, disputer et haranguer en public, pris connoissance d'honnêtes enfans dont aucuns vivent aujourd'hui; appris la vie frugale de la scholarité, et à régler mes heures : tellement que sortant de là je récitai en public plusieurs vers latins et deux mille vers grecs faits selon l'âge, récitai Homère par cœur d'un bout à l'autre. Qui fut cause après cela que j'étois bien vu par les premiers hommes du temps, et mon précepteur me me-

noit quelquefois chez Lazarus Baïfus, Tusanus, Stra-lius, Castellanus et Danésius, avec honneur et progrès aux lettres. L'an 1545, je fus envoyé à Tolose pour étudier lois avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieil gentilhomme tout blanc, qui avoit long-temps voyagé par le monde. Nous fûmes trois ans auditeurs en plus étroite vie et pénibles études que ceux de maintenant ne voudroient supporter. Nous étions debout à quatre heures, et ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusqu'à dix heures sonnées, sans nulle intermission ; puis venions dîner après avoir en hâte conféré demi-heure sur ce qu'avions écrit de lectures. Après dîner, nous lisions par forme de jeu Sophocles, ou Aristophanes, ou Euripides et quelquefois Démosthènes, Cicero, Virgilius, Horatius. A une heure aux études; à cinq au logis, à répéter et à voir dans nos livres les lieux allégués, jusqu'après six. Puis nous soupions et lisions en grec ou en latin Les fêtes à la grande messe et vêpres. Au reste du jour, un peu de musique et de pourmenoir : quelquefois nous allions dîner chez nos amis paternels, qui nous invitoient plus souvent qu'on ne nous y vouloit mener. Le reste du jour aux livres, et avions ordinaire avec nous Hadrianus Turnebus, Dionysius Lambinus, Honorétus Castellanus, depuis médecin du roi, et Simon-Thomas, lors très-savant médecin. Au bout de deux ans et demy nous leumes en public demy an à l'escole des Institutes : puis nous eumes nos heures pour lire aux grandes escoles et leumes les autres trois ans entiers, pendant lesquels nous fréquentions aux fêtes les disputes publiques, et je n'en laissai guère passer sans quelque essai de mes débiles forces. En fin des bancs nous tînmes conclusions publiques par deux fois, la première chacun une, après deux heures; la seconde trois jours entiers, et seul avec grande célébrité ; encore que mon âge me défendît d'y apporter autant de suffisance que de confidence..... Après cela et nos degrés pris de docteurs en droit civil et canon, nous prîmes le chemin pour retourner à la maison; passâmes à Avignon pour voir Aemilius Ferratus qui lors lisoit avec plus d'apparat et de réputation que lecteur de son temps. Nous le saluâmes le soir de l'arrivée, et il lui sembla bon que je lusse en son lieu, lendemain matin, jour de Saint-François, et que de foy prenant la loi où il étoit demouré le jour précé-

ment. Il y assista lui-même avec toute l'escole et témoigna à mon père, par lettres latines de sa main, qu'il n'y avoit pas pris déplaisir. Ce même fut à Orléans . . . . . . Nous fûmes à Paris, le 7 novembre 1750. Lendemain je disputai publiquement ez escoles de droit en grande compagnie presque de tout le parlement, et trois jours après je pris les points pour débattre une régence en droit canon, et répétai ou lus publiquement un an ou environ. Après cela il sembla bon à mon père de m'envoyer à la cour, etc. »

Notre jeune et savant auteur, qui semble avoir pris M. de Mesmes pour modèle, tant il est infatigable dans ses études, a donné dans une note de son quatrième volume, une pièce inédite relative à *l'histoire des universités* de France. Elle est trop curieuse pour que nous en privions nos lecteurs.

Statutz de la très-noble Nation(1) *de Languedocq.*

» *Article* I. Nous de la très-noble et très-antique nation de Languedocq, avons ordonné et ordonnons que le dernier jour du mois d'avril soit faite une assemblée générale pour procéder à la création d'un prieur et soubz-prieur, comme avons observé de toute ancienneté.

» *Art.* II. Avons ordonné qu'aucun ne pourra exercer la charge de prieur, soubz prieur, président, trésorier, orateur, conseiller ou secrétaire, que l'espace d'un an.

» *Art.* III. L'an expiré, le prieur ou soubz-prieur, ou, en leur absence, le surintendant ou président, ou les deux plus anciens conseillers, feront assembler leurs nationnaires pour procéder à la création d'un prieur ou soubz-prieur.

» *Art.* VI. Que s'il se trouvoit qu'aucun reconnoissant son peu de mérite, quelle excuse qu'il sçût apporter, après avoir été mis en élection, qui osât mépriser l'honneur de sa charge, ordonnons qu'il payera dix escus d'amende, et payera icelle avant que de sortir de l'assemblée, et banny pour deux de nos assemblées.

» *Art.* IX. Jugeons indignes et incapables tous séditieux, téméraires, lâches et blasphémateurs, gens de mauvaise vie, désobéissans au prieur et soubz-prieur, et tous ceux qui seroient atteints d'avoir fait ou dit chose qui préjudicie à la nation, ou de crime semblable.

(1) Dans les universités, on entend par *nation* la réunion des étudians, natifs de la même province.

» *Art.* XVIII. Voulons que chaque nationnaire ar-vant en cette ville pour étudier, soit tenu d'aller reco-noître son prieur à son logis, dans trois jours après s-arrivée.

» *Art.* XIX. Et dans le temps de trois jours, ces no-veaux venus seront tenus de payer au prieur la somme d-12 livres pour le droit de prieur, et 25 sols pour la messe.

» *Art.* XX. Il ne sera permis à nos nationnaires de pr-senter le duel ou combat, sans l'aveu du prieur, à pei-de deux escus d'amende, et d'être rayés du livre.

» *Art.* XXI. Aussi seront tenus nos nationnaires d-communiquer à leur prieur ou soubz-prieur leur querell-laquelle ils remettront à son jugement...

» *Art.* XXIV. Voulons que chaque nationnaire obéi-à son prieur ou soubz-prieur, et qu'il porte l'honneur d-à leur charge; et en cas qu'il ne leur voudroit obéir o-prêter mainforte pour débattre l'honneur de la nation-seroit déclaré infâme parmi nos nationnaires.

» *Art.* XXV. Que s'il se trouve quelques-uns q-veulent par quelque sédition troubler ou partialiser l-nation, voulons, pour la première fois, qu'ils soient avert-de ne passer outre; que s'ils persistent en leurs téméraire-desseins, seront chassés comme membres pourris de l-nation.

» *Art.* XXVI. Et d'autant qu'il n'y a rien entre nous de plus recommandable que de s'aimer et assister l'un l'autre, quand il y auroit quelqu'un de nos nationnaires qui se trouveroit en quelque notable nécessité, tous en général seront tenus de l'assister, et le prieur sera tenu d'en avoir particulièrement le soing.

» *Art.* XXIX. Finalement avons aussi ordonné par notre dernière assemblée, tenue ce mercredi 12 août 1630, qu'aucun de nos nationnaires n'ait à se servir des frères de la contraire alliance, moins de la reconnoître, sous peine d'être frustrés des droits qu'ils pourroient prétendre en la charge prétendue.

» Fait et arrêté dans la salle des études, ce mercredi 12 août 1630 et 1636.»

DESCRIPTION

DE L'ILE DE TIMOR,

Par M. W. van Hogendorp;

Traduit du Hollandais (1) par M. *Depping*.

Les Hollandais qui, dans les siècles précédens et jusqu'au milieu du dix-huitième, ont étendu les possessions de la compagnie des Indes-Orientales, se sont contentés de se conformer aux instructions de leurs supérieurs, et d'établir seulement le long des côtes où ils abordoient avec leurs vaisseaux, quelques places fortes pour y effectuer l'échange de leurs marchandises contre les productions précieuses que la nature a prodi-

(1) Ce morceau est extrait des *Mémoires de la société de Batavia*, collection curieuse, dont on n'a aucune traduction complète dans les langues européennes les plus connues, et dont M. *Walckenaer* a bien voulu nous communiquer un exemplaire.

Nous en tirerons encore d'autres relations intéressantes sur les îles de Bornéo et de Célèbes, sur Malacca, etc. Ces extraits se lieront à une relation anglaise, très-récente, sur les îles Moluques; à un Mémoire de Valentyn et Pierre Nuyts, sur l'île de Formosa, et à plusieurs autres morceaux importans sur le grand Archipel, à l'est de l Asie, que nous donnerons successivement dans ces *Annales*.

guées avec tant de libéralité aux pays d'Orient. Ils ne pénétroient dans l'intérieur des terres qu'autant qu'ils le jugeoient utile pour leur commerce, et se soucioient fort peu de prendre des informations touchant les mœurs, les usages, la forme du gouvernement, la religion et l'histoire naturelle de ces contrées; en un mot, tout ce qui n'avoit pas un rapport direct au but de leur expédition, leur étoit absolument indifférent.

Voilà la cause pour laquelle on n'a vu paroître aucune histoire complète des contrées où la compagnie s'est établie, à moins qu'on ne veuille regarder comme telle les ouvrages de M. Valentyn, dans lesquels on trouve quelques détails précieux, noyés dans une foule d'autres totalement inutiles. Même aujourd'hui nous sentons ce manque fâcheux d'un recueil complet des matériaux nécessaires pour former cette histoire générale, malgré les connoissances que nous ont procurées dans les derniers temps nos fréquentes relations avec les peuples que nous avons visités, et malgré le vif désir de s'instruire avec lequel nos voyageurs modernes ont observé les nations et les pays qu'ils ont parcourus. Il faut attendre que le temps, qui n'amène que lentement toutes les choses à un certain degré de perfection, réunisse peu à peu les matériaux propres à la construction de cet intéressant édifice, jusqu'à ce qu'il se trouve un homme assez

habile pour le mettre en ordre après en avoir fait un choix, et en composer l'ouvrage si long-temps désiré. Pour moi, je m'estimerois heureux si, de temps en temps, je pouvois contribuer à augmenter le nombre de ces matériaux; si mon exemple encourageoit d'autres à m'imiter et même à me surpasser; et je croirois par-là avoir rendu quelque service à la compagnie.

La description de l'île de Timor n'a encore été, à ce que je sache, entreprise par personne; aussi l'intérieur en est très-peu connu, bien que la compagnie y fasse le commerce depuis l'an 1613. J'en donnerai quelques notions qui m'ont été fournies par une personne qui, ayant passé plusieurs années dans cette île pour le compte de la compagnie, n'a épargné aucune peine pour examiner tout par elle-même, et trouver la vérité, unique but de ses recherches.

Situation. L'île de Timor est située sous le 10ᵉ degré de latitude méridionale, et sous le 140ᵉ de longitude, étant prise par le centre. Elle a 75 milles de long sur 16 à 17 de large. De tous les côtés elle est entourée de rochers escarpés et de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts: l'accès en est très-difficile pour les grands vaisseaux, en ce que, à une distance d'un quart de mille de la côte, on ne trouve que peu

d'endroits propres au mouillage, et que plus près des bords il n'y a que des écueils. La meilleure rade est celle de *Coupang*, où est le comptoir principal de notre compagnie; et celle de *Dilil*, où les Portugais blancs ont transporté, en 1669, leur comptoir de *Lifao*. Il y a encore, du côté septentrional de l'île, quelques endroits où les vaisseaux, en cas de besoin, peuvent mouiller, quoique ce ne soit pas sans danger, vu qu'on ne peut s'y fier au fond incertain de l'eau, et que les vaisseaux y sont exposés aux vents d'ouest et de nord-ouest. Du côté du sud, l'île de Timor est à découvert, et baignée librement par la mer; vers le nord sont les îles de *Solor*, *Alor*, *Ombaije*, et autres; vers le nord-est, celles de *Wetter* et de *Keyzer* ou *Kiszer*; à l'ouest, celle de *Poelo-Smauw*, et au sud-ouest, celle de *Rotty*.

Climat. Depuis le mois de mai jusqu'en novembre, les nombreux vents d'est qui y soufflent, à cette époque, y produisent une forte chaleur et une très-grande sécheresse; si, de temps à autre, on voit le sol humide, c'est l'effet d'une rosée plutôt que de la pluie. Mais depuis novembre jusqu'en mars, de grosses averses inondent cette île; et dans cet intervalle, les vents d'ouest et de nord-ouest soufflent avec tant de violence, que les vaisseaux ne trouvant pas assez de sûreté dans la rade de *Coupang*,

sont obligés de jeter l'ancre au-dessous de *Poelo-Smauw*, à trois milles de là. De temps à autre on y ressent des tremblemens de terre qui, pour la plupart, se dirigent du sud-est vers le nord-ouest, et ne sont point dangereux.

Parmi les maladies régnantes, il faut compter la petite-vérole; elle se manifeste ordinairement chez les enfans de dix ou douze ans, et se propage rapidement de contrée en contrée. Les habitans redoutent ce fléau au point que, lorsqu'il exerce ses ravages dans les environs, ils s'enfuient tous de leurs cabanes et se retirent sur les montagnes, abandonnant les malheureux qui en sont affectés, sans leur porter le moindre secours. Les autres maladies sont le scorbut, la maladie vénérienne et la dysenterie. Comme ils ne savent pas bien guérir les deux premières, elles laissent souvent chez les malades de fâcheuses et longues traces. Une autre maladie régnante est celle qu'on appelle en langage malai *boba*, et qui est particulière à cette île. Les enfans en sont attaqués pour l'ordinaire à l'âge de quatre à six ans; elle dure trois ans avant de disparoître entièrement. Ce qu'il y a de singulier dans ce mal, c'est que tous les moyens qu'on emploie pour en délivrer les malades sont dangereux, et que le temps en est le seul remède.

Population. L'île de Timor n'est pas à beaucoup près aussi peuplée qu'elle devroit l'être

d'après son étendue. Il faut en attribuer la cause à l'exportation considérable des esclaves dont le commerce y continue toujours, aux maladies occasionnées par le changement des moussons sèches et humides, et surtout à la petite-vérole, qui enlève à peu près le quart des habitans.

Division. Il seroit très-difficile de faire une énumération exacte des divers cantons qui composent cette île, vu qu'il n'en existe point de cartes détaillées, et que le nombre de roitelets y est si considérable, qu'on ne sauroit les compter. Je vais donc diviser en grand toute l'île d'après les nations qui la possèdent; en conséquence j'aurai à décrire quatre districts, savoir :

1° Le district des Hollandais;

2° Celui des Portugais noirs ou indigènes;

3° Celui des Portugais blancs ou Européens;

4° Le district habité par des peuplades qui n'obéissent qu'à des rois indigènes.

1° *District des Hollandais.* Le chef-lieu en est à *Coupang.* Les principaux rois sont ceux de *Coupang, Amaby, Sonnabaija, Amfouan* et *Taybeno;* ils dépendent du gouverneur hollandais, qui juge leurs différends, et les fait venir lorsqu'il s'agit des affaires d'État. Le gouverneur est ordinairement un *sous-marchand* (onder-koopman) de la compagnie; outre ce district, il a encore sous sa direction les îles de *Poelo-Smauw, Rotty, Savo, Solor,* et une partie

de celle de *Sumba*. Les Hollandais possèdent encore dans ce district le fort de *Concordia*, situé sous 10° 11' de latitude méridionale, et sous 138° 20' de longitude E. d. F. Il est bâti sur une hauteur aux bords de la mer; une petite rivière lui fournit constamment une quantité d'eau suffisante. Plusieurs commis européens demeurent dans cet endroit ou aux environs. Le *Campong* des Chinois, qui font dans ce district comme dans beaucoup d'autres plus de commerce que les autres nations, est sur la plage, au niveau de la rade.

2° *District des Portugais noirs ou indigènes*. Plus étendu que le précédent, ce district occupe la partie septentrionale de l'île, et appartient aux Portugais originaires d'Europe, qui s'y sont établis, et se sont alliés aux peuplades voisines. Leur premier chef a été un certain d'Ornai, dont les descendans y règnent encore aujourd'hui, et habitent le canton d'*Uikoessi*. Des missionnaires portugais viennent tous les ans baptiser les enfans et les instruire dans le christianisme.

3° *District des Portugais blancs ou Européens*, situé vers le nord-est, et n'occupant pas une grande étendue de terres; il est gouverné par un bailli portugais, revêtu d'un pouvoir arbitraire, et résidant à *Dilil*, où est le principal comptoir des Portugais, qui ont élevé auteur

de cette ville une espèce d'esplanade presque au niveau de la mer, et défendue par quelques pièces de canon. La rade est garantie, par une langue de terre, des vents d'ouest et nord-ouest, qui, dans ces parages, sont dangereux aux vaisseaux. Les rois voisins de ce district sont alliés des Portugais, et ne souffrent point que les Hollandais trafiquent dans leurs États, tandis que ceux-là peuvent y circuler librement et acheter du bois de sandal, de la cire et des esclaves.

4° *District des peuplades indépendantes des Européens.* Cette partie, appelée communément *Belo*, comprend tous les états situés le long de la côte méridionale de l'est à l'ouest, et est gouvernée par un grand nombre de petits rois, dont les uns favorisent le commerce des Hollandais, et les autres celui des Portugais, et qui, en cas de besoin, prennent le parti de l'une ou de l'autre de ces deux nations. Les principaux objets de commerce de cette contrée sont : le bois de sandal, qui ne croît pas dans le nord de l'île; la cire et les esclaves, contre lesquels les Hollandais et les Portugais échangent leurs marchandises, consistant en toiles blanches et bleues, en mouchoirs, boucles d'oreilles, couteaux, coraux, faïence, fils de cuivre, armes, etc.... Les indigènes achètent aussi volontiers des pièces de monnaie d'or, dont ils ornent leur poitrine.

Qualité du sol. Tout le terrain de l'île de

Timor ne forme qu'une suite continuelle de hautes montagnes couvertes de bois et séparées les unes des autres par de profondes vallées; ce qui rend le passage à travers ce pays extrêmement difficile : on ne trouve des plaines qu'auprès de la mer, et encore sont-elles de peu d'étendue. Le sol y est partout très-stérile et rempli d'une espèce de petites pierres. On y trouve aussi beaucoup de petites élévations sur lesquelles poussent ni arbres ni herbes, et qui ne sont composées que d'une terre blanche, comme la craie, ou rougeâtre, et entremêlée de terre glaise. Il est probable que ce sol recouvre beaucoup de minéraux.

Rivières. Il n'y a aucun grand fleuve, mais beaucoup de rivières, dont les eaux, à l'exception de la rivière de *Coupang*, sont malsaines à boire. La plupart charient de l'or. Les insulaires savent rassembler les petites parcelles de ce métal par le moyen de grandes pierres spongieuses ou creuses, qui, opposées au courant, retiennent la poudre et les petites pierres où l'or est renfermé. Parmi ces sources aurifères, celle qui traverse le territoire du roi de *Molo* est la plus abondante. Auprès d'*Allas* on trouve aussi une source de bitume, mais on n'en tire aucun parti.

Mines. Il y en a d'or et de cuivre. Celles de la première espèce sont abandonnées, par une

crainte qui a saisi les insulaires à l'occasion d'un accident causé par l'imprudence et le manque de connoissances des entrepreneurs, un éboulement de terre ayant enseveli sous les voûtes des mines tous les ouvriers qui y travailloient. Depuis ce temps ils s'imaginent qu'il y a des êtres sous la terre qui se vengent de ceux qui viennent toucher à leurs trésors. Les mines de cuivre que contient cette île paroissent être d'une grande abondance; on trouve même sans fouiller de gros morceaux de ce métal auprès de *Dilil*, et plus encore auprès d'*Ade* et de *Mantœtœ*. Mêlé à l'or, ce cuivre produit une sorte de *souas*, aussi bon que s'il avoit été composé avec du cuivre du Japon; il est même probable que le cuivre de Timor contient un peu d'or, puisque les rivières y roulent des parcelles d'or et de cuivre tantôt unies, tantôt séparées.

Productions. Il faut mettre au premier rang des productions naturelles de cette île le bois de *sandal*, dont on fait un très-grand trafic. Ce bois ne croît que dans la partie méridionale. On en exporte annuellement cinq à six mille quintaux. Il y en a dans le commerce trois sortes différentes; la meilleure n'offre que du bois parfaitement poli, droit, sans gerçures, et totalement nettoyé de l'écorce extérieure. Les Portugais en payent chaque *picol* ou poids de 125 livres, 64 à 72 fr. Le bois de la seconde qualité, qui diffère de

l'autre par les rayures ou gerçures qu'on y remarque, se paye 36 à 40 francs le *picol*. Celui de la troisième sorte est petit et tortu, et ne se vend que 20 à 24 francs.

C'est dans la partie de l'île qui fournit ce bois de sandal, que l'on fait aussi d'abondantes récoltes de cire. Les abeilles y font leurs ruches sur les branches des grands arbres, sur lesquels les insulaires grimpent par le moyen de longs bambous, dont ils se servent en guise d'échelles pour parvenir aux ruches et pour en prendre la cire, ainsi que les jeunes abeilles qui sont encore dans leurs nids, et qu'ils regardent comme un mets des plus friands. Quoique la cire soit plus rare du côté septentrional de l'île, elle y est cependant bien meilleure, ce qu'il faut attribuer à la qualité des fleurs qui servent de pâture aux abeilles.

Les bambous poussent dans l'île de Timor en si grande quantité, qu'ils forment des forêts presque impénétrables. On y trouve en outre de bon bois de charpente; mais il a le défaut de perdre sa consistance lorsqu'il devient vieux; il faut en attribuer la cause à la privation de bonne sève qu'éprouve le sol pendant les sept à huit mois que durent les moussons sèches. En quelques endroits on trouve aussi des muscadiers sauvages, mais dont les fruits n'ont aucune odeur; ainsi que quelques cannelliers, dont

ration ils s'aperçurent que la gangrène avoit dé-
gagné l'épaule; et croyant qu'il n'y avoit plus
remède, ils abandonnèrent le malade à sa malheu-
reuse destinée. Son maître le confia alors aux soins
d'une femme indigène, connue par les connois-
sances qu'elle avoit des plantes. Cette femme,
sur-le-champ bouillir quelques herbes fraîches
et les posa sur le bras de l'esclave. Au bout de
quelques jours, ce bras tomba, et la partie gan-
grenée se rétablit dans son premier état, sans
que le malade éprouvât le moindre accident. Je
pourrois citer bien d'autres exemples de cette
espèce, si je ne pensois pas que celui-ci pourroit
suffire pour fixer l'attention des médecins et
naturalistes de l'Europe, et pour leur inspirer
le désir de connoître plus particulièrement les
nombreux trésors que la nature a prodigués au
pays que je décris, et dont ils pourroient tirer
un parti si avantageux pour leur art; du moins
il est certain que les savans d'Europe, à l'aide des
progrès qu'ont faits jusqu'à ce jour les sciences
naturelles, feroient de toutes ces productions
salutaires un emploi bien plus général et bien
plus sûr encore que les insulaires, qui ne sont
guidés que par l'expérience et la tradition, et qui
sont tellement émerveillés des vertus de leurs
plantes, qu'ils leur attribuent des qualités sur-
naturelles.

L'île de Timor ne produit que peu de légumes;

tes de maladies. Aussi leur science médicine ne consiste qu'à connoître l'usage des feuilles, racines et fruits des plantes indigènes. Il y en a qui ont la vertu de purger, d'autres, d'arrêter les purgations; il y en a de très-efficaces contre la dysenterie, maladie commune dans ce pays. La racine d'une certaine plante produit l'effet le plus prompt sur les blessures fraîches : on en râpe un peu qu'on humecte avec de la salive ou de l'arak, et l'on couvre avec cette espèce de pâte la plaie, qui, quelque profonde qu'elle soit, se resserre en peu de temps et se referme au bout de quelques jours, sans la moindre ulcération et sans laisser de cicatrice. Combien ne seroit-il pas à désirer qu'un savant herboriste entreprît le voyage de cette île pour enrichir la médecine de découvertes précieuses ! Outre ces plantes, Timor produit encore une quantité d'herbes utiles à la guérison des maux qui affligent l'humanité, et douées de qualités si étonnantes, qu'elles semblent tenir du miracle. J'en cite pour preuve le fait suivant, qui m'a été rapporté par plusieurs témoins dignes de foi.

Un esclave qui, en tombant du haut d'un arbre, s'était cassé un bras, fut soigné par des chirurgiens européens, lesquels, voyant que le troisième jour du pansement la gangrène commençait à attaquer la partie lésée, résolurent de l'amputer le lendemain. Au moment de l'opé-

aux quadrupèdes, on trouve dans les forê
quantité de buffles et de porcs, dont la chai
est d'un bon goût. C'est auprès de Coupang qu
l'on rencontre le plus de bêtes fauves. Il y
aussi dans toute l'île une foule de chats sauvage
qui font de grands ravages parmi les volatil
Nulle part on ne voit peut-être plus de singe
que dans cette contrée : il n'y a pas long-temp
qu'on en a pris un tout blanc.

Une espèce de sangliers (*Babi Rausso*) se fai
remarquer par deux dents qui sortent de la
mâchoire et s'avancent en forme de cornes.
L'île de Timor est aussi infestée par différens
animaux, dont la morsure est très-dangereuse;
et qui y sont très-communs, tels que serpens,
scorpions, *mille pieds*...... Mais la nature y fait
croître de certaines racines qui, étant broyées
et posées sur la morsure, guérissent promptement ces sortes de plaies. Tous les habitans de
Timor ont la coutume de porter dans leurs
courses, par-dessus l'épaule gauche, un petit
sac rempli d'herbes et de racines propres à cet
effet, afin de pouvoir en faire usage en cas de
besoin. Les rois et les grands de l'île font porter
ce sac par quelqu'un de leur suite.

Quant aux insectes, on trouve à Timor tous
ceux qui sont communs aux pays de la Zône
Torride. Les papillons y sont remarquables pour
leur beauté et la variété de leurs couleurs. Les

raignées des champs y ont une grandeur extraordinaire, et diffèrent considérablement de celles des autres contrées. Il y a une quantité inouie de moucherons, surtout des blancs. Les vents du sud amènent des nuées de sauterelles qui causent beaucoup de dommage au riz et au maïs. On y trouve aussi plusieurs sortes de mouches venimeuses, qui font la chasse aux araignées. Ces mouches commencent par se faire des nids avec une espèce de glu qu'elles collent contre les murs ou les poutres des maisons; puis, après y avoir posé un œuf, elles sortent pour aller chercher du gibier, et rapportent en peu de temps assez d'araignées, pour servir de pâture à leur petit, jusqu'à l'époque où il s'envole après avoir brisé son habitation. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les araignées que les mouches rassemblent ainsi dans leurs nids, ne perdent rien de leur embonpoint, même après y avoir été deux ou trois semaines; et que, quand on les ôte alors pour les exposer à l'air, elles commencent peu à peu à revenir à la vie; ce qui me fait croire que les mouches ne font qu'étourdir leur proie par le venin qu'elles leur communiquent, sans doute, à l'aide d'un aiguillon.

L'île de Timor renferme des oiseaux de toutes espèces, entr'autres de grands aigles de mer, des éperviers, des pies et autres oiseaux de proie; des canards sauvages, des tourterelles, des poules

aquatiques, beaucoup de perroquets blancs et bigarrés, et autres volatiles de mer et de terre d'une plus petite espèce; mais rien n'y est plus commun que la grande chauve-souris qui fait beaucoup de tort aux arbres fruitiers. Pendant le jour, ces animaux se suspendent dans les lieux marécageux de la plage; mais le soir, ils se jettent, en troupes innombrables, sur les mangotiers et s'attachent avec leurs ailes aux branches de ces arbres. Les insulaires regardent les chauve-souris comme un mets délicieux, et beaucoup d'Européens même en mangent sans aversion.

Dans les petites rivières de Timor, on prend beaucoup de bons poissons, dont il y a une espèce très-semblable aux truites de Flandre. Le *Paling* y est d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires. La mer est, le long de toutes les côtes, très-poissonneuse, et fournit aussi de bonnes huîtres qui s'attachent au bas des *mangitiers*, espèce d'arbre qui, en langage malai, s'appelle *Mangi*, et dans le systême de Linné, *Rizophora*, et qu'il ne faut pas confondre avec le *mangotier*, bien différent de celui-ci et appelé par Linné *Mangifera*. Sur les côtes septentrionales, il y a beaucoup de *noord-kapers* que les habitans des îles de *Solor* et d'Alor pêchent pour en tirer une huile qu'ils vendent ensuite à Timor. Les habitans de cette dernière île ne s'appliquent point à la pêche extérieure, soit

par indolence, soit par superstition, soit enfin par crainte du danger que courent les pêcheurs à l'approche des requins et autres poissons énormes qui font leur demeure le long des côtes et aux embouchures des rivières ; malgré cela, ils sont grands amateurs de poisson. Immédiatement après la marée, ils envoient leurs femmes et leurs enfans sur le rivage, pour ramasser les petits poissons qui sont restés entre les pierres et les ronces. Ils ont même une racine qui, étant pulvérisée, a la qualité d'étourdir les animaux ; avant la marée, ils répandent cette poudre sur le rivage, et viennent ensuite enlever leur récolte. Les gens riches font faire la pêche avec des machines faites de bambous, comme cela se pratique dans toute l'Inde.

Mœurs et caractère des habitans. Les Timoriens sont en général bien faits et forts des reins. Quelques-uns sont d'un teint noirâtre, d'autres sont plus blancs, et d'autres encore de couleur de cuivre. Ces derniers ont les cheveux roux, tandis que les premiers les ont noirs et très-frisés. Presque tous les habitans, tant hommes que femmes, ont le nez écrasé, ce qui les défigure beaucoup ; ils ont d'ailleurs le pied large et tortu. Le long des côtes où les Malais et autres étrangers viennent trafiquer, la race du pays est abâtardie, quoique peu différente des véritables Timoriens.

La religion est la même dans toutes les parties

de l'île, sans en excepter celles qui, situées proche des plantations portugaises et hollandaises, ont adopté extérieurement le christianisme dont ils observent les cérémonies, sans toutefois en comprendre le sens et le but. Le culte des autres habitans ne consiste qu'en quelques cérémonies usitées dans leurs fêtes. Ils ont dans leur langage le mot *oessinénœ*, pour désigner le *maître du soleil*; mais ils ne lui rendent pas le moindre honneur. Les rois et les chefs, avant de faire baptiser leurs enfans, font d'abord des sacrifices, et examinent soigneusement les entrailles des victimes, pour savoir si cette démarche pourra porter atteinte à la prospérité de la maison royale ou de leur empire; ordinairement ils ne font point baptiser leurs fils aînés destinés à leur succéder.

Les Timoriens sont menteurs, superstitieux, et d'un caractère changeant; ces mauvaises qualités ne sont cependant pas très-dangereuses en eux, puisqu'ils sont aussi très-stupides et ignorans. Quand ils sont en guerre, ils n'en viennent point aux mains, mais ils se contentent de combattre de loin; et lorsque un ou deux de leur parti tombent, tous les autres prennent la fuite. Le vainqueur, au lieu de les suivre, s'occupe à couper les têtes des morts et les emporte chez lui pour les suspendre dans sa cabane, comme des trophées de sa valeur. On pense bien que des

guerres faites de la sorte ne durent guère longtemps; aussi se terminent-elles pour l'ordinaire promptement par un traité de paix, d'après lequel les parties payent l'une à l'autre une petite quantité d'or et de buffles.

L'habillement des Timoriens est très-simple, n'étant composé que d'une ou deux pièces de toile blanche, avec un bordure rouge, de 4 à 5 pieds de long et 2 pieds de large; les riches en font broder en fleurs les deux extrémités: ce sont les femmes qui apprêtent cette étoffe de fil de coton. Les personnes du haut rang portent sur elles de grands morceaux (*cabaaios*) de toile peinte, et 2 ou 3 mouchoirs autour de la tête. En temps de guerre, quelques-uns y mettent des plumets, composés de plumes d'oiseaux singuliers. Leur plus grande parure consiste en des plaques d'or et d'argent, en des colliers (*moeti-saluk*) de coraux d'un grand prix, et en des bracelets d'or, ou d'une espèce de coquille qui, par la couleur, imite l'ivoire, et se trouve en quantité sur les bas-fonds de cette contrée. Les rois et les grands placent aussi, du côté de la tête, un morceau d'or en forme de demi-lune; mais ils ne se parent de cet ornement que dans les grandes solennités. Quelques-uns de ceux qui dépendent des Hollandais ou des Portugais, s'habillent à la manière des Européens, et portent

une grande redingote qui leur a été donnée par le chef, au nom de la compagnie.

Les femmes des grands ne se montrent en public que très-rarement; elles se font remarquer par des bracelets d'or et d'argent, par des colliers de coraux et par des fils de cuivre, dont elles entourent leurs bras et leurs jambes : plus elles se distinguent par leur rang et leur naissance, plus ces fils sont longs et lourds. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées de petits points noirs en forme de fleurs, qu'elles font avec un instrument pointu, trempé dans le fruit de l'indigo; cette liqueur produit, sur la peau, une tache qui ne peut jamais être effacée.

Les rois, et même beaucoup de grands, font couvrir leurs dents antérieures avec de l'or; c'est un procédé dans lequel les Timoriens sont très-habiles.

A Timor, les plus grandes richesses consistent en bétail, en esclaves et en or. Les insulaires font usage de ce métal dans toutes leurs négociations, et il est rare qu'ils en entament une sans que l'or en soit la condition préliminaire. D'un autre côté, ils n'entreprennent rien avant d'avoir sacrifié un buffle, un cochon ou une poule, selon l'importance de l'entreprise, afin de se rendre favorables les génies malfaisans, et pour savoir si leurs affaires auront du succès.

La langue de Timor est dure à cause de l'entassement des voyelles et des consonnes, comme on peut le voir par le petit vocabulaire qui se trouve à la fin de cette description.

Les Timoriens sont grands amateurs des armes d'Europe, et payent très-cher les fusils, sabres, piques, et la poudre qu'on leur apporte. A l'est de l'île, quelques habitans se servent encore d'arcs et de flèches. Leurs outils consistent en haches, couteaux et en *parrings*, instrumens avec lesquels ils font tout, et qu'ils sont obligés d'acheter des Européens; car, excepté l'art qu'ils possèdent de fondre l'or et l'argent pour en façonner des plaques, ils sont très-ignorans dans la manière d'apprêter leurs outils. Cependant, il y a dans la partie méridionale de l'île un petit nombre d'habitans qui savent faire, par la fusion du métal, de grands anneaux d'or pour leurs femmes, et des clochettes pour les harnois des chevaux.

Le terrain de l'île étant très-stérile, ne produit pas une quantité suffisante de riz pour servir de principale nourriture aux habitans: d'ailleurs, ceux-ci sont trop paresseux pour se donner la peine de travailler à la terre; peu d'entr'eux peuvent entretenir des buffles pour le labourage: aussi n'y a-t-il que les rois seuls qui font labourer. Le peuple se contente de planter un peu de riz; mais son mets ordinaire, c'est le maïs; et si une année stérile les prive de cette

nourriture, ils mangent une espèce de pomme de terre sauvage qui croît dans les terrains pierreux. Ils ont beaucoup de volaille dont ils pourraient se servir pour leur table; mais ils sont obligés de la réserver pour leurs rois. Ils pourroient aussi tirer parti du gibier qui se trouve en quantité dans leur île, mais ils craignent trop de perdre la poudre de leurs fusils: ils ne l'emploient que lorsqu'ils sont bien sûrs de ne pas manquer leur coup. Pour assaisonner leurs mets, ils n'ont qu'un peu de sel et du poivre d'Espagne. Le sel n'y est pas abondant, quoique, pour en avoir, il ne s'agisse que de vouloir en faire. Les Timoriens habitent dans des cabanes qui reposent sur quatre poteaux, et dont le toit, terminé en pointe, est couvert de chaume. Il n'y a point de fenêtre, mais seulement une porte très-large, quoique si basse qu'on ne peut y passer qu'en rampant. Dans chaque peuplade, il y a, auprès de l'habitation du roi ou du chef, une grande cabane ou échoppe qui n'est fermée que par en haut; tout autour de cette maison sont suspendues les cornes et les mâchoires des bêtes fauves qu'on a sacrifiées; et en dedans, les crânes des ennemis tués à la guerre: plus il y en a, plus on acquiert de réputation et d'estime. Cet endroit sert aussi de salle d'assemblée. La demeure du roi est, pour l'ordinaire, entourée

d'un mur de pierre bâti sans chaux et sans mortier; mais en temps de guerre, on recouvre ce mur d'épines et de pointes, pour empêcher une attaque de la part des ennemis. Les Timoriens n'ont pas le moindre meuble dans leur cabane, à l'exception de quelques jattes de faïence qu'ils achètent aux Européens, et de quelques pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes. L'art de l'agriculture est en général ignoré chez eux; ils ne connoissent pas même l'usage de la charrue. Quand la saison des pluies arrive, ils conduisent l'eau, par quelques fossés, dans le champ qu'ils veulent semer; et lorsqu'il est bien arrosé, ils y font courir une grande quantité de buffles du roi, pour que ces animaux foulent la terre avec leurs pieds; après cela, ils divisent leur champ en diverses portions qu'ils mettent de niveau.

Forme de gouvernement. Le pouvoir des rois de l'île de Timor est originairement resserré dans des bornes assez étroites. Aucun d'eux ne peut attenter à la vie, à la liberté ou aux biens de ses sujets. Il faut d'abord qu'on ait porté contre les prévenus une accusation vérifiée par une assemblée des grands. Cependant, plusieurs rois abusent de ce réglement sage, et il leur suffit souvent d'une simple accusation pour condamner leurs sujets sans le moindre interrogatoire. Le sort de ces malheureux est ordi-

nairement d'être dépouillés de tous leurs biens qu'on adjuge au fisc du roi, et d'être faits esclaves, également au profit du souverain, qui les vend presque toujours à des négocians étrangers, et s'en défait ainsi pour jamais, à moins que leurs proches parens n'ayent assez de bétail ou d'or pour les racheter.

La manière de rendre la justice parmi les Timoriens est très-vague et ne repose point sur des bases solides. On punit les vols en faisant restituer au voleur la valeur des objets enlevés, et en outre en lui faisant payer une amende; ou, si le vol est considérable, en le condamnant à l'esclavage. Ils en font autant pour un assassin. Mais quoiqu'on dise que celui qui verse le sang d'autrui mérite la mort, on en vient rarement à cette extrémité, et beaucoup de malfaiteurs se sauvent en donnant quelques buffles ou un peu d'or. Mais si dans les contrées voisines des Hollandais, un des rois veut faire justice de quelqu'un, il le remet au gouverneur de Timor, qui convoque alors une assemblée générale, composée des rois et du conseil. Si l'accusé a mérité la mort, le gouverneur allègue les raisons qui le condamnent à cette peine. Après cela on prononce la sentence, qu'on exécute au nom des rois; car ni le gouverneur ni son conseil n'ont de pouvoir sur la vie des Timoriens.

Les sujets de chaque royaume sont tenus de paroître devant leur roi, toutes les fois qu'il les fait appeler, soit pour travailler à son profit, soit pour aller à la guerre. Lorsque le roi juge un différend entre deux partis, il est d'usage qu'on lui donne un plat d'or ou d'argent. Les Timoriens sont obligés de payer à leurs chefs un tribut annuel en riz, maïs ou en bétail, de labourer les terres de ceux-ci, de bâtir ou de réparer leurs maisons, etc..... Les rois qui dépendent des Hollandais ou des Portugais, n'exigent de leurs sujets aucune redevance sans en avertir d'abord le gouverneur. Quand un différend s'élève entre deux rois voisins, ils s'adressent à un troisième, pour entrer en arrangement. L'arbitre a soin de se faire bien payer de sa peine. Ceux qui dépendent de la compagnie s'en rapportent, pour leurs discussions, au gouverneur; et il arrive fréquemment que lorsque celui-ci ne peut les mettre d'accord, ils aiment mieux céder l'objet de leur discussion à la compagnie que de souffrir qu'il soit adjugé en définitif à l'un d'entre eux. Cette jalousie mutuelle parmi les princes de Timor, loin d'être nuisible à la compagnie, contribue beaucoup à la sûreté de ses possessions. Dans quelques royaumes, particulièrement dans celui d'Amakono, les femmes, au défaut d'héritiers mâles,

peuvent monter sur le trône; ce qui arrive cependant rarement, parce qu'ayant un grand nombre de femmes, les rois ont aussi pour l'ordinaire beaucoup d'enfans de l'un et de l'autre sexe.

La plupart des grands du royaume sont du sang royal. D'après la coutume, c'est le fils aîné qui succède à son père; mais les ministres se font souvent un parti assez considérable pour pouvoir faire monter au trône un de leurs enfans. Les rois qui dépendent des Hollandais ou des Portugais sont moins exposés à cet inconvénient, puisqu'il faut que le gouvernement, tant de Batavia que de Macao, reconnoisse le nouveau roi, et qu'ainsi les grands ont moins de facilités pour usurper le trône sur l'héritier légitime.

Chaque royaume a aussi ses joyaux particuliers, consistant en plats d'or et d'argent, et en colliers de coraux. Ces trésors sont en grande vénération, et on les expose aux yeux du public dans toutes les grandes cérémonies, particulièrement lorsqu'un roi monte sur le trône, et lorsque les sujets payent la dîme de la récolte de leurs fruits, époques auxquelles on fait aussi beaucoup de dons en bétail. Les grands ainsi que le peuple ont la croyance qu'il leur

arriveroit les plus grandes calamités, si une pièce de ces joyaux venoit à se perdre. Ils s'imaginent que le roi, ou ceux de sa maison, ont seuls le droit d'y toucher; et que tout particulier qui s'aviseroit de les enlever ou de les manier, tomberoit mort sur la place. Aussi ces richesses ne sont-elles pas enfermées; on se contente de les suspendre au milieu de l'habitation du roi, dans de grandes armoires, et on y ajoute celles qui sont tous les ans données en présent, après les avoir consacrées avec beaucoup de solennité.

Les rois de Coupang, en montant sur le trône, observent une étrange coutume, que voici. Comme ils s'imaginent de descendre des *kaimans*, ou crocodiles, ils se transportent solennellement sur le rivage, portent à ces animaux des offrandes, et leur présentent de la nourriture. Les crocodiles, accoutumés à un certain son, et sachant qu'ils trouveront dans un lieu fixe de quoi manger, semblent obéir à l'appel, et se montrent. Pendant ce temps, les grands et le peuple se rassemblent aussi sur le rivage, à un endroit consacré à cet effet, appelé *Klaiba*. Ils amènent une jeune esclave parée de fleurs et d'autres ornemens, et exposent en sacrifice cette malheureuse victime à l'extrémité du rivage, où elle ne tarde pas à devenir la proie de ces crocodiles. Le peuple

est assez superstitieux pour croire que le crocodile qui vient la prendre, en fait sa femme, après s'être assuré d'abord si elle a encore sa virginité ou non; et ils racontent qu'une fois le crocodile a ramené saine et sauve la victime présentée par les Timoriens, parce qu'il a trouvé qu'elle n'avoit plus cette précieuse qualité. En offrant cette victime innocente, les Timoriens sacrifient aussi un porc, dont la soie doit être rougeâtre; on y joint du riz et des feuilles de plante de Sirie. Lorsqu'on demande au roi de Coupang la raison d'une action si inhumaine, il n'en sait donner aucune, si ce n'est que c'est une coutume des temps les plus anciens. Je pourrois citer encore d'autres traits de la superstition des Timoriens au sujet des crocodiles; mais je craindrois d'abuser de la patience du lecteur.

Avant d'entreprendre une guerre, les habitans de Timor sacrifient quelque gros bétail, et examinent ensuite les entrailles des victimes pour savoir si leur entreprise aura du succès. Lorsque leurs devins ne présagent aucun bonheur, ils attendent quelques jours; puis ils font de nouveaux sacrifices, et ils les répètent jusqu'à ce qu'on leur annonce que les Génies favorisent leurs desseins.

Cela étant fait, ils entrent en campagne en poussant de grands cris, et en s'accompa-

gnant avec des cornes de buffles. Ils commencent par ravager tout ce qui se trouve sur leur passage, et par tuer tous ceux qui tombent entre leurs mains, tant hommes que femmes, tant enfans que vieillards; ils leur coupent la tête, et puis ils se livrent à une joie effrénée, en dansant autour des crânes, et s'interrompant tout-à-coup pour se lamenter et demander à ces crânes pourquoi ils ont été leurs ennemis? Ces festins durent plusieurs nuits de suite; pendant ce temps, ils sacrifient des buffles et des porcs, pour se réconcilier avec les ames de ceux dont ils ont versé le sang; après cela ils font sécher les crânes à la fumée, et les suspendent au milieu de la maison commune de leur peuplade, pour servir de monumens de leur victoire.

Il arrive rarement que les Timoriens attaquent l'ennemi dans ses retranchemens. Dans les escarmouches, ils sont précédés d'une espèce d'avant-garde; ceux qui la forment, sont appelés *Orang-Braani*, en langage malai, et se font remarquer par leur habillement particulier. Autant ceux-ci ont coupé de têtes dans les combats, autant ils portent d'ornemens attachés sur la tête ou sur le dos; ils ont aussi leurs bras et leurs jambes enveloppés de peaux de bouc à longs poils noirs, avec des grelots; le tout pour prouver que dans les guerres précédentes ils ont rapporté chez

eux beaucoup de crânes. Cette avant-garde provoque les ennemis et commence le combat; mais aussitôt qu'un ou deux tombent, tous les autres se sauvent.

Pour compter les époques du temps, les Timoriens n'ont point d'autre moyen que de se rappeler les noms des gouverneurs qui ont régné successivement dans cette île. Lorsqu'il s'agit des époques de l'année, ils indiquent le temps de la plantation du riz ou du maïs, celui des fruits ou celui où les tamarandiers et autres arbres étoient en fleur. Quelquefois aussi, pour désigner une époque passée, ils comptent le temps qui s'est écoulé depuis qu'ils ont commencé d'avoir commerce avec les femmes.

Si quelqu'un leur doit de l'argent, ils enfilent dans un cordon autant de grains qu'il y a de sommes partielles, et la vue de ces grains suffit pour leur en rappeler le montant. Pour calculer de grandes sommes, ils se servent des grains de maïs qu'ils rangent cinq par cinq, et puis ils y ajoutent ou en retranchent autant qu'il leur faut pour faire leur compte.

Leurs mariages se font sans beaucoup de formalités. Le jeune homme adresse sa demande au père ou au tuteur de la fille; celui-ci exige une quantité d'or ou de bétail proportionnée à son rang et à celui du futur. Lorsque les deux partis sont d'accord, on tue quelques animaux

pour en consulter les entrailles : si les augures sont propices, on contracte le mariage. A Timor, il n'est pas permis, aux particuliers, de se marier avec une femme du sang royal; celui qui oseroit entretenir des liaisons avec une princesse, seroit puni de la manière la plus sévère.

Les Timoriens, surtout les princes, peuvent prendre plusieurs femmes, dont le grand nombre sert à prouver leurs richesses. Un roi, et même un particulier passe pour riche, si parmi ses enfans il y a beaucoup de filles; parce que, pour les donner en mariage, il reçoit une bonne somme en or ou en bétail. Tant que cette dette n'est pas entièrement acquittée, il a le droit de reprendre sa fille, sans être obligé de restituer ce qu'il a reçu; il peut même s'approprier les enfans qui sont résultés de ce mariage, puisque la somme que le gendre paye à son beau-père, est censée être le payement des enfans qu'il aura de la fille de celui-ci.

Lorsqu'un roi, ou quelqu'un de sa maison, tombe malade, on en attribue la cause à quelque malheureux, accusé d'avoir usé de la magie : on le condamne à l'esclavage, et on le jette en prison. Cela étant fait, on tue un grand nombre d'animaux qu'on sacrifie aux mauvais Génies, pour empêcher leur influence dangereuse. Il est à remarquer que les Timoriens, dans toutes leurs offrandes, ne sacrifient rien

que ce qu'ils ne peuvent manger, comme, par exemple, les cornes, les oreilles, la queue, les pattes, etc.; le reste est distribué parmi les amis et voisins qui assistent au sacrifice.

Dans cet intervalle, le malade prend des médecines composées de plantes indigènes : si elles restent sans succès, ils redoublent les sacrifices, et prient pour qu'il se rétablisse ou pour qu'il meure. Si ce dernier cas arrive, tout est dans la plus grande confusion, et, à la première nouvelle, tous les sujets sont obligés de se faire raser la tête; les femmes et les concubines du défunt roi s'arrachent les cheveux, se tordent les bras et font connoître leur affliction de toutes les manières; puis on recommence à tuer des buffles et des porcs. Après cela on pose le cadavre sur une table, au milieu de la maison; on le revêt de ses plus beaux habits; l'on couvre de plaques d'or les yeux, le nez, la bouche, les oreilles et la poitrine du mort, et l'on orne son cou de colliers de coraux et de chaînes d'or. Il reste dans cet état deux jours, pendant lesquels ses amis continuent leurs lamentations, et tirent de temps à autre quelques coups de fusil. Ensuite, on coupe dans la forêt voisine un grand *kapok* ou *jagerboom*, dans lequel on creuse l'espace nécessaire pour y mettre le cadavre, avec tous les ornemens et bijoux dont il est couvert. Après l'avoir refermé et bouché avec de la gomme,

on porte cet arbre dans une maison à côté, où, pendant un ou deux mois, les rois voisins (si le mort a été roi) sont obligés d'envoyer des femmes pour pleurer. Quelquefois le mort y reste un, deux et même trois ans avant d'être enterré ; ce qui dépend ordinairement du temps qu'il faut à son successeur à la couronne pour rassembler une quantité suffisante de buffles, de riz et d'autres objets, dont le nombre dépend de l'étendue du royaume, puisque chaque sujet y est obligé de fournir sa quote part en argent ou en marchandises. Il invite enfin les rois voisins et amis. On commence la cérémonie de l'enterrement par de nouvelles lamentations. Au moment que l'on sort de la maison avec le mort, une espèce d'altercation commence entre les femmes et les porteurs : celles-là veulent le garder dans la maison, ceux-ci veulent l'emporter; à la fin les femmes le lâchent, et on le dépose dans son tombeau, le visage tourné vers l'orient. Quelquefois on le met debout; dans ce cas, le tombeau est fait en forme de puits. Auprès de cet endroit, on dépose du riz et du *pinang*; après cela on tue encore des animaux, tels que chiens, chevaux, buffles et porcs. Les sacrifices étant achevés, on donne à tous les assistans du riz, du maïs, et la viande des victimes. On célèbre le troisième, le neuvième et souvent même le vingt-septième jour qui suit

les funérailles, et puis toutes les cérémonies sont terminées. Autrefois on avoit, dans le royaume de *Sonnebaya*, la coutume d'enfermer, dans le tombeau du roi, deux esclaves vivans; mais cet usage barbare, ainsi que plusieurs autres de cette nature, ont été abolis par les Hollandais, depuis qu'ils se sont établis dans cette île.

Le successeur du roi défunt est obligé d'entretenir toutes les femmes que celui-ci a laissées. Il peut aussi admettre, au nombre de ses concubines, celles d'entre les femmes de son père qui lui plaisent; et l'inceste, dans ce cas, est permis chez quelques rois de Timor.

Lorsqu'un particulier de cette île meurt, on l'enveloppe simplement dans une pièce de grosse toile blanche, et on n'observe point d'autre cérémonie que celle de tuer une poule ou un autre animal de peu de valeur.

Aucun goût ne règne dans les divertissemens des Timoriens. Pendant des nuits entières, ils s'amusent à danser en rond et à chanter en même temps des chansons dont le refrein est continuellement le mot *tona*, *tona*. Ils terminent cette fête par un cri général. Les rois ont aussi des divertissemens appelés *gambelans* ou jeux de *gong*, comme les habitans de Java. Pour faire connoître à leurs voisins qu'ils veulent se divertir la nuit suivante, les insulaires soufflent

dans des cornes de buffles; ce son leur sert aussi de signal et de mot d'ordre sur la mer.

Leurs canots sont faits de troncs d'arbres qu'on a creusés, et aux deux côtés desquels ils ont attaché deux morceaux de bois qui avancent de 5 à 6 pieds; au bout de ces pièces, on en met encore deux autres d'un bois léger qui ne va pas sous l'eau, afin d'empêcher le bateau de verser. Ces canots ne sont bons que pour aller le long des côtes; aussi les habitans ne se hasardent-ils pas plus loin. Mais ils sont grands amateurs des voyages de terre. Les particuliers vont presque toujours à pied, et marchent la nuit et le matin, pour pouvoir se reposer, pendant la chaleur du jour, à l'ombre de quelque arbre. Chacun se munit d'une provision nécessaire de maïs, qu'il fait d'abord piler et rôtir. Quelque peu nourrissante que soit cette espèce de pâte, elle suffit aux Timoriens pendant plusieurs journées de marche. Les nombreux chevaux et buffles qui sont dans l'île de Timor, paissent librement dans les bois et les champs. Les insulaires se servent des buffles seulement pour labourer les champs de riz de leurs princes; ils emploient les chevaux pour transporter aux côtes le bois de *sandal*, la cire et les autres objets de trafic qu'ils vendent aux étrangers. Chacun connoît ses chevaux à des marques qu'on leur imprime par le moyen

d'un fer chaud. La manière dont les Timoriens domptent les buffles sauvages, est remarquable. Il faut savoir d'abord que ces animaux sont très-farouches, et habitent ordinairement les montagnes les plus escarpées et couvertes de forêts de bambous. On ne peut les en faire descendre qu'avec beaucoup de peine et de travail; aussi n'y a-til que les princes qui entreprennent cette espèce de chasse. Après beaucoup d'efforts, on parvient à la fin à faire aller ces animaux vers un endroit fermé de tous côtés. Lorsque les buffles y sont entrés, on les y laisse en repos pendant quelques jours, au bout desquels des hommes destinés à cet office y entrent avec des buffles apprivoisés, derrière lesquels ils se cachent; puis ils s'approchent doucement des autres que la faim a déjà rendus traitables; ils enduisent la queue et les pattes de ces animaux d'une certaine pâte faite de racines pilées, après quoi ils les conduisent partout où ils veulent.

Les particuliers vont à la chasse des buffles, après la moisson, armés de fusils et de piques, et accompagnés d'une grande meute de chiens, pour faire leur provision de viande sèche pour l'hiver; à cet effet on dresse aussi des chiens pour la chasse des sangliers, surtout dans les districts où il y a beaucoup de ces bêtes. Celui de Coupang est le plus favorable pour la chasse des bêtes fauves.

Iles situées dans les environs de Timor.

Les îles de *Poeloe-Smauw*, *Poeloe-Kambing*, *Rotty*, *Savo*, *Solor* et *Sumba*, qui toutes dépendent du gouvernement résidant dans Timor, sont, à l'exception de la dernière, assez connues pour que je puisse me dispenser d'en donner une description détaillée; d'autant plus que les mœurs des habitans sont presque en tout semblables à celles des Timoriens. Je me bornerai donc à indiquer quelques particularités par lesquelles ces îles sont remarquables.

Poeloe-Smauw. Cette île est la plus proche de celle de Timor, dont elle n'est séparée que par un détroit d'environ deux milles de large. La longueur de *Poeloe-Smauw* est de six milles, et la largeur de trois milles. On y trouve beaucoup d'arbustes; mais du reste le terrain en est très-stérile: la seule production qu'on y cultive, c'est le maïs. Les habitans sont sujets du roi de Coupang qui y fait sa résidence.

Dans un endroit de cette île, appelé *Uiyassa*, il y a une source dont l'eau, d'un goût âcre de fer ou de vitriol, a la même qualité que l'eau de savon, et blanchit à un degré supérieur le linge qu'on y lave: les bords de la source sont noirs et d'une odeur fétide. Auprès de là on voit un arbre, du nom de *Noenoek*, renommé

par sa grosseur et son étendue, qui sont telles, que mille personnes pourroient être à l'abri sous son feuillage. C'est le même arbre que les Hollandais appellent *Waringen* ou *Wonder-boom*, arbre merveilleux.

Poeloe-Kambing. Au milieu du détroit qui sépare l'île précédente de Timor, est située la petite île de *Poeloe-Kambing* ou *Harten-Eiland*, île des Cerfs, ainsi appelée par les Hollandais, à cause du grand nombre de ces animaux qu'on y trouve. Cette île, par la singularité de sa forme et de son sol, mérite une mention particulière. Ayant une circonférence d'environ trois quarts de mille, elle ressemble à un cône tronqué, en sorte qu'unie et plate dans le milieu, elle a des côtes élevées à une hauteur de 24 pieds. La plaine du milieu a 400 pas de large, et on y trouve beaucoup de cavités d'où sort une eau sulfureuse et boueuse. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la vase qu'elle contient se dépose sur les bords de la cavité et s'y entasse en pyramides, et en conservant toujours la forme de l'ouverture, à une hauteur de 15 à 20 pieds, et quelquefois davantage. Les cerfs ne boivent point d'autre eau que celle-ci; mais ils ont la précaution de faire de petits trous dans la terre, où l'eau, après s'être reposée quelque temps, devient plus claire. Il est à présumer que cette île doit sa forme extraordinaire à un tremblement

de terre ou à quelque autre révolution de la nature; ce qui confirme cette opinion, c'est qu'en approchant l'oreille d'une des cavités dont je viens de parler, on entend un bruit sourd qui vient de l'intérieur de la terre. Dans l'île de *Poeloe-Smauw* il y a des cavités semblables; et lorsqu'on creuse dans les environs à quelque profondeur, on rencontre des couches de soufre.

L'île de *Poeloe-Kambing* produit une plante dont le nom est inconnu, mais qui pourroit être d'un grand usage dans la médecine, si on l'examinoit plus attentivement : son effet est de causer des vomissemens et des évacuations fréquentes. Cette plante croît sur les bords de la mer, dans les endroits qui sont le plus exposés au soleil; elle est de la grandeur d'un chardon ou d'un artichaut, et est hérissée de beaucoup d'épines, depuis le tronc jusqu'aux branches auxquelles tiennent quelques feuilles : la tige est ronde et a des nœuds de distance en distance; en bas elle a deux à trois pouces d'épaisseur, et diminue insensiblement jusqu'à la sommité, qui est très-mince. Etant jeune, la plante est de couleur vert foncé; à mesure qu'elle croît, elle devient jaunâtre. Elle se coupe aisément, et le goût en est amer. Les insulaires en mettent un morceau de la grosseur d'un ducat, dans un peu d'eau-de-vie qui, à peine bue, fait éprouver ses vigoureux effets.

Rotty. Cette île, située à 10 milles et au sud-ouest de Coupang, a neuf milles de long sur deux et demi de large. On y compte quinze royaumes, dont celui de *Termano*, où réside l'interprète des Hollandais, est le plus considérable. Cette île est bien plus fertile que les autres; elle produit beaucoup de riz et d'orge; on y trouve aussi plusieurs sortes de gibier et de bêtes à cornes. Les habitans y sont mieux faits et les femmes plus belles que dans l'île de Timor; leur langage est aussi plus agréable que celui des autres îles. Malheureusement ils sont adonnés, dès leur jeunesse, aux vices les plus honteux; et quoique les ecclésiastiques hollandais y viennent baptiser de temps en temps, les habitans de Rotty ne suivent cependant d'aucune manière les préceptes de la religion chrétienne.

Cette île est si bien fortifiée par la nature, qu'on auroit de la peine à s'en rendre maître. La plupart des bourgades sont sur de hautes montagnes, et d'un accès difficile. Les habitans passent pour être plus courageux et plus entreprenans que les Timoriens; et les Hollandais ont malheureusement eu plus d'une fois des preuves de leur animosité et de leur cruauté.

Sur les côtes du royaume de Termano, il y a deux grands rochers, distans l'un de l'autre de 350 toises : les insulaires s'imaginent que ce sont deux époux, dont les fonctions conjugales devien-

sont la cause des ouragans et des tremblemens de terre qui sont assez fréquens dans l'étendue de Termano ; ils croient aussi que les petites roches, situées au pied d'un de ces rochers qu'ils regardent comme la femme, sont les fruits de ce mariage.

Lorsqu'un *kaaiman* a dévoré un proche parent du roi, ou un grand du royaume, ils déclarent la guerre à tous les kaaimans ; et font ensuite la paix avec ces animaux, tout comme ils ont coutume de faire pour les peuplades voisines.

Quoiqu'ils aient du riz et de l'orge en abondance, ils n'en font pas leur nourriture ordinaire ; mais ils font bouillir une sorte de sirop, avec le suc qu'ils expriment des fleurs d'une espèce de palmier que les Hollandais appellent *jagerboom :* ce sirop, mêlé avec de l'eau, leur sert à la fois de nourriture et de boisson ; et ils accoutument à ce mets leurs enfans aussitôt qu'ils viennent au monde. Comme l'arbre qui leur fournit ce suc est très-commun dans cette île, chacun peut s'en pourvoir, ce qui leur est d'un grand avantage dans des temps de disette, ou pendant les siéges. On a des exemples qu'une ville a soutenu le siége pendant plus d'un mois, sans avoir eu aucune autre subsistance que celle-là. Les étrangers qui ne sont pas accoutumés à ce mets, ne s'en trouvent pas bien au commencement.

Les insulaires en font aussi une espèce d'eau-d
vie qui ressemble à l'arack; ou bien ils fo
fermenter cette liqueur dans de grandes cuve
où ils mettent certaines racines qui ont la qu
lité d'exciter les sens et de porter à la volupt
ils prennent, tant hommes que femmes, deu
fois le jour de cette boisson, qu'ils appelle
laaro, et qui a la couleur du cidre.

Les habitans de Rotty sont aussi grands am
teurs du sang des animaux : toutes les fois qu'i
tuent un buffle ou un cochon, ils mêlent le san
à leur boisson, et puis ils mangent le reste par
morceaux que chacun coupe à son gré, et qu'il
fait rôtir sur un peu de braise.

Ile de Dao. A l'ouest de Rotty sont situées plusieurs petites îles, dont celle de *Dao* est la principale; les autres n'étant pas assez considérables, je n'en ferai pas une mention particulière. Les habitans de *Dao* sont les orfévres de toutes les îles voisines; et quoiqu'ils manquent presque de tous les outils nécessaires, leur travail est néanmoins d'une délicatesse et d'une netteté extraordinaires. Le moindre habitant de cette île porte au moins une chaîne d'or autour de son cou.

Ile de Savo. On donne à cette île, située à 24 milles et à l'ouest-sud-est de Coupang, huit milles de longueur sur trois et demi de largeur. Elle est divisée en cinq royaumes, dont le plus

nsidérable est celui de *Timo*; tous ces cinq tats sont soumis à la compagnie hollandaise, peuvent mettre sur pied environ 4,000 hommes rmés. Le terrain de l'île est plutôt plat que iontagneux, et peu couvert de bois; il produit eaucoup de riz et d'orge. Les habitans sont ien faits, et passent pour être plus raisonnables t plus braves que ceux des autres îles; et quoiu'ils ressemblent beaucoup à ceux de Rotty, ils e se livrent pas aussi impudemment que ceuxi aux vices grossiers.

On trouve dans cette île beaucoup de buffles insi que de chevaux, dont on fait un grand ommerce avec les habitans de Coupang. Les nsulaires de Savo font aussi usage du suc de almier pour leur nourriture, mais ils en consomment beaucoup moins que les habitans de otty: le bois de cet arbre leur sert à la construction de leurs maisons.

Lorsque quelqu'un s'est blessé, il met sur la laie un morceau de lard frais, qu'il renouvelle usqu'à ce qu'il soit guéri.

Quand on ensevelit un roi de cette île, on le dépose dans le tombeau, assis et ayant le menton auprès des genoux; c'est un honneur qu'on ne rend qu'aux rois et à ceux qui, pendant leur vie, ont donné de grandes preuves de bravoure.

Dans la bourgade de *Seba*, il y a une grosse

pierre qu'on regarde comme sacrée; pour prêter serment, on se rend à l'endroit où elle est, et on jure en touchant à la pierre. Les habitans racontent que les parjures ont été punis plusieurs fois par une mort subite; et qu'un certain jour la pierre s'est fendue, parce qu'un particulier, coupable de trahison, a voulu se justifier par un faux serment prêté sur ce monument. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la pierre a une fente considérable.

La nourriture favorite des habitans de cette île, c'est la chair de chiens; ce sont aussi ces animaux qu'ils sacrifient le plus dans les circonstances importantes. Il faut cependant excepter les habitans du royaume de Liaë qui, étant originaires du côté maternel des rois de Timor, ne mangent point de chair de chiens, parce qu'ils s'imaginent qu'ils tomberoient malades aussitôt qu'ils en auroient goûté.

Le roi de Timor jouit, parmi tous les rois de l'île, des plus grands honneurs. Celui qui y règne actuellement s'appelle *Sielie* : c'est un homme de 75 ans, dont il a passé 50 dans le gouvernement; il a toujours été fidèle à la compagnie.

Dans chaque royaume il y a un prêtre, chargé tout à la fois de l'inspection des entrailles des animaux où il lit l'avenir, et de l'exécution des sentences du tribunal criminel; en sorte que, si

quelqu'un est condamné à la mort, c'est le prêtre lui-même qui frappe le coupable; à cet effet, il porte dans toutes les solemnités un grand sabre au côté.

Le gouverneur hollandais de Timor n'entreprend aucune affaire d'importance, sans avoir 2 à 300 soldats de *Savo* à son service; parce que les habitans de cette île sont renommés pour leur valeur, et qu'ils servent volontiers, dans l'espoir de trouver leur récompense dans le butin qu'on leur permet de faire, et dont ils sont très-avides.

Les insulaires de *Savo* aiment la parure autant que ceux de Rotty et de Timor. Les riches portent des bracelets d'ivoire et des chaînes d'or; mais les particuliers, vêtus simplement, ne font consister leur luxe que dans des mouchoirs fins qu'ils portent autour de la tête; ils se frottent le corps avec des huiles de bois odoriférans, surtout de bois de muscadier dont ils font grand cas. A l'âge de 8 ou 10 ans, ils se font limer les dents afin de les avoir toutes d'égale grandeur. Les femmes portent autour du corps un cordon de grains de coraux jaunes, de 12 à 14 brasses de long.

Les habitations de *Savo* sont construites à la manière de celles des insulaires de Rotty; mais ils les entretiennent mieux que ceux-ci, et, en général, ils sont beaucoup mieux rangés dans toute leur façon de vivre.

On plante dans l'île de *Savo* quantité de tabac qui y vient très-bien, et passe pour le meilleur de cette contrée.

Solor. A 20 milles de Coupang est située *Solor*, île montagneuse et stérile, de 8 milles de long. Dans la peuplade de *Lawaijang*, qui est la principale de l'île, les Hollandais possèdent le fort de *Fredrik-Hendrik*. La plupart des habitans des côtes se disent de la religion mahométane, quoiqu'ils en connoissent peu les dogmes; ceux qui demeurent dans l'intérieur, ne sont en général d'aucune secte. Les maisons de cette île sont construites de bambous, qui y croissent en abondance. On fait à Solor un échange considérable de fer, de dents d'éléphant, de pièces de soie et d'autres étoffes, contre des esclaves, de la cire, de l'ambre, des nids d'oiseaux, de l'huile de poissons et d'autres productions indigènes.

Les habitans de *Solor* sont connus comme de bons marins; aussi le roi de *Lamakeira* est-il obligé d'entretenir à Coupang, pour le service de la compagnie, 150 de ses sujets. C'est sur les côtes de Solor et de quelques îles voisines que se fait la pêche du *noord-kaper*, qui du reste ne diffère guère de celle de la Baleine. Ils font usage de l'huile qu'ils tirent de ce cétacé; d'ailleurs, sa vessie contient quelquefois de l'ambre, dont ils font grand cas depuis qu'ils en connoissent

e prix. Auparavant ils faisoient bouillir cette production et employoient le résidu de la décoction à graisser leurs voitures; quelques-uns, par un motif de superstition, rejettent l'ambre qu'ils rencontrent dans la mer, sans s'en servir. Ils mettent à haut prix les dents d'éléphant, qui, à leurs yeux, sont la plus grande richesse. Aussi en font-ils porter quelques-unes derrière eux, lorsqu'ils sortent pour faire des visites.

Les habitans de *Solor* manient assez adroitement le sabre, le bouclier et l'arc. Plusieurs d'entre eux lisent et écrivent passablement bien l'arabe.

A la pointe de la grande île de Floris, au nord-ouest de Solor, est située la peuplade de *Larenoeka*, qui dépend des Portugais noirs de Timor. Les missionnaires portugais y ont converti beaucoup de monde au christianisme. On trouve dans les environs de cette contrée, au haut d'une montagne, une source d'eau chaude, dont les bords sont pétris de soufre et de salpêtre, et ont sans doute quelque rapport avec les secousses de terre qu'on y ressent de temps à autre.

Les habitans de *Solor* emploient le salpêtre et le soufre qui se trouve également dans leur île, à la confection de la poudre; mais comme ils ne connoissent que des procédés très-imparfaits pour la nettoyer et la mêler, leur poudre n'a pas, à beaucoup près, la force de la nôtre;

et, exposée à l'air, elle prend très-aisément l'humidité.

Il y a auprès de *Solor* encore d'autres petites îles, telles que celles d'*Adenara*, *Comben*, *Panter*, *Amboise*, et beaucoup d'autres qui ne sont point sous l'autorité du gouverneur de Timor, et ne sont visitées que par quelques marchands.

Sumba. La dernière des îles comprises dans le gouvernement de Timor, est celle de Sumba, longue de 55 milles, et large de 12 milles; elle a au nord l'île de Floris, au sud-est celle de Saro, et au nord-ouest celle de *Bima.* La plupart des rois de Sumba étoient autrefois sujets ou du moins vassaux de la compagnie; mais à l'exception de celui de *Manielly*, ils se sont tous soustraits à sa domination; et tous les efforts qu'elle a faits pour les y ramener, ont été infructueux. Cette île est aussi appelée *Sandelbosch-Eiland*, île de bois de sandal, mais fort improprement; car, quoiqu'on y trouve ce bois, il y est cependant en bien moindre quantité que dans l'île de Timor; d'ailleurs on n'en fait aucun commerce. On prétend aussi qu'il est très-difficile de déterminer les habitans à en couper dans leurs forêts, parce qu'ils s'imaginent que les ames des morts se logent dans quelques-uns de ces arbres; on auroit de la peine à les y forcer, parce que la nature leur a ménagé des fortifi-

tions naturelles dans le terrain montagneux de l'île.

Le *capas* ou coton croît à Sumba en si grande abondance, qu'on l'a presque pour rien. On en échange volontiers contre de la toile bleue, des mouchoirs et des fusils. A l'ouest de l'île, il y a un banc de sable où les habitans de Macassar viennent tous les ans faire la pêche d'un poisson appelé *Tripan*, qu'on envoie fréquemment en Chine. On y fait aussi quelque commerce d'esclaves. On remarque dans cette île un arbre, dont on emploie l'écorce pour faire des cordages très-forts, après l'avoir battue et filée comme on fait du chanvre.

Les insulaires de Sumba sont très-mélancoliques, et prennent souvent, au moindre sujet de mécontentement, la résolution de se pendre; du reste ils sont d'une haute taille, mais mal faits. Lâches à un haut degré, ils ne résistent jamais à l'effet des armes à feu, à moins qu'ils ne soient bien retranchés. Ils n'ont eux-mêmes d'autres armes que des piques, des boucliers et des sabres qu'ils manient très-bien; ils sont aussi bons cavaliers. On trouve à Sumba beaucoup de chevaux, de buffles, de porcs et de gibier; et quant aux oiseaux, des faisans, des *makéou*, oiseaux très-connus à Amboine, et enfin un oiseau à gros bec que les Hollandais appellent *Jaarvogel* (*oiseau à années*), parce qu'on connoît son âge au

nombre des boutons qui poussent au-dessus de son bec.

Les côtes méridionales de cette île sont très-escarpées, et la mer y est très-profonde; c'est ce qui rend l'abordage bien dangereux de ce côté. Vers le nord de l'île, on trouve dans les montagnes de vastes endroits couverts d'un sable fin, qui ne laisse venir aucun arbre ni autres végétaux.

Extrait d'un Vocabulaire de la langue de Timor.

Un,.............	essa.
Deux,............	noua.
Trois,...........	fenou.
Quatre,..........	haa.
Cinq,............	nima.
Six,.............	ney.
Sept,............	itou.
Huit,............	fanou.
Neuf,............	senauu.
Dix,.............	boua essa.
Onze,............	boua, essa, messa.
Douze,...........	boua, essa, noua, etc.
Vingt,...........	boua noua.
Trente,..........	boua fenou.
Cent,............	natou messa.
Mille,...........	niffou.
Dieu,............	Oussi nenou.
Le soleil,.......	nenou.
La lune,.........	founan.
Les étoiles,.....	fioun.

La terre,..........	neyn.
Le feu,...........	ayi.
Le tonneire,.......	nalotto.
La pluie,.........	onlan.
Chaud,..........	manas.
Froid,...........	maniki.
La mer,...........	tassi.
Une rivière,.......	noé.
Une île,..........	noussa.
Un poisson,........	ikan.
Un crocodile,......	ney bessy.
Un roi,..........	nay suffa.
Un seigneur,.......	oëssi.
Un particulier,.....	atoni.
Un esclave,........	ate.
Une femme,......	bifein.
Un enfant,........	liakalyko.
Un vieillard,......	atonymnassi.
Un Européen,.....	kasse mouty.
Un ennemi,.......	méo ouff.
Un ami,..........	auk bekenou.
La mort,.........	maté.
Malade,..........	naméen.
Une racine,.......	baaf.
Un arbre,.........	au ouf.
Une feuille,.......	haunau.
Le fruit,..........	au fona.
Une forêt,.........	nassi.
Betel,............	poua.
Cocotier,..........	noa.
Mangoutier,.......	oupon.
Limonier,.........	mouke.
Pommes de terre,...	lakou.
Tabac,...........	sbaut.
Poivre-long,......	onnors.
Sel,.............	massé.

Eau de-vie,........	touak kassi.
Sirop de tacak,....	oèny.
Miel,.............	ooni au.
Un vaisseau,.......	phauw oust.
Un canot,.........	pnauw kaliko.
Une maison,.......	ouny.
Un champ de riz,..	ana euy.
L'eau,............	euy.
Le bois,..........	au.
Un cheval,........	bekasi.
Un buffle,........	byjaó.
Un cochon,.......	fafi.
Un chien,.........	affou.
Un chat,..........	meouk.
Un oiseau,........	kolok.
Une chèvre,.......	bibi.
Le riz,...........	any.
Le maïs,..........	peha.
La cire,..........	liling.
Le bois de sandal,..	aumeni.
Monnoie,.........	lapea.
L'or,.............	tanoni manaton.
L'argent,.........	tanoni pouti.
Le cuivre,........	netimera.
Le fer,...........	bessi.
Plomb,...........	noopons.
L'huile,..........	mina.
Un fusil,.........	kenak.
La poudre,........	oupak.
Sabre,............	sonmi.
Une pique,........	aosi.
Un arc,...........	anit.
Une flèche,.......	betas.
Une hache,.......	faany.
Un couteau,......	bessi.
Manger,..........	taa.

Boire,............ minum euy.
Dormir,............ toupa.
Mauvais, triste,..... kana leko.
Grand,............ naaek.
Petit,............. kalyko.
Blanc,............ mouti.
Noir,............. metom.
Rouge,............ tasa.
Jaune,............ ouki.
Vert,............. mate.
Bleu,............. itam.

Note du Rédacteur.

On a laissé subsister, dans cette relation, quelques noms hollandais d'animaux, de plantes et d'arbres, parce que, les descriptions de l'auteur étant bornées à des traits isolés, il est impossible de deviner, avec certitude, de quoi il veut parler.

On a également laissé dans le vocabulaire l'ortographe hollandaise, attendu qu'en la changeant on eût pu tomber dans des méprises.

OBSERVATIONS RELATIVES
A LA GÉOGRAPHIE DE THUCYDIDE ET DE XÉNOPHON;

Ou Réponse de J. B. Gail à M. Le Trône.

Monsieur,

Lorsque vous m'avez présenté votre lettre, je vous ai, à l'instant même, annoncé et montré mon recueil manuscrit d'observations sur la géographie de Thucydide et de Xénophon. Le passage que vous avez ingénieusement et savamment discuté, n'étoit pas oublié. Permettez que je soumette à votre jugement le résultat de quelques recherches. Je commence par Thucydide.

Livre III, ch. 4, il est dit des Athéniens qu'ils étoient à l'ancre, au cap Malée, au nord de la ville, προς Βορεαν της πολεως. Tous les géographes et les historiens de l'antiquité s'accordant à placer le cap Malée de Lesbos au sud de Mitylene, et l'idée d'une faute géographique commise par Thucydide, étant inadmissible, προς Βορεαν της πολεως

vous paroît, et avec raison, ce me semble, une interpolation.

Si l'on nous objectoit que ces mots της πολεως désignent, non Mitylene, mais la ville même de Malée; que le cap Malée pouvoit avoir une ville de même nom, comme les caps *Zephyrium*, *Sigée*, *Dardanus* et autres, sur chacun desquels des tombeaux ou des temples érigés attirèrent la foule, et donnèrent l'idée de fonder des villes; que les Maliens dont parle Estienne de Bysance, et au sujet desquels son annotateur s'écrie : *Ubi terrarum isti Malienses?* Μαλιεις (1) sont probablement les habitans de la ville de Malée, bâtie sur le cap de même nom : à ces objections nous répondrions que des conjectures ne peuvent détruire une opinion généralement reçue; que M. Larcher, que tous les interprètes et commentateurs, entendent της πολεως de Mitylene; qu'un scholiaste inédit de Thucydide (2) l'entend

(1) Μαλεα donnera Μαλεατης (ainsi Τεγεα, Τεγεατης), et Μαλεια (Hom. 60. 9, 80) ou Μαλια (comme le dit Strabon, au rapport de Hudson) aura pu donner Μαλιευς.

(2) J'ai sur Thucydide des scholies inédites. Si, aux nombreuses variantes de mon Thucydide grec-latin-français, je n'ai pas joint les scholies inédites du même auteur, que l'on accuse non mon zèle, mais l'exigue fortune de l'homme de lettres, qui, même avant la publi-

de même de Mitylene, puisqu'en marge (1) il donne της Μιτυληνης, pour glose de της πολεως; qu'enfin Xénophon lui-même, voulant déterminer la position du cap Malée de Lesbos, cite, non la ville de *Malée*, dont aucun géographe n'atteste l'existence, mais *Mitylene*.

Voici la phrase du continuateur de Thucydide : *Callicratidas* (Xénoph. Hellen. I, 6, 26) *apprend que la flotte athénienne approche de Samos. Il laisse Etéonice au siége avec cinquante vaisseaux, se met en mer avec cent vingt autres, et va souper au cap Malée de Lesbos, à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene* (της Λεσβυ επι τη Μαλεα ακρα αντιον της Μιτυληνης). *Le hasard voulut que le même jour les Athéniens soupassent aux Arginuses, situées vis-à-vis le cap Malée* (ou plutôt *un peu au-dessous du cap Malée*). Αυται (Αργινουσαι) εισιν αντιον της Λεσβυ, επι τη Μαλεα ακρα [αντιον της Μιτυληνης].

De Samos au cap Malée il y a 40 lieues marines. Ce trajet étoit, je crois, impossible en un jour; on pourroit demander en combien de

cation de Thucydide, entreprise qui n'est point, je crois, celle d'un spéculateur, a sacrifié plus de vingt mille francs à l'instruction publique.

(1) Man. coté 1636, que dans mon édition de Thucyd. je désigne par la lettre *C*.

temps le fit Callicratidas et sa flotte. Mais notre auteur nous laissant ignorer cette circonstance, passons au mot αντιον employé deux fois dans un sens qu'il importe de justifier.

Son acception ordinaire est, *en face, vis-à-vis de*. Lorsque, avec cette acception reçue, on a la carte sous les yeux, le cap Malée de Lesbos n'étant point du tout vis-à-vis de Mitylene, on est tenté de soupçonner aussitôt l'interpolation, et d'affirmer, avec le savant Paulmier et avec plusieurs éditeurs de Xénophon, que le texte renverse toute idée géographique. Mais on finira, je pense, par se réconcilier avec le texte, en ne s'astreignant pas rigoureusement à l'explication donnée communément à αντιον; en regardant αντιον comme un de ces mots quelquefois un peu vagues, dont le contexte seul doit déterminer le sens. Αντιον signifie *vis-à-vis de, en présence de*. De cette dernière idée y a-t-il loin à celle de *auprès de, dans le voisinage de?* Non: on sera donc, je crois, fidèle interprète en traduisant αντιον της Λεσβου par, *à la pointe orientale de Lesbos*, puisqu'en effet les Arginuses sont de petites îles voisines de la pointe orientale de Lesbos; et le premier αντιον της Μιτυληνης, par (*Callicratidas va souper au cap Malée de Lesbos*) *à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene*, ce qui exprime l'idée de voisinage et de proximité renfermée dans αντιον.

Ceux qui voudront conserver à ἀντίον le sens de ἐξ ἐναντίας, *en sens opposé de*, traduiront ἀντίον τῆς Λέσβου, par, au côté opposé à Lesbos, c'est-à-dire, *vers la côte d'Æolie*. En suivant cette version, Xénophon, après avoir énoncé d'une manière générale que les Arginuses sont du côté opposé à Lesbos, en détermineroit ensuite la position d'une manière plus précise en la rapportant à un point de cette île.

J'appelle *conjecturale* mon explication d'ἀντίον. On me pardonnera cependant d'y tenir jusqu'à ce que l'illustre M. de Choiseul-Gouffié donne au cap Malée de Lesbos une position différente de celle dont il est en possession dans nos cartes géographiques.

Dans le texte que nous discutons, le célèbre M. Wolf voit la preuve que le cap Malée de Lesbos étoit au nord de Mitylene. *Ex verbis Xenophontis, si rectè expendantur, fit manifestum, Maleam promontorium, versus boream situm fuisse* (1). Mais placer le cap Malée à l'extrémité de la côte orientale de Mitylene, n'est-ce pas évidemment le placer au sud-est, et non au nord? Je soumets cette remarque à M. Wolf, qui a si glorieusement, ainsi que M. Heyne, attaché son nom à celui d'Homère.

(1) Voyez Helleniq. de Xénophon, par M. Schneider, p. 98 et 99 de ses *Addenda* et *Corrigenda*.

Paulmier de Grentemesnil (1) proscrit du texte αντιον της Λ. επι τῃ Μ. κ. αντιον της Μ. Mais je n'admettrai qu'une partie de sa conjecture. En défendant αντιον της Λ. επι τῃ Μ. comme appartenant évidemment à Xénophon, je rejeterois du deuxième membre de phrase αντιον της Μιτ. qui ressemble fort à une glose.

Dans le cours de cette discussion, les manuscrits (2) ne nous ont pas été inutiles. La même autorité nous guidera dans l'interprétation du chapitre 31 du 7e livre. Thucydide y fait mention de la marche de Démosthène, nommé collègue de Nicias pour l'expédition de la Sicile. Démosthène part d'Egine (7, 26, 1, *sq.*), vogue vers la Laconie où il prend terre, et fortifie un endroit qui a la forme d'un isthme. (C'étoit probablement une presqu'île terminée par le cap *Onognathos (Mâchoire d'âne)*, et non *Onugnathos*, car l'*u* n'est point dans le radical *ono*). Sûr de sa conquête, il cingle vers Corcyre (7, 26, 3 et 7, 31, 1), en chargeant son collègue

(1) Pages 63 et 117 de ses *Exercit.*

(2) Dans mes observations sur Thucydide et sur Xénophon, les mots géographiques seront tous accompagnés de toutes les variantes des manuscrits que j'ai collationnés, ce qui offrira ample matière à la sagacité de M. Le Trône.

Charicles du soin d'achever les fortifications; va à Phia dans l'Elide, à Zacynthe, à Cephallenie, passe ensuite sur le continent de l'Acarnanie, à Alyzie et à Anactorium, dont les Athéniens étoient maîtres. Telle est la marche de Démosthène; et cependant toutes les éditions et tous les treize manuscrits de la biblioth. impér. portent αποπλειν εκ της Κερκυρας, ce qui fait partir Démosthène de Corcyre, tandis qu'il part réellement de la Laconie (1). Le savant Dodwel, sans autre secours que celui d'une carte sous les yeux, propose επι της Κερκυρας, au lieu de εκ της Κ. Adoptons cette leçon avec d'autant plus de confiance, qu'un manuscrit de Moskou (2) la sanctionne. A la vérité, je cite en faveur de Dodwel une seule autorité. Mais n'est-ce pas le cas de dire : *Plus esse in uno sæpè, quam in turba boni?*

Pourquoi tous les copistes (moins un) et tous les éditeurs ont-ils tous unanimement remplacé επι par εκ? C'est qu'ayant vu au chapitre 26 le départ de Démosthène annoncé, ils ont jugé fautive une seconde mention de ce même départ (ch. 31). Et pourquoi ont-ils porté ce ju-

(1) Voy. liv. III, 26, 3; 7, 31, 1.

(2) *Codex ille servatur nunc in bibliothecâ sanctissimæ synodi Mosquensis, estque eorum qui sunt in forma majori, ccxvij* ». Voy. préface du Thuc. de Bauer, page 6.

gement? c'est qu'ils n'ont pas compris le sens le ανεπλεον (1) ε. τ. λ. τοτε μετα τ. της Χ. τειχιον (chapitre 31, 1), qui indique la reprise de l'αναπλει της της Κ. du chap. 26, 3, reprise d'autant plus nécessaire que, sans elle, l'épisode des Thraces nous faisoit oublier un instant Démosthène.

Avant de finir, j'appellerai encore votre attention, Monsieur, sur une troisième difficulté. Dans Thucydide (11, 56, 3), *Prasie* est appelée ville maritime de la Laconie, tandis que Strabon la met dans la dépendance des Argiens, et détermine sa position près de la rivière de Lerne, qu'il distingue du lac du même nom.

Voici le passage de Strabon (liv. VIII, p. 566): ων δη Αργειων αἱ τε Πρασιαι, και το Τημενιον εν ᾡ τεθαπται ...μενος και ετι προτερον το χωριον δι ὁ ῥει ποταμος ἡ Λερνη ...λυμενη, ὁμωνυμος τη λιμνη. Ne concilierions-nous pas ces deux écrivains entre eux, en disant que Prasie a été successivement occupée par Argos et par Lacédémone; mais en ajoutant qu'elle doit être bien plus rapprochée et des frontières de l'Argolide, et de la rivière de Lerne, dont parle Strabon, et dont plusieurs de nos cartes ne font pas mention? A l'occasion de Prasie, Strabon fait mention de Teménium, de Lerne, de Nauplie, etc. Tous ces

(1) Au lieu de ανεπλεον επι, j'aurois mieux aimé voir επεπλεον επι, comme 7, 26, 3.

lieux sont donc circonvoisins. La position de Prasie, sur nos cartes, est donc probablement inexacte. Il faut donc, je crois, l'éloigner de Sellasie, et la rapprocher de l'Argolide.

J. B. Gail,

Lecteur et professeur impérial.

RECONNOISSANCE NAUTIQUE ET MILITAIRE DU GOLFE DE BOURGAS,

AU NORD-EST DE CONSTANTINOPLE ;

Par MM. LAFITTE CLAVÉ *et* DUVERNE DE PRESLE; *communiquée par M.* LECLERC.

Les nombreuses chaînes du mont Hémus, qui séparent le bassin du Danube des vallées où coulent l'Hebrus et le Strymon, semblent garantir la ville de Constantinople d'une subite invasion par terre; et si le Bosphore est bien garni de batteries, et défendu avec courage, une attaque par la mer Noire paroît également très-difficile; mais cette belle position de Constantinople, vantée par les anciens et les modernes, offre cependant un point vulnérable, peu connu, et qui mérite de l'être.

Au nord du Bosphore, sur une ligne de 340 lieues, la côte de Romélie est généralement d'un

accès dangereux; le golfe de Salmydessus qui en forme l'enfoncement le plus considérable, étoit déjà malfamé dans l'antiquité, à cause des écueils dont il est parsemé, et des coups de vent qu'on y éprouve. Mais à 40 lieues du Bosphore s'ouvre, au pied même du mont Hémus, un golfe qui porte tantôt le nom de *Mésembrie*, tantôt celui de *Bourgas*; mais il est plus connu sous ce dernier. C'est le point de débarquement le plus favorable pour une armée qui voudroit attaquer Constantinople; les officiers français, envoyés par M. de Vergennes, en donnent les notions que voici:

Le golfe Bourgas, dit M. Duverne de Presle, dont le milieu est situé par 42° 22′ de latitude septentrionale, est ouvert à l'est. Sa largeur, depuis Mésembrie jusqu'à Sizéboli, est de 4 lieues et demie. Il devient plus étroit à mesure qu'il s'enfonce dans l'ouest, et n'a pas trois quarts de lieue entre Bourgas et Foros. Sa profondeur est d'environ cinq lieues.

Ce golfe, selon M. Lafitte Clavé, contient les villes de *Mésembrie*, *Ahiolou*, *Bourgas*, *Tchingané-Iskelessi* et *Sizéboli*. . . . . .

Mésembrie est situé sur une presqu'île environnée de rochers, où l'on n'aboutit que par un isthme fort bas et étroit. Cette ville étoit autrefois renfermée par une enceinte en maçonnerie, que la mer a détruite en grande parti

et qu'il auroit été avantageux de conserver. Les vagues sapent sans cesse les roches et les terres sur lesquelles elle a été bâtie, ce qui entraîne successivement la ruine de plusieurs maisons. On y a construit pendant la dernière guerre (de 1770 à 1775) quelques batteries qui ne protégeroient qu'imparfaitement la rade, et qui maintenant sont en ruines.

Ahiolou est environné de marais salans; on y avoit aussi fait des batteries dans le même temps.

Bourgas est la principale échelle de ce golfe; et c'est un lieu d'entrepôt pour le commerce de *transit*, tant pour Constantinople que pour les différens ports de la mer Noire. On y avoit construit également une petite batterie.

Tchinganè-Iskelessi auroit la rade la plus sûre du golfe, sans la mauvaise qualité de son fond, qui n'est que de la vase extrêmement molle. Il y a deux petites batteries ruinées de même que les précédentes, dans l'île des Prêtres, qui est voisine de cette échelle.

Sizéboli est situé sur une presqu'île où l'on trouve encore quelques vestiges de son ancienne enceinte en maçonnerie. Sa rade est la meilleure de tout le golfe.

Toutes les rades qui se trouvent dans ce golfe, dit M. Duverne de Presle, sont praticables

pour les plus gros vaisseaux. Il faut cependant excepter celle qui est au nord-est de Mésembrie et que nous n'avons pas sondée, mais que l'on nous a dit ne pouvoir recevoir aucune espèce de bâtiment; il y a peu d'eau, et le fond n'y est que de roches.

L'anse, qui est à l'ouest de Mésembrie, dans laquelle les Grecs du Bas-Empire tenoient, dit-on, leurs flottes, n'a qu'un quart de lieue de large sur 400 toises d'enfoncement. Le fond, dans le milieu, est de 8 à 9 brasses. A l'ouest de cette anse est celle de Raveda, sur laquelle est un village et un chantier de construction pour les bateaux de la mer Noire. Elle est un peu plus considérable que la première, et pourroit recevoir comme elle quelques vaisseaux de ligne; ils seroient exposés aux vents du sud et sud-ouest. De cette anse à Ahïolou, qui est à deux lieues dans l'ouest un quart sud-ouest de Mésembrie, la côte forme une grande rade dont le fond est variable de 7 à 15 brasses: une escadre pourroit y mouiller, mais elle y seroit exposée aux vents du sud à l'est. Un banc de roches sur lequel le fond est variable de 2 à 10 et de 8 à 3 brasses, s'étend de la pointe d'Ahiolou, à 600 toises dans l'est, et à 4 ou 500 toises de largeur à son extrémité. Les deux anses et la rade, qui se trouvent entre Ahiolou et Bourgas, qui en est à trois lieues dans l'ouest, sont praticables pour les plus gros

vaisseaux. Ils y seroient mouillés par 8 jusqu'à 15 brasses; ils ne seroient point à l'abri des vents de la partie du sud. Un banc, qui part de la pointe ouest de l'anse, sur laquelle est Bourgas, s'étend à 400 toises dans le nord-nord-ouest. Les vaisseaux pourroient mouiller au fond du golfe, entre Bourgas et Foros, par 7 jusqu'à 11 brasses, sur du sable. Ils seroient entièrement exposés aux vents d'est.

Ce que l'on nomme Port de Foros est barré par un banc de sable sur lequel passent les chevaux et les voitures. Il y a, dit-on, beaucoup de fond dans l'intérieur que nous n'avons pas pu visiter.

La première rade, à l'est de Foros, qui est à environ trois quarts de lieue dans le sud de Bourgas, est celle de Tchingané-Iskelessi. Elle a 2,200 toises d'enfoncement sur une lieue dans sa plus grande largeur, qui est à son entrée. Ouverte au nord, elle est assez bien couverte contre les autres vents, et seroit sans doute la plus sûre du golfe sans la mauvaise qualité de son fond, de la vase extrêmement molle: c'est par 6, 8 et 10 brasses dans le milieu de la rade. Cette vase nourrit une grande quantité de vers qui s'attachent aux vaisseaux, et mettent presque tous les bateaux qui relâchent dans cette rade dans la nécessité de changer quelques bordages après un séjour de trois semaines ou d'un mois.

A 600 toises dans le nord-est du cap est de la rade de Tchinganė-Iskelessi, est la petite île Anastasie, entre laquelle et le cap on trouve 6, 7 et 8 brasses d'eau sur des roches. Cette île, nommée par les Turcs *île des Prêtres*, peut être approchée sans danger à une demi-encablure.

Entre la rade de Tchingané-Iskelessi et celle de Sizéboli, qui est à deux lieues dans l'est, il y a trois anses dans lesquelles on trouve beaucoup de fond : elles ne sont pas couvertes contre les vents du nord-ouest à l'est, en passant par le nord.

La rade de Sizéboli, que nous regardons comme la meilleure du golfe, a 2,400 toises d'enfoncement et 1,500 toises de largeur; elle est ouverte au nord, mais assez bien à l'abri des autres vents. Son fond, dans la partie où peuvent mouiller les vaisseaux, est de 6 à 15 brasses, sur du sable très-fin, mêlé de coquilles brisées. A 150 toises dans l'ouest de la presqu'île de Sizéboli, qui est dans l'est de la rade, est la petite île de Kirikos; et à 600 toises dans le nord de cette île, est celle de Saint-Jean, qui a 400 toises de l'est à l'ouest, et à peu près autant du nord au sud. Le canal, entre l'île Saint-Jean et la petite île Kirikos, a 10 ou 12 brasses de profondeur dans le milieu; ainsi, les plus gros vaisseaux pourroient entrer par-là dans

la rade de Sizéboli. On trouve de 14 à 25 pieds d'eau dans celui qui est entre la presqu'île et Kirikos.

La côte du golfe Mésembrie est haute et couverte d'arbres dans les endroits qui ne sont pas cultivés, depuis le cap Éminé jusqu'à la rade qui est au nord-est de Mésembrie; basse depuis Mésembrie jusqu'à Foros, plus élevée depuis Foros jusqu'à Sizéboli. Cette dernière partie est presque entièrement inculte et couverte d'arbres. Toutes les rades ou anses du golfe présentent un débarquement aisé sur une plage sablonneuse. Il faut en excepter celle de Tchingané-Iskelessi, dont les terres sont escarpées partout ailleurs que dans une petite crique sablonneuse qui est au nord-est du village et dans le voisinage duquel il y a deux mauvaises cales de débarquement. La partie du fond de la rade à l'ouest du village dans laquelle se perd un ruisseau, est impraticable, même pour les bateaux.

On trouve dans ce golfe plusieurs articles qui entrent dans la construction et l'approvisionnement des vaisseaux. Mésembrie, Ahiolou, Bourgas et Sizéboli fournissent des vins. On trouve à Bourgas, Tchingané-Iskelessi et Sizéboli une grande quantité de bois de chauffage. Il y a des bois de construction dans la partie du mont Balkan la plus voisine de Mésembrie et du chantier de

Raveda. Ceux qui sont propres à la construction des vaisseaux de ligne appartiennent au grand-seigneur. Nous n'avons vu employer que du chêne au chantier de Raveda.

On tire de Bourgas une partie des grains qui servent à l'approvisionnement de Constantinople. On trouve aussi dans cet endroit une grande quantité de fer en barre, qui y est apporté des mines de Soumakof.

On ne boit dans tout le golfe que de l'eau de puits ; et une escadre auroit bien de la peine à y remplir ses futailles, les puits étant extrêmement rares. Nous ignorons si l'eau d'un ruisseau, qui s'y jette dans l'ouest de Bourgas, est de bonne qualité.

Le golfe de Bourgas est trop voisin de la capitale et trop à portée de l'établissement de marine des Russes, en Krimée, pour négliger aucune des précautions nécessaires à sa défense. « Il eût été à désirer (ajoutent MM. Lafitte » Clavé et Duverne de Presle) que l'on eût pu » reconnoître aussi le reste de la côte, depuis » Sizéboli jusqu'à Kara-Bouroun (où s'est ter- » minée notre reconnoissance du mois d'avril » dernier), afin d'indiquer les endroits suscep- » tibles d'attaque, etc. ; mais il n'en étoit pas » question dans notre instruction, et nous n'a- » vions aucun ordre à cet égard. »

Nous nous bornerons ici à observer que toute

cette partie de la côte de Romélie jusqu'au Bosphore, est la plus essentielle à garder et à fortifier, tant pour faciliter les approvisionnemens de Constantinople, que pour prévenir toutes les tentatives de l'ennemi sur cette capitale.

NOTE RELATIVE A LA *RADE DE VARNA*.

Au nord du mont Hémus, et à 12 lieues seulement de Mésembrie, se trouve l'importante ville de *Varna*, située au bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière qui forme un grand lac, et dont le vallon est fort marécageux. Sa rade est bornée d'un côté par la pointe de Galata, et de l'autre par celle de Godrova ou de Soghanlik. Nous avons donné, dans le cahier XIV, un plan de cette ville qui fournit à Constantinople une grande partie des subsistances le plus nécessaires. C'est encore un des points par où l'on pourroit attaquer la capitale de l'empire Ottoman, quoique avec moins d'avantage que du côté du golfe de Bourgas.

« La rade de Varna, dit M. Duverne de Presle, est entièrement ouverte aux vents d'est et de sud-est, et passe pour être très-mauvaise. Cependant comme elle est couverte contre les vents du nord-ouest, qui sont les plus à craindre dans la mer Noire, et que son fond est d'une très-bonne qualité, nous la croyons sûre pendant la belle saison ; et nous pensons que, puisque son commerce n'est pas interrompu pendant l'hiver, elle est tenable même dans ce temps ; les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller par 8 jusqu'à 15 brasses sur du sable ou de la vase dure. La partie où ils doivent se tenir est dans l'est de la tour

hexagone de Varna, entre elle et l'anse de Soghanlik. Les bateaux mouillent dans le sud de la ville, par 5 et 6 brasses fond de sable. Ils sont ordinairement fixés par quatre amarres. Les vaisseaux qui relâchent dans cette rade, doivent s'affourcher nord-ouest ou sud-est, ayant soin d'empenneler leur ancre du large.

» Toutes les cartes de la mer Noire donnent à cette rade un enfoncement considérable, tandis qu'il n'y a que 1,900 toises du cap Galata, qui est le cap sud de son entrée, à la ville qui est au fond de la rade dans la partie du nord, et 3,000 toises depuis la ville jusqu'à l'anse de Soghanlik, qui est dans le nord, à l'entrée de la rade.

» Les côtes du nord et du sud, sans être fort élevées, sont escarpées, et le débarquement y est impraticable, excepté vers l'anse de Soghanlik. Il est commode dans la partie de l'ouest. Les ressources que les vaisseaux peuvent tirer de Varna consistent en grains et en vin. Ils pourroient faire leur eau soit à la fontaine de la ville, qui est à 200 pas de la tour du sud, sur une rade qui touche au château; soit à une autre fontaine qui est à la côte du sud près d'un ravin. Celle-ci donne de meilleure eau; elle est à mi-côte, et l'on seroit obligé de remplir les pièces des chaloupes avec des barils de galère. On ne fait point usage de la petite rivière de Varna, qui se jette dans la rade, dans le sud-ouest de la ville, par une embouchure de dix toises environ de largeur, et qui n'a que deux ou trois pieds de profondeur. »

SUR LES HUNS FRANCIQUES.

Par le Rédacteur.

LA Westphalie, la Frise et la Basse-Saxe, sont parsemées d'une sorte de *tumulus* ou collines sépulcrales, de la forme d'un carré alongé régulier, d'une élévation assez considérable, quelquefois de dix pieds, et qui souvent portent sur leur sommet une grande pierre de figure carrée, qui paroît autrefois y avoir été placée debout. On donne à ces monumens simples et antiques les noms d'*Hunen-Bedden,* c. à d. lits d'Huns; d'*Hunen-Knap,* c. à d. colline d'Huns, et d'autres équivalens. Dans la Gueldre on les appelle *Reusen-Bedden,* c. à d. lits des Géants (1). Dans une de ces collines qu'on ouvrit dans le dix-septième siècle, on trouva un espace muré, renfermant un corps mort encore bien conservé. Mais dans plusieurs autres on n'a trouvé que des ossemens, des débris d'armes, et des urnes de terre cuite.

(1) *Arend v. Schlichtenhorst* Gelderse geschiedenisse, p. 78.

Ces monumens appartiennent-ils, comme l'opinion la plus commune le veut, à un peuple affreusement célèbre dans les fastes de l'Europe, à ces Huns qui, venus des rives du Wolga ou du centre de l'Asie, ont répandu la désolation et la barbarie jusqu'en Italie et dans les Gaules?—Il est vrai que les rapports vagues qui nous sont restés sur l'extension de l'empire hunnique du côté du nord, pourroient faire croire qu'Attila auroit, du moins momentanément, été le maître des contrées voisines de la mer d'Allemagne. « Il régnoit, dit *Priscus* (1), sur » toute la Scythie et *sur les îles de l'Océan.* » Mais comme on sait que la marche d'Attila, à travers l'Allemagne, fut dirigée par les environs du lac de Constance, vers Châlons, et de là en Italie, il semble naturel d'entendre ici par *îles de l'Océan* les contrées de la Prusse, habitées par les Estes qui, ayant fait partie de l'empire des Goths sous Ermanaric, devoient avoir passé sous le pouvoir des Huns, et auxquelles les auteurs du moyen âge donnent la qualification d'*insulæ* (2). D'ailleurs, si les *Hunen-Bedden* étoient les tombeaux des Huns asiatiques, pourquoi leur nom ne se seroit-il conservé que dans la Westphalie et la Frise? Pourquoi ces mêmes

(1) Corp. Byzant., VII, 43.

(2) *Adamus Bremensis*, etc.

monumens ne se retrouvent-ils point, et en bien plus grand nombre, dans les parties orientales et méridionales de l'Allemagne, où les Huns sont restés plus long-temps, où ils ont eu tant de combats à soutenir, et où pourtant il paroît qu'on ne connoît pas d'*Hunen-Bedden* (1)?

Dira-t-on que ces tombeaux appartiennent aux Awares qui, du temps de Charlemagne, occupoient la Pannonie, et qui étoient vulgairement appelés *Huns*, puisque la partie de l'Autriche actuelle, que le grand empereur des Francs conquit sur eux, porta le nom de *Hunnia?* Ou penserons-nous aux *Magyares*, abusivement nommés *Hongrois*, ou *Hunni-Avari*, ou *Hunivari?* Mais les courses dévastatrices de l'une et de l'autre de ces nations ne s'étendirent que jusqu'en Thuringue, sur les bords du Mein et sur ceux du Haut-Rhin.

Les Huns d'Asie et les *Hunni-Avari* ne pouvant donc point être considérés comme les auteurs de ces monumens (qui d'ailleurs n'offrent aucun caractère asiatique), on a rappelé quelques étymologies qui semblent résoudre la question. On a dit que le nom d'*Hunen-Bedden* et celui de *Reusen-Bedden* étant indistinctement appliqués à ces tombeaux, le mot *Hune* signifioit

(1) *Keysler*, antiqu. celt., 102, 103.

probablement la même chose que *Reuse* ou *Riese*, c. à d. géant. D'autres ont affirmé que *Hune*, en ancien frison, dénotoit généralement un homme mort, et qu'il falloit traduire *Hunen-Bedden* par « lits de morts » : on cite, en faveur de cette opinion, un passage de la *Frisia* d'*Hamconius*, passage à tous égards remarquable, et que nous allons transcrire.

— « *Frisicos referunt hic esse sepultos*
» *Cum nondum, hyberno quô servarentur ab æstu*
» *Per sua Tarpeios cumulassent pascua colles*,
» *Ne vel præda lupis fierent vel piscibus esca;*
» *Unde* SEPULTORUM *saxa hæc ingentia* LECTOS
» *Nunc quoque, sed paulum mutato idiomate, dicunt* (1).

» C'est ici que les Frisons furent enterrés avant » que, pour se garantir des inondations de » l'hiver, ils n'eussent entouré leurs prairies » des digues appelées *tarpen;* on vouloit em- » pêcher que les corps ne devinssent la proie » des loups ni la nourriture des poissons. Voilà » pourquoi ces énormes pierres portent encore » le nom (d'*Hunen-Bedden*) de *lits de morts*. »

Ces deux étymologies se détruisent l'une l'autre, et la dernière offre encore l'inconvénient d'une explication à la fois trop locale et trop commune ; elle ne nous fait pas voir com-

(1) *Hamcon.* Frisia, fol. 76.

ment les monumens en question ont pu devenir un objet d'une attention particulière et de tant de traditions populaires.

L'explication la plus plausible seroit sans doute celle que nous présenteroit une tribu particulière, germanique, francique, gothique, celtique ou autre, à laquelle on pourroit avec un certain degré de probabilité, attribuer les *Hunen-Bedden*. Nous allons exposer une hypothèse de ce genre.

Le pays de Groningue, partie de l'ancienne *Frise*, est arrosé par une rivière qui porte aujourd'hui le nom de *Schuyten-Diep*, mais qui est appelée *Unsingis* dans Tacite, et *Hunesa* chez les auteurs du moyen âge (1). Cette rivière se décharge dans une baie appelée *Groninger-Diep*; mais un bras dérivé va se joindre à l'embouchure de l'Ems, du côté de Delfzyl. L'espèce de triangle que forme la mer avec ces deux bras de l'ancienne Hunesa, s'appelle encore aujourd'hui *Hunsingo* ou *Hunsin-Gow*. Dans le moyen âge, ce même canton se trouve nommé dans des diplomes et autres actes authentiques, *Hunes-Go*, *Hunus-Ga* (2), *Hunsgwa*, *Hunes-*

(1) *Menso Alting*, Desc. Bat. Fris. P. II, 99, lit H. 73.

(2) Vita S. Ludgeri, I, 4. Diplomes d'Otton I, Otton III et Lothaire II, cités par *Menso Alting* II, B. 8, etc., etc.

Gewe (1) et *Hunas-Ga* (2), c'est-à-dire *Gaw* ou canton des Hunes.

Ce canton des Hunes en Frise paroît être le pays auquel ont pensé tous les historiens et poètes islandais qui parlent des *Huns*; car d'abord aucun monument littéraire scandinave ne remonte au siècle où les Huns d'Asie ravagèrent l'Europe; et si l'on vouloit dire que la Russie a été appelée *Hunnie*, lorsqu'après leur expulsion du reste de l'Europe, ils s'y retirèrent, je conviendrois qu'il y a quelques passages des géographes islandais qui s'accordent avec cette opinion, par exemple celui-ci : *Vindland er vestast nest Danmærk; enn austr fra Polena er Reidgotaland oc tha* HUNLAND (3), c'est-à-dire : le pays des Vendes est à l'ouest près du Danemarck; plus à l'est au-delà du pays des Polénes (grande Pologne), est *Reidgotaland* (c'est-à-dire Gothie continentale ou Prusse); et ensuite le *pays des Huns*. C'est bien de la Russie qu'il est question ici, et probablement de la partie

(1) *Chronic. Gottwic.*, p. 640. *Falke*, tradit. Corbei. p. 440, cités par *Suhm*; histoire de Danemarck, I, 228 (trad. all.).

(2) Voyez les cartes de *Schotani*. « *Uitbeeldinge der heerlickheyt Friesland.* »

(3) *Arnæ Magnæi MSS.* n° 281, p. 151, 152; n° 765 b. *Langebek*, script. Dan. II, 36.

voisine du Borysthène où Ptolémée place ses *Chuni*, et les Islandais leur *Chuni-Gard* (1). Quelquefois même les Islandais paroissent avoir connu la véritable ancienne Hunnie sur les bords du Kama ou du Wolga oriental, p. ex., lorsqu'ils placent *Ost-Russia* entre l'état de *Gardarike* (Nowgorod) et *Hunnaland* (2) ; mais la plupart des récits historiques où les Islandais parlent des Huns, ne peuvent s'appliquer qu'aux *Hunes* de la Frise, comme nous allons le voir.

D'abord les Huns des Islandais avoient eu pour premier roi, *Sigge*, fils d'un Odin, et chassé de la Scandinavie à cause d'un meurtre qu'il avoit commis ; son père lui fournit des *vaisseaux* avec lesquels il se livra à la piraterie, et finit par devenir *roi de Hunnaland* (3); tandis que son frère *Siggeir* régna sur *Frakland*, c. à d. le pays des Francs : car ce peuple est toujours nommé *Fraekar* chez les Islandais. Le même *Sigge* est appelé, dans l'Edda, roi de *Frakland*. C'est de lui que descend la fameuse race de *Volsunges*, les Atrides du nord, dont les aventures tragiques et mystérieuses ont fourni tant

(1) *Torfæi*, hist. Norv. I, 165. *Muller*, dans *Gatterer*, historische Bibliothek, V, 317.

(2) *Eigill Einhendtes* Saga, *Arnæ* MS. 350. *Suhm*, hist. de Danemarck, I, 133, not.

(3) *Volsunga Saga*, cité par *Suhm*, histoire critique du Danemarck, II, 132 (en dan.).

de scènes vraiment poétiques aux auteurs inconnus du vieux fabliau théotisque, le *Niebelungen-Liet*, et du conte historique islandais, le *Niflunga-Saga*. La race de Niebelunges ou Niflunges, avec laquelle les Volsunges ou princes de Hunnaland eurent tant de sanglans démêlés, demeuroit, selon l'historien islandais, en *Frakland*; et en décrivant une bataille, cet auteur dit dans la traduction latine : *Occisa sunt* NIFLUNGORUM *mille*, HUNORUM *et* AMLUNGORUM *quatuor mille homines* (1). Le nom des *Amlunges* (en ôtant l'inflexion patronymique scandinave : *unges*), semble désigner les habitans d'*Ame-Land*, île voisinede Hunsingow. . .

L'auteur du *Niflunga-Saga* déclare avoir traduit des anciens poëmes théostiques; « mais, » ajoute-t-il, plusieurs personnes dignes de foi, » soit de *Bréme*, soit de *Munster* (2), sans avoir » connu ces poëmes, m'ont raconté les mêmes » choses: » circonstance qui fixe encore en Frise ou en Westphalie le théâtre des exploits des princes Scandinaves d'Hunnaland.

Les *Hunes* , gouvernés par les descendans d'Odin, adoroient ce dieu et les autres divinités

(1) Cap. 367.

(2) « *Brimum eda Mœnsterborg* » dans l'original, d'après *Suhm*.

gothiques (1). Une princesse hunique, nommée Hanunda, épousa un roi de Danemarck, et lui apporta parmi d'autres objets de luxe, des *lits huniques* (2). Le nom des *Hunes* revient si souvent dans l'histoire ancienne de la Scandinavie, que le plus savant des historiens suédois modernes s'est persuadé qu'il a dû y avoir une tribu scandinave de ce nom (3). En effet, une chronique de Normandie, qui se termine à l'an 896, parle de l'île *Scanza*, appelée aussi *North-vegia* et peuplée de *Daci*, *Gothi* et *Huni* (4).

Enfin, les noms des chefs huniques, rapportés dans le *Hervarar-Saga*, à propos de leurs guerres contre un prince de *Reidgotaland* (qui ici dénote toute la côte méridionale de la Baltique), sont évidemment tirés d'un dialecte scandinave ou teutonique.

De tout cela il résulte que les *Hunes*, très-différens des Huns, ont réellement existé comme une tribu séparée, et qu'ils ont eu beaucoup de liaisons avec les Francs et les Scandinaves.

Déjà, ce nous semble, l'identité des Hunes

(1) *Suhm*, Odin, 130-132.

(2) *Saxo*, *Suhm*, etc.

(3) *Lagerbring*, Svensk. Histor., I, 321-323.

(4) *Duchesne*, script. norman., p. 1. *Langebek*, script. dan. II, i.

avec le peuple de *Hunes-Gaw*, doit se présenter comme très-probable.

Ce canton, par sa position, offroit des facilités à un conquérant qui venoit par mer : voisin du pays des Francs, il avoit encore des communications promptes avec la Scandinavie ; ses habitans ont long-temps conservé un caractère belliqueux et sauvage.

Cette probabilité devient presque une certitude, lorsque nous lisons dans un historien islandais du treizième siècle, « que Hunnaland (le » pays des Huns) et Reidgotaland (la Gothie » continentale) sont actuellement comprises » sous le nom de *Thyskaland* (Allemagne). » — « *Er that sagt at Reidgotaland ok Hunaland sè nu Thyskaland kallat* (1). On ne peut nous expliquer ce passage, qu'en admettant qu'il y est question du canton des Hunes-Gaw en Frise ; l'Allemagne s'étendant alors jusqu'aux embouchures du Rhin.

Un autre passage d'une géographie islandaise, écrite sur un parchemin (2), rentre dans le même sens, au moyen d'une légère correction. « *Austr af Saxlandi er Hunnaland; that er* » *litit riki.* » En lisant *vestr* en place d'*austr*, je » traduis : à l'ouest de la Saxe est Hunnaland ;

(1) *Hervarar Saga*, édit. de Suhm, p. 220.

(2) *Arn. Magn.* MS., n° 764.

» c'est un *petit* royaume. » En qualifiant Hunnaland de *petit*, l'auteur montre assez qu'il n'a pensé ni aux Hongrois ni aux Huns.

Si nous voulons maintenant nous rappeler que l'*Edda* confond le pays de ces Huns avec celui des Francs; si nous observons que le pouvoir des Francs s'étendoit, à certaines époques, sur toutes les côtes de la Frise; si nous réunissons les nombreuses traces qu'on trouve de l'existence de ces Huns dans les diverses contrées de l'ancienne *Francia* (non seulement les tombeaux dits Hunen-Bedden, si fréquens dans la ci-devant principauté d'Osnabruck, mais aussi les noms de *Hunefeld*, du côté de Francfort et du terrain montagneux, nommé *Hunsrück*, entre le Rhin et la Moselle) il devient extrêmement probable que les Hunes ou Huns d'Allemagne ont été une tribu des Francs, et que leur nom, devenu célèbre par leurs exploits belliqueux, s'est étendu à diverses autres tribus de la confédération francique.

On conçoit que les tombeaux des chefs d'une peuplade guerrière ont dû souvent contenir des objets précieux qui avoient été enterrés avec eux, et que ces objets, dans la suite, ont pu tenter l'avidité de ces gens assez nombreux en Allemagne qui se livrent à la recherche des trésors cachés; ces hommes, en découvrant de semblables richesses se seront écriés: *Da liegt der* HUN *begraben*, c. à d.

c. à d., voici où le Hun a été enterré, mots devenus un proverbe ; mais qu'on dénature en disant : *Da liegt der* HUND *begraben*, c. à d., voici où le chien a été enterré. Du moins nous avons en vain demandé aux Allemands une meilleure explication de ce proverbe, dont ils paroissent se servir sans le comprendre.

De même, si les Norvégiens, les Suédois et les Danois se renvoient mutuellement le ridicule reproche d'avoir eu pour roi ou pour vice-roi un *chien* qui fut mangé par les cochons, et dont on a voulu me montrer le tombeau, en Scanie, dans *la forêt des Huns* ; il paroît facile d'expliquer cette tradition, en admettant qu'un prince des *Huns* ou Hunes franciques ait, comme descendant des Scandinaves, obtenu quelque puissance dans une contrée du Nord ; mais que, s'étant rendu odieux, le peuple ait flétri sa mémoire en jouant sur les mots *Hun* et *Hund*.

Voilà tout ce que nous avons pu réunir sur une nation dont les *Hunen-Bedden*, mentionnés dans le *Voyage en Westphalie* par M. *Depping*, viennent de rappeller le souvenir. C'est à des critiques plus savans qu'il est réservé, soit de détruire nos probabilités, soit de les élever au rang des vérités historiques.

BULLETIN DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XVIII.

Voyage aux terres Australes, rédigé par M. Péron.

(TROISIÈME EXTRAIT.)

Nous avons promis aux lecteurs des *Annales*, de revenir sur l'analyse de l'intéressant ouvrage de M. Péron; et pour remplir notre promesse, nous allons en extraire quelques détails sur les mœurs des habitans de l'*île de Timor*, dont nous venons de donner plus haut une description traduite du hollandais.

M. Péron, fatigué de l'aspect triste et monotone des côtes de la Nouvelle-Hollande, a nécessairement dû juger l'île de Timor d'une manière très-favorable. Aussi, il admire la belle végétation de cette terre, la bonté des eaux, l'abondance des vivres, la variété des productions naturelles, et surtout le caractère des habitans. Ce n'est que sur ce dernier objet qu'il entre dans des détails étendus et fort intéressans. Nous allons transcrire le récit de son entrevue avec un prince dépossédé, qui..........

« Parmi les individus que j'avois eu l'occasion de connoître plus particulièrement depuis notre séjour à Timor, étoit un vieillard respectable, dont la physionomie noble et franche m'intéressoit chaque jour davantage. Il avoit observé mon goût pour les productions du rivage de la mer, et souvent il étoit venu m'offrir le tribut de sa pêche et de ses recherches : la manière généreuse dont je m'étois plu à reconnoître ses soins officieux, avoit achevé de me gagner la bienveillance du bon vieillard ; j'étois son *sobat ati* (ami de cœur). Plusieurs fois il m'avoit invité, de la manière la plus pressante, à aller visiter son habitation, sans que mes travaux m'eussent encore permis de satisfaire son désir à cet égard. »

« Le 4 septembre, je partis avec mes amis, Depuch et Bernier, pour Oba, vallée charmante, et voisine de Coupang, où se trouvoit la maison du vieux malais. Un de ses jeunes fils nous servoit de guide : nous arrivâmes bientôt vis-à-vis de cette belle habitation, d'où nous avions été si brutalement repoussés dans les premiers jours de notre arrivée à Timor. J'avois appris depuis qu'elle appartenoit à madame Van-Esten . . . . Seulement j'étois surpris que notre jeune guide parût nous y mener, lorsque tout à coup il prit un petit sentier détourné qui nous conduisit en face d'une humble cabane, analogue à celle des Malais les plus pauvres de cette région. La simplicité de cette espèce de chaumière paroissoit ajouter un nouveau charme au paysage délicieux qui l'environnoit : des arbres touffus, chargés de fleurs et de fruits, la protégeoient de leur ombre ; une foule d'oiseaux revêtus des plus riches couleurs, folâtroient dans les rameaux de ces arbres ; un ruisseau couloit à peu de distance de cet asile de la simplicité.

» Le vieillard que nous venions visiter étoit assis à

l'entrée de sa cabane, occupé pour lors à jouer du sasounou; un fils plus jeune que celui qui nous avoit amenés l'accompagnoit avec la flûte singulière de ces rivages; sa femme, à quelques pas de lui, filoit la ouatte dont ces peuples se servent pour tisser leur pagne; et sa jeune fille, qui ne paroissoit pas avoir plus de douze ou treize ans, préparoit des petits gâteaux de riz qu'elle devoit porter le lendemain vendre au *basar* (marché public).

» A notre aspect, toute la famille se leva; la joie fut générale. Asseyez-vous, bons hommes de France, fut la première exclamation qui partit de toutes les bouches. Le temps étoit très-chaud; la route nous avoit mis en sueur; on nous apporta, pour nous rafraîchir, un long cylindre de bambou rempli de lait de buffle encore chaud. Nous en bûmes à longs traits mes compagnons et moi, puis nous offrîmes quelques présens à chacun de nos hôtes; la mère eut en partage un mouchoir rouge; la jeune fille des rubans, un miroir, des aiguilles et des épingles; les deux fils reçurent chacun une lime et un couteau; le père de famille une hache et une petite scie. Tant de générosité acheva de nous gagner tous les cœurs, et l'expression de la joie la plus pure animoit tous les regards.

» Cette bonne famille nous intéressoit trop pour que nous ne cherchassions pas à la connoître particulièrement. Nous apprîmes alors que notre respectable vieillard s'appeloit *Néâs*, sa douce compagne *Sorézana*, sa jeune fille *Elzérina*, son fils aîné *Pone*, et le plus jeune *Cornélis*. Ce dernier, d'une constitution plus foible, étoit d'une figure régulière, pleine de candeur et d'expression; il étoit très-vif, et paroissoit avoir tous les défauts et toutes les bonnes qualités qui résultent d'un tel caractère, alors qu'il s'unit à la bonté du cœur, à l'activité de l'esprit et de l'imagination. Pone au contraire, d'un tempérament plus robuste,

avoit une physionomie martiale et sévère; il étoit sérieux et réfléchi; la bonté de son cœur étoit la même que celle de Cornélis, mais elle se cachoit sous des formes moins adoucies. Elzérina brilloit elle-même de tous les agrémens dont la nature se plut, sur ces bords, à parer la compagne de l'homme : élevée sous les yeux de ses bons parens, elle étoit modeste et timide; plus que ses frères encore, elle paroissoit affectueuse et sensible.

» Tandis que nous félicitions le vieux Néâs sur les bonnes qualités de ses jeunes enfans, nous vîmes quelques pleurs rouler de ses yeux; et dans un moment de douleur il prononça cette phrase qui nous pénétra jusqu'au cœur : *Oran di France ada bâé* (hommes de France, vous êtes bons)! .... Il se tut, mais son silence éloquent sembloit nous dire : « Tous les Européens ne vous ressemblent pas! » A cette époque, nous ne connoissions pas assez la langue malaise pour pouvoir, sur ce chapitre, pousser la conversation bien loin; mais le langage d'action que Néâs employoit, et qui, chez les peuples sauvages ou peu civilisés, a tant de force et d'expression, ne nous permit pas de nous méprendre sur l'objet de ses plaintes et de ses larmes; et dans la suite de notre séjour, ainsi que durant notre seconde relâche à Timor, j'appris en détail tout ce qui concernoit l'histoire de cet homme intéressant.

» Néâs avoit été roi de Coupang; c'étoit à lui qu'appartenoit originairement cette magnifique plantation, au milieu de laquelle nous avons dit qu'étoit située la maison de madame Van-Esten. Cette partie de la côte, ainsi qu'on a pu le voir par ma propre description et par celle de M. Boulanger, est un des sites les plus beaux et les plus riches de l'île. Les gouverneurs hollandais, depuis longtemps, en ambitionnoient la possession; mais les ancêtres

de Néâs, attachés par sentiment à la possession du domaine de leurs pères, s'étoient refusés constamment à toute espèce de transaction sur cet objet. Néâs, avec les mêmes principes, ayant eu la même opiniâtreté, M. Van-Esten trouva le moyen de le rendre suspect, le fit priver de sa dignité, et le contraignit ensuite, par les menaces et les mauvais traitemens, à l'abandon de son riche et bel héritage, sous la réserve, toutefois, de l'humble cabane dont nous venons de parler, et d'un petit enclos qui s'y rattache.

» Ainsi déchu du titre et de la fortune de ses aïeux, Néâs a su conserver dans son malheur le courage d'une ame forte et grande. Tous les jours ce bon vieillard descend au rivage pour y chercher sa nourriture et celle de sa famille. Souvent ses enfans l'accompagnent; je les y rencontrois quelquefois, et cette rencontre toujours me remplissoit de tristesse et de mélancolie : si l'honnête homme, en effet, doit s'affliger dans tous les cas de l'abus du pouvoir et de l'injustice, il doit en gémir surtout alors qu'il le voit exercé sur des individus intéressans et respectables. Heureusement, sur ces plages lointaines comme sur les nôtres, le crime quelquefois reçoit une juste peine. M. Van-Esten est mort misérablement, exécré des Malais qui l'accusent, avec raison, d'avoir livré lâchement son pays aux Anglais pour sauver sa fortune, et méprisé des Anglais eux-mêmes qui lui reprochent, malgré les engagemens qu'il avoit pris avec eux, d'avoir trempé dans la conspiration dont ils furent les victimes.....

» Tous ces détails m'attachèrent de plus en plus au bon roi Néâs; et l'amitié fut poussée si loin entre nous qu'il me fallut, pour céder à ses sollicitations pressantes, changer de nom avec lui : j'aurai bientôt occasion de re-

venir sur cet usage affectueux du peuple qui nous occupe.

» Parmi les enfans du vieillard, Cornélis me plaisoit davantage ; il venoit souvent me voir à Coupang, et chaque fois que j'allois à Oba il me reconduisoit à une distance plus ou moins grande de l'habitation paternelle. Un jour qu'il me faisoit beaucoup de questions sur le pays de France (*lanna di France*), je lui demandai s'il ne seroit pas bien aise d'y venir avec moi. Sa vivacité naturelle l'emportant d'abord, il me répondit sans hésiter qu'il le voudroit bien ; mais à peine avoit-il achevé sa réponse qu'il se mit à réfléchir en silence sur la proposition que je venois de lui faire ; puis, m'adressant une seconde fois la parole, il me fit un assez long discours dont je ne pus saisir tous les détails. Impatienté de ne pouvoir se faire comprendre assez bien, il s'arrêta, et se tournant vers moi il me dit : « Homme Péron, vois ce » que je vais faire. » Et il se mit à dresser plusieurs tas de sable de plus en plus gros, puis il me tint le discours suivant, qu'il occompagna de gestes tellement expressifs que je pus en saisir parfaitement la véritable expression. « A Coupang, homme Péron, tu es l'ami de Cornélis; » mais dans le pays de France un homme viendra qui » te dira : Vends-moi cet homme rouge, et il te montrera » de l'argent gros comme cela » (il me montroit le plus petit tas de sable) ; « tu répondras : L'homme rouge est » l'ami de l'homme Péron ; tu feras la même réponse à » ceux qui viendront t'offrir de l'argent gros comme ces » autres monceaux de sable » (et il me les montroit successivement, en allant des plus petits aux plus gros, et en indiquant, par ses gestes, que ma résistance deviendroit moindre à mesure que le volume de l'argent augmenteroit) ; « mais enfin quelqu'un te donnera de l'argent gros

» comme ce dernier tas de sable, et tu diras que l'homme
» rouge soit esclave. Alors, homme Péron, je ne te ver-
» rai plus; on me forcera de travailler péniblement, et
» le pauvre Cornélis, loin de son père Néâs et de son
» frère Pone, mourra de chagrin et de maladie.... ».

» En prononçant ces derniers mots, ce charmant enfant étoit si fort ému qu'il avoit les yeux humides de pleurs; j'étois moi-même trop frappé de la justice du raisonnement et de la sagacité de Cornélis, pour ne pas partager son émotion; je me contentai de chercher à le convaincre que l'esclavage n'existoit pas en France : mais comme il n'ignoroit pas que les Hollandais, les Portugais, les Anglais et les Espagnols, que l'on connoît plus particulièrement dans ces mers, ont des esclaves, il en concluoit tout naturellement que les Français devoient en avoir aussi; et comme, à l'exception de Batavia, ils ignorent les contrées où l'on envoie ceux qu'on tire de Timor et des îles voisines; qu'ils savent seulement qu'on les conduit bien loin, bien loin (djâô, djâô), ils sont généralement persuadés qu'on en transporte en Europe, où ils sont employés aux travaux les plus pénibles et les plus meurtriers...... J'ai cru devoir rapporter cette anecdote curieuse avec tous ses détails, parce qu'elle fournit une preuve de l'intelligence des habitans de cette région, et qu'elle prouve la mauvaise opinion qu'on y a des Européens. »

Ce morceau est plein d'un intérêt qui souvent manque à nos tragédies et à nos drames. Nous allons voir comment se passa la cérémonie de *l'échange des noms*, de laquelle M. Péron vient de nous promettre une description; la voici :

« Le 11 septembre, le roi *Amadima* qui avoit passé peu de jours sans venir me voir, se présenta de meilleure

heure que de coutume, et me dit: « Ami Péron, viens » manger du riz dans ma maison ». Son air, en ce moment, avoit quelque chose de plus affectueux encore qu'à l'ordinaire; cependant il y avoit je ne sais quoi de mystérieux dans ses manières, qui fixa mon attention : il me prit par la main et je le suivis. En entrant dans son palais ou dans sa chaumière (car l'un et l'autre nom peuvent s'appliquer à cette royale habitation), j'aperçus un très-grand nombre d'esclaves parés comme aux jours de fête. Un mouton tout entier cuisoit sous un hangar voisin; plusieurs des femmes du roi étoient occupées à la cuisine : je ne savois à quoi tant de préparatifs devoient aboutir. Bientôt on servit le mouton avec du riz; Amadima dépèce l'animal, m'en présente un morceau de cinq ou six livres au moins, en prend un plus volumineux encore pour lui-même, et se met à le déchirer avec ses ongles et ses dents de la manière la plus expéditive et la plus habile. Je n'avois garde de lui disputer d'appétit et de voracité; mais je mangeai de mon mieux.

» Lorsque de part et d'autre la première faim fut appaisée, le bon roi malais fit signe à l'un de ses esclaves de lui apporter une bouteille de rhum; et après en avoir largement versé dans un vase de coco, il me dit: « Homme » Péron, tu es l'ami du roi Amadima; le roi Amadima » est l'ami de l'homme Péron. Homme Péron, le roi » Amadima te donne son nom; veux-tu lui donner le » tien? » Cette singulière proposition me rappela ce touchant usage de changer de nom, que Cook a retrouvé dans la plupart des îles du Grand-Océan, et qui se reproduit jusque sur les rivages humides et brumeux de la Nouvelle-Zélande. Je n'eus donc garde de me refuser à ce témoignage affectueux de l'amitié du prince malais, et je lui répondis sans hésiter : « L'homme Péron veut donner son

» nom au roi Amadima. » Cet échange parut le combler de joie; nous le cimentâmes en buvant plusieurs coups de rhum dans le même vase. Dès ce moment je devins *touan Amadima* (seigneur Amadima) ; lui-même ne m'appeloit plus que par ce nom ; à mon tour je m'efforçois bien de l'appeler l'homme Péron. Cependant, comme j'étois peu familiarisé avec cet usage, je me trompois souvent; mais Amadima, conservant, pendant toute cette scène, le sang-froid le plus imperturbable, me reprenoit avec bienveillance, et ne manquoit jamais de m'appeler seigneur Amadima. Tous les esclaves à qui cet échange fut solennellement déclaré, reçurent l'ordre de me regarder comme *l'ami du cœur* de leur maître, et de m'appeler touan Amadima. »

Depuis cette époque M. Péron eut, à diverses reprises, l'occasion de faire de nouveaux changemens de nom; les formalités en furent toujours aussi simples, et quelquefois plus encore que celle qu'il vient de décrire. Il n'en est pas de même à Madagascar, où l'on retrouve un usage analogue à celui-ci. Les détails de cette dernière cérémonie ont été décrits dans les *Annales*, tome II, p. . . ., dans la relation du Voyage de M. *L'Islet Geoffroy*.

M. Péron se propose de publier à part ses recherches sur l'histoire naturelle, civile et morale de l'île de Timor; cette relation épuisera sans doute la matière : en attendant, le public voudra bien nous savoir gré d'avoir traduit celle de M. Hogendop.

Le second volume du *Voyage aux terres Australes*, à ce qu'on nous assure, est sur le point de paroître.

Extrait d'un Voyage pittoresque en Caramanie et dans quelques autres parties de l'empire Ottoman, tiré du cabinet de M. Robert Ainslie, ancien ambassadeur anglais à Constantinople. Londres, 1803, format atlantique.

Lors de l'expédition des Anglais contre l'armée française d'Egypte, M. Robert Ainslie eut l'occasion d'envoyer un habile dessinateur, M. *Luigi Mayer,* dans quelques-unes des parties le moins fréquentées de l'empire ottoman, pour y dessiner des vues et des monumens. Un libraire de Londres publie aujourd'hui une partie de ces magnifiques dessins, avec la permission de M. Ainslie et sans doute sous la surveillance de M. Mayer; mais ce libraire n'a pas daigné seulement dire au public, si M. Ainslie ou M. Mayer ont eu part ou non au texte historique qui accompagne ces dessins. Ainsi, nous ne savons pas à qui nous devons ces renseignemens, et nous sommes réduits à en profiter sans connoître le degré d'authenticité qu'on doive leur attribuer.

Voici le titre de l'ouvrage anglais :

« *Views in the Ottoman empire, chiefly in Caramania, a*
» *part of Asia Minor hitherto unexplored; with some*
» *curious selections from the islands of Rhodus and*
» *Cyprus, and the celebrated cities of Corinth, Carthage*
» *and Tripoli : from the original drawings in the pos-*
» *session of sir R. Ainslie, taken during his embassy*
» *to Constantinople by Luigi Mayer : with historical*

» *observations and incidental illustrations of the manners » and customs of the natives of the country.* London. » Bowyer, etc. 1803. »

Après ce frontispice, répété dans une traduction française, suivent vingt-quatre belles gravures imprimées en couleur, et dont nous allons donner la liste.

1. *Sarcophage colossal près de Castel-Rosso.* Ce sarcophage, découvert dans l'île de Castel-Rosso, l'ancienne Cistène, en Caramanie, consiste en quatre étages de marbre de Paros. On peut en calculer les dimensions, en les comparant avec celles des figures qui sont auprès, remarque généralement applicable à toutes les autres gravures de cette collection.

2. *Entrée principale du port de Cacamo*, en Caramanie, avec une vue du village et du château du même nom.

3. *Ancien grenier à Cacamo.* Ce grenier, comme il paroît par l'inscription : *Horrea imper. Cæsaris Divi Trajani Parthici F. Divi Nervæ Nepotis Trajani Hadriani Augusti Eos. III*, fut construit, l'an 119, par l'empereur Adrien, fils adoptif de Trajan à qui il succéda, et petit-fils de Nerva. Tout près, sur le haut d'une colline, est un petit temple qui appartenoit peut-être à l'ancienne *Myra.*

4. *Ancien bain* (ou plutôt *Réservoir*), *à Cacamo.*

5. *Reste d'un ancien théâtre, à Cacamo.*

6. *Nécropole ou Cimetière de Cacamo.* Les différentes bases des tombeaux, dans ce nécropole ou ville de morts, sont taillées, pour la plupart, dans le roc vif.

7. *Sarcophages et sépulcres au haut du port de Cacamo*, principalement remarquables par leur architecture et leurs ornemens.

8. *Sarcophage colossal à Cacamo*, en Caramanie.

10. *Partie du port de Macre*, au haut du golfe de Macre, autrefois golfe de Glaucus ou de Telmisse. Près de l'entrée est la baie de Marmorice, où les forces anglaises se rassembloient avant qu'elles n'eussent été attaquer les Français en Égypte; avec le village moderne de Macre, les ruines d'un théâtre et plusieurs autres édifices de l'ancienne ville de *Telmisse*, et des tombeaux semblables à ceux qu'on trouve dans les autres parties de ce pays.

11. *Ancien sépulcre près de Macre.* Le fronton, les colonnes sur lesquelles il porte, et toutes les autres parties de ce sépulcre, sont travaillées dans le roc sur lequel il est élevé. L'intérieur est carré, et dans chacun de trois des côtés est une niche qui contient un sarcophage.

12. *Vaivode caramanien.*

13. *Femmes caramaniennes.*

14. *Famille caramanienne* changeant de demeure.

15. *Bucherons caramaniens*; avec la manière dont ils transportent les arbres des forêts sur le bord de la mer.

16. *Grotte taillée dans le roc près de Linde*, dans l'île de Rhodes; renfermant une vue de la ville de Linde, avec son château sur le sommet d'une colline voisine.

17. *Port de l'ancienne Cnide*, près du cap Cris; avec les ruines d'un théâtre et de plusieurs temples.

18. *Château de Bodroun*, l'ancienne *Halicarnasse*, dans le golfe de Stancho, autrefois le golfe Céramique, en face de l'île de Cos.

19. *Vase colossal près de Limisso*, dans l'île de Chypre.

20. *Fragmens antiques*, à *Limisso*.

21. *Ville et faubourgs de Corinthe*, avec le rocher d'Acrocorinthe, le château, l'ancien temple de Vénus, et dans le lointain le golfe de Lepante.

22. *Ruines d'un ancien temple*, près de Corinthe.

23. *Ruines du grand aqueduc de l'ancienne Carthage.*
24. *Arc de triomphe, à Tripoli en Barbarie.*

Nous allons extraire ce qui nous paroît le plus neuf et le plus intéressant dans les *notes historiques* qui suivent les dessins, et qui sont écrites en anglais, avec une traduction française au bas de chaque page.

La Caramanie.

« La même raison, dit l'auteur, qui rend précieuses les vues de la Caramanie, nous empêche d'entrer dans de grands détails sur ce pays : c'est une région qui, jusqu'à présent, a été si peu un objet d'attention, qu'à peine trouve-t-on quelque Européen qui y ait voyagé. Elle occupe la côte méridionale de ce qu'on appeloit autrefois l'Asie Mineure ; et le nom même en semble peu connu, puisqu'on la confond d'ordinaire avec la Natolie, qui est la partie septentrionale et la plus considérable de l'Asie-Mineure. Le sol en est fertile, quoique mal peuplé, et encore plus mal cultivé ; état qui lui est commun avec la plupart des possessions ottomanes. Des montagnes, dont quelques-unes sont très-élevées, s'étendent, en sens divers, dans ce pays que de vastes forêts couvrent de leur ombre (1). Ses côtes étendues ont d'excellens ports, et la profondeur de l'eau près du rivage en rend l'approche très-sûre aux navigateurs. Aussi, comme elle étoit, par sa position, très-propre aux entreprises ma-

(1) Ce sont les diverses branches du mont Taurus ; il paroît, par les descriptions de Strabon, comparées aux dessins de M. Mayer, que ces montagnes sont arrondies et aplaties à leur sommet. Les cèdres et les sapins de la *Cilicia aspera* étoient l'objet des vœux des rois grecs d'Egypte, dès qu'ils tentèrent à former une marine. (*N. d. R.*)

ritimes, ses anciens habitans mirent-ils à profit cet avantage, quoiqu'on les ait accusés d'avoir été plus adonnés au pillage qu'au commerce. Ce ne fut cependant pas impunément qu'ils s'y livrèrent. Servilius mérita le nom d'Isaurique par ses succès dans la guerre contre les Isauriens dont il renversa la capitale. Et après lui Pompée prit et détruisit plus de treize cents de leurs vaisseaux, et fit raser sur la côte quelques-unes des villes qui s'étoient rendues les plus redoutables par leurs pirateries.

» On ne fit jamais ce reproche aux Lyciens, dont le pays renfermoit celui qui est principalement l'objet de cet ouvrage. Possesseurs d'un grand nombre de bons ports, ils ne négligèrent pas d'en faire usage; mais toutes leurs expéditions furent pacifiques, et ils se contentèrent des profits légitimes du commerce, sans chercher à s'enrichir par des rapines (1). Ils jouirent d'une grande répu-

(1) La *Lycie*, encerclée par les branches du mont Taurus, dont la principale se nommoit *Cragus*, étoit fertile en vins, blés et huile, du moins dans les plaines; sur les montagnes il y avoit de belles forêts. Les excellens *cèdres* de la Lycie différoient par les feuilles de ceux de Phénicie (*Plin.* XII, 28. XIII, 5). Le *platane* étoit en Lycie d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires (id. XII, I). Les éponges fines d'Antiphellus étoient recherchées. On employoit dans la médecine la craie rouge qui se trouvoit près de la ville *Bubon* (id. XXXV, 17). *Hephestion* étoit le nom d'un canton et d'une ville près de laquelle il sortoit des feux éternels du sein de la terre, feux qui ne paroissent avoir été dus qu'à des sources de naphta, comme celles de Bakou; le feu étoit sans doute entretenu par les prêtres d'un temple de Vulcain situé dans le voisinage (*Scyl.* peripl. 39. *Plin.* II, 106, V. 27. *Sen.* ep. 79. *Ctesias* ap. *Phot.* cod. 73, p. 186). Le mont *Chimaera*, que Strabon indique comme une vallée ou gouffre (*Strab.* 981, 982 Almel.), passoit pour une montagne ignivome; et comme beaucoup de poètes, par exemple Eschyle (*Prometh. vinct.* 351) et Pindare (*Pyth.* 1, 32) ont placé dans la Cilicie, pays si voisin de la Lycie, et où il n'y a

tation de modération et de justice. Conquis par Crœsus, roi de Lydie, et ensuite par Cyrus, ils ne payèrent qu'un tribut annuel au monarque Persan; et continuèrent à être gouvernés par leurs rois. Sous Alexandre, leur pays fit partie de l'empire Macédonien, et passa après lui aux Séleucides. C'est après cette époque que la forme de leur gouvernement devint républicaine, ses villes, au nombre de vingt-trois, élisant les membres du grand conseil : les plus considérables, au nombre de six, en choisissoient chacune trois; les moyennes, deux; et les plus petites, un. Elles contribuoient, dans la même proportion, à l'entretien des charges et des emplois de la république. C'est dans le grand conseil qu'on nommoit le *Lyciarque* ou prince de Lycie, et tous les autres magistrats, et qu'on discutoit les affaires relatives à la paix et à la guerre. Les Romains s'etant rendus maîtres de leur pays, leur laissèrent cette forme de gouvernement; mais ils leur ôtèrent le droit de faire la paix ou la guerre.

» Vis-à-vis de Castel-Rosso est le spacieux port de *Cacamo* ou *Cacavo,* dans lequel se jette une petite rivière. A environ une demi-lieue de l'embouchure de cette rivière, sont les ruines d'un grenier que l'empereur Adrien fit construire en 119. Aelius Spartiacus assure que, des nombreux monumens élevés de toutes parts par cet empereur, le temple qu'il fit bâtir en l'honneur de son pré-

point de volcans, la demeure ordinaire de *Typhon,* géant qui, de sa prison souterraine, vomissoit du feu, quelques savans ont cherché à prouver que toute la fable de Typhon, et par conséquent les peuples nommés *Arinci* par Homère (*Iliad.* II, 782. VI, 171), doivent se retrouver en Lycie plutôt que dans l'*Aramée* ou la Syrie (*Heyne,* excurs. II, ad lib. IX, Æneid. *Apollod.* notæ Heynii, p. 286). Mais cette opinion ne me paroît fondée que sur des raisons faciles à réfuter. (*N. d. Rédacteur.*)

décesseur Trajan, fut le seul où il voulût qu'on inscrivît son nom ; cependant on le trouve sur ce bâtiment, avec ceux de son père et de son grand-père par adoption, Trajan et Nerva, dont il est très-vraisemblable que les bustes étoient au-dessus de l'entrée. A peu de distance de là est un beau réservoir, dont on trouvera ici la vue; et, à environ une demi-lieue dans les terres, on voit les restes d'un vaste théâtre, avec plusieurs autres ruines qui indiquent clairement qu'il y a eu autrefois, en cet endroit, une ville considérable. C'est ce que confirme le grand nombre de curieux tombeaux qu'on trouve aux environs, et dans quelques-uns desquels, quoiqu'on les ait tous ouverts, sont encore les urnes qui renferment les cendres. En outre, il y a des grottes sépulcrales taillées dans le roc, et dont l'architecture et la sculpture sont dignes d'être relevées.

» On ne sait pas précisément aujourd'hui quel étoit le nom de cette ville; mais selon toutes les apparences c'étoit l'ancienne *Myra*; et la *Myra* actuelle, sur la rivière qui porte aussi le nom Myre, que d'Auville suppose être la même que l'ancienne, est la *Limyra* des premiers temps, située sur la rivière de même nom. En effet, la distance de plus d'une demi-lieue de la mer, sa situation à l'est de Patare, et à l'ouest de ce que je conjecture avoir été Limyre ; les montagnes escarpées auprès desquelles une grande partie étoit au moins bâtie, et la grandeur de ses ruines, tout est parfaitement d'accord avec la description qu'en donne Strabon, qui compte Myra parmi les six villes de premier rang en Lycie (1).

(1) Les cartes modernes, dans cette partie, varient trop pour qu'il soit possible d'y appliquer avec succès les mesures des anciens Périples. Toutefois nous trouvons le raisonnement de l'auteur à peu près juste. Les ruines près de Cacamo ou dans cette ville, appar-

» Quant à *Macre*, nous n'avons pas la même incertitude. On ne peut pas douter que ce ne soit l'ancienne *Telmisse* dont les restes d'un magnifique théâtre, les monumens funéraires, et des tas de ruines attestent également l'opulence et la grandeur. Mais tout l'art de ses magiciens qui lui donnèrent autrefois tant de célébrité, ne put la mettre à l'abri de la main de la destruction, qui a étendu si loin ses ravages sur les plus belles parties du globe.

» Près de ce lieu est un sépulcre très-curieux, dont nous donnons la vue. Ce qui paroît être son entrée, est tout taillé dans le roc vif; on y voit sculptées, avec beaucoup de délicatesse, la ressemblance d'une porte, les têtes saillantes des clous, et la serrure avec sa poignée. Comme cette porte n'est qu'apparente, on y a fait un trou par lequel on voit, dans l'intérieur, trois sarcophages, dont un de chaque côté, et le troisième dans le fond. Tout le travail de l'intérieur est si grossièrement fait, qu'il ne répond nullement à celui du dehors; et il est vraiment singulier que, quelques recherches qu'on ait faites, on n'ait jamais pu découvrir qu'il y eût d'autre entrée que celle du trou fait à la fausse porte.

» La juridiction civile et militaire du pays est entre

tiennent à *Andriaca,* port voisin de l'ancienne *Myra;* celles qu'on voit dans l'intérieur du pays sont les restes de Myra, qui, selon Strabon, étoit à vingt stades du rivage le plus prochain. Cette ville étoit, sous Théodose II, la plus belle ville de Lycie, et dont elle fut alors déclarée la capitale.

La *Necropolie* ou *ville des Morts*, près de Cacamo, semble, d'après la vue donnée dans l'ouvrage, être un objet extrêmement curieux. Un amas de grands sarcophages s'élèvent l'un derrière l'autre, comme les palais d'une ville. Les rochers, taillés en figures régulières et percés de cavernes, représentent autant de rues. Tout cet ensemble, placé au pied d'une belle montagne, sur une baie sombre et majestueuse, nous a frappés d'admiration. (*N. d. R.*)

les mains des vaivodes qui, assistés du conseil de l'iman ou prêtre, administrent la justice dans un kiosque ouvert de tous côtés. On distingue les vaivodes à leur turban; la mousseline qui en fait le haut est ornée de bandes rouges ou jaunes; ils portent la robe, le *kafetan* et la ceinture, comme en Egypte, et en général dans tout l'Orient; une pelisse d'étoffe de soie ou de camelot; des chausses ou larges pantalons rouges et des bottes jaunes qui, au besoin, se mettent ou se quittent aisément: leurs armes sont un sabre recourbé, une paire de pistolets et un couteau de chasse; un fusil qu'un domestique porte à côté d'eux, et une giberne bien fournie de munition. Leurs gardes portent une espèce de veste bordée de noir, une beniche à manches étroites, bordée d'une étoffe de différentes couleurs; de larges pantalons de drap bleu, et des pantoufles ou souliers rouges ou noirs. Ils sont armés d'une grosse massue, dont le bas est carré et garni d'un grand nombre de pointes saillantes; et ils ont à la ceinture un couteau de chasse et une paire de pistolets.

» Les femmes, dans l'intérieur des maisons, sont à peu près mises comme les danseuses (1) dont nous avons parlé dans la description de l'Egypte; et c'est là véritablement le costume ordinaire du levant. Elles n'ont sur la tête qu'un petit bonnet rouge, avec un grand bleu, et une étroite bande de mousseline roulée tout au tour et qui descend jusqu'aux oreilles; les cheveux qui la débordent de tous côtés, pendent sur le dos en tresses légères. Lorsqu'elles sortent, elles attachent autour de leur tête une pièce de mousseline qui leur descend jusqu'au

(1) Ce passage prouve que M. *Luigi Mayer* a publié un autre recueil de gravures avant à celui-ci. (*N. d. R.*)

milieu du front, tandis qu'une autre leur couvre le visage depuis le bas presque jusqu'aux yeux. Elles portent aussi une espèce de robe flottante avec un manteau de différentes couleurs, dont la forme est carrée, et qui leur couvre le dos.

» Le nom de l'ancienne lyre, malgré tous les changemens que cet instrument a éprouvés, est encore donné à un des instrumens de musique du pays; c'est le *rebec* ou violon à trois cordes, qu'on appelle *lyra*.

» Lorsque la chaleur se fait trop sentir dans les plaines de la Caramanie, et que les pâturages commencent à être brûlés, les habitans abandonnent leurs villages et se retirent dans les montagnes, laissant leurs premières habitations ouvertes à tout venant. Dans la gravure où est représentée une de ces migrations, on voit les familles qui s'éloignent avec leur bagage, leurs meubles, leurs femmes, leurs enfans et leurs bestiaux. Garder les troupeaux ou couper du bois, sont les occupations ordinaires des hommes. Ils portent le turban commun; une chemise de grosse toile de coton, avec des manches courtes et larges; une robe de dessous qui la serre à la ceinture; au lieu d'un cafetan, une veste étroite, d'un drap jaune, comme les Maures de Barbarie ou les Grecs de la Morée; ordinairement des pantalons bleus, des pantoufles noires et une grande peau de chèvre en manière de tablier. Dans une main ils ont un gros bâton, et à la ceinture ou sur l'épaule une hache ou cognée. »

Ile de Chypre.

« Cette riche et superbe île, dit l'auteur anglais, située au haut de la Méditerranée, a été célèbre, sous bien des rapports, de la plus haute antiquité. Toute couverte

de bois, dans les premiers temps où les Phéniciens y abordèrent, ces navigateurs en firent servir une partie à fondre les métaux qui y abondent, et l'autre à s'approvisionner de matériaux pour la construction des vaisseaux; et ces deux moyens étant insuffisans pour l'exécution du dessein qu'ils avoient de rendre l'île habitable, quelques-uns d'entre eux en abattirent et détruisirent une grande quantité, et gardèrent en propriété la terre qu'ils avoient défrichée. Ce fut peut être avant que le défrichement se fût étendu bien loin, que cette île passa pour malsaine; car des voyageurs modernes en parlent bien différemment. Cependant Poçocke la regarde encore comme peu saine, ce qu'il attribue à l'extrême chaleur pendant l'été, due à la réverbération des hautes montagnes, et surtout au peu de terre qui en couvre la pierre blanche; tandis que quelques-unes de ces montagnes sont couvertes, pendant l'hiver, de neiges qui rendent alors cette île bien plus froide qu'aucune autre partie du levant, et qui causent fréquemment des déluges de pluie qui durent assez long-temps.

» Quoi qu'il en soit, elle a été renommée dans l'antiquité par le culte de Vénus, dont on suppose qu'elle étoit le séjour favori; et par ses vins qui conservent encore leur célébrité. Ce n'est pas que les vins en soient tous également bons : le meilleur est celui que produit le canton appelé *la Commanderie*, parce qu'il faisoit partie de la grande commanderie des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Si ce vin est bien tenu, il a, quand il est à son point, un goût exquis; mais comme il n'arrive que trop qu'on trompe dans le commerce, tous les vins de Chypre en général, quelle que soit leur qualité, se vendent sous le nom de vin de la Commanderie.

» Pour faire les meilleurs vins de Chypre, on ne cueille les raisins que lorsqu'ils sont parfaitement mûrs, et on les étend sur des terrasses qu'on en couvre à la hauteur d'un pied et demi. Lorsque le jus commence à en découler, on les enlève avec des pelles, et on les porte dans un cellier pavé de marbre, ou recouvert d'une espèce de stuc, et dont le plancher penche vers un côté. Là, on les écrase avec des maillets plats, et on les met trois ou quatre fois sous de petits pressoirs. Le jus qui en sort est doux et visqueux, et coule dans un grand vaisseau d'où on le tire à mesure qu'il se remplit; et on le transporte, avec de petites cruches, dans une grande jarre de grès à demi enfoncée dans la terre, et dont le fond se termine en cône. On laisse fermenter le vin pendant vingt-quatre heures dans ce vaisseau qu'on ne remplit pas jusqu'aux bords, de peur que, pendant la fermentation, la liqueur ne déborde et ne fuie. Il y a des personnes qui ne couvrent point ce vaisseau; mais d'autres le couvrent, en n'y laissant qu'une petite ouverture à l'air. Au bout de quarante jours le vaisseau est hermétiquement fermé avec un couvercle de même terre. A mesure que le vin se clarifie, il dépose au fond du vaisseau une matière grasse et visqueuse, que les Cypriotes appellent *manna*, et qui, bien loin de nuire à la qualité de la liqueur, contribue beaucoup à la porter à sa perfection; c'est ce qui fait que les vaisseaux qui ont déjà servi, et qui contiennent de cette lie, se vendent le quadruple des nouveaux.

» Les Grecs de Chypre ont encore une autre coutume qui leur vient d'une grande antiquité : c'est, à la naissance d'un enfant, d'enterrer un gros vaisseau rempli d'un vin choisi, et hermétiquement bouché; ils le laissent en terre jusqu'au mariage de cet enfant, à la célébration

des noces duquel ils le boivent. Comme les personnes qui ont de l'aisance enterrent d'ordinaire plus de vin qu'on n'en consomme dans ces circonstances, les marchands ont quelquefois l'occasion d'en acheter une partie; le goût de ce vin est de beaucoup supérieur à celui de tout autre. »

Les autres articles de cet ouvrage anglais n'offrent pas le même degré d'intérêt. Cependant on y remarque quelques passages que nous croyons devoir extraire.

« Le port de Rhodes, dit l'auteur, est de nos jours comblé en grande partie; néanmoins le gouvernement ottoman y a des chantiers pour la construction de vaisseaux de guerre, dont le bois vient surtout des belles et vastes forêts de la Caramanie, celui qui croît dans l'île étant presque entièrement épuisé. Il est très-rare qu'on y emploie d'autre bois; les côtes seules en sont de chêne : mais, soit par ignorance dans le choix des arbres propres à la construction, ou sur le temps de les abattre, soit à cause de l'indolence avec laquelle l'ouvrage est conduit, la plupart de ces vaisseaux sont dans un état de dépérissement avant d'être lancés.

» Quoique Homère donne à cette île le nom de Rhodes, la ville qui porte ce nom ne fut bâtie que du temps de la guerre de Péloponèse. Homère ne fait mention que de trois villes, Linde, Jalyse et Camyre. De nos jours il y a, sur la côte occidentale un village grec appelé *Camiro*, où nous pouvons supposer qu'étoit autrefois Camyre; et le village de *Lindo*, vers le milieu de la côte orientale de l'île, rappelle encore le nom de Linde. Ce village est entièrement peuplé par des Grecs, et son port, quoique peu considérable, est très-fréquenté par les vaisseaux du pays, qui exportent les productions de l'île, et y importent en retour les marchan-

dises étrangères. Les habitans de Lindo construisent aussi de petits vaisseaux, excellens voiliers, très-propres au commerce de cabotage avec les côtes et les îles voisines. Près de Lindo on voit quelques élégans restes antiques dont nous donnons le dessin, et qui appartiennent à l'ancienne Linde, la plus considérable des trois villes dont parle Homère, et patrie de Charès qui fit le colosse. »

Le dessin dont parle l'auteur offre quelque confusion: il semble présenter une colonnade antique qui a dû être ensevelie en partie derrière des rochers soulevés par un tremblement de terre; c'est du moins la seule manière dont nous avons pu l'expliquer.

En parlant de l'ancienne Cnide, l'auteur fait la remarque suivante : « Strabon nous apprend que cette ville avoit deux ports, dont un, assez grand pour recevoir vingt trirèmes, pouvoit se fermer. Les restes du mur qui formoit ce port intérieur, paroissent encore, ainsi que l'ouverture par laquelle les vaisseaux y entroient, comme on peut le voir dans la vue que nous en donnons. De nos jours, des barques n'y entrent que pour s'y charger de pierres tirées des ruines que les Turcs sont sans cesse occupés à mettre en pièces. »

Nous finirons cet extrait par la notice suivante sur *Tripolis de Barbarie*, notice qui, bien qu'elle ne soit pas absolument neuve, ne laisse pas que d'offrir une lecture intéressante.

Tripolis.

Dans cette partie de l'Afrique qui est presque opposée à la Sicile, étoit un pays fertile, connu sous le nom de Tripolis, parce qu'il étoit assujetti à trois villes florissantes qui formèrent long-temps, sur cette côte, une union fédérative. De ces trois villes, *Leptis*, *Oea* et *Sabrata*, qui étoient à quelque distance les unes des autres, la

première et la dernière ont presque disparu ; mais la ville actuelle de Tripolis est bâtie sur l'emplacement d'*Oea*, patrie d'Apulée.

« Vers la fin du quatrième siècle, ces villes furent forcées, pour la première fois, de fermer leurs portes, afin de se mettre à couvert des invasions hostiles : plusieurs de leurs citoyens les plus distingués avoient été surpris et massacrés ; les villages et même les faubourgs pillés ; et les vignobles et les arbres fruitiers de leur riche territoire arrachés par les sauvages de la Gétulie (1). Les habitans de ces provinces implorèrent la protection du comte romain, qui avoit depuis longs-temps le commandement militaire de l'Afrique ; mais ils éprouvèrent bientôt que le gouverneur romain n'étoit ni moins cruel ni moins rapace que les barbares. Dans l'impuissance où ils étoient de fournir les quatre mille chevaux, et le présent exorbitant qu'il exigeoit, sa demande équivaloit à un refus, et c'étoit justement qu'on pouvoit l'accuser d'être comme l'auteur de la calamité publique. Dans l'assemblée annuelle

(1) Le climat de Tripolis est des plus désagréables ; la chaleur des jours et le froid des nuits sont également insupportables. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. La végétation est plus belle dans l'hiver que dans l'été. Le sol, médiocrement fertile, produit des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers, et une foule d'autres arbres fruitiers ; aussi des légumes de toute espèce, les choux, les navets, les oignons, abondent en hiver ; les concombres et les melons en été. A deux journées, au midi de Tripolis, il y a sur le mont *Gurean* une grande plantation de safran. Sur la route qui y conduit on a remarqué les végétaux suivans : *Artemisia abrotanum, asclepias lactifera, asphodelus luteus* et *fistulosus*, *brassica eruca, ceratonia siliqua, colchicum autumnale, iris persica, melia azederach, rhamnus, rosmarinus officinalis, scilla maritima*, etc., etc. Les lions et les panthères se montrent très-rarement ; il y a beaucoup de chakals et d'*erinaceus europœus*. Les serpens et les scorpions sont très-incommodes. — Extrait des relations de *Rothmann*, allemand, et de *Stromberg*, suédois, les seules bonnes qu'on ait sur ce pays. (*N. d. Rédacteur.*)

des trois villes, on nomma deux députés pour porter aux pieds de l'empereur Valentinien le don accoutumé d'une Victoire d'or, et accompagner ce tribut, plus de devoir que de reconnoissance, de l'humble plainte qu'ils étoient ruinés par l'ennemi, et abandonnés par leur gouverneur. Cependant le comte, instruit depuis long-temps dans la pratique de tous les arts de corruption, avoit eu soin de s'assurer l'amitié vénale d'un des ministres de Valentinien; et, par la répétition des mêmes moyens partout où ils pouvoient lui être le plus utiles, il continua à détourner la vengeance de l'empereur de sa tête coupable sur l'innocence opprimée. Le président de Tripolis fut publiquement exécuté à Utique; quatre citoyens distingués furent mis à mort; et les langues de deux autres furent coupées, comme calomniateurs, par un ordre exprès de l'empereur.

» Lors de l'invasion de l'Afrique par Genseric, Tripolis fut renfermée dans le royaume des Vandales; et lorsque cette monarchie fut renversée par Bélisaire, elle fut un des cinq lieux où le général romain établit des ducs ou commandans.

» Après que l'étendard victorieux de Mahomet eut fait le tour de l'Orient, Abdallah, lieutenant du calife Othman, à la tête de quarante mille Moslémites, disputa, dans le voisinage de cette ville, la souveraineté de l'Afrique contre une nombreuse armée de troupes impériales. L'ardeur de ses soldats n'ayant pas été ralentie par une marche pénible, les tentes avoient été dressées devant les murs. Un renfort de Grecs fut surpris et taillé en pièces sur les bords de la mer: mais les fortifications de Tripolis résistèrent aux premiers assauts, et les Sarasins essayèrent, à l'approche du préfet Grégoire, d'abandonner les travaux du siége pour les périls et les espérances d'une action décisive. On rapporte que cent vingt mille hommes suivoient ses drapeaux: si cela est vrai, il falloit que les troupes réglées de l'empire fussent perdues dans la foule

indisciplinée des Africains, qui formoient la masse et non pas la force de son armée.

» Pendant plusieurs jours, les deux armées se battirent avec furie depuis le point du jour jusqu'à midi, où la chaleur et l'épuisement les forçoient à chercher un abri et du repos dans leurs camps respectifs. On dit que la fille de Grégoire, héroïne d'une beauté et d'un courage incomparables, combattoit à son côté. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit été formée à monter à cheval, à tirer de l'arc et à manier le cimeterre; et, dans un combat, la richesse de ses armes et de ses habits éclatoit toujours aux premiers rangs. Sa main avec cent mille écus d'or étoit la récompense offerte pour la tête du général arabe; et les jeunes Africains étoient excités par l'appât de ce prix glorieux. Zobéir, jeune et noble arabe, conseilla à Abdallah de faire une pareille offre pour celle du préfet impérial. Il donna en même temps le conseil de laisser cachée dans leurs tentes une partie des forces moslémites, tandis que le reste se battroit le matin comme d'ordinaire contre l'ennemi. Lorsque les troupes fatiguées de l'empire se furent retirées pour se préparer au repos du soir, qu'elles eurent débridé les chevaux et quitté leur armure, on sonna aussitôt la charge; une armée de guerriers frais et intrépides s'élança du camp arabe, et la longue ligne des Grecs et des Africains fut surprise, assaillie, renversée. La victoire fut complète, et Tripolis ouvrit ses portes au vainqueur. Grégoire tomba sous les coups de Zobéir; mais l'enthousiaste guerrier dédaigna de réclamer la récompense qu'on avoit proposée d'après son conseil : et son action n'auroit pas même été connue, si les pleurs et les cris de la fille de Grégoire, qui en fut témoin, n'avoit pas proclamé ce que sa modestie avoit caché.

» Il y avoit près de cinq cents ans de cette époque que Tripolis étoit entre les mains des Mahométans, lorsque

Roger, premier roi de Sicile, la prit sur eux, vers le milieu du douzième siècle. L'empereur Charles-Quint la donna aux chevaliers de Malte, sur lesquels les Turcs la prirent en 1551.

» Tripoli est actuellement la troisième ville de l'Afrique; et son territoire, qui est gouverné par un *dey*, s'étend depuis Tunis jusqu'en Egypte (1).

» L'arc de triomphe de cette ville, dont on a donné la vue, étoit dédié, comme il paroît par les restes de l'inscription, à Marc-Aurèle Antonin, surnommé le philosophe, et à son collègue dans l'empire, Lucius Verus; et fut probablement érigé vers l'an 166. »

(1) L'importance politique de Tripoli est nulle; le *pacha* qui y règne et qui n'ajoute à ce titre que le nom de *bey*, et non pas celui *dey*, se trouve, plus que les princes d'Alger et de Tunis, dans la dépendance du grand-seigneur. Il n'entretient point de troupes réglées, et sa marine consiste en quelques chebecks et *polacres* armés. La frégate danoise, la *Nayade*, de 40 canons, commandée par par M. *Sten-Bille*, attirée perfidement dans le port de Tripoli, y fut attaquée par toute la marine tripolitaine; la frégate dispersa tous les chebeks et les polacres, et fit trembler le pacha dans son palais: il proposa des conditions moins onéreuses que celles qu'il exige ordinairement.

Tripoli exporte de la laine venant de Barca, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, et des esclaves venant de l'intérieur de l'Afrique, du séné, de la cire, du maroquin, etc. Il y arrive régulièrement des caravanes de Fezzan, de Maroc et de Tombouctou. (*N. d. R.*)

Les Hindous, ou description de leurs mœurs, costumes, cérémonies, etc., dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 planches gravées à l'eau-forte; par M. BALTHAZAR SOLVYNS. *Ire, IIe, IIIe et IVe livraisons de l'édition in-4°* (1).

L'INDE fut de tout temps le pays des fables. La nature particulière de son climat et de ses productions, les usages singuliers de ses habitans, l'isolement dans lequel les plaçoient et leurs institutions civiles et leur situation géographique, tout concouroit à exalter l'imagination de ceux qui, les premiers, pénétrèrent dans l'Inde ; tout leur facilitoit les moyens d'accréditer les récits les plus exagérés. C'est ainsi que le père de l'histoire rapporte très-sérieusement, qu'il y avoit dans l'Inde des fourmis de la grosseur d'un chien, qui ramassoient en grands tas l'or qui se trouve dans le sable des rivières; Ctesias plaça des griffons comme gardiens auprès des mines de la Haute-Inde; et, sans parler plus au long des fables de ce genre, ne sait-on pas que Mégasthènes et les autres voyageurs grecs qui, les premiers, virent le Gange, crurent que ce fleuve avoit dix ou douze lieues de large, parce qu'ils l'avoient vu dans ses crues! Les modernes ne sont pas tombés dans

(1) Chez l'*auteur*, place Saint-André-des-Arcs, n° 11.
Prix de chaque livraison, de six planches, format grand *in*-4°, 10 francs.

N. B. L'édition *in-folio* se continue également avec succès. Au *discours préliminaire* près, le premier volume est achevé. Prix de chaque livraison, de six planches, format atlantique, 36 francs. (Il y en aura 42.)

Voyez sur le plan et l'historique de cet ouvrage, le bulletin des *Annales*, tome III, p. 392.

des erreurs aussi fortes; mais les contradictions qui règnent dans les relations sur l'Inde, prouvent assez que nous sommes encore loin de posséder des notions tout à fait exactes sur ce pays, et sur le peuple qui l'habite.

Voulant augmenter la masse de nos connoissances sur l'Inde, et en même temps ne point s'exposer à commettre de nouvelles erreurs, M. Solvyns s'est décidé à ne publier que les dessins de *ce qu'il a vu de ses propres yeux;* ces dessins, pleins d'une vérité et d'une expression frappantes, ne sont accompagnés que d'une courte explication, contenant des faits dont l'auteur est parfaitement sûr. Comme dans un Bulletin précédent nous avons déjà rendu justice aux intentions de l'auteur et à son plan général, il ne nous reste qu'à donner une idée de l'exécution, et de faire connoître le contenu des livraisons qui paroissent.

La première planche de la première livraison représente un *mahâbhârat-er-chobah*, ou assemblée des Hindous qui entendent un Brahman expliquer le texte sacré du livre Maha-Bharat.

Les planches II à VI donnent les figures de cinq espèces de *brahmans*, distingués par des nuances de costume. Le *drawer-brahman* étoit peu connu, et M. Solvyns a eu de la peine à en trouver un petit nombre.

La deuxième livraison offre d'abord un *râmâyin gayin,* ou cérémonie religieuse des brahmans, chantant les exploits de *Râm*, de ce Dieu-héros qui est le sujet d'une épopée ancienne, dont M. Fr. Schlégel a traduit en allemand quelques fragmens choisis, insérés dans son excellent ouvrage *sur la sagesse et la langue des Indiens.* Suivent deux planches, représentant un *râdjah* ou prince hindou, faisant sa prière et donnant une audience: voici l'explication dont ces deux planches sont accompagnées.

Râdjah, prince hindou priant.

« Les *râdjahs* sont les princes hindous, comme les

bâbâns sont les princes musulmans de l'Inde; leur rang est le même. Les râdjahs sont ordinairement de la caste des *brahmans :* celui qui est ici représenté, étoit le râdjah de Kisnagor, brahman-cheroutery. Il jouissoit d'une grande réputation de piété. Lorsqu'il prioit, il avoit l'avant-bras droit et la main couverts d'une espèce de gant rouge, en forme de manche pendante. Sa tête, ses bras, son corps étoient décorés d'un grand nombre de chapelets et autres ornemens. Il consentit que M. Solvyns le dessinât; et comme les Hindous mettent beaucoup d'importance aux détails de leur parure religieuse, il eut la singulière prétention que le dessin de sa personne, en face, offrît aussi à la vue les chapelets et ornemens dont son corps étoit garni par derrière.

» Il étoit assis sur une peau de tigre royal, sous l'ombrage de l'arbre Bel, que les Hindous ont en grande vénération. Devant lui se trouvoit un trépied sur lequel étoient placées des *poythas*, feuilles de palmier sur lesquelles sont découpés des extraits de livres sacrés.

» Plus les râdjahs ont d'embonpoint, plus ils sont considérés dans leur secte: aussi n'en voit-on guère de maigres, ni même de petite stature. Leur teint est d'un jaune plus clair que celui de la plupart des Hindous. Ils mangent beaucoup de *guy*, beurre qu'on fait fondre du lait; ce qui probablement contribue à les engraisser. Toute espèce de viande leur est interdite, ainsi qu'à tous les brahmans Ils sont très-minutieux pour l'eau dont ils font leur boisson; ils poussent le scrupule au point de ne pas souffrir que qui que ce soit la touche, pas même un brahman étranger, quoique de leur secte. Toutes les castes, sans excepter celle des *soudres*, la plus basse de toutes, sont d'une extrême rigidité sur ce point.

» Les râdjahs soignent beaucoup la propreté du corps: en conséquence, ils se baignent plusieurs fois le jour, et ils ne manquent pas, avant d'entrer dans le bain, de se frotter avec de l'huile de moutarde. Ils ont l'air d'attacher

quelque mystère à ces frictions, pendant lesquelles ils récitent des *muntèrs*, qui sont des textes du *Châstre* ou de tout autre livre sacré. »

Râdjah en grand costume.

« Ce prince hindou est représenté assis dans son palais, et vêtu d'un habit long, appelé *kourti* ou *djamah*. Ce n'est point un habillement musulman, comme on pourroit le croire par analogie. Il étoit en usage dans l'Hindoustan avant la conquête de Tymour ou Tamerlan. Le turban, pointu par derrière, diffère essentiellement en cela de celui des Musulmans.

» Le local dans lequel se voit ce râdjah est fidèlement copié. Il est assis sur un tapis, tenant à la main une fleur. Divers apprêts de feuilles de bétel et de la plus fine essence de rose sont auprès de lui. Il en offre d'abord, ainsi que le *hougah* ou pipe à fumer, aux personnes qu'on introduit en sa présence. Derrière le râdjah sont des serviteurs avec des *tchaourys* de plumes de paon pour écarter les mouches; mais il y a dans ce service plus de faste que de besoin. Devant lui s'élance un petit jet-d'eau.

» Le luxe des râdjahs consiste en femmes et domestiques, en éléphans, chameaux et chevaux.

» C'est le râdjah de Tandjor que M. Solvyns a représenté. Il en trouva la cour composée de savans du pays, de danseurs et de danseuses, de chanteurs et de musiciens, de bouffons et de faiseurs de tours d'adresse.

» Son vaste palais est formé de plusieurs corps-de-logis, de différentes cours ou petites places. Au milieu des chambres, garnies d'un tapis de pieds, sont placés les lits. Elles ont pour décoration de petits miroirs et de petits tableaux, souvent renversés ou suspendus de travers. Les portes et fenêtres sont fort petites. Les râdjahs restent de préférence dans les appartemens les plus élevés sur les plate-formes qui couvrent leurs palais. »

Les trois dernières planches de cette livraison représentent un *kottry*, ou propriétaire foncier; un *bayce*, ou marchand, et un *soudre*, ou serviteur. Voici l'explication jointe à la figure du soudre.

« Un soudre qui se conduit bien, qui observe exactement les rites religieux de sa caste, ne manque pas d'obtenir l'estime des Hindous avec lesquels il a des relations. Il y a même dans cette classe des femmes très-honnêtes, qui se montrent peu en public, et qui se donnent moins de liberté que des femmes de castes plus relevées. Mais cela, malheureusement, n'empêche pas qu'en général les soudres ne soient méprisés par les Hindous des trois autres castes; et ceux qui remplissent des fonctions réputées basses, telles que celles de porchers, de fossoyeurs, de vidangeurs, ont beau se bien conduire, ils n'en sont guère moins détestés, et fuis par les autres Hindous.

» Ces diverses professions inférieures seront décrites en leur lieu; car après les quatre castes originelles qui comprennent les naturels de l'Hindoustan, il se présente des subdivisions qui sont des dégradations de ce petit nombre de castes primitives qui viennent d'être signalées.

» Il n'est peut-être pas superflu d'observer qu'il ne faut pas confondre les *soudres* avec les *pariahs*, comme cela arrive assez communément. Le terme *pariah* est une dénomination qui signifie en général ce qu'il y a de plus mauvais. Elle s'applique à tout. Un mauvais prêtre qui ne remplit pas ses devoirs religieux est un *pariah-brahman*, comme une mauvaise maison est une *pariah-gor*, et un mauvais soulier un *pariah-diouty*, et ainsi du reste. Il y a donc des pariahs dans toutes les castes, mais il n'y a point de castes de pariahs. »

On voit que la plupart des voyageurs se sont trompés en prenant pour une carte cette masse d'individus qui ne sont proprement que le rebut de toutes les cartes. C'est comme si, en parlant de l'Europe, on eût dit : *La religion des athées*.

Cette remarque importante fait regretter que M. Solvyns n'ait pas donné plus d'étendue à ses explications. Quand on a tant de choses neuves et vraies à dire, on peut se permettre quelques détails, sans craindre d'ennuyer le public.

La troisième livraison commence par la représentation d'une *harry-seng-kerten*, ou fête en l'honneur de l'incarnation de Vischnou. Les cinq planches suivantes représentent un *daybouk*, ou astronome ; un *Bhâote*, ou adulateur d'office ; un *Bayde*, ou médecin; un *kâosto*, ou écrivain; et un *djouguy*, ou tisserand et marchand de toile. Parmi les explications, nous transcrirons celle relative au *Bhâote*, qui est du plus grand intérêt.

Bhâote ; Hableur, adulateur (il vaudroit mieux dire : *Faiseur d'éloges officiels*).

« Les *Bhâotes* sont de la classe des brahmans ; cependant ils sont regardés comme soudres, à cause de la nature de leurs fonctions, qui tiennent à la domesticité.

» Leur service consiste à dire de ceux qui les emploient, tout ce qu'ils en savent, et même souvent tout ce qu'ils peuvent imaginer d'honorable et de flatteur ; car ils ne se piquent pas de véracité. Ils se distinguent par l'abondance et la volubilité de leurs discours, et il est assez amusant d'en entendre plusieurs ensemble rivaliser d'exagérations et de forfanteries.

» Ils se transportent, pour faire l'éloge de leurs maîtres, chez toutes les personnes qu'ils peuvent connoître. Il y a des Hindous qui en emploient un grand nombre, et qui les envoient même au loin pour divulguer, vrais ou faux, des traits capables de les honorer. Ils courent encore devant les voitures et les palanquins, proclamant au bruit du *kâonsy*, plateau d'airain sur lequel on frappe assez fort, le nom et les qualités de leurs maîtres. Leur service est

aussi de se tenir à l'entrée des maisons des riches Hindous. Ils sont très-bien payés.

» L'usage en est aujourd'hui beaucoup diminué. Les Musulmans sont ceux qui les emploient le plus; et ils sont au nord de l'Hindoustan en plus grand nombre que dans le midi.

» Ils portent le vêtement ordinaire du Hindous; mais, lorsqu'ils débitent leurs mensonges officieux, ils se couvrent la tête d'un linge, comme on le voit dans la gravure. Il semble que cette espèce de voile leur donne de l'assurance. »

On croit au premier abord que l'institution des *Bhâotes* est particulière à l'Hindoustan; mais, si nous réfléchissons un peu, nous conviendrons aisément qu'elle existe dans tous les gouvernemens civilisés, principalement en Europe. M. Jefferson lui-même a des *faiseurs d'éloges officiels*.

Dans la quatrième livraison on trouve la fête dite *Raous-Djatrah*, ou célébration des amours de Kistna; un *ahys* ou vendeur de lait; un *tchassah-dobahs*, ou batteur de riz; un *tchassah-khibert*, ou jardinier; un *agry*, ou laboureur; et un *beraidge*, ou cultivateur de *pân*. Parmi les choses que renferme le texte, l'espace ne nous permet de transcrire que les remarques suivantes sur les *jardins* des Hindous.

« Les jardins des Hindous sont vastes et garnis d'arbres fruitiers, tels que cocotiers, manguiers, djacs, etc. Ce sont des espèces de vergers. Le bétel-noix s'y distingue par son élévation droite et haute, qui le rend propre à faire de belles allées. Les bambous sont relégués aux clôtures et sur les bords des fossés, où ils forment des haies vives.

» Les fossés sont à sec pendant neuf mois de l'année; mais aussi pendant la saison des pluies ce sont de petites rivières. Il y a d'ailleurs dans tous les jardins des étangs ou réservoirs d'eau pour les besoins du jardinage, et dans lesquels

on conserve un poisson dont les Hindous sont friands, et dont ils aiment à se faire entr'eux des cadeaux.

» La promenade dans les jardins hindous a peu d'attraits, parce qu'on y est très-exposé à rencontrer des serpens, des scorpions et autres animaux dangereux, ainsi qu'une grande quantité d'insectes très-incommodes. »

Nous terminerons cet extrait par le vœu de voir l'utile et ingénieux travail de M. Solvyns récompensé par un succès aussi éclatant et aussi général que le méritent sa candeur, sa modestie et ses talens.

Sur les MESURES TRIGONOMÉTRIQUES *exécutées en Danemarck.*

M. *Brun-Neergaard*, savant danois, vient d'adresser à l'Institut de France la lettre suivante :

Paris, le 15 janvier 1809.

MESSIEURS,

« Les cartes géographiques qui ont été livrées depuis plusieurs années d'après les ordres du roi de Danemarck, ont mérité l'attention des étrangers, en même temps qu'ils ont honoré mon pays. Les mesures trigonométriques, et les observations astronomiques qui en font la base, ont été faites depuis 1762 jusqu'à 1777 par le professeur *Bugge*, actuellement secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Copenhague. Depuis ce temps, ce savant a toujours eu la direction de tout ce qui concerne ces opérations; et il a pris soin de la rédaction, de la construction et de l'édition des cartes. Les géographes Rick, les frères Wibe, Auberk, Olsen, Vetlesen, Smith, Frisach et Scheel, qui ont pris toutes les mesures de la Norwège et d'Islande, sont tous formés dans son école géographique, et ont été exercés à l'observatoire de Copenhague.

» Quarante-six ans de la vie du professeur Bugge ont, en grande partie, été consacrés à des travaux géographiques;

et ce savant laborieux compte finir sa carrière littéraire par en donner un extrait sous le titre suivant : *Analyse des opérations Trigonométriques et des observations Astronomiques faites en Danemarck, Norwège, en Islande et en Groënland, pour servir de base aux cartes géographiques et hydrographiques des États Danois.* Cet ouvrage, qui deviendra intéressant pour le géomètre, l'astronome et le géographe, ne peut guère être fini que dans un an ou un an et demi. »

Le rédacteur des *Annales* a cru qu'il étoit d'autant plus de son devoir de publier cette nouvelle intéressante, qu'il a l'honneur d'appartenir au pays où ont été faites ces belles opérations géographiques, et bien d'autres entreprises qui, pour être vantées, n'auroient eu besoin que d'avoir des Français ou des Anglais pour auteurs.

Lettres et Pensées du prince de LIGNE; *publiées par Mle. la baronne* DE STAEL-HOLSTEIN (1), *avec une Préface de l'Éditeur.*

ON trouve dans ce volume un choix judicieux des morceaux les plus historiques qui soient sortis de la plume du plus aimable, du plus original et du plus raisonnable des grands-seigneurs du dernier siècle.

Le maréchal prince de Ligne a vécu dans l'intimité des Bourbons, de Joseph II, de Catherine II, de Potemkin et de Stanislas Poniatowsky; il a connu Frédéric-le-Grand, Voltaire et J. J. Rousseau. Unissant le meilleur cœur à l'humeur la plus légère, toujours prêt à rendre des services et à lancer des épigrammes, passant d'une idée juste et profonde à une bonne ou mauvaise plaisanterie, connoissant le monde en courtisan, le jugeant en philosophe; attaché aux grands par goût et par amitié, indépendant par caractère et par principes, trop éclairé pour ne pas voir les abus de la monarchie, mais cherchant à

(1) Un volume in-8°. Prix 4 francs broché; et 5 francs par la poste franc de port. A Paris, chez *J. J. Paschoud,* libraire, quai des Augustins, n° 11; et à Genève, même maison de commerce.

les excuser, à les embellir, à les adoucir ; plein de pénétration à l'égard de tout ce qui, dans la politique, dépend des princes, des favoris et des maîtresses ; n'appréciant bien que les intérêts de la Russie, de l'Autriche et des Bourbons, paroissant désirer les grands rôles et propre à les remplir, mais trop paresseux pour s'en emparer ; tel eût été Aristippe si la naissance et la fortune l'eussent fait prince du Saint-Empire, maréchal de France et noble Polonais ; tel fut le *prince de Ligne*.

Les détails qu'on trouve dans ce recueil sur le voyage de Catherine II à Kherson, sur le siége d'Oczakof et de Belgrade, sur Potemkin, le prince de Nassau et le grand Frédéric ; enfin, les aperçus de l'auteur sur les *Turcs* et leur manière de faire la guerre, méritent l'attention de tous ceux qui voudront étudier l'histoire du dernier siècle. Nous extrairons dans un cahier suivant ce qui regarde les Turcs ; ici l'espace nous force à ne citer que trois petits passages piquans et propres à faire connoître la manière de l'auteur.

« *Londres* m'a encore plus surpris que Venise. Je pou-
» vois m'imaginer une ville au milieu de la mer ; il n'y
» a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux
» de toutes les rues, et on aura l'idée de Venise. Mais
» des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes,
» une propreté inouie partout, des promenades illuminées
» où il y a des concerts et des jeux, et point de surveil-
» lans ; des jardins superbes, une rivière qui ajoute à
» cela une variété et une pompe admirables ; enfin, tout
» ce que l'on pourroit s'imaginer pour la fête le mieux
» entendue, se trouve tous les jours en quatre ou cinq en-
» droits de Londres. L'indifférence, l'air de liberté et de
» magnificence des phaétons élégans, toute une ville au
» grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du
» fruit excellent .... Conçoit-on qu'il y ait là une seule
» raison pour se pendre ! »

Dans la campagne de 1789, il y eut un armistice conclu entre les Autrichiens et les Turcs. Un aga musulman en observoit fort mal les conditions ; l'officier d'un poste autrichien lui fait des remontrances. Voici la réponse du féroce Ottoman :

« *Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis qu'il y a un armistice ? je ne m'y connois pas. Tu me parles du bacha de Belgrade ? je ne veux pas dépendre de lui. Tu m'offres*

tes secours en cas que j'aie des besoins? apprends que la sublime Porte ne me laisse manquer de rien, et que je n'ai d'autre besoin que de boire ton sang. Tu dis que je peux me fier à toi? sache que dans ce temps-ci il ne faut se fier à personne. Je te salue, voisin Terschitz. » Voici la réponse que le prince de Ligne lui fit au nom du voisin Terschitz :

« *Je te salue, voisin Moustapha. Ta lettre est bien celle d'un Turc; j'en suis bien aise, car j'ai cru qu'il n'y en avoit plus. Tu dis que tu veux boire mon sang? je ne me soucie pas du tien; car qu'est-ce que le sang d'un aga? Fais ce que tu veux; viens quand tu peux. J'ai ordonné à mes gens de t'amener prisonnier à la première occasion; j'ai assez envie de te voir. Bon jour, aga Moustapha.* »

Voulant prouver à l'impératrice Catherine II les avantages du gouvernement d'une femme, ou peut être voulant donner à cette souveraine trop ambitieuse une leçon indirecte, le prince de Ligne fait les réflexions suivantes :

« Un grand homme habillé comme votre Majesté vaut » mieux qu'un grand homme le sabre au côté, car il est » tenté de le tirer. C'est bien fait, si son sceptre est près de » tomber; mais il vaut mieux le savoir tenir comme vous, » Madame, d'une main ferme. Un roi a souvent envie » d'être un héros. Cela est bon pour nous autres sujets, mais » dangereux pour un souverain : dès-lors il s'expose à la » jalousie de ses généraux, à l'esprit de parti dans sa » propre armée, à la ruine ou à l'usurpation. Le grand » homme disparoît imperceptiblement, et fait place à » l'heureux conquérant, qui finit quelquefois par être » conquis. Il rapporte dans sa cour la dureté des cam- » pagnes, l'humeur, la méfiance et la présomption. Qui » sait ce qui seroit arrivé au grand homme-femme, si » elle avoit été grand homme-homme! Votre Majesté » auroit voulu être empereur de toutes les gloires comme » de toutes les Russies. »

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Sixième Volume.

BULLETIN des Cahiers XVI, XVII, XVIII.

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XVI, XVII, XVIII, qui forment le VIe Volume des Annales.

